

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

FACULTÉ DE DROIT

INDIENS GUARANI ET CHAMANES FRANCISCAINS

Les premières réductions du Paraguay
(1580-1800)

THÈSE

présentée à la Faculté de droit
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur en droit

par
Louis NECKER
de Genève (GE)

Thèse n° 626

1976

PARIS
EDITIONS ANTHROPOS
1979

INDIENS GUARANI ET CHAMANES FRANCISCAINS

Les premières réductions du Paraguay
(1580-1800)

THÈSE

présentée à la Faculté de droit
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur en droit

par
Louis NECKER
de Genève (GE)

Thèse n° 626

PARIS

EDITIONS ANTHROPOS
1979

La faculté de droit autorise l'impression de la présente dissertation sans entendre émettre par là aucune opinion sur les propositions qui s'y trouvent énoncées.

Genève, le 21 décembre 1976

LE DOYEN :

Thèse

626

J. Thorens

J. Thorens

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pas été possible sans l'aide de trois maîtres à qui j'exprime ma profonde gratitude : M. Wolfgang Amadeus Liebeskind, qui, à Genève, a éveillé mon intérêt pour l'ethnohistoire et les réductions du Paraguay ; M. Lewis Hanke qui, en m'engageant comme son assistant, m'a permis de faire plusieurs années d'études aux États-Unis et de bénéficier du contact de sa très riche personnalité ; M. John V. Murra, dont l'œuvre exceptionnelle, les conseils et le généreux accueil dans un groupe de recherche sur les Andes à l'Université de Cornell m'ont ouvert tant de pistes et d'horizons.

Parmi tous ceux qui m'ont aidé, je voudrais aussi mentionner particulièrement : mes amis et collègues de l'Institut universitaire du développement à Genève, spécialement M. Christian Lalive d'Epinay et Mme Danielle Provansal, qui ont bien voulu lire mon manuscrit et m'apporter des suggestions extrêmement utiles ; Mme Madeleine Bouvard, pour son efficace travail de secrétariat ; Melle Cora Shaw pour sa collaboration indispensable ; M. Magnus Mörner, dont l'œuvre magistrale et les conseils m'ont guidé tout au long de l'investigation ; M. Maxime Haubert, qui a pris la peine de m'écrire une longue lettre de commentaires à mon manuscrit, évidemment des plus pertinente, vu sa profonde connaissance des missions jésuites ; MM. Leandro

Tormo, F. Morales Padrón, José Luis Mora et le regretté P. Fidel Lejarza, pour leurs précieux conseils en Espagne ; feu M. Efraïm Cardozo, le P. Bartomeu Meliá, Mme Branislava Susnik, rencontrés au Paraguay, qui n'ont pas ménagé leurs avis fort éclairés au gringo ; les descendants des *Guarani* que j'ai rencontrés à Itá, Caazapá, Yutí et dans les autres villages fondés par les Franciscains, qui ont bien voulu considérer avec bienveillance mon projet d'écrire sur l'histoire de leur passé ; Mme Nettie Lee Benson, éditrice de l'extraordinaire *Latin American Collection* (maintenant devenue la *Nettie Lee Benson Collection*) de l'Université du Texas et M. Thomas F. McGann ; à ce dernier je dois en particulier d'avoir pu enseigner dans cette université ; le P. Antonine Tibesar, qui m'a permis de consulter la bibliothèque de l'*Academy of Franciscan History* à Washington et m'a fait bénéficier de ses connaissances étendues sur l'histoire de son ordre dans l'Amérique latine coloniale ; MM. Angel Losada, Georges Lobsiger et Juan Friede, dont j'ai aussi beaucoup apprécié les encouragements éclairés. A tous ma reconnaissance sincère.

LOUIS NECKER

INDIENS GUARANI
ET CHAMANES
FRANCISCAINS

Les premières réductions du Paraguay

(1580-1800)

éditions anthropos

12, Avenue du Maine, 75015 - Paris

JOHNS RECKER

... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...

INDIENS GUARANI

ET CHIMANES

FRANCOIS

Les premières notions de l'homme

(1850-1860)



P R É F A C E

J'éprouve un grand plaisir à répondre au désir de mon très apprécié collègue et ami suisse Louis Necker, d'une génération plus jeune que moi, en écrivant quelques lignes d'introduction à son livre sur les missions franciscaines chez les Indiens Guarani du Paraguay.

D'abord il s'agit là d'un produit de l'atelier de l'historien de première qualité, nouveau, bien documenté, et de plus caractérisé par une clarté exemplaire. Mais il éveille aussi en moi les souvenirs d'une expérience personnelle. Il y a déjà plus de vingt ans (en 1953) j'ai présenté un travail sur les missions jésuites chez les Guarani, missions bien plus fameuses, comme on sait, que celles des Frères franciscains dans ces régions. J'ai essayé de le faire en utilisant les méthodes critiques heuristiques de l'histoire et mon dessein fut d'étudier les rapports des missions avec l'évolution économique et politique totale de la région du Río de la Plata. Depuis lors, plusieurs ouvrages ont été publiés sur cette question, traduisant souvent de nouvelles préoccupations.

Avec le livre de Louis Necker toutefois, on entame nettement un nouveau cycle dans l'étude de la grande entreprise des missionnaires espagnols dans le Río de la Plata. En prenant consciemment les Indiens comme point de départ de son étude, Necker, avec logique, s'est demandé quelles étaient les conditions des Guarani soumis à d'autres mission-

naires. Il est parvenu ainsi à dédier son étude aux établissements des missions peu connues, presque oubliées, des Franciscains dans ces régions, créées même avant celles des Jésuites, et sans doute plus durables, quoique de moindre envergure en termes démographiques. De ce fait, les résultats de ses travaux d'investigation ont une double signification. Non seulement parviennent-ils à révéler un chapitre pratiquement méconnu de l'histoire sociale paraguayenne et du passé franciscain, en fait, de l'entreprise missionnaire dans le Nouveau Monde en général. Mais aussi à éclairer, à travers la méthode comparative, certains des problèmes associés à l'histoire du fameux «État des Jésuites». Il faut reconnaître, cependant, que Necker n'est pas le premier à utiliser l'optique ethno-historique dans l'analyse de ces missions guarani. Maxime Haubert le fait également dans sa thèse et dans le livre «La vie quotidienne au Paraguay sous les Jésuites». La nouveauté, chez Necker, consiste dans la possibilité de comparaison entre l'expérience jésuite et la franciscaine, et dans son insistance sur le rôle pionnier des Franciscains, en tant que fondateurs de missions dans les régions tropicales ou subtropicales périphériques de l'Empire espagnol.

Personnellement, je suis moins convaincu que Necker de la signification de l'antériorité chronologique des premières expériences des missionnaires franciscains du Paraguay dans la formation du système missionnaire «classique». Necker lui-même nous montre que, nonobstant les efforts missionnaires précédents, les premiers villages franciscains sous la tutelle permanente des missionnaires résidents datent approximativement des mêmes années que les premières missions jésuites. D'autre part, on ne peut laisser tout à fait de côté l'expérience personnelle préalable des premiers missionnaires jésuites. Celle-ci a été un argument pour faire du village de Julí, sur le bord du Lac Titicaca, l'antécédent et le «modèle» des Trente Villages Guarani de la Compagnie de Jésus. Cette dernière hypothèse fut lancée, entre autres, par le Père Alfonso Echanove, mais à la lumière du livre de Necker, elle ne constitue pas, non plus, une explication suffisante. La causalité est toujours complexe. Par ailleurs, la thèse de Necker nous donne à connaître la cause sans doute principale des traits communs caractérisant le régime mis-

sionnaire, tant dans les réductions guarani des Franciscains que dans celles des Jésuites (et probablement aussi dans les villages dirigés par des religieux séculiers). Du point de vue de l'Indien, ces traits communs ont été peut-être plus importants que les différences historiques existant entre les deux catégories de missions. Je dis **peut-être**, car le livre de Necker fournit en même temps des preuves convaincantes du fait que l'exploitation directe ou indirecte de l'élément indigène par les missionnaires ou par leur intermédiaire aurait été plus poussée dans les villages franciscains que dans ceux des Jésuites. Plusieurs raisons nous permettent d'expliquer ces phénomènes, telles que la situation frontalière des réductions jésuites qui allait favoriser l'auto-défense, l'isolement et l'autonomie ainsi que la structure centralisée et efficace de l'organisation de la Compagnie de Jésus, contrastant d'une manière évidente avec la décentralisation franciscaine. De toutes façons, les découvertes de Necker en ce qui concerne la contribution fondamentale de l'économie des Indiens des villages franciscains, surtout celui de Caazapá, à la province «espagnole» du Paraguay, méritent considération.

On continuera sans doute à se poser des questions sur la signification, l'originalité et la valeur universelles de ce qu'on a appelé «L'État des Jésuites du Paraguay» (terme peu approprié), de la même façon que se poursuivra la discussion sur les caractères socio-économiques de l'Empire Inca. Au sujet de ce dernier on ne pourra cependant plus écrire d'ouvrage sérieux sans consulter les travaux de John Murra. Dans le cas des missions guarani, les auteurs futurs ne devront pas non plus ignorer l'étude de très grande valeur de Louis Necker, bien que son sujet explicite ne porte pas sur les missions jésuites, mais sur les franciscaines.

Il faut également souligner que les fameux Trente Villages de la Compagnie étaient situés bien loin de la zone centrale du Paraguay. Leur importance, pour la colonie «espagnole» fondée à Asunción en 1537 et antécédent de la République actuelle, fut plutôt indirecte, se manifestant comme concurrence dans la production de maté, dans la croissance du puissant Collège jésuite d'Asunción, et comme menace armée... C'étaient les villages d'origine franciscaine

qui constituaient le noyau central de la population indigène, la main-d'œuvre principale des habitants d'Asunción, les «parents», dans le sens littéral que donnaient à ce mot les métisses paraguayens. En ce qui concerne l'influence possible du régime missionnaire sur la mentalité des gouvernants et du peuple du Paraguay à l'époque postérieure, nationale, il y a plus de raisons de croire que cette influence put être exercée par les institutions de type franciscain que par celles des Jésuites. Il ne faut pas oublier que, dans une grande mesure, ces derniers ont été vus comme des ennemis dans la tradition historique paraguayenne, dans laquelle se détachent les figures héroïques de l'Évêque Bernardino de Cárdenas (moitié du XVII^{ème} siècle) et celles des comuneros (début du XVIII^{ème} siècle). En conséquence, le livre de Necker devra occuper une place prééminente dans l'historiographie du Paraguay. Je souhaite très vivement qu'il paraisse bientôt également en espagnol et qu'il puisse avoir une large diffusion dans le pays beau et désavantagé à la fois, où s'est développée jadis l'action missionnaire des Franciscains.

Lidingö, octobre 1976
Magnus MÖRNER

INTRODUCTION

LE PARADIS MISSIONNAIRE

Depuis deux cents ans on n'a cessé de s'extasier en Occident devant les missions ou «réductions» (1) jésuites du Paraguay, une trentaine de bourgades d'Indiens établies et dirigées entre 1609 et 1767 par des Pères de la Compagnie de Jésus dans la région de convergence des frontières modernes du Brésil, du Paraguay et de l'Argentine. On y a vu un modèle de développement des peuples «primitifs», de colonisation ou de civilisation. Même les pires ennemis des Jésuites ont loué la «douceur» avec laquelle ces derniers, armés de leur seule «vertu et charité», ont conquis «les sauvages» (Buffon). On a admiré les réussites sur le plan matériel des Pères qui parvinrent à appliquer les *Guarani* — tel était le nom des indigènes concernés — à toutes sortes d'industries d'avant-garde et à des œuvres architecturales dont les ruines grandioses étonnent encore de nos jours. On a loué les missionnaires d'avoir «policé» et «rendu industriel» ces peuples (Voltaire). On a aussi fait grand cas de l'organisation égalitaire et communautaire

(1) Provisoirement nous emploierons les deux termes, que nous expliquerons plus loin en détail, comme s'ils étaient synonymes.

des réductions. Jusqu'à nos jours une littérature abondante, en général assez ignorante des sources, y a vu la réalisation de diverses utopies et idéaux sociaux, que ce soit la *République* de Platon, le «communisme chrétien primitif», la *Cité du Soleil* de Campanella ou quelque socialisme moderne (1).

Avec la prise de conscience des formes de l'ethnocentrisme occidental (2), on peut se demander si cette attitude n'a pas affecté gravement l'image qui a été donnée des missions du Paraguay. Ces dernières n'ont-elles pas été survalorisées afin de pouvoir servir d'argument légitimant l'entreprise coloniale européenne ? La démonstration de ce que pendant 150 ans il exista un paradis missionnaire au Paraguay pouvait, en effet, prouver qu'il était possible et même désirable au nom de la charité et de l'humanité, d'aller «civiliser les sauvages». Mais de quelle civilisation s'agissait-il ? Qu'en pensaient les *Guarani* ? Les réductions ne servaient-elles pas des intérêts opposés à ceux des Indiens ? Et l'éloge des Jésuites n'a-t-elle pas conduit à grandement surestimer l'apport de ceux-ci et à sous-estimer celui des *Guarani* dans la formation des institutions sociales égalitaires et communautaires «modèles» des missions ? La recherche d'une réponse à ces questions a été le point de départ de notre investigation.

Il est vrai que dans quelques études récentes une image plus équilibrée des missions est apparue. On a commencé à s'intéresser aux *Guarani*, à leur idiosyncrasie et à leurs réactions à la conquête jésuitique ; auparavant l'intérêt

(1) Sur l'image des réductions jésuites au 18ème siècle, voir l'excellente étude de Michèle Duchet : *Anthropologie et Histoire au siècle des lumières*, Paris, 1971, p. 30, 210-212, 279-280, 319, 394, etc... Sur l'ensemble des écrits consacrés aux réductions voir : Pablo Hernández, *Organización social de las doctrinas guaraníes de la Compañía de Jesús*, t. II, Barcelone, 1913, p. 344-510 ; Magnus Mörner, *Actividades políticas y económicas de los Jesuitas en el Río de la Plata* [1953], Buenos Aires, 1968, pp. 104-108, 152-162. Un exemple récent d'un ouvrage qui voit dans les réductions la réalisation anticipée d'un socialisme moderne : Clovis Lugon, *La République des Guaranis (1610-1768)*, *Les Jésuites au pouvoir*, Paris, 1970.

(2) Voir notamment Roy Preiswerk et Dominique Perrot, *Ethnocentrisme et Histoire, l'Afrique, l'Amérique indienne et l'Asie dans les manuels occidentaux*, Paris, 1975.

était toujours centré sur les missionnaires et les institutions qu'ils établirent, l'Indien n'apparaissant que dans l'image stéréotypée de négation de la civilisation, d'enfant stupide et paresseux. Magnus Mörner, qui, dans une œuvre classique, a fait descendre sur terre les « paradis » jésuites en les situant dans leur contexte économique et politique, a remarqué qu'une compréhension sociologique de ces institutions n'était possible qu'avec une « connaissance exhaustive des conditions ethnographiques » (1). La validité de cette affirmation a été démontrée pour la première fois dans les études d'Alfred Métraux, Maxime Haubert et Branislava Susnik. Celles-ci ont notamment montré comment par plusieurs aspects les institutions des réductions ressemblaient à des institutions pré-colombiennes ; elles ont aussi mis en évidence le fait que la société *Guarani* n'était pas une pâte infiniment malléable entre les mains des « civilisateurs » jésuites et que ceux-ci durent s'adapter aux indigènes autant que ces derniers durent s'adapter aux missionnaires (2).

Mais même ces travaux ne satisfont qu'à moitié celui qui cherche à comprendre ces établissements. En effet, en commençant leur étude à l'époque de la création des premières réductions jésuites, et en ne traitant que superficiellement la période qui précéda, ils laissent encore sans solution satisfaisante le problème des origines de ces institutions, ou du moins n'émettent que des hypothèses. Il s'agit là pourtant d'une question fondamentale. Seule une réponse à celle-ci, mettant en lumière les modèles et anté-

(1) « El conocimiento exhaustivo de las condiciones etnograficas constituye un requisito esencial para el estudio sociologico de las reducciones ». *Actividades*, p. 107.

(2) Voir par exemple : Alfred Métraux, « Le caractère de la conquête jésuitique », *Acta Americana*, vol. 1, pp. 69-82, Austin, 1943 ; « Jesuit Missions in South America », *Handbook of South American Indians*, vol. 5, Washington, 1949, p. 645-653. Maxime Haubert, *L'œuvre missionnaire des Jésuites au Paraguay*, thèse non publiée, Université de Paris, 1966 ; une version simplifiée a paru sous le titre : *La vie quotidienne au Paraguay sous les Jésuites*, s. 1., 1967 ; « Indiens et Jésuites au Paraguay, rencontre de deux messianismes », *Archives de Sociologie des Religions*, N. 27, 1969, pp. 119-133. Branislava Susnik, *Apuntes de etnografia paraguaya*, 1ère partie, Asunción, 1971, pp. 131-152. Alberto Armani, « Les institutions politiques et sociales dans les réductions du Paraguay », *Sciences ecclésiastiques*, vol. 13, fasc. 3, Montréal, 1961, p. 391-419.

cédents, les circonstances dans lesquelles ce type d'institutions apparut pour la première fois, les nécessités auxquelles celles-ci répondaient à l'origine, les intentions des fondateurs, et le processus par lequel certains aspects des cultures précolombiennes purent se maintenir dans les missions et d'autres disparurent, peut permettre de voir toute la signification de ces formations sociales, et en particulier de juger du type de «civilisation» qu'elles introduisaient chez les Indiens.

Même ces écrits récents nous laissent sans autres explications des origines que celles de la littérature classique ethnocentrique, explications qui sont essentiellement les suivantes : les Jésuites se seraient inspirés de projets de sociétés utopiques présents dans la pensée européenne de l'époque, ou de leurs expériences missionnaires brésiliennes ou péruviennes (où ils auraient pris connaissance des institutions incas, souvent citées comme modèle), ou encore ils se seraient simplement basés sur les législations et politiques générales de la Couronne espagnole dont ils auraient appliqué les dispositions humanitaires d'une manière particulièrement stricte. Ces théories ont le défaut de ne rendre compte au mieux, que partiellement de la réalité. Elles ne prennent en effet pas en considération le rôle joué par les *Guarani* dans la genèse de ces institutions (1).

La recherche d'une explication plus complète des origines des missions jésuites nous a conduit aux réductions franciscaines du Paraguay. En centrant notre attention sur les *Guarani* autant que sur les Européens, nous nous sommes en effet aperçu que les Jésuites ne furent pas les seuls conquérants de ce peuple autochtone, qu'ils furent précédés par des soldats espagnols (dès 1537) et par des Franciscains (dès 1575). Et les réductions créées par ces derniers dès 1580 nous sont apparues comme un prototype des missions jésuites. Il est d'ailleurs extraordinaire que dans l'immense littérature consacrée aux missions jésuites si peu d'attention ait été accordée aux Franciscains. La

(1) Hernández, *Organización*, t. I, pp. 406-444. Mörner, *Actividades*, pp. 104-108.

continuité entre les établissements des deux ordres apparaît pourtant clairement même par une observation superficielle. Au moment de la fondation de San Ignacio (1609), première réduction jésuite, les Franciscains avaient déjà créé une dizaine de villages. Le curé de l'un de ceux-ci, Yaguarón, assista les Pères de la Compagnie dans l'établissement de San Ignacio. Les deux ordres travaillèrent dans des régions voisines et eurent à faire au même groupe ethnique, les *Guarani*. Et le même gouverneur, Hernandarias de Saavedra, joua un rôle prépondérant aussi bien dans l'établissement des villages franciscains que dans celui des missions jésuites. Dans une de ses lettres il indiqua même explicitement la continuité entre les deux types de réductions (1). L'étude de l'histoire des réductions franciscaines permet de voir le processus par lequel le fameux «système» des missions jésuites prit forme.

Il convient de relever une autre donnée importante et qui est aussi à l'origine de notre recherche : les missions *Guarani* ne furent pas uniques en leur genre. Au contraire, des établissements semblables furent créés dans toutes les régions «périphériques» ou frontalières de l'Empire espagnol, de la Californie à la Floride et du Venezuela à l'Argentine (voir carte N. 1). Ils jouèrent un rôle important dans le développement historique de régions étendues de l'Amérique, situées dans onze nations modernes (2). Si l'on en croit un spécialiste de

(1) Il écrivit au roi le 3 mai 1610 à propos des premières fondations jésuites : «... el principio destas reducciones nació de haber yo ido a visitar la que estos años pasados se hizo por mi orden en la provincia del Paraná, en que ha asistido el Padre Fray Luis Bolaños del Orden de San Francisco...» in RBNB, t. I, oct.-déc. 1937, n. 4, p. 755.

(2) La mission du type de celles du Paraguay, avec quelques variations, fut la «institución básica» dans la colonisation de presque «todos los territorios fronterizos y periféricos», c'est-à-dire de la région du Nord du Mexique et du Sud des États-Unis et de la ceinture de terres basses situées entre les Andes et le Brésil. Magnus Mörner, *La Corona española y los foráneos en los pueblos de Indios de América*, Stockholm, 1970, p. 313. Voir aussi *Actividades*, p. 104 s. L'uniformité des missions périphériques a été reconnue par bien des auteurs, en particulier Pedro Borges dans *Análisis del Conquistador espiritual de América*, Séville, 1961, p. 69 s., 77, etc... Les onze nations modernes où il y eut des missions périphériques sont : États-Unis, Mexique, Guyanes, Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Argentine, Paraguay, Brésil. Pour une vue d'ensemble des missions périphériques voir : Antonio Ybot León, *La Iglesia y los eclesiásticos en la empresa de Indias*, 2 t., Barcelone, 1954 et 1963 ; Antonio de Egaña, *Historia de la Iglesia en la América española desde el descubrimiento hasta comienzos del siglo XIX*, 2 t., Madrid, 1965-1966.

l'histoire de l'Église en Amérique espagnole, les établissements franciscains du Paraguay furent les premiers de ce type fondés en Amérique du Sud. Peut-être faut-il nuancer cette affirmation (1) ; mais en tout cas il nous a paru que l'étude des réductions franciscaines, portant sur l'origine de ce type d'institutions, pouvait déboucher sur une meilleure compréhension de l'ensemble des missions « périphériques ».

PRÉAMBULE MÉTHODOLOGIQUE

Les rares travaux qui ont traité des établissements franciscains du Paraguay peuvent se diviser en deux groupes, dans lesquels on retrouve les tendances relevées au sujet des écrits sur les Jésuites :

1. Des œuvres d'historiens axées sur l'Ordre franciscain ou sur quelques personnalités espagnoles comme le Gouverneur Hernandarias ou Frère Luis Bolaños. Ces œuvres de caractère essentiellement biographique n'accordent aucune attention aux cultures indigènes parmi lesquelles s'exerça l'action franciscaine, ni aux aspects sociologiques ou économiques de celles-ci (2).

2. Une œuvre de Branislava Susnik (une ethnologue distinguée du Paraguay), qui est à l'autre extrême. Son livre *El Indio colonial del Paraguay* contient une excellente étude de l'acculturation des *Guaraní* dans les villages fondés par

(1) «En el continente hispanosudamericano ha de considerarse como fundador del método reduccional al franciscano Luis de Bolaños». Egaña, *Historia, Hemisferio Sur*, p. 190. Il n'apparaît pas clairement si ce qu'Egaña entend par «méthode réductionnaire» correspond à notre concept de mission périphérique. En tout cas l'ensemble de son livre ainsi que *La Iglesia*, d'Ybot Léon, font apparaître qu'il n'y eut pas d'établissements du type de la mission périphérique dans les terres basses d'Amérique du Sud avant 1580.

(2) Principalement les travaux de Raúl Molina (*Hernandarias el hijo de la Tierra*, Buenos Aires, 1948 ; «La obra franciscana en el Paraguay y Río de la Plata», *Misionalia Hispanica*, 11 : 32, 1954, p. 329-400, 11 : 33, 1954, p. 485-522), Antonio Santa Clara Córdoba (*La Orden Franciscana en las Repúblicas del Plata*, Buenos Aires, 1934 ; *Los Franciscanos en el Paraguay*, Buenos Aires, 1937), Buenaventura Oro (*Fray Luis Bolaños*, Córdoba, 1934), Andrés Millé (*Crónica de la Orden Franciscana en la Conquista del Perú, Paraguay y el Tucumán*, Buenos Aires, 1961). L'article de Raül de Labougle sur «La reducción franciscana de Itatí» (*Investigaciones y Ensayos*, 3, Buenos Aires, juil.-déc. 1967, p. 281-323) est moins biographique et un peu plus sociologique.

les Franciscains ; mais, entièrement concentré sur les Indiens, il ne relie pas les épisodes de cette acculturation à l'histoire des Européens, en particulier à celle des ecclésiastiques. Il ne fait presque jamais mention des Franciscains. D'autre part, quoique organisé chronologiquement, *El Indio colonial* est plus sociologique qu'historique. Le lecteur, transporté sans cesse d'une époque à une autre, peut difficilement y percevoir des évolutions historiques générales ou retrouver la succession chronologique détaillée des événements (1).

Le travail qui est présenté ici s'efforce de combler le fossé qui existe entre ces deux types d'œuvres et de retrouver les liens qui existèrent entre l'histoire des Européens et celle des Indiens. La création des réductions franciscaines du Paraguay fut, nous le verrons, la solution d'une confrontation culturelle entre conquérants espagnols et conquis *Guarani*. Notre étude tente de reconstituer l'histoire de cette confrontation et d'examiner la nature de l'équilibre qui fut atteint lorsque se créèrent ces établissements.

Les quatre parties présentées dans cet ouvrage correspondent grosso modo à quatre époques successives. La première contient, outre une introduction à la géographie, l'ethnographie et l'histoire du Paraguay, une présentation de l'Ordre de Saint François et de son établissement au Paraguay et une histoire des relations hispano-*Guarani* avant la création des réductions (environ 1537-1575). Dans une seconde partie nous traitons de la fondation des premiers établissements par les Franciscains encore itinérants (environ 1575-1600). Ensuite nous étudions l'apparition de gouvernements « théocratiques » dans les réductions et la création des premiers villages organisés selon le modèle qui allait devenir commun dans toutes les régions périphériques de l'Amérique du Sud (1600-1615 environ). Enfin nous examinons les résultats économiques, politiques et sociaux de l'action franciscaine aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Les Franciscains fondèrent en tout une quinzaine de réductions de *Guarani*, mais, à partir du début du 17^{ème} siècle ils ne gardèrent l'administration que de cinq d'entre elles, les autres

(1) Asunción, 1965.

étant prises en charge par le clergé séculier. Si nous portons notre attention sur ces cinq villages dans la dernière partie, c'est d'une part pour renforcer l'unité de l'étude, d'autre part pour utiliser plus systématiquement les nombreuses sources qui existent sur ceux-ci (1). Vu l'uniformité des réductions, les conclusions auxquelles nous arrivons sont d'ailleurs en général valables pour les quinze villages.

Afin de suivre en détail le déroulement des événements les plus importants dans la création des réductions et en même temps de rendre compte des transformations de toute la structure sociale dans laquelle s'insèrent ces événements, cette étude alterne le «synchronique» avec le «diachronique». Elle expose, dans le détail de sa séquence chronologique le processus par lequel les réductions furent fondées et la manière dont leurs institutions se développèrent (exposés diachroniques des 1ère, 2ème et 3ème parties) ; de plus elle présente, dans un cadre statique, la situation à trois moments de ce processus : avant, pendant et après le déroulement de celui-ci (exposés synchroniques des 1ère, 2ème et 4ème parties).

SOURCES

Nous nous sommes efforcés d'utiliser le plus grand nombre possible de sources exprimant ou reflétant le point de vue des Indiens. De tels documents ne sont pas extrêmement fréquents au Paraguay où il n'existait pas un système indigène d'écriture pictographique comparable à celui qui était en usage en Amérique centrale, et où aucun *Guarani* ne reçut une éducation semblable à celle de quelques Indiens nobles du Mexique ou du Pérou, qui au 16ème siècle composèrent, en langue indigène ou européenne, des œuvres historiques ou poétiques exprimant la «vision des vaincus» (1). La voix ou le point de vue des indigènes ne

(1) Les Franciscains fondèrent et administrèrent, à partir du 17ème siècle, de nombreuses autres réductions, d'Indiens non *Guarani*, dans le Río de la Plata. Celles-ci, pour les mêmes raisons, seront laissées de côté dans ce travail.

(2) Cf. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, Paris, 1971.

sont cependant pas absents des documents ; ils apparaissent, par exemple, dans des procès-verbaux de *visitas* (tournées d'inspection d'une autorité civile ou religieuse) ou dans des lettres de *cabildos* (conseils municipaux) indiens au roi ou au gouverneur. Les légendes, qui aujourd'hui encore circulent dans les campagnes sur les premiers Franciscains, révèlent des croyances qui sont presque sûrement celles que les *Guarani* coloniaux avaient au sujet de ces religieux. Le point de vue des Indiens apparaît aussi dans des actes, en particulier dans les mouvements de révolte, ce qui est une des raisons de l'attention particulière qui est accordée à ceux-ci.

La provenance presque exclusivement européenne des sources nous a obligé à être doublement attentif : d'une part à essayer de ne pas laisser nos propres catégories et préjugés culturels influencer notre perception des comportements *Guarani*, d'autre part à reconnaître en quoi l'image que les sources donnent de ceux-ci a déjà pu être faussée par l'ethnocentrisme ou des intérêts particuliers de leurs auteurs.

Cette étude a utilisé principalement quatre catégories de sources écrites :

1. Chroniques et autres œuvres générales de l'époque coloniale relatives au Paraguay. Par exemple les *Argentina* de Barco de Centenera et Ruy Díaz de Gúzman (fin du 16ème et début du 17ème siècle) (1). Le «Diario» de Juan Francisco Aguirre (fin du 18ème siècle), qui essaie souvent de voir les événements du point de vue des Indiens, s'est révélé particulièrement utile (2).

2. Archives de l'administration coloniale espagnole, civile et religieuse, se trouvant en Espagne (*Archivo General de Indias*, Séville) et en Amérique du Sud (surtout Asunción, Corrientes et Rio de Janeiro). Notre recherche a été facilitée par le fait qu'un grand nombre de ces archives a été publié en Espagne ou dans le Rio de la Plata ; et qu'il

(1) Martin Barco de Centenera, *Argentina y Conquista del Rio de la Plata*, [Lisbonne, 1602], Buenos Aires, 1912, Ruy Diaz de Guzman, *La Argentina*, avant 1612], Buenos Aires, 1943.

(2) «Diario del Capitan de fragata D. Juan Francisco Aguirre», *Revista de la Biblioteca Nacional*, Buenos Aires, 1948-1951, t. XVII-XX.

existe des copies indexées de milliers de documents des Archives des Indes relatives au Paraguay dans la collection Gondra de l'Université du Texas à Austin, que nous avons pu consulter (1).

3. Documents émanant des Franciscains. L'Ordre des Frères Mineurs, bien moins organisé, discipliné et instruit que la Compagnie de Jésus, a laissé beaucoup moins d'écrits que cette dernière. Il existe très peu de chroniques ou d'autres œuvres littéraires écrites par les Franciscains de l'époque coloniale sur leur action dans le Río de la Plata. Les principales sont la *Crónica* de Córdova Salinas (milieu du 17ème siècle), hagiographique mais utile (1), et l'excellent *Diario* du *Visitador* Parras (milieu du 18ème siècle) (2). Nous n'avons réussi à trouver que peu de documents internes de l'Ordre (lettres, circulaires, comptes etc...) du fait que les archives coloniales franciscaines du Paraguay disparurent et furent détruites à la suite de la suppression de l'Ordre par Francia en 1824. Mais, à cause du *Patronato Real*, qui, en Amérique, subordonnait les religieux au contrôle étroit de la Couronne d'Espagne, nous avons trouvé un nombre important de documents émanant de Franciscains dans les archives de l'administration espagnole (3).

4. Documents jésuites, parfois manuscrits, le plus souvent publiés (4).

De plus il a été fait usage, comme il a été indiqué ci-dessus, de légendes qui se sont conservées jusqu'à nos jours dans les campagnes paraguayennes au sujet des premiers Franciscains, sources orales, encore que plusieurs d'entre elles aient été transcrites dans diverses publications.

(1) *Calendar of the Manuel F. Gondra Manuscript Collection*, prepared by Carlos Eduardo Castañeda and Jack Autrey Dabbs, Mexico, 1952.

(2) Diego de Córdova Salinas, O.F.M., *Crónica Franciscana de las Provincias del Perú* [1651], Washington, 1957.

(3) Fray Pedro José de Parras, *Diario y derrotero de sus viajes* [milieu 18ème siècle], Buenos Aires, 1943.

(4) Notre recherche des sources franciscaines a été guidée par les articles de Lino G. Canedo «Some Franciscan Sources in the Archives and Libraries of America», *The Americas*, vol. XIII, oct. 1956, pp. 141-174, et de Marion Habig, «The Franciscan Provinces of Spanish North America», *The Americas*, vol. I, juil. 1944, pp. 88-96, «The Franciscan Provinces of South America», *The Americas*, vol. II, juil. 1945, pp. 72-92, oct. 1945, pp. 189-210, janv. 1946, pp. 335-356, avril 1946, pp. 461-481.

(4) Pour l'ensemble des sources notre guide de base a été : Efraím Cardozo, *Historiografía Paraguaya*, Mexico, 1959.

PREMIERE PARTIE

**LA CONQUÊTE IMPARFAITE DU PARAGUAY
L'ÉTABLISSEMENT DES FRANCISCAINS
(À PARTIR DE 1537)**

Chapitre I

UN DEMI SIÈCLE DE RÉSISTANCE GUARANI

LE MILIEU

La région qui nous occupe ici est située dans la partie Sud du plateau brésilien. Plus précisément il s'agit de la mésopotamie se trouvant entre les fleuves Paraguay et Paraná, qui constitue la partie Est du territoire de l'État moderne du Paraguay (voir carte N. 2). Région de petites montagnes (la plus haute a 800 mètre d'altitude) et de collines, mais aussi région de transition entre le plateau brésilien et les plaines basses du Chaco et de l'Argentine, ce qui se remarque par l'existence de terres basses, souvent inondées (*esteros* et *lagunas*), à l'Ouest et au Sud.

Le climat, subtropical, y est comparable à celui de la Floride. Il nous paraît clément, avec des températures chaudes mais sans excès, des variations saisonnières assez peu marquées. Pour des hommes mal abrités et mal habillés, comme l'étaient souvent les Indiens soumis à la colonisation, les hivers peuvent cependant être très rigoureux. Quoique d'intensité variable, les pluies ne font défaut en

aucune période de l'année (130 centimètres par an en moyenne à Asunción). Celles-ci alimentent un dense réseau de cours d'eau et de marécages (les *esteros* et *lagunas* dont il vient d'être fait mention) dont le niveau et l'extension varient souvent de manière spectaculaire selon les saisons. Longtemps les fleuves Paraguay et Paraná ainsi que quelques larges rivières comme le Jejuy et le Tebicuary ont été les principales voies de communication et ont influencé de manière déterminante la géographie du peuplement et des activités économiques.

Cette région est généralement couverte d'une terre rouge que l'on rencontre aussi au Sud du Brésil où elle est appelée parfois «sol à café». Une des terres les plus fertiles d'Amérique du Sud non andine, elle permet l'existence d'un riche éco-système. Au 16ème siècle, la forêt couvrait une grande partie des collines et des terres hautes, non inondées, de ce qui est maintenant le Paraguay oriental. C'est à l'action des Européens qu'est dû le déboisement qui se remarque maintenant dans la région centrale. La faune y est assez semblable à celle des régions de l'Amazone, avec une variété de perroquets, singes, tapirs, cerfs, jaguars et bien d'autres espèces. (1)

LES GUARANI A L'ÉPOQUE DE LA CONQUÊTE

Au moment de la conquête européenne, les *Guarani* occupaient une grande partie de cette région. Leur culture se rattachait au type qu'à la suite du *Handbook of South American Indians* (2) on peut appeler «de la Forêt tropicale», et qui se trouvait dans une grande zone limitée approximativement à l'Ouest par le pied des Andes, au Nord et à l'Est par l'Océan Atlantique et au Sud par une ligne passant au Sud du Paraguay ; les *Guarani* occupaient la par-

(1) Pour plus de détails sur la géographie du Paraguay voir en particulier : Natalicio González. *Geografía del Paraguay*, Mexico, 1964 ; Herbert Wilhelmy et Wilhelm Rohmeder, *Die La Plata-Länder*, Braunschweig, 1963 ; Pierre Denis, *Amérique du Sud, Géographie universelle*, t. XV, 2 vol., Paris 1927 ; Edwin Eckel, *Geology and Mineral Resources of Paraguay*, Washington, 1959 (la meilleure introduction).

(2) Julian H. Stewart, éd., 6 vol., Washington, 1946-1950.

tie la plus méridionale de cette aire de culture. Ils constituaient aussi la branche la plus méridionale d'un groupe linguistique et culturel désigné dans la littérature ethnologique par le nom de *Tupi-Guarani*, et dispersé dans toute l'aire de la Forêt tropicale, particulièrement sur la côte atlantique du Brésil et dans la partie Sud du bassin de l'Amazone. Les *Guarani* proprement dits se trouvaient non seulement dans la partie Est du territoire moderne de l'État du Paraguay, mais aussi dans le Nord-Est de l'Argentine (*Misiones*), dans le Sud-Est du Brésil et, aux 15^{ème} et 16^{ème} siècle, certains d'entre eux avaient même été s'établir dans ce qui constitue maintenant l'Est de la Bolivie (1) (voir carte N. 3).

Plusieurs aspects essentiels de la culture précoloniale *Guarani* seront examinés en détail tout au long de cette thèse. Indiquons ici seulement les caractéristiques culturelles principales de ce groupe, qui sont d'ailleurs souvent celles de l'ensemble des cultures dites de la Forêt tropicale.

Les *Guarani* qui vivaient de préférence au bord des rivières, tiraient leurs ressources de l'horticulture, de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Leur alimentation végétale était constituée principalement de maïs et de manioc ; mais ils cultivaient aussi quantité d'autres plantes, alimentaires comme des courges, des patates douces, des fèves, des cacahuètes, ou non alimentaires comme du tabac ou du coton. La technique employée était celle dite sur brûlis. Un coin de forêt était d'abord nettoyé à la hache ; puis, une fois que les arbres et les branches qui avaient été coupés avaient séché, les Indiens y mettaient le feu. Dans les clairières ainsi obtenues, les *Guarani* faisaient les semences à l'aide d'un bâton pointu. La terre s'épuisant rapidement, au bout de quelques années le champ était abandonné et l'opération recommencée ailleurs. La chasse et la pêche étaient pratiquées avec des arcs et des flèches, mais aussi avec d'autres instruments, tels que des hameçons de bois ou des massues. La cueillette fournissait un important complément de produits, alimentaires ou non, comme du miel, de la cire, des noix de coco dans certaines régions, ou des plantes médicinales.

(1) *Ibid.*, vol 3 (Washington, 1948).



A l'Est du Paraguay, il y a encore quelques groupes de *Guarani* dont la culture est assez semblable à celle des *Guarani* que rencontrent les *Conquistadores* espagnols. Remarquez la clairière qui a été défrichée pour être ensuite brûlée et cultivée.

Photo aimablement communiquée par le Père Bartolomé Melia.

Les *Guarani* vivaient dans des grandes maisons multi-familiales, communément nommées en langage anthropologique *malocas*, couvertes de chaume ou de palmes, et dont l'infra-structure était faite de perches ou poteaux de bois. Le seul mobilier qui s'y trouvait était constitué par les instruments de cuisine (poterie exécutée par les femmes, ou grils pour faire rôtir la viande, par exemple), les hamacs, des bancs, et quelques effets personnels des Indiens. Ceux-ci ne portaient pas de vêtements à l'exception d'un couvre-pubis pour les femmes, mais ornaient leurs corps de peintures corporelles, de tatouages, d'ornements de plumes, de résine, et même parfois de plaques d'or et de bronze importées de la région andine. Les *Guarani* de sexe masculin se tondaient les cheveux selon une ligne circulaire faisant le tour de la tête. La production artisanale comportait en plus de la poterie, le pré-tissage (confection de filets, cordes, hamacs, etc...), la vannerie, et le travail du bois et de la pierre, qui servaient par exemple dans la confection de haches, d'arcs et de flèches, ou de canoës (1).

Les liens de parenté étaient la fondation de toute la structure sociale, ils déterminaient les unités résidentielles, politiques, économiques et sociales, ainsi que les échanges économiques. Ceux-ci, se distinguant radicalement de nos échanges marchands, ressortissaient à ce qu'on a appelé la réciprocité. Ils étaient de deux types : entraide entre individus ou groupes se considérant sur un pied d'égalité, échanges entre chefs et sujets. Ils étaient étroitement imbriqués dans d'autres types de relations sociales. Souvent ils s'accompagnaient de fêtes, de politesses et ils servaient à des fins non économiques, par exemple à maintenir la cohésion ou la paix entre ou dans les groupes, à constituer les liens du mariage, à établir le pouvoir des chefs (2).

(1) Pour plus de détails sur la culture matérielle des *Guarani* voir : Alfred Métraux, «*The Guarani*», HSAI, vol. III, p. 80-85 ; *La civilisation matérielle des Tupi-Guarani*. Paris, 1928.

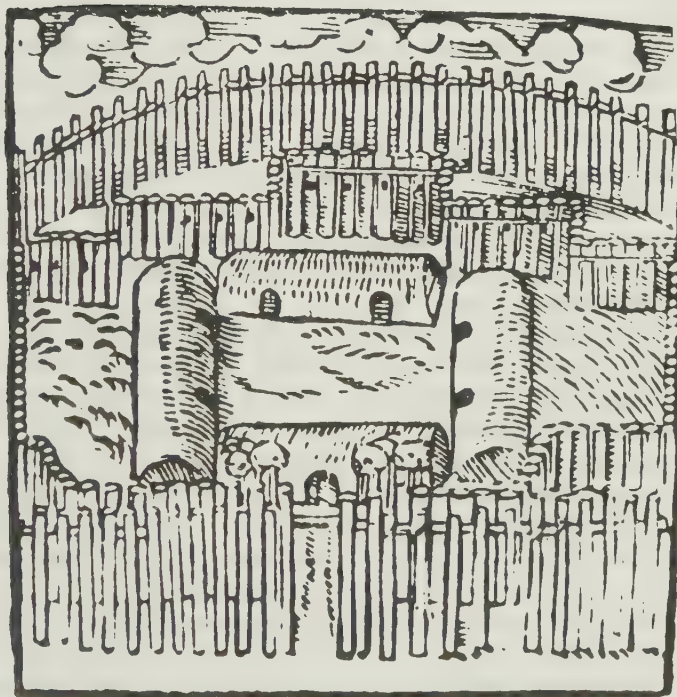
(2) Montoya vit clairement qu'il y avait une différence essentielle entre l'économie occidentale et celle des *Guarani* quand il écrivit : «No tienen comprados ni ventas, porque con liberalidad y sin interés se socorren en sus necesidades, usando de mucha liberalidad con los pasajeros, y con esto cesa el hurto, viven en paz y sin litigios». Antonio Ruiz de Montoya, *Conquista espiritual hecha por los religiosos de la Compañía de Jesús en las provincias del Paraguay, Uruguay y Tape*

L'unité socio-économique de base était le *teii*, lignage ou famille étendue, comprenant les descendants d'un ancêtre commun avec leurs femmes. Ceux-ci vivaient dans une grande maison, qui pouvait contenir peut-être jusqu'à deux cent personnes. A la tête de chaque lignage il y avait un chef. L'activité économique s'effectuait principalement dans le cadre de cette unité. L'appartenance à un *teii* signifiait pour tous les membres de celui-ci l'obligation et le droit d'entraide dans la chasse, la pêche et surtout le travail du défrichage de la forêt (celui-ci était fait communalement et était suivi par la distribution de lots entre les familles qui les semaient et cultivaient individuellement). Les membres du lignage se devaient secours mutuel dans les guerres contre d'autres groupes, le *teii* montrant une cohésion presque parfaite vis-à-vis de l'extérieur.

Le *teii* existait parfois comme unité autonome et isolée, parfois il faisait partie d'une structure plus grande, le *teko'a*, ou village, aussi dirigé par un chef, dans lequel pouvaient se trouver de trois à huit maisons-lignages. Les mariages entre Indiens appartenant à des *teii* distincts mais au même *teko'a* jouaient un rôle essentiel dans la cohésion de celui-ci. Les chefs des différents lignages donnaient leurs filles au chef du *teko'a* en signe d'acceptation de son autorité et aussi comme un moyen d'obtenir ses faveurs particulières et de l'influencer. Au niveau des hommes communs donner sa fille à un membre d'un autre *teii* signifiait obtenir un droit à l'aide du gendre dans les activités de subsistance. Le groupement en *teko'a* avait une fonction économique moins importante que dans le cas du *teii* : il assurait le contrôle des ressources d'un territoire, mais ne jouait pas de rôle au niveau de la production. Il avait surtout une fonction politique,

(Suite de la note (1) de la page précédente) ... [1634] Bilbao 1892, p. 197. Ce type d'organisation est extrêmement répandu avec des variantes, dans le monde. Une des meilleures description reste *Argonauts of the Western Pacific*, de Bronislaw Malinowski [1922] New York, 1961. Cf. «The Primitive Economics of the Trobriand Islanders», *Economic Journal*, 1921, 31, p. 1-16 ; *Coral Garden and their Magic*, New York, 1935. Les écrits théoriques qui nous ont été les plus utiles sont : Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Paris, 1974 (qui se rapporte aux Indiens du Paraguay) ; Marshall Sahlins, *Stone Age Economics*, Chicago, 1972 ; Maurice Godelier, *Un domaine contesté : l'anthropologie économique*, Paris, 1974.

SOUTH AMERICAN INDIANS



Un village *Tupi*, très semblable aux villages *Guarani*.

D'après Staden, tiré de HSAI, III, p. 104.

manifestée particulièrement en temps de guerre. Le *teko'a* était souvent fortifié par de fortes palissades et protégé par des pièges.

Par des mariages entre *Guarani* de régions distinctes, il existait un réseau de relations dépassant le cadre des *teii* et *teko'a*, des ensembles politiques de communautés «très diffus et très fluides» mais se marquant «par un système implicite de droits et de devoirs mutuels, par une solidarité révélée occasionnellement en des circonstances graves, par la certitude de chaque collectivité de se savoir entourée, par exemple en cas de disette ou d'attaque armée, non d'étrangers hostiles, mais d'alliés et de parents» (1). L'existence de ces relations inter-villageoises se manifestait par la réunion, sous la direction de chefs *ad hoc*, de multitudes de *teii* dans des circonstances spéciales telles que des migrations, ces dernières étant particulièrement fréquentes chez les *Guarani*.

Ces structures n'étaient, il faut le remarquer, en aucun cas statiques. Les lignages ou les villages pouvaient facilement se scinder et des groupes anciennement amis devenaient ennemis et vice-versa.

Il est important de présenter ici en quelque détail les modalités de l'exercice du pouvoir chez les *Guarani*. Celles-ci allaient en effet influencer de manière décisive le processus de la conquête espagnole et jouer un rôle central dans l'établissement des réductions du Paraguay.

Personne n'exerçait chez ces Indiens une autorité semblable à celle des princes incas ou aztèques. La société *Guarani* n'était pourtant en aucun cas anarchique. Régulièrement des conseils d'anciens se réunissaient, dans le cadre des *teii* ou des *teko'a*, pour discuter des décisions du groupe. Il y avait aussi un chef, comme nous l'avons vu, à la tête de chaque *teii* ou *teko'a*. Ce chef était appelé «cacique» par les Espagnols qui répandirent ce terme *Arawak* d'Hispaniola dans toute l'Amérique. Son autorité était presque absolue à la guerre, mais en temps normal limitée.

Généralement le chef n'avait pas de pouvoir de coercition. Ses «sujets» n'acceptaient son autorité et sa prééminence

(1) Pierre Clastres, «Indépendance et exogamie : structure et dynamique des sociétés indiennes de la forêt tropicale», *L'Homme*, t. III, sept.-déc. 1963, N. 3, p. 77.

que dans la mesure où il faisait à ceux-ci de continuelles contre-prestations. Le chef dirigeait les entreprises communales telles le défrichement de la forêt, les chasses collectives ou la construction des *malocas*. Il avait un privilège : la polygamie. Mais en échange il avait des obligations bien précises dont la non-exécution pouvait lui valoir l'abandon de ses «sujets» : conduire habilement la politique extérieure du groupe, prendre des décisions judicieuses en matière économique, répartir avec justice entre les familles nucléaires les lots de terrain pris dans la parcelle qui venait d'être défrichée, maintenir la paix dans le groupe, et souvent avoir des qualités de chamane (magicien) utiles au groupe, comme le pouvoir de guérison ou le contrôle des forces surnaturelles. Il était très important que le chef fût éloquent. Et surtout il devait être généreux. Comme l'a remarqué Lévi-Strauss, chez les peuples du type des *Guarani* «la générosité est un attribut essentiel du pouvoir» (1). Pour conserver celui-ci, le chef devait sans cesse faire des cadeaux en biens, en services, en fêtes, en paroles (il y a là un exemple de cette signification non-économique que les échanges pouvaient avoir chez les *Guarani*). Dans la Forêt tropicale, ce type d'obligation peut être si pesant que le chef est obligé de travailler bien plus que les autres et de renoncer à presque toute possession pour lui-même. «C'est le rôle du chef... de donner tout ce qu'on lui demande : dans certaines tribus indiennes, on peut toujours reconnaître le chef à ce qu'il possède moins que les autres et porte les ornements les plus minables. Le reste est parti en cadeaux» (Francis Huxley) (2).

Il y avait deux sortes de chefs chez les *Guarani*. Les uns exerçaient leur pouvoir principalement en vertu des relations de parenté qui les unissaient avec les membres du groupe. Les chefs de lignages, par exemple, étaient appelés *teii-ru*, ce qui signifie «père du lignage». Le pouvoir de cette sorte de caciques était en principe héréditaire. D'autre part, il y avait les «chefs-chamanes» qui avaient réussi à s'imposer à la tête des lignages et des villages, supplantant souvent les chefs

(1) Cité in Pierre Chastre, «Echange et pouvoir : Philosophie de la chefferie indienne», *L'Homme*, t. II, janv.-avr. 1962, N. 1, p. 54.

(2) *Ib id.*

héréditaires, par la démonstration de pouvoirs magiques et religieux exceptionnels. Nous étudierons en détail cette sorte de chefs plus loin (1).

ARRIVÉE ET ÉTABLISSEMENT DES ESPAGNOLS

La colonisation du Paraguay à partir de 1537 fut dans une certaine mesure un accident historique. Elle fut le résultat de l'échec d'une tentative de conquête des Incas par l'Est. Dès les années 1520, des voyageurs européens explorant la côte atlantique et les rivières de ce qui est maintenant le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine, avaient appris l'existence, quelque part à l'Ouest, du fabuleux empire avec ses trésors d'or et d'argent. D'où le nom de *Río de la Plata* (rivière de l'argent) donné à la région baignée par le système fluvial Paraná-Paraguay qui, comme l'on pensait avec raison, pouvait conduire vers la « montagne de l'argent » (voir carte N. 3). Vers 1524, un Portugais nommé Alejo García, rescapé d'un bateau espagnol qui avait fait naufrage sur la côte atlantique du Sud du Brésil actuel, se rendit même personnellement, par voie de terre, dans ce qui est maintenant la Bolivie, guidé par des *Guarani*. Il fut le premier Européen, à pénétrer dans l'Empire inca où il acquit une précieuse cargaison d'objets d'argent et de tissus. Il fut assassiné sur le chemin du retour, mais les nouvelles de son voyage et du trésor qu'il rapportait parvinrent tout de même en Espagne.

Cela explique qu'en 1535, l'*Adelantado* Pedro de Mendoza put assembler et conduire vers le Río de la Plata une expédition considérable, bien plus importante que celles de Cortes et Pizarro, avec pas moins de 1500 personnes, financée en partie par des banquiers allemands. Mendoza dirigea ses 14 navires vers l'estuaire du Río de la Plata où

(1) Pour une introduction théorique à l'organisation des Indiens de la Forêt voir : Pierre Clastres, « Indépendance », « Echange et pouvoir » ; Sahlins, *Stone Age*. Pour plus de détails sur l'organisation et la dynamique sociales spécifiques des *Guarani* voir : Susnik, *Apuntes* pp. 96-113. Cf. Egon Schaden, *Aspectos fundamentais da cultura Guarani*, São Paulo, 1954 ; Florestan Fernandes, *Organização social dos Tupinambá*, São Paulo, 1963.

il fonda Buenos Aires en 1536. Le premier contact avec le continent sud-américain fut désastreux. Les participants de l'expédition n'étaient pas des agriculteurs mais avant tout des soldats considérant le travail manuel indigne d'eux. Ils ne pouvaient survivre qu'en obtenant des vivres et le travail des populations indigènes. Or, contrairement aux Indiens agriculteurs des Antilles et du Mexique que rencontrèrent Christophe Colomb et Hernando Cortès, les *Que-randi* et les autres peuples de la région de Buenos Aires n'étaient pas prêts à faire subsister les Espagnols. Ils vivaient exclusivement des maigres ressources de la chasse, de la pêche et de la collecte et ne pouvaient en aucun cas faire vivre une troupe de 1500 parasites européens. Les tentatives par ceux-ci d'obtenir par force des aliments n'eurent aucun succès, vu le genre de vie nomade des indigènes qui leur permettait d'échapper facilement aux Espagnols dans les vastes plaines de l'Argentine. Le seul résultat obtenu par ceux-ci fut de provoquer l'hostilité des Indiens qui multiplièrent les raids contre Buenos Aires.

La démoralisation, la faim et les pertes humaines qui s'en suivirent n'empêchèrent pas une partie de l'expédition d'entreprendre la recherche de l'*Eldorado* et, remontant le Paraná, les Espagnols arrivèrent en 1537 au Paraguay, dans le territoire des *Guarani*. Grâce à ces Indiens, qui, contrairement à leurs voisins du Sud, étaient agriculteurs, la situation des Européens s'améliora. Par des moyens que nous étudierons plus loin ces derniers obtinrent un approvisionnement régulier de vivres des *Guarani*. Rapidement, Asunción fut fondée et remplaça comme base fixe des Espagnols Buenos Aires, qui fut abandonnée. Pendant plusieurs années le Paraguay ne fut considéré que comme un lieu d'établissement temporaire devant être quitté lors de la découverte de la « montagne de l'argent ». Celle-ci fut atteinte en 1548 lorsque le successeur de Mendoza, Domingo de Irala parvint dans le territoire de l'actuelle Bolivie. Mais il y arrivait trop tard ; d'autres Espagnols sous la conduite de Pizarro avaient déjà pris possession de l'Empire inca. Il ne resta plus à Irala et à sa suite qu'à retourner au Paraguay et à y convertir leur établissement de provisoire en définitif.

Après la découverte de ce que la *Sierra de la Plata* n'était rien d'autre que le Pérou déjà conquis, l'on perdit en Espagne presque tout intérêt pour le Río de la Plata qui était dépourvu de métaux précieux. Le nombre des colons qui vinrent grossir les rangs des hommes arrivés avec Mendoza fut très réduit. Selon Richard Konetzke il n'y eut guère, durant tout le 16ème siècle, plus de 3000 péninsulaires, presque tous de sexe masculin, qui s'établirent dans cette région (1). Mais celle-ci fut quand même colonisée, sinon par les fils de l'Espagne, du moins par ses demi-fils. Par des mariages polygames entre Espagnols et femmes *Guarani* il apparut rapidement une importante population métisse, qui, concentrée d'abord dans la région d'Asunción, se répandit dans la seconde moitié du 16ème siècle dans tout le Río de la Plata. Ce furent en grande partie les métis d'Asunción qui peuplèrent les villes qui y furent alors fondées (d'où l'épithète de «mère de cités» donnée à la capitale paraguayenne) et qui furent :

— à l'Ouest, Santa Cruz de la Sierra (1558) qui, à cause des difficultés de communications à travers le Chaco devint rapidement indépendante d'Asunción ;

— à l'Est, dans le Guayra, Ontiveros (1551) abandonnée quelques années après, Ciudad Real (1557), Villa Rica (1570) ;

— au Sud, Sante Fe (1573), Buenos Aires (1580) fondée pour la seconde fois, Concepción del Bermejo (1584), Corrientes (1588) ;

— au Nord, Santiago de Jerez (1580). (voir carte N. 4).

Dans cette étude, selon un usage ancien, nous appellerons «Espagnols» les métis du Río de la Plata colonial, pour les distinguer des Indiens, mais il faut garder à l'esprit la double origine de ceux-là. A partir de la fin du 16ème siècle, il n'y avait presque plus d'Espagnols de pur sang au Paraguay. De même ce que nous appelons «villes» ou «cités» (*ciudades*) n'étaient souvent que des villages. Asunción qui, au 16ème siècle, était de loin la cité la plus peuplée du Río de la Plata, n'avait que quelques milliers d'habitants,

(1) *La emigración española al Río de la Plata durante el siglo XVI*, Madrid, 1952.

les autres localités n'en comprenaient souvent que quelques centaines.

Au point de vue économique, pendant longtemps le Río de la Plata, fut presque autarcique. La fondation presque simultanée en 1573 de Santa Fe et Córdoba ouvrit une route sûre reliant le Río de la Plata avec le Tucumán et le Pérou, et un commerce assez actif s'y établit, le Paraguay exportant principalement du sucre et du vin puis, à partir du 17ème siècle, le maté. L'ouverture de communications avec le Pérou coïncida aussi avec une diminution de l'autonomie politique considérable dont avait joui jusqu'alors les colons du Río de la Plata. A la fin du 16ème siècle, les dirigeants politiques plus ou moins nommés par ceux-ci furent remplacés par des fonctionnaires désignés par le roi. S'appuyant aussi sur les ecclésiastiques, sur lesquels elle avait en vertu du *Patronato Real* de grands pouvoirs, la Couronne put ainsi assurer un certain contrôle sur cette lointaine province qui, si elle n'avait pas une importance économique considérable, avait une importance politique certaine, puisqu'elle constituait une «marche» frontalière, défendant l'Empire espagnol contre les poussées expansionnistes des Portugais du Brésil (1).

RELATIONS HISPANO-GUARANI JUSQU'A L'ARRIVÉE DE FRÈRE LUIS BOLAÑOS ET DE SES COMPAGNONS (2).

Par un usage qui commence seulement à disparaître, les textes d'histoire du Río de la Plata ignorent volontiers la résistance *Guarani* à la colonisation et la domination espagnole

(1) Pour plus de détails sur l'histoire des Espagnols dans le Río de la Plata au 16ème siècle voir : Julián M. Rubio, *Exploración y conquista del Río de la Plata, siglos XVI y XVIII*, Barcelone, 1942, Julio César Chaves, *Descubrimiento y conquista del Río de la Plata y el Paraguay*, vol. 1, Asunción, 1968 ; Efraím Cardozo, *El Paraguay colonial*, Buenos Aires - Asunción, 1959 ; Fulgencio Moreno, *La ciudad de la Asunción*, 2ème éd. Asunción, 1968.

(2) Lorsque, dans cette partie, nous ne donnons aucune référence, cela signifie que nous nous basons principalement sur Susnik, *Apuntes*, p. 114 s. et *El Indio*, ch. 1, 2, 5, et sur Elman R. Service, *Spanish-Guarani Relations in Early Colonial Paraguay*, Ann Arbor, 1954. Pour le détail et les sources des révoltes *Guarani*, voir *infra* l'appendice N. 1, et les chapitres IV, V et VIII.

au 16ème siècle, ou en tout cas lui accordent une importance toute secondaire. L'accent est mis plutôt sur la prétendue «alliance hispano-*Guarani*» et le concubinage polygyne entre soldats espagnols et femmes indiennes qui, selon les témoignages européens contemporains fit du Paraguay un véritable «paradis de Mahomet». Pourtant la résistance indigène fut presque constante et entraîna d'innombrables conflits armés (1). En appendice nous donnons une liste des mouvements de révolte que nous avons trouvés dans notre documentation et qui en montre bien la fréquence, d'autant plus que cette liste n'est pas exhaustive (2). Il est vrai que l'intensité de la résistance *Guarani* ne fut pas constante et que l'on peut en distinguer, dans la période précédant l'intervention de Bolaños et des autres Franciscains, deux phases couvrant respectivement les années 1537 à 1556 et 1556 à 1580 (3).

La première correspond à la période dans laquelle les Espagnols avaient encore l'espoir de trouver la «montagne de l'argent» et ne considéraient le Paraguay que comme une base transitoire. Leur traitement des *Guarani* était encore marqué par un certain respect de ceux-ci et ils s'efforçaient encore d'obtenir la collaboration des Indiens par des moyens acceptés de ceux-ci, et non uniquement par la coercition. Non que celle-ci fut absente. Les Espagnols s'établirent par la force des armes dans la région d'Asunción et l'on a plusieurs témoignages de leurs raids à cette époque dans les villages indiens pour y obtenir par la violence ou l'intimidation des vivres ou d'autres biens.

Mais, en général, les *conquistadores* respectèrent le système de réciprocité familiale sur lequel étaient basées les relations sociales chez les *Guarani*. Ils s'assurèrent les services et l'obéissance de ceux-ci d'une manière qui n'était pas très différente de celle des chefs indigènes eux-mêmes. Ils prirent pour femmes, souvent par la force il est vrai

(1) Il appartient à Rafael Eladio Velázquez et surtout à Branka Susnik d'avoir les premiers rectifié le tableau par trop idyllique des relations hispano-*Guarani* de l'historiographie traditionnelle.

(2) Voir aussi *infra* tableau N. 1.

(3) Notre périodisation correspond à celle de Service qui distingue dans les relations hispano-*Guarani* trois phases : exploratoire (1537-1556), transitoire (1556-1580) et coloniale (1580-1812). *Spanish-Guarani Relations* p. 7 s.

des filles de chefs ou d'hommes communs *Guarani* (et ils en eurent parfois plusieurs dizaines), ce qui leur procura non seulement des maîtresses, mais aussi des servantes de maisons et même des ouvriers agricoles. Par ces mariages ils obtinrent aussi l'aide et le service des familles de ces femmes qui venaient aider leur beau-frère ou gendre aussi bien dans les activités de subsistance (culture de *roz*as ou champs, chasse, pêche, construction de maisons) que dans leurs expéditions militaires ou de reconnaissance. Dans une certaine mesure les Espagnols accomplirent les contre-prestations que l'on attendait d'eux en tant que chefs. Ils fournirent aux *Guarani* des objets de fer (haches, hameçons, coins par exemple) qui représentaient un progrès énorme, et immédiatement apprécié, sur les outils et instruments de pierre. Ils leurs procurèrent aussi des animaux de basse-cour. Les Espagnols, avec leurs arquebuses, lances et épées d'acier, constituèrent pour les *Guarani* un puissant renfort dans les guerres de ceux-ci contre leurs ennemis héréditaires, les Indiens paléolithiques *Payagua*, *Guaycuru* et autres, vivant sur le fleuve Paraguay ou à l'Ouest de celui-ci. La participation aux expéditions de recherche de l'*eldorado* n'était pas non plus pour déplaire aux *Guarani* pour qui celles-ci constituaient la réalisation d'un dessein qu'eux mêmes avaient eu dès avant l'arrivée des Européens. En tout cas depuis la fin du 15^{ème} siècle des groupes de *Guarani* du Paraguay, poursuivant le paradis terrestre ou «terre sans mal» dont leur parlait leur mythologie et qu'ils associaient peut-être à l'Empire inca dont ils avaient une vague connaissance (1), avaient entrepris de grandes migrations vers l'Ouest et certains avaient même attaqué les frontières du grand empire. De plus la participation aux expéditions espagnoles permettait aux *Guarani* de s'emparer de femmes d'autres groupes ethniques qu'ils gardaient comme esclaves, selon une ancienne pratique.

Mais déjà cette première période fut marquée par des révoltes indiennes entraînant plusieurs confrontations armées. En 1539 les *Guarani* projetèrent de massacrer tous les

(1) Alfred Métraux, «Les migrations historiques des Tupi-guarani», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t, XIX, 1927. Certains éléments culturels andins comme des ornements d'or étaient parvenus jusqu'au Paraguay.

Espagnols à l'occasion de la réunion de ceux-ci dans l'église d'Asunción pour célébrer une messe de la Semaine Sainte, et il s'en fallut de peu que ce plan ne réussisse. Vers 1542 ou 1543 des Indiens du Nord d'Asunción refusèrent de fournir des vivres aux Espagnols et ceux-ci durent envoyer une expédition militaire meurtrière pour que les Indiens s'exécutent. Vers 1546 il y eut une nouvelle tentative de massacrer et expulser les Espagnols à laquelle prirent part tous les *Guarani* dans un rayon de plus de 100 kilomètres autour d'Asunción. Les *conquistadores* durent s'allier avec les Indiens paléolithiques du Chaco pour venir à bout de cette révolte qui nécessita une grande campagne militaire. Ainsi, si l'on peut parler d'une sorte d'«alliance hispano-indienne», il faut garder à l'esprit le fait que, même dans les premières années qui suivirent l'établissement des Européens, elle ne fut en aucun cas le produit d'un consentement mutuel, mais qu'elle fut imposée par les Espagnols à des *Guarani* déjà récalcitrants et impatients de récupérer leurs souveraineté et de mettre fin aux violences des *conquistadores*.

Ce désir d'indépendance était sans doute renforcé par la désintégration sociale et la chute démographique verticale que produisit chez les *Guarani* l'arrivée des Européens. La remise des femmes aux Espagnols, la diminution de la capacité de reproduction biologique qui en résulta, les multiples obligations éloignant les hommes de leurs lieux d'origine (participation aux expéditions vers les Andes, travaux dans les maisons et les champs des *conquistadores*), la fuite des Indiens dans des régions éloignées, le fardeau que l'entretien des Européens imposait à la faible économie indigène et l'introduction de maladies contre lesquelles les Indiens n'étaient pas immunisés, réduisirent rapidement la taille des communautés *Guarani* et désorganisèrent celles-ci. Les grands *teko'a* et *teii* précolombiens cessèrent tôt d'exister dans les régions soumises le plus directement au contrôle des Européens. Les Indiens commencèrent à vivre soit par petits groupes dispersés, soit agglutinés autour de leurs beaux-frères espagnols ; ceux-ci étaient la cause de tous leurs maux, mais ils pouvaient aussi leur garantir la survie en leur procurant les outils de fer qui seuls permettaient de cultiver les *rozas*, depuis la disparition de ces coopératives d'entraide

et de production que constituaient les grands *teii*. Il n'existe malheureusement pas d'étude de la démographie *Guarani* à l'arrivée des Européens et dans les années qui suivirent celle-ci, mais plusieurs documents concordent pour témoigner de la chute verticale de la population qui se produisit dès 1537 (1).

Dans la seconde phase que l'on peut faire aller de 1556 à 1580, les mouvements de rébellion se multiplièrent et dans plusieurs régions triomphèrent. Souvent ils commencèrent par le refus des Indiens de servir les Espagnols ou de leur remettre les femmes et biens que ceux-ci leurs demandaient. Ce qui entraînait l'intervention des troupes espagnoles, et souvent des combats meurtriers, à moins que les *Guarani* ne choisissent de se retirer dans des « monts » perdus, s'ils le pouvaient. Parfois la rébellion se manifestait par des actes agressifs des indigènes, particulièrement des attaques des voyageurs parcourant les rivières, attaques qui n'étaient pas épargnées au Gouverneur et à l'Évêque eux-mêmes. Au moins en deux occasions (1556 et 1577-1579) on sait que les rébellions furent fomentées par des messies annonçant l'arrivée d'une ère nouvelle plus heureuse pour les Indiens. Nous verrons en détail l'un de ces mouvements à propos de la création de réductions parmi les *Guarani* du Nord d'Asunción. A la suite de ces révoltes les Espagnols perdirent le contrôle, temporairement ou de manière permanente, d'une grande partie du Paraguay et de ses indigènes. Ceux-ci réussirent à leur tenir tête, malgré leur armement bien inférieur, en employant les méthodes typiques de la guérilla : attaque de l'ennemi là où il est faible, retraite devant les offensives en force, quitte à revenir au lieu d'origine lorsque l'ennemi est retourné dans ses bases. A la fin des années 1570, la situation était devenue très critique pour les colons. Les *Itatines*, *Paranaes* et *Guarambarenses* s'étaient presque complètement libérés de leur domination. Les *Tobatines* de Yerquisaba étaient sur le point d'en faire autant. Et les Indiens de la région d'Asunción et du Caraïba s'enfuyaient dans des lieux reculés où il était difficile de les atteindre. (Voir carte N. 5).

(1) Voir *Infra*, p. 145

Pourquoi cette intensification de la résistance indigène à partir de 1556 ? Le Père Marciel de Lorenzana, fondateur de la première réduction jésuite, l'exprima fort bien dans une lettre au Roi de 1621 :

Les *Guarani* sont fiers et superbes. Ils appellent tous les autres peuples esclaves, sauf l'Espagnol. Même celui-ci, ils ne l'appellent pas seigneur, mais beau-frère ou neveu, alléguant que seul Dieu est leur seigneur.

... parce qu'ils devinrent leurs beaux-frères et leurs parents. [les Indiens] aidèrent [d'abord] les Espagnols et les acceptèrent dans leur territoire. Ensuite, cependant, voyant que ceux-ci ne les traitaient pas comme des beaux-frères et des parents, mais comme des serviteurs, ils commencèrent à se retirer et à refuser le service. Les Espagnols voulurent alors les y forcer, ils prirent les armes les uns contre les autres, et c'est ainsi que s'alluma la guerre qui a duré presque jusqu'à maintenant (1).

La découverte, en 1548, de ce que le Pérou avait déjà été conquis par Pizarro entraîna un changement d'attitude chez les Espagnols du Paraguay. Ceux-ci cessèrent de considérer cette région comme une base temporaire et durent se résoudre à s'y installer de manière permanente et essayer d'y réaliser les rêves qui les avaient poussés à partir vers le Nouveau Monde. Ils entreprirent alors d'exploiter autant que possible les richesses du Paraguay, ce qui signifia le commencement de l'exploitation intensive des Indiens. C'est alors que fut introduite une institution visant à obtenir plus systématiquement la force de travail des Indiens : l'*encomienda*. En 1556 le Gouverneur Irala répartit une centaine de milles de *Guarani*, par *teii* ou *teko'a*, entre 300 Espagnols, les

(1) «... son altivos y soberbios. Y a todas las naciones llaman esclavos sino es al Español. Pero no le quiere llamar señor sino cuñado o sobrino porque dicen que sólo Dios es su señor. Porque, como he dicho, el ayudar al Español y admitirle en sus tierras fue por vía de cuñadazgo y parentesco. Empero, después, viendo los Indios que los Españoles no los trataban como a cuñados y parientes sino como a criados, se comenzaron a retirar y no querer servir al Español. El Español quizo obligarle, tomaron las armas los unos y los otros, y de aquí se fue encendiendo la guerra la cual ha perseverado casi hasta ahora.» Asunción, 6 janvier 1621, in *Revista eclesiástica del Arzobispado de Buenos Aires*, (abrégé désormais REABA), an VI, 1906, p. 46. Chaque fois que nous citerons des passages de cet important document, cela ne sera pas sans avoir comparé le texte assez mal transcrit, mais très complet, de REABA avec celui, incomplet, mais paraissant plus fidèle paru in Jaime Cortesão, *Jesuítas e Bandeirantes no Guayra (1549-1640)*, Río de Janeiro, 1951, p. 162-174.

encomenderos. Ceux-ci avaient le droit d'en exiger obéissance et service, et en échange avaient le devoir, fort peu respecté dans cette lointaine colonie où le contrôle métropolitain était presque nul, d'évangéliser les Indiens (1). L'institution de l'*encomienda* signifia aussi l'extension du rayon revendiqué de domination européenne qui passa d'environ 150 kilomètres autour d'Asunción à 250 kilomètres (exceptant évidemment dans les deux cas la région située à l'Ouest du fleuve Paraguay, le Chaco des paléolithiques).

Nous avons indiqué plus haut que les liens de parenté étaient le fondement des rapports sociaux chez les *Guarani*. Nous avons aussi vu que l'exercice d'autorité et de pouvoir n'était possible et légitime chez eux que s'il était accompagné d'un flux constant de dons *allant du chef aux «sujets»* (2). Comme l'a indiqué Clastres, cette pratique semble exprimer la profonde méfiance des sociétés sans classes de la Forêt tropicale envers le pouvoir politique, créateur potentiel d'inégalités. Les titulaires de celui-ci doivent sans cesse démontrer «l'innocence de leur fonction» en faisant des dons de travail, de produits, de fêtes, de paroles, de pratiques magiques et de bien d'autres choses (3). L'instauration de l'*encomienda* signifia l'introduction d'un système qui ignorait totalement ces principes. Le service des Indiens cessa d'être basé sur le réseau de parenté établi par les alliances

(1) En plus de leur devoir d'évangélisation les *encomenderos* avaient celui de participer, à leurs frais, à la défense de la province contre les attaques des Portugais et des Indiens libres de l'Ouest. Au Paraguay, il faut le remarquer, l'*encomienda* se distinguait de ce qu'elle était devenue dans les régions centrales de l'Amérique espagnole (Mexique, Amérique Centrale, Andes Centrales) où des lois de 1549 avaient ôté aux *encomenderos* le droit d'exiger le service des Indiens et ne leur avaient laissé que celui d'obtenir un tribut en produits. (Charles Gibson, *Spain in America*, New York, 1966, p. 60 s.). Au Paraguay les *encomenderos* purent, jusqu'à la fin de l'époque coloniale, exiger des prestations en travail des Indiens. Ceci selon une double modalité qui constitue une autre différence avec le système, unique, des aïres centrales. Chez les *Guarani* deux sortes d'*encomiendas* furent instituées : l'une appelée *originaria* ou de *yanaconas*, qui incorporait des Indiens vivant toute l'année dans la maison ou dans le domaine de l'*encomendero*, qui se distinguait peu de l'esclavage ; l'autre, appelée *mitaya*, qui comprenait les autres *Guarani*, bien plus nombreux, qui continuaient de vivre dans leurs villages et qui venaient périodiquement servir leurs *encomenderos* dans les maisons et domaines de ceux-ci. C'est sur cette seconde catégorie d'Indiens que porte notre étude.

(2) *Supra*. pp. 20-21.

(3) Clastres, «Échange et pouvoir», p. 1.

polygines contractées dès la Conquête entre soldats espagnols et femmes *Guarani* ; il fut déterminé désormais par un titre juridique qui même s'il était écrit au nom de l'Empereur n'avait évidemment aucune signification ni légitimité pour les Indiens... Et surtout les Espagnols renversèrent le sens de la réciprocité *Guarani*. Chefs déplorables ils prétendirent recevoir tout et ne rien donner. A ces raisons, admirablement exprimées par le Père Lorenzana, de la recrudescence des révoltes *Guarani* après 1556, il faut ajouter la nouvelle pression intolérable que l'*encomienda* exerçait sur l'économie indienne ; basée comme nous l'avons vu sur la chasse, la pêche, la cueillette et l'agriculture sur brûlis elle était parfaitement adéquate pour faire subsister les producteurs eux-mêmes, mais beaucoup trop faible pour permettre l'extraction d'un surplus destiné à des tiers (1).

A la fin de cette seconde phase des relations hispano-*Guarani* la situation était devenue désastreuse aussi bien pour les indigènes que pour les conquérants européens. Pour ceux-là il n'y avait plus d'espoir que les Espagnols et leur descendance métisse, qui se comportait de manière tout aussi oppressive, s'en aillent. Leur population continuait de diminuer de manière dramatique, ceci spécialement sous l'effet des continuelles campagnes de « pacification » qui étaient organisées contre eux. Pour les Espagnols la chute démographique indienne aussi était catastrophique puisqu'elle touchait à la principale richesse du Paraguay. Ceci d'autant plus que les populations et territoires qu'ils contrôlaient s'étaient énormément rétrécis depuis 1556, et qu'ils n'étaient plus vraiment maîtres que d'une zone restreinte autour d'Asunción et de quelques autres lieux.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'arrivée à Asunción, en 1575, d'Alonso de San Buenaventura et Luis Bolaños, de l'Ordre de Saint François, et leur action, qui allait appor-

(1) *Supra* p. 21.

ter «un peu de lumière» au Paraguay selon l'expression de contemporains (1).

(1) «La comarca de Indios que solía servir a esta ciudad esta mennoscababa en gran manera, porque no hay la décima parte de los que solía haber: Esta diminución na procedido de muchas causas que vuestra Majestad sabrá, y algunas enfermedades con que nustro señor ha castigado a esta tierra ; que cierto castigo parece de su mano entrambas repúblicas, de Indios y Españoles, porque, por la falta de doctrina que para ambas había, crecían los abusos y las ignorancias y juntamente los pecados.

Después que algunos padres del glorioso San Francisco entraron en esta tierra, celosos del bien de las almas, comenzó a tener un poco de más luz, y cierto algunos destos benditos padres han trabajado con mucho fruto y ejemplo de vida». *Oficiales reales* Juan de Rojas Aranda et Francisco García de Cuna au Roi, Asunción, 15 juin 1594. In Roberto Levillier, éd., *Correspondencia de los Oficiales Reales de Hacienda del Río de la Plata con los Reyes de España*, Madrid, 1915, p. 435 (COR).

Chapitre II

L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

L'ORDRE FRANCISCAIN

«Si vous voulez être parfait allez et vendez ce que vous possédez et donnez l'argent aux pauvres, et vous aurez un trésor au ciel». «Que celui qui veut me suivre renonce à lui-même» (1). L'aspiration à une application à la lettre de ces paroles de l'Évangile fut à la base de la fondation, au début du 13ème siècle, de l'Ordre des Frères Mineurs, ou Franciscains, par Giovanni di Bernardone dit Saint François d'Assise. Celui-ci voulut qu'à son exemple les adeptes de son ordre vivent exclusivement de mendicité et renoncent à toute possession. Son idéal d'humilité répugnait à toute forme d'organisation puisque celle-ci donne nécessairement à certains individus la primauté sur d'autres. Il désapprouvait jusqu'à l'étude qui, dans son esprit, s'opposait à la fois à son idéal de pauvreté (l'acquisition de livres était très coûteuse au 13ème siècle) et d'humilité (l'éducation ne confère-t-elle pas une position sociale supérieure ?). Le Frère parfait devait être *idiota et subditus omnibus*.

(1) Évangile selon Saint Mathieu, 19-21 ; 16-24.

Toute l'histoire de l'Ordre est celle d'une tension entre les partisans d'un respect absolu de ces règles et ceux qui, à la recherche de plus de confort, de sécurité ou d'efficacité admettent, à des degrés divers, des accommodements avec le monde. Les périodes de relâchement alternent avec celles où apparaissent des factions prônant un retour aux sources et provoquant soit des réformes dans l'Ordre entier, soit la création de nouvelles branches plus ou moins durables (Zélotes, Déchaussés, Capucins par exemple), appliquant plus strictement les préceptes de Saint François (1).

À l'époque de la conquête du Paraguay l'Ordre venait de passer par une nouvelle phase de renouvellement. En 1517 le Pape consacra sa division en deux branches, celle des *Conventuels*, qui ne s'interdisaient pas de posséder et qui pouvaient vivre de rentes, et celle des *Observants* qui s'efforçaient de pratiquer la pauvreté évangélique et vivaient principalement de mendicité. Cette seconde branche se développa considérablement en Espagne où elle fut favorisée par la réforme de l'Église qui eut lieu au début du 16^{ème} siècle et dans laquelle le Cardinal franciscain Cisneros joua un rôle primordial (2). Lorsque l'Amérique fut découverte et colonisée par l'Espagne, ce furent les *Observants* qui s'y élancèrent à la suite des *conquistadores* et qui y dominèrent le franciscanisme durant toute l'époque coloniale. C'est à cette branche de l'Ordre qu'appartenaient les Frères dont l'action parmi les *Guarani* est décrite ici (3).

L'Ordre des Franciscains eut très tôt des structures territoriales et hiérarchiques ; celles-ci contredisaient l'aversion

(1) La meilleure étude générale récente sur l'Ordre de Saint François est celle de John Moorman, *A History of the Franciscan Order*, Oxford, 1968.

(2) Marcel Bataillon, *Erasmus et l'Espagne*, Paris, 1937, pp. 1-75.

(3) Mais il vint aussi d'autres branches en Amérique, comme les Récollets et les Capucins, ceux-ci jouant un rôle important dans ce qui est maintenant le Vénézuëla. Pour une étude générale des Frères Mineurs dans le Nouveau Monde hispanique, voir Habig, «The Franciscan Provinces of Spanish North America» et «The Franciscan Provinces of South America». Voir aussi l'excellente étude de John L. Phelan sur l'idéologie et la pensée millénariste des Franciscains du Mexique Colonial : *The Millennial Kingdom of the Franciscans in the New World*, Berkeley, 1956.

du franciscanisme pour l'organisation, mais elles se caractérisaient, il est vrai, par la légèreté, la décentralisation et l'horizontalité. Il y eut quelques variations au cours des siècles et nous décrivons ici l'organisation de la branche des Observants, telle qu'elle était entre le 16ème et le 18ème siècle. Territorialement celle-ci était divisée en provinces, dont les Frères étaient répartis dans des sous-unités, les couvents. A chacun de ces niveaux, il y avait un dirigeant appelé respectivement ministre général (chef de l'ensemble des Observants), ministre provincial et gardien. A l'exception du ministre général, élu par des délégués de toutes les provinces, les titulaires de responsabilité étaient élus par des assemblées, ou chapitres, provinciaux, composés de représentants des couvents. Il existait parfois, en plus des unités territoriales appelées custodies (dirigées par des custodes) généralement dépendant de provinces et qui, en Amérique, furent souvent les premières organisations franciscaines existant dans les régions récemment conquises, avant que celles-ci ne deviennent des provinces. Le pouvoir, assez diffus, se concentrait plutôt au niveau des ministres provinciaux qu'à celui du général (1).

L'ORDRE EN AMÉRIQUE

Lorsque l'Ordre franciscain s'établit en Amérique, son organisation subit quelques modifications dues au rôle et à la position spéciale de l'Eglise dans le Nouveau Monde. On sait que la Couronne de Castille obtint du Pape, au début du 16ème siècle, des pouvoirs spéciaux sur celle-ci, dont l'exercice était désigné par le terme de *Patronato Real*. En vertu de ces pouvoirs, l'administration royale avait la compétence d'intervenir souverainement dans l'envoi des religieux aux colonies, dans la fondation de couvents, dans la nomination des Frères à certaines charges (curés de paroisses, par exemple) et dans d'autres aspects de la vie de l'Eglise d'Outre-Mer. Ces pouvoirs de la Couronne étaient d'autant plus réels que c'était elle qui payait les frais de

(1) Moorman, *A History*, p. 62 ; Habig, «The Franciscan Provinces of Spanish North America» et «The Franciscan Provinces of South America».

transport des ecclésiastiques vers l'Amérique et qu'elle contribuait aux frais d'établissement des couvents à qui elle fournissait aussi de l'huile et du vin. Par le *Patronato Real* l'Église américaine devint un bras du pouvoir civil, un instrument supplémentaire de contrôle et de gouvernement par la métropole de ses lointaines possessions. L'Inquisition, par exemple, fut employée non seulement pour lutter contre l'hérésie religieuse, mais aussi pour contrôler la pénétration d'idées politiques dangereuses pour le régime colonial (1).

La monarchie espagnole se servit des Franciscains particulièrement dans l'administration des Indiens. Dès la première moitié du 16^{ème} siècle, des Frères Mineurs commencèrent à être employés dans les régions centrales (Mexique, Amérique centrale, Pérou), non seulement comme propagateurs de la foi chrétienne (missionnaires ou curés de paroisses d'Indiens), mais aussi comme éducateurs ou «assistants sociaux», s'efforçant d'intégrer les Indiens dans le nouvel ordre socio-économique amené par les Espagnols. Ceci particulièrement au Mexique où, sous la direction de Frères comme Juan de Zumárraga et Pedro de Gand, les Franciscains furent à la tête de l'action parmi les indigènes (2).

Sur l'œuvre des Frères Mineurs dans les régions centrales au 16^{ème} siècle, nous ne connaissons pas d'étude «ethno-historique», c'est-à-dire donnant cette vision complète que seule permet une approche s'attachant autant aux cultures et comportements indigènes qu'aux idées et actions européennes. Nous ne pouvons donc nous hasarder à com-

(1) Clarence H. Haring, *The Spanish Empire in America*, New York, 1963, p. 168 s., 189-191. Aux fins de maintenir plus étroite la liaison entre l'administration métropolitaine civile et les provinces franciscaines d'Outre-Mer, des «commissaires généraux» furent créés, au 16^{ème} siècle, qui ajoutaient deux échelons dans la hiérarchie de l'Ordre. Les provinces américaines des hémisphères Nord et Sud furent mises sous l'autorité de deux commissaires généraux résidant respectivement à Mexico et Lima. Ceux-ci furent subordonnés, à partir de 1572, à un «commissaire général des Indes» nommé par le Roi, résidant à Madrid. Ybot Léon, *La Iglesia*, II, p. 434-439.

(2) Robert Ricard, *La conquête spirituelle du Mexique*, Paris, 1933. Au Pérou l'œuvre franciscaine, en tout cas au 16^{ème} siècle, fut moins importante, mais non négligeable. Antonine Tibesar, *Franciscan Beginnings in Colonial Peru*, Washington 1953.

menter ou évaluer ici cette action. Nous pouvons tout de même avancer l'hypothèse que, parmi tous les ordres religieux, celui de Saint François fut, avec la Compagnie de Jésus, celui qui fut le mieux accueilli des indigènes. L'écrivain indigène Guamán Poma de Ayala, qui rédigea son œuvre entre 1583 et 1615, place les Dominicains, Augustiniens et Mercédariens parmi les fléaux que la conquête apporta au Pérou, mais décrit les Franciscains comme pauvres, chrétiens, charitables, humbles et aimés des Indiens (1). Et les Aztèques ne donnèrent-ils pas à Frère Toribio de Benavente, un des plus importants Franciscains venus au Mexique, le surnom de *Motolinia* qui signifie «le pauvre petit» (2). Il faut remarquer qu'il doit sûrement y avoir une corrélation entre la pauvreté des Frères Mineurs et le fait que durant toute l'époque coloniale ils furent l'ordre le plus nombreux d'Amérique (3). N'étaient-ils pas les fonctionnaires de l'État qui coûtaient le moins ?

UN ORDRE PAUVRE POUR UNE RÉGION PAUVRE (4)

Quoique dès 1538 quelques Franciscains apparurent plus ou moins transitoirement dans le Río de la Plata, ce ne fut que dans le dernier quart du 16^{ème} siècle que l'Ordre s'y établit vraiment, c'est-à-dire à l'époque même de la fondation des premières réductions de *Guarani*. Entre 1574 et 1606 environ, furent créés les cinq couvents de Santa Fe, Asunción, Buenos Aires, Corrientes et Concepción del Bermejo. En 1612 l'enracinement de l'Ordre se manifesta par

(1) Pheipe Guamán Poma de Ayala, *El primer nueva coronica i buen Gobierno* [entre 1584 et 1614], Arthur Posnansky éd., La Paz, 1944, pp. 479, 648, 654, 656, 658 etc. Nous remercions Monsieur Georges Lobsiger de nous avoir signalé ces passages.

(2) Habig, «The Franciscan Provinces of Spanish North America», oct. 1944, p. 218.

(3) *Ibid.*, juil. 1944, p. 88.

(4) Pour obtenir les informations données dans cette partie il nous a été nécessaire de reconstituer de manière serrée la suite chronologique des événements touchant à l'établissement de l'Ordre des Frères Mineurs dans le Río de la Plata. L'exposé de cette reconstitution étant d'une lecture fastidieuse, nous la mettons en appendice (N. II) et nous y renvoyons pour plus de détail et pour les références aux sources. Voir aussi l'appendice N. III sur les bases matérielles des Franciscains au Paraguay.

la fondation de la Province franciscaine de la Asunción, qui remplaça la custodie du Paraguay, qui dépendait de la Province du Pérou.

La création des couvents permit, pour la première fois, l'établissement d'un personnel franciscain stable dans le Río de la Plata. A la fin du 16ème siècle et du début du 17ème, les Frères provenaient pour la plupart d'Espagne (2) ; mais il y eut aussi quelques créoles ou métis, admis dans l'Ordre dès 1583, et peut-être quelques religieux venant du Tucumán ou du Pérou. Quoique l'ordre le plus nombreux du Río de la Plata, celui des Frères Mineurs y avait un effectif qui ne dépassait pas la vingtaine vers 1600. Et le nombre de Frères qui, à cette époque, s'occupaient à plein temps et simultanément des Indiens ne s'élevait probablement jamais à plus d'une demi-douzaine. Ces chiffres peuvent paraître bas. Mais il faut cependant se souvenir que dans ces années la population totale espagnole ou métisse résidant dans cet immense territoire ne dépassait pas quelques milliers. Et, qu'en relation avec les sociétés indiennes, les Européens jouaient un rôle disproportionné à leur nombre, comme on le vit maintes fois, en particulier lorsque Pizarro et une poignée d'hommes détruisirent un empire de plusieurs millions d'habitants.

De plus, chez les Franciscains, la qualité remplaçait alors la quantité. Le Río de la Plata et sa misère avait cessé d'attirer les Européens, même ces professionnels de la pauvreté qu'étaient les Franciscains. Pour obtenir que des Religieux de la Métropole acceptent de s'enrôler dans des expéditions partant vers cette région, il fallut chaque fois des efforts considérables de la part des autorités civiles et franciscaines ; et il y eut de nombreuses désertions en cours de trajets (aux Canaries ou au Brésil par exemple) et de nombreuses fuites vers le Pérou, où la vie était plus facile. A part quelques inadaptés sociaux, seuls les Frères les plus résolus et qui croyaient le plus fermement en leur mission acceptèrent de venir et de rester dans le Río de la Plata.

(1) Particulièrement d'Andalousie.

Certains étaient de première envergure. Citons par exemple Juan de Rivadeynera, custode et fondateur des premiers couvents ; hautement respecté, il laissa une relation sur le Río de la Plata en 1581 qui montre l'ampleur de ses vues politiques et économiques. Ou Luis Bolaños, le fondateur des réductions dont l'importance apparaîtra tout au long de notre ouvrage. Ou Alonso Velazquez si celui-ci est, ce qui est possible, l'Alonso Velazquez qui allait monter à la tête de la hiérarchie franciscaine en Amérique du Sud. Il est encore plus surprenant de rencontrer dans cette province oubliée Martín Ignacio de Loyola, neveu du fondateur de la Compagnie de Jésus, qui après avoir fait le tour du monde vint en 1597 diriger les destinées franciscaines à Asunción. Défenseur des Indiens, promoteur de réductions, évêque, organisateur du premier synode diocésien du Río de la Plata, il fut envoyé à la Cour de Madrid pour y représenter les intérêts des colons de cette province dans une affaire économique vitale pour celle-ci (1).

Les témoignages sont unanimes pour reconnaître qu'à cette époque les Frères Mineurs du Paraguay réalisaient à un degré remarquable la pauvreté évangélique. « Ils ne peuvent avoir de fortune commune », écrit un évêque en 1609. « Leur règle leur interdit de semer ou d'avoir d'autres activités productives » déclare un prélat franciscain.

En ceci, comme dans les régions centrales, les Frères Mineurs faisaient contraste avec les autres ordres ; selon le Gouverneur Hernandarias :

Les Franciscains sont les seuls religieux que requiert cette province, parce qu'ils sont pauvres et se contentent de peu, alors que les autres [ordres] se préoccupent de leur intérêt propre et de fonder des collèges et des domaines pour leur entretien... (2)

(1) Raúl Molina, « Fray Martín Ignacio de Loyola », *Missionaria Hispanica*, N. 28, 1953, pp. 21-71.

(2) « ... solos los de San Francisco son los que requiere esta provincia, por ser pobres y sustentarse con facilidad, por que los demás atienden a sus comodidades, de fundar colegios y haciendas con que sustentarse... », Buenos Aires, 28 juillet 1616, RBNB, t. II, janv.-mars 1938, N. 5, p. 46. Pour plus de détails sur la pauvreté et les sources de subsistance des Franciscains du Paraguay, voir l'appendice N. III.

... Il y a quarante ans que je connais les religieux de l'Ordre du Séraphique Père Saint François et que je les ai vu prêcher, enseigner et endoctriner les Indiens... toujours exposés aux plus grands risques et peines... travaillant jours et nuits... parcourant les plus mauvais chemins... avec grand amour et charité (1)

Il n'est pas fait ici de panégyrique des Franciscains du Paraguay, ni de leur œuvre ; mais il était nécessaire de faire apparaître la qualité de ces hommes, leur envergure et surtout le sérieux avec lequel ils prenaient les préceptes de pauvreté, charité et humilité de François d'Assise, attitude qui joua un rôle essentiel dans le processus par lequel la paix fut établie entre Espagnols et *Guarani*.

(1) « ... de cuarenta años a esta parte he conocido... los religiosos del Orden del... San Francisco, ocupados en predicar, enseñar y doctrinar los Indios... expuestos siempre a todo riesgo y trabajo... acudiendo de día y de noche, por caminos de agua y tierra... con grande amor y caridad... » « Certificación », Asunción, 26 août 1618, *Revista del Instituto Argentino de ciencias genealógicas*, an 5, N. 6 et 7, Buenos Aires, 1946-1947, pp. 57-58.

Chapitre III

LES FRANCISCAINS DANS LES LÉGENDES GUARANI

Nous avons indiqué qu'une des préoccupations principales de cette étude était de comprendre ce que le système missionnaire représenta *pour les Guarani*. Cet objectif nous oblige à changer nos habitudes de pensée, naturellement euro-péo-centriques, à faire un effort pour sortir de nous-mêmes. Il nous semble que cet exercice mental sera facilité par l'examen, préalable à l'étude des réductions elles-mêmes, de documents, pour la plupart des légendes, qui semblent exprimer directement ce que les *Guarani* pensaient des Franciscains fondateurs des missions. Ces sources font apparaître le fait que les Indiens voyaient dans ces Frères de puissants magiciens voire des messies, comparables à ceux qu'ils connaissaient dans leur propre société.

LES CHAMANES GUARANI (1)

Grâce à leurs relations avec les nombreux esprits dont les *Tupi-Guarani* se sentaient entourés, les chama-

(1) Cette partie est fondée principalement sur : Alfred Métraux, *La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus tupi-guarani*, Paris,

nes (1) indigènes étaient réputés avoir toutes sortes de pouvoirs sur la nature et les hommes. Ils revendiquaient le contrôle sur les pluies ou la fertilité. Ils avaient la réputation de pouvoir guérir, mais aussi rendre malade, voire tuer à distance. Ces magiciens étaient aussi prophètes et capables de divination. Les Indiens pensent même que certains « messies » avaient le pouvoir de les mener vers le paradis, ou « terres-sans-mal », dont parlent les mythologies. La réalité de cette croyance se manifeste dans les innombrables migrations des *Tupi-Guarani* depuis les temps pré-colombiens jusqu'à nos jours (2). Il n'y a pas lieu ici de décrire les rites pratiqués par les chamanes dans l'exercice de leurs pouvoirs magiques mais il faut signaler l'importance particulière des chants, des danses, des brillants ornements de plumes, et des *maracas*, sortes de hochets faits avec des Calebasses évidées fichées sur un manche et remplis de petits cailloux ou de graines ; le bruit que ces dernières faisaient quand on les secouait était réputé être la voix d'esprits.

Certains chamanes étaient de véritables « hommes-dieux », se disant « créateurs du ciel et de la terre » ou « seigneurs de la mort, des femmes et des moissons ». Ils affirmaient même parfois être l'Ancêtre mythique ou Héros civilisateur revenu sur terre, ce Pay-Sumé, qui, selon la légende, avait introduit la culture du manioc. Ruiz de Montoya rapporte que les os de certains chamanes décédés du *Guayra* étaient l'objet de cultes dans des sortes de temples.

S'ils semblaient apporter la preuve de la réalité de leurs pouvoirs magiques, les chamanes jouissaient d'un grand respect de la part des Indiens qui, par tous les moyens, s'effor-

(... suite de la note (1), page précédente)... 1928, p. 7-30, 68-95, 201-224 ; Susnik, *Apuntes*, p. 107 s. Voir aussi : Métraux, *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, Paris, 1967, p. 12-15, 79-90 ; Hélène Clastres, *La terre sans mal, le prophétisme tupi-Guarani*, Paris, 1975 ; Ruiz de Montoya, *Conquista* p. 45-46, 53, 57-58, 115-118, 228 etc...

(1) Ce terme, quoique d'origine sibérienne, est celui qui, en français, est le plus approprié ici ; dans l'usage anthropologique il désigne les individus ayant des relations spéciales avec le monde surnaturel, dans les sociétés où n'existent pas de spécialistes religieux à plein temps. Ralph L. Beals et Harry Hoijer, *An Introduction to Anthropology*, t. 1 (Macmillan), 1969 p. 582.

(2) Alfred Métraux, « Les migrations historiques des Tupi-Guarani », *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. XIX, 1927.



Les *maracas* et le tabac accessoires des chamanes de la Forêt Sud-américaine

Photos de *Guarani* vivant à l'Est du Paraguay, aimablement communiquées
par le Père Bartomeu Meliá.

çaient de s'en assurer les bonnes grâces. On leurs donnait immédiatement les biens qu'ils désiraient et même, en mariage, les jeunes filles qu'ils convoitaient. Comme nous l'avons vu, il n'était pas rare qu'un chamane acquît le pouvoir politique absolu dans un *teiï* ou un *teko'a* et prît la place du chef «laïque». Mais ce pouvoir était instable, il arrivait fréquemment qu'un chamane fût chassé du village, voire mis à mort, si ses pouvoirs magiques ne semblaient plus efficaces (en cas de disette ou de maladie par exemple) ou, si, exerçant les fonctions de chef, il ne remplissait pas les obligations qu'en tant que tel on attendait de lui.

Les chamanes étaient souvent itinérants, comme ce cacique Artiguayé «ministre du diable», qui, après avoir «couru diverses fortunes dans différents lieux» s'était imposé «par son éloquence» aux Indiens de San Ignacio, dont il était devenu le chef (1). Nous verrons plus loin un autre exemple, celui de cet «homme-dieu» qui, venu de l'Est, fomenta par ses prêches messianiques le soulèvement des *Guarambarenses* dans les années 1570.

DE PAY SUMÉ A PAY LUIS

Maxime Haubert a démontré abondamment que les Jésuites qui agirent parmi les *Guarani* apparurent à ceux-ci comme de puissants chefs-chamanes traditionnels, doués de tous les pouvoirs et attributs surnaturels attribués à ces magiciens. Ces pouvoirs semblaient se matérialiser particulièrement dans la protection efficace que ces Pères réussirent à apporter aux Indiens contre l'oppression des colons espagnols (par l'établissement d'un «cordon sanitaire» autour des réductions) et dans les richesses et innovations bienfaitrices que les Jésuites introduisirent chez les *Guarani*, comme, par exemple, les outils de fer et les troupeaux de bovidés. Ces pouvoirs chamaniques semblaient se manifester aussi dans les magnifiques ornements du culte catholique

(1) «Ministro del demonio», «había corrido varias fortunas en varias partes», «y finalmente, por su elocuencia, se había hecho como señor del aquella gente». Ruiz de Montoya, *Conquista*, p. 56.

qui, comme Métraux l'a indiqué, étaient considérés par les Indiens comme les attributs même du pouvoir religieux et politique des Pères (1). De plus les Jésuites, comme les chamanes autochtones, promettaient aux Indiens de les emmener dans une «terre sans mal», le paradis chrétien.

Il ne fait nul doute que les Franciscains aussi furent considérés par les *Guarani* comme de puissants magiciens. Comme les Jésuites (et avant eux), les Frères Mineurs furent appelés *pay* par les Indiens, nom que ceux-ci donnaient non seulement aux chamanes indigènes, mais aussi au héros civilisateur mythique *Pay Sumé* (2). Bolaños était appelé *Pay Luis* (3) et, au 18ème siècle, dans les réductions, les Indiens disaient *Pay-rubichá* (le terme *rubicha* s'appliquait aux caciques indigènes) au Provincial, *Pay-tuya* (*tuya* = vieux) au Curé, et *Pay-mini* (*mini* = petit) à son vicaire (4). On sait d'ailleurs par un document officiel datant de l'année de la mort de Bolaños que des Indiens appelaient celui-ci le «sorcier de Dieu» ou «le tenaient pour tel» (5).

Ce sont des légendes qui nous apportent le plus de détails sur l'assimilation des Franciscains aux chamanes dans l'esprit des *Guarani*. Certaines sont rapportées dans des documents ou des chroniques du 17ème siècle, en particulier dans la *Crónica franciscana del Perú* de Córdoba Salinas [1651] ; d'autres se racontent encore de nos jours dans les campagnes paraguayennes et ont été recueillies dans quelques articles et d'autres travaux modernes de valeur malheureusement inégale.

Il est évidemment possible que certaines de ces légendes aient une origine purement européenne, n'aient circulé que parmi les Espagnols (qui aux 16ème et 17ème siècles croyaient

(1) Haubert, *La vie quotidienne*, p. 104 s., 130 s., 156, 157, 161 etc... ; «Indiens et Jésuites au Paraguay, rencontre de deux messianismes», *Archives de Sociologie des Religions*, N. 27, 1969, p. 119-133. Métraux, *Religions et magies*, p. 14.

(2) Ruiz de Montoya, *Conquista*, pp. 95-96.

(3) Córdoba Salinas, *Crónica*, p. 648.

(4) Parras, *Diario*, p. 169. Hernández, *Organización*, I, p. 112.

(5) «Hechicero de Dios», «lo tenían por tal», «Información jurídica sobre la preciosa muerte del P. Luis Bolaños», Buenos Aires, 12 et 15 octobre 1629, in Oro, *Fray Luis*, p. 136.

facilement au surnaturel) ou n'aient apparu qu'après la mort des fondateurs des réductions. Il nous semble cependant probable que la plupart d'entre elles — en tout cas la plupart de celles, les plus nombreuses, qui se rapportent à Bolaños — expriment bien, malgré les déformations dues au temps et aux imperfections de la transcription, les croyances que les *Guarani* avaient au sujet des Franciscains, du vivant même de ceux-ci. D'abord ces légendes se rapportent, la plupart, à des événements survenant à des Indiens et non à des Espagnols. Ensuite elles ressemblent fort aux croyances que les *Guarani* avaient, aussi bien au sujet des chamanes indigènes que des missionnaires jésuites, du vivant même de ceux-ci (1).

Ainsi, Bolaños s'y voit attribuer quantité de pouvoirs surnaturels sur les éléments, sur la nature et les hommes. Pouvoirs sur l'eau d'abord. Près d'Altos, première réduction fondée par Bolaños, il existe un grand lac appelé Ypacaraí (ce qui signifie «lait du lac baptisé»). Selon un récit qui circule encore de nos jours, il arriva un jour que les eaux de ce lac et de son tributaire le Pirayu grossirent de manière inusitée et inondèrent toute la région et surtout le village indien d'Arecaya. Le Franciscain trempa alors ses sandales dans l'eau et la conjura de ne pas dépasser ses limites habituelles. Le lac et la rivière se tranquilisèrent immédiatement et restèrent désormais toujours à leur niveau naturel (2).

Tout près de Caazapá, autre village fondé par ce missionnaire, il existe une source appelée *ycuá* Bolaños (*Ycuá* = source). Selon une légende répandue, qui nous a été répétée en 1970 par un homme âgé (3) de Caazapá (maintenant un bourg métis), cette source a l'origine suivante. Avant d'être concentrés dans une réduction, les *Guarani* de cette région opposèrent une résistance féroce aux Espagnols,

(1) Même si les Franciscains eux-mêmes contribuèrent à la diffusion de ces récits, ils ne purent le faire que si ceux-ci pouvaient paraître vraisemblables aux *Guarani* et conformes à la mentalité de ceux-ci.

(2) Juan Silvano Godoi, «Fray Luis Bolaños», *Revista del Paraguay*, an 1, N. 3, mai-août 1913, pp. 228, 229. Esteban Bajac, *La Virgen de Itatí*, Buenos Aires, 1945, p. 127. González, *Geografía*, p. 80.

(3) M. Hipólito Vera.

même à l'Ordre de Saint François dont ils tuèrent un des missionnaires. Bolaños s'étant hasardé parmi eux, se vit demander de l'eau par des Indiens assoiffés qui le menacèrent de mort s'il ne les satisfaisait pas. Frère Luis désigna alors une pierre qu'il ordonna de soulever, et miraculeusement une source y jaillit (1).

Pouvoirs sur le feu et le vent aussi. Córdoba Salinas raconte qu'un jour, parcourant la Pampa, une expédition de 30 charrettes fut menacée d'être détruite par un feu de prairie se déployant sur plus de 3000 pieds. Se souvenant de ce que Bolaños était du voyage, un Espagnol courut le chercher dans sa charrette pour lui demander de l'aide. Il ne l'y trouva pas, mais vit son manteau dont il s'empara et qu'il alla jeter dans le feu. Celui-ci «reconnaissant la vertu que Dieu avait mis dans ce vêtement, obéit à son pouvoir et s'éteignit complètement, laissant l'assistance stupéfaite du respect que le feu montrait au manteau» (2).

Pouvoirs sur le monde animal, Un «tigre» féroce, possédé du démon, vint une nuit s'emparer du bréviaire de Bolaños sur le hamac même où celui-ci était en train de prier. Ceci créa la plus grande frayeur chez les Indiens qui étaient présents. Loin de se troubler, le Franciscain suivit seul la bête dans la montagne et réussit à récupérer son livre «à la confusion du démon». Un autre tigre vint s'attaquer, pour satisfaire sa faim, un campement où le Frère se trouvait. Au moment où il allait dévorer un cheval appartenant à un Indien, Bolaños, seul, l'en empêcha et, l'attachant par une corde au cou, le flagella pour le punir de son impudence. Une autre fois, remontant en bateau le Paraná vers Asunción en compagnie d'un équipage indien et de deux autres religieux, Bolaños sauva l'embarcation de la faim en faisant apparaître dans les parages «une vache bien grosse qui se laissa capturer» (3).

(1) Godoi, «Fray Luis», p. 228. Bajac, *La Virgen*, p. 127. González, *Geografía*, p. 80. Aguire, «Diario», t. III, p. 224.

(2) «... reconoció la virtud que Dios había puesto en él y, prestando a su poder obediencia, se apagó todo, dejando a los circunstantes tan maravillados como tiernos, de ver el respeto que el fuego tuvo al manto». *Crónica*, p. 649.

(3) «... con confusión del demonio...», «... una vaca muy gorda que se dejó coger...», *Ibid.*, pp. 648-649. L'épisode du tigre et du cheval est aussi raconté dans l'«información jurídica sobre la preciosa muerte del P. Luis Bolaños», Buenos Aires, 12 et 15 octobre 1929, in Oro, *Fray Luis*, p. 132 et 135.

Cette puissance surnaturelle du Franciscain ne se rapproche-t-elle pas de celle de ces chamanes *Guarani* qui, selon un chroniqueur jésuite, revendiquaient le pouvoir de «rendre les tigres furieux, de déchaîner des tempêtes sur les rivières..., de dessécher les étangs, de causer des inondations» (1), même si l'action du Frère va dans le sens exactement inverse ? Pour le Jésuite, le sorcier païen, naturellement, est représenté comme un «vilain». Mais la nature des pouvoirs magiques n'en demeure-t-elle pas moins la même ?

On sait que certains chamanes *Guarani* revendiquaient le pouvoir de tuer ou rendre malade à distance. Córdoba Salinas attribue aussi à Bolaños le pouvoir d'action à distance voire celui d'ubiquité. Il raconte qu'un jour, étant à Buenos Aires, le Franciscain apparut à des Indiens du Paraguay et déjoua ainsi un complot anti-missionnaire fomenté par un sorcier indigène. Une autre fois, se trouvant à Córdoba, Bolaños délivra une femme *Guarani* de Caazapá de la «tentation» de se suicider en coupant la corde avec laquelle elle était en train de se pendre. Étant à Sante Fe il apparut aussi à une Indienne de Yuti et en lui imposant les mains, la guérit d'une grave maladie (2). De ce dernier exemple et d'autres cas mentionnés dans Córdoba Salinas, il apparaît que le Franciscain avait le pouvoir de guérison, qui était aussi un attribut central des chamanes indigènes (3).

Il paraît certain que Bolaños passait même, auprès des *Guarani*, pour un «petit Dieu» (4). Comme l'a fait remarquer Haubert, l'ascèse des missionnaires les rapprochait non seulement des «mages» indigènes qui mortifiaient aussi leur corps et pratiquaient des jeûnes sévères, mais encore des héros civilisateurs mythiques, en particulier du Maire-Monan des *Tupinamba*, «homme solitaire, vivant de peu et faisant grande abstinence» (5). Selon Córdoba Salinas, Bolaños, durant sa vie missionnaire, ne dor-

(1) Nicolas Du Toict [1673], cité in Métraux, *La religion*, p. 217.

(2) *Crónica*, p. 649-650.

(3) Métraux, *La religion*, p. 79 s.

(4) «Dios chico». Eloy Fariña Nuñez, «Por las huellas de Bolaños, *Revisita Paraguaya*, an II, N. 5-6, juil. 1926-janv. 1927, p. 57.

(5) *La vie quotidienne*, p. 104.

mais pas parmi les Indiens, mais allait chaque soir :

dans la montagne avec son bâton et sa mante (il n'avait pas d'autre vêtement pour se protéger des pluies et du froid), et, après avoir passé la plus grande partie de la nuit en oraisons et disciplines, il s'appuyait contre un tronc d'arbre pour se reposer, avant de retourner au matin s'occuper de sa vigne spirituelle... Sa nourriture consistait en un peu de maïs grillé et sa boisson en un peu d'eau chaude (1).

Et un contemporain du Franciscain affirme devant notaire qu'il sait :

parce que cela est publique et notoire, que le dit Frère Luis était très pénitent. Au milieu de l'été, se trouvant dans les réductions où il y avait une infinité de moustiques dont les piqures sont très pénibles et laissent de grandes ampoules, le dit Frère Luis, pour se faire pénitence et se mortifier, ôtait ses vêtements pour que les moustiques le piquent mieux.

[Ce témoin] sait aussi que [Bolaños] priait beaucoup et très profondément, à tel point que *souvent les Indiens le virent élevé dans l'air avec la face resplendissante* (2).

Ce pouvoir de lévitation prêté à Pay Luis le rapproche de ces magiciens *Apapocúva-Guarani* qui, selon une tradition recueillie au début du 20ème siècle par Kurth Nimuendajú, devenaient si légers à force de danses et de jeunes qu'ils pouvaient s'envoler vers la «terre-sans-mal» (3). Et la

(1) «Íbase a la montaña con su bordón y manto, que ne tuvo más ropa para reparo de los aguaceros y fríos, y habiendo pasado lo de más de la noche en oración y disciplinas, se arrimaba a un tronco de árbol a descansar, para volver a la mañana al beneficio de la viña espiritual... Su comer era un poco de maíz tostado y su beber un poco de agua caliente». *Crónica*, p. 646.

(2) «... porque es público y notorio, que dicho P. Fray Luis fue muy penitente : en medio del verano, estando en las reducciones donde hay infinidad de mosquitos, cuyas picaduras son muy penosas, y levantan grandes ronchas, el dicho P. Fr. Luis se desnudaba en carnes para que los mosquitos le picasen, tomando por penitencia y mortificación esto. Y sabe fue muy dado a la oración y muy profundo en ella, tanto que *muchas veces lo veían los indios elevado al aire con el rostro resplandeciente...* » «Información jurídica sobre la preciosa muerte del P. Luis Bolaños», Buenos Aires, 12 et 15 octobre 1629, in Oro, *Fray Luis*, p. 136. Selon Córdova Salinas «*muchos indios le vieron en la oración levantado del suelo, otros rodeado de luz, que parecía un globo de fuego*». *Crónica*, p. 646 (C'est nous qui soulignons).

(3) Métraux, *La religion*, pp. 205-206.

brillante lumière qui émane de la face du Franciscain, ne l'assimile-t-elle pas à Maire-Pochi, personnification du soleil chez les *Tupinamba* (1), ou à Nanderuvuquí, dieu civilisateur des *Apapocúva*, dont la poitrine éclaire les ténèbres (2) ? Ce n'est pas impossible, puisque le Jésuite Montoya était lui-même assimilé à un «soleil resplendissant» et que le bruit courait qu'il était *Tupan ete*, le vrai Dieu (3).

(1) *Ibid.*, p. 12.

(2) *Ibid.*, p. 217.

(3) Haubert, *La vie quotidienne*, pp. 156-157.

DEUXIEME PARTIE

**LES PREMIÈRES RÉDUCTIONS
(1575-1600)**

LES PREMIÈRES RÉDUCTIONS (1575-1600)

Il a été montré dans les pages précédentes que vers 1575 la colonisation du Paraguay était dans une impasse. Les *Guarani* opposaient une résistance générale à la domination espagnole. Les tentatives européennes de réduire par les armes les indigènes ne réussissaient pas à soumettre ceux-ci, mais avaient pour seul effet le massacre de nombreux Indiens et la continuation de la chute démographique *Guarani*. Il y a aussi été indiqué que l'augmentation de la résistance indigène eut pour cause principale le changement d'attitude des Espagnols envers les *Guarani* à partir de 1550 environ. La domination de ceux-là sur ceux-ci cessa alors de s'exercer dans des formes coutumières aux indigènes, c'est-à-dire dans le cadre des liens de parenté et de la réciprocité qui réglaient les rapports sociaux chez les *Guarani*. De parents et alliés des Indiens, les Espagnols se transformèrent alors en maîtres et oppresseurs, exerçant leur domination dans le cadre de *l'encomienda*, institution totalement étrangère à la culture indigène.

Il a aussi été indiqué que l'établissement stable des Français dans le Río de la Plata débuta vers 1575. Les Frères

commencèrent peu après leur action parmi les *Guarani* laquelle allait finalement permettre la pacification définitive de ceux-ci.

Au centre des activités de ces religieux, il y eut la réduction. Que signifiait ce terme ? Le jésuite Ruiz de Montoya, un des principaux fondateurs des missions de la Compagnie au Paraguay en donna la définition suivante :

Nous appelons «réductions» les villages d'Indiens, qui, vivant selon leur ancienne coutume dans des bois, des montagnes, des vallées ou des rivières cachées, par groupes de trois, quatre ou six maisons seulement, séparés les uns des autres d'une, deux, trois lieues ou plus, furent «réduits», par la diligence des pères, à vivre dans de grandes localités, à mener une vie politique et humaine et à cultiver du coton pour se vêtir, parce qu'ils vivaient généralement nus auparavant... (1).

On voit que pour le Père le mot «réduire» signifiait non seulement concentrer les Indiens dans des villages, mais aussi les soumettre à «une vie politique et humaine», c'est-à-dire leur faire abandonner certains comportements culturels ou sociaux qui étaient contraires soit à la morale ou la religion espagnoles (nudité, animisme, polygamie, par exemple), soit à l'ordre colonial (indiscipline, «paresse», absence de gouvernement de type espagnol, révoltes etc...). On parlait aussi de *poner los Indios en policía* (2).

Nous examinerons par la suite si cette définition est parfaitement adéquate ou complète. Pour l'instant ajoutons

(1) «Llamamos reducciones a los pueblos de Indios que, viviendo a su antigua usanza en montes, sierras y valles, en escondidos arroyos, en tres, cuatro o seis casas solas, separados a legua, dos, tres y más unos de otros, los redujo la diligencia de los Padres a poblaciones grandes y a vida política y humana, a beneficiar algodón con que se vistan ; porque comúnmente vivían en desnudez...» *Conquista*, p. 29.

(2) Le grand jésuite du Pérou Acosta écrivit à propos des réductions : «Lo principal de todo es lo que dijo un ilustre conocedor de las cosas de Indias, que en los bárbaros debemos procurar que aprendan ante todo a ser hombres y después cristianos, y es esto de tanto peso, que de ahí hay que esperar o salvación cierta o segura ruina. Por tanto, el primer cuidado del gobernante debe ser el de reducir estos fieros y silvestres hombres a conocimiento de que son hombres, y enseñarles las cosas de la vida sociable y política, porque de otra manera en vano les enseñarán las cosas divinas y celestiales a los que aún no son capaces de entender las humanas». In Rafael Gómez Hoyos, *La Iglesia de América en las Leyes de Indias*, Madrid, 1961, p. 145. Voir aussi pp. 143-145.

que le mot réduction était utilisé pour désigner l'action de réduire les Indiens, aussi bien que les villages qui en étaient le résultat. Mais ces derniers, en général, perdaient cette désignation au bout de quelques années ou décennies après leur création et devenaient alors simplement des *pueblos* (villages).

A l'époque où les Franciscains commencèrent leurs activités missionnaires au Paraguay, la réduction n'avait rien de nouveau en Amérique espagnole. Depuis longtemps la Couronne avait ordonné aux autorités civiles et religieuses de regrouper et « policer » les Indiens dans des villages, et avait donné des instructions sur la manière dont ceux-ci devaient être organisés. Ces ordres avaient été exécutés dans quelques régions d'Amérique. Dans la décennie 1570-1580, un grand programme de réductions était réalisé au Pérou, sous l'impulsion de l'énergique Vice-roi de Tolédo (1).

La fondation des premières réductions paraguayennes, à partir de 1580, n'aurait donc eu rien de très particulier, si elle n'avait signifié l'apparition d'un type nouveau d'organisations villageoises qui allait devenir caractéristique des missions périphériques. Celles-ci allaient se distinguer des réductions ou villages nucléaires par le rôle primordial qu'allaient y jouer les moines, et par leurs institutions économiques et sociales.

Dans les chapitres qui vont suivre nous allons examiner le processus de la naissance et de la formation de ces organisations au Paraguay. Nous nous efforcerons d'attacher notre attention plus particulièrement sur l'apparition des institutions qui allaient devenir caractéristiques des missions périphériques. Aux chapitres IV et V nous examinerons les circonstances de la création des premières réductions, celles de la région d'Asunción et celles des *provincias* du Nord. Au chapitre IV nous essayerons de reconstituer l'aspect de tous

(1) L'introduction la plus complète aux réductions réalisées dans les régions centrales au 16^{ème} siècle se trouve dans Pedro Borges, *Métodos misionales en la cristianización de América, siglo XVI*, Madrid, 1960, pp. 216-238. Cf. Magnus Mörner, *La Corona*, p. 43-50 ; « La Formación de la Reducción y el Dualismo Indiano del Siglo XVI, in *Homenaje al Doctor Ceferino Garzón Maceda*, Córdoba, 1973. Sur les réductions du Pérou voir : Armas Medina, *Cristianización*, pp. 377-388.

ces villages à la fin du 16ème siècle, alors que plusieurs éléments de l'organisation définitive des 17ème et 18ème siècle ne s'y trouvaient encore qu'à l'état embryonnaire.

Ce travail n'aurait pas été possible sans l'existence d'un document précieux, une *información de servicios* faite en 1618 devant le *Teniente de Gobernador* d'Asunción (désignée désormais comme l'*información* de 1618). Dans l'empire espagnol, une *información de servicios* était une audition de témoins faite devant des fonctionnaires royaux dans des formes légales ; en général elle était réalisée à la requête d'une ou plusieurs personnes qui, sollicitant un emploi, une pension ou quelque autre aide du roi, voulaient prouver qu'elles avaient rendu à celui-ci des services qui justifiaient l'octroi de ce qu'elles demandaient. L'*información* de 1618 fut réalisée à la requête des Frères Mineurs du Paraguay ; ceux-ci désirant une aide financière de la Couronne, firent témoigner sept notables d'Asunción (des laïques et des ecclésiastiques) sur les activités missionnaires de l'Ordre franciscain depuis 1575. On y trouve des renseignements de première main que l'on chercherait en vain ailleurs, sur la fondation des premières réductions et les circonstances qui entourèrent celles-ci. Ce document a été utilisé par des historiens comme Raúl de Molina, s'intéressant principalement à l'histoire des Européens, mais jamais par des ethnologues ou des ethnohistoriens (1).

(1) «Información» faite à la requête de Fray Juan de Ampuero, *predicator* et *Procurador General* de la Province franciscaine de la Asunción, devant Pedro Hurtado, *Teniente de Gobernador* et *Justicia Mayor*, à Asunción entre le 26 août et le 16 septembre 1618, in Enrique de Gandía, «Orígenes del Franciscanismo en el Paraguay y Río de la Plata», *Revista del Instituto de ciencias genealógicas*, an 5, N. 6 et 7, Buenos Aires, 1946-1947, pp. 48-82. Publiée aussi en appendice de «La obra» de Raúl de Molina, pp. 487-522. Les références se rapportent à l'édition de Gandía.

Chapitre IV

ASUNCIÓN RECOUVRE SA RÉGION

Au Sud du 25° de latitude Sud, l'extension vers l'Ouest de la chaîne de hauteurs appelée Cordillera oblige le fleuve Paraguay à interrompre son cheminement rectiligne vers le Sud et à parcourir une boucle. C'est dans celle-ci et sur les falaises et collines qu'elle encercle que les Espagnols, en 1537, remontant le fleuve à la recherche de métaux précieux et de nourriture, rencontrèrent les premiers *Guarani* du Paraguay. La population des *Cario* — c'est ainsi qu'au 16ème siècle on appelait souvent les *Guarani* du Paraguay central — était alors dense (1).

Premiers exposés à l'invasion européenne, les indigènes de la région d'Asunción furent aussi les premiers à connaître la désintégration sociale et la chute démographique verticale que produisirent généralement chez eux l'arrivée des Espa-

(1) En 1542 par exemple, l'*Adelantado* Cabeza de Vaca put réunir en peu de temps, à Tapúa (maintenant un faubourg d'Asunción) 10.000 guerriers *Guarani* pour aller combattre les *Guaycurus* du Chaco. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Comentarios* [vers 1550], Asunción, 1902, chapitre XIX-XXII.

gnols (1). En particulier les grands *teko'a* (villages) d'avant la Conquête cessèrent rapidement d'exister.

Vers 1575 ces Indiens, les plus acculturés et hispanisés des *Guarani*, se divisaient en deux groupes. La majorité d'entre eux, les *mitayos*, vivaient dispersés dans la campagne par petites unités familiales (lignages, ou *teii*, de tailles réduites) ou comme le dit un contemporain «par partialités» (2) ; ils venaient, à intervalles réguliers, servir leurs *encomenderos* à Asunción (3). Un autre groupe moins nombreux était constitué par les *yanaconas* ou *originarios* qui vivaient presque comme des esclaves dans les maisons ou les champs des Espagnols où ils demeuraient toute l'année (4).

LES PREMIERS PAS DE SAN BUENAVENTURA ET BOLAÑOS PARMI LES GUARANI.

Lorsqu'ils arrivèrent au Paraguay en 1575, Alonso de San Buenaventura et Luis Bolaños (5), premiers missionnaires franciscains, n'étaient pas sans quelque expérience des indigènes d'Amérique. Au cours des deux ans et demi qu'avait duré son odyssée d'Espagne à Asunción (6), l'expédition d'Ortiz de Zarate, à laquelle appartenait les deux Frères, était entrée plusieurs fois en contact avec les Indiens.

(1) Déjà en 1553 le *Factor* Pedro de Orantes écrivait que «... la tierra se pierde, como se ve por experiencia que solía estar muy poblada, y ahora está por muchas partes despoblada...», «Requerimiento», 1556, in Ricardo de Lafuente-Machin, *El Gobernador Domingo Martínez de Irala*, Buenos Aires, 1939, p. 488. Dans une lettre au Roi le fondateur d'Asunción, Juan de Salazar se plaint de ce qu'en 1556 «los millares de Indios que se me han encomendado son aún no doscientos». 20 mars 1556, in Blas Garay, *Pequeña biblioteca histórica*, Asunción, 1895, vol. III, p. 10.

(2) «... estaban por parcialidades por entonces...», *información* de 1618, p. 60. «... los [Indios] que estaban cercanos dos y tres leguas distantes della [Asunción] ... [este testigo] ha oído decir que era mucha gente que estaban en parcialidades, que estaban unos pueblos, de otros distantes otras dos, y tres leguas, y cuatro...», *Ibid.*, p. 63.

(3) Susnik, *El Indio*, pp. 58-72. Cf. *supra.*, chap. I.

(4) Susnik, *El Indio*, pp. 9-14.

(5) On ne sait presque rien sur les origines de ces hommes. Bolaños, né vers 1550, se trouvait au couvent de Marchena (à l'Est de Séville), avant de partir pour l'Amérique. Oro, *Frav Luis*, pp. 2-3.

(6) Cf. appendice II. p. 257.

Ces rencontres furent souvent hostiles, comme ce fut le cas par exemple avec les nomades *Charrua* qui vivaient dans l'actuel territoire de l'Uruguay. Montalvo raconte qu'en une occasion ces derniers tuèrent 42 Espagnols et qu'il s'en fallut de peu que des Franciscains — il ne précise pas lesquels — ne soient aussi massacrés (1).

Il est possible que San Buenaventura et son compagnon aient eu, au cours de ce voyage, une première expérience missionnaire parmi des *Guarani*, ceux de la côte de l'actuel État brésilien de Santa Catalina (2).

Parvenus dans la région d'Asunción, les deux religieux s'installèrent dans un ermitage (3). Ensuite, pendant plusieurs années ils parcoururent les localités de *mitayos Guarani*, sans s'éloigner de plus de deux ou trois lieues (10 à 15 kilomètres) de la capitale. L'action de San Buenaventura et Bolaños consista alors en «l'endoctrinement, la prédication, le catéchisme, le baptême et l'administration des sacrements» (4). Ils construisirent aussi des «églises», qui devaient être de simples huttes (5).

Déjà dans ces premières années les activités de nos deux Franciscains eurent une dimension qui dépassait le plan purement religieux. Felipe Franco, qui vit les deux frères arriver au Paraguay, déclara qu'ils s'occupèrent aussi de *poner los Indios en policía* (6). Il ne donne pas de détails mais il est probable que cela signifie que les Franciscains s'efforcèrent de supprimer la nudité, la polygamie, l'habitation commune dans des maisons non cloisonnées (7) ; mais il ne semble pas qu'ils réalisèrent alors de regroupements.

(1) Lettre au Roi, 29 mars 1576, in AB, 10, p. 102. Nous rappelons que huit frères se trouvaient dans la flotte d'Ortiz de Zárate à son départ des Canaries.

(2) Des Franciscains accompagnèrent l'*Adelantado* Ortiz de Zárate lorsque celui-ci, en 1573, laissant le gros de sa troupe sur l'île de Santa Catalina, alla chercher des vivres chez les *Guarani* du «port» de Mbiaza. Les Frères évangélisèrent (*doctrinaron*) ces Indiens et en baptisèrent plus de 500. «Probanza de los servicios de Juan Ortiz de Zárate», Santa Fe, 12 avril 1577, AGI, MGo 515 m, pp. 78-136.

(3) «Ermita». «Información» de 1618, p. 77.

(4) *Ibid.*, p. 59.

(5) «... haciendo iglesia...» *Ibid.*, p. 79.

(6) *Ibid.*, p. 60.

(7) *Supra.* : 6.

RÉDUCTION D'ALTOS

Ce fut en 1580, d'après la chronologie convaincante de Raúl de Molina (1), que fut fondée la première réduction du Paraguay. Cette année, après avoir été pacifier et évangéliser pendant un ou deux ans les Indiens des «*provincias d'en haut*», épisode qui sera décrit plus loin, San Buena-ventura et Bolaños revinrent à Asunción. Ils commencèrent alors à regrouper dans un village des «*partialités*» indiennes vivant jusque-là dispersées dans la région proche de la capitale (2). Le lieu choisi fut Altos ou Los Altos, situé à environ 40 kilomètres à l'Est d'Asunción, sur une montagne basse et boisée (3). Altos existe encore aujourd'hui et constitue maintenant un bourg métis. Au prix de grands efforts les deux Franciscains réussirent à y rassembler environ 1000 à 1300 personnes (4).

(1) «*La obra*», p. 343.

(2) «*El [pueblo] de Los Altos reunió los de la Asunción hacia costa arriba, los de Tapúa, Salado, Tarumandí, Guayabiti y Pirayú*». Aguirre, «*Diario*», t. II, 2ème part., p. 325.

(3) Dans la Cordillera de los Altos, entre les rivières Salado et Piribebuy. Azara, à la fin du 18ème siècle, décrit les environs de ce village comme des *cercanías llenas de bosques y alomadas*. Félix de Azara, *Geografía física y esférica de las Provincias del Paraguay y misiones guaraníes* [1790], Montevideo, 1904, p. 53.

(4) «*... hicieron de un partido dellos una reduccíon... donde juntaron trescientos o cuatrocientos Indios...*». *Información* de 1618, p. 60. Voir aussi pp. 63-64, 69, 74, 75, 77, 79.

Dans les textes de l'époque le mot *Indios* signifiait généralement les Indiens tributaires, c'est-à-dire les mâles en âge de travailler. Cela apparaît par exemple dans d'autres parties de l'*información* de 1618, où les *Indios* sont expressément distingués des *mujeres* et des *niños*. Pp. 61, 65, 66, 73.

Le chiffre de 1000 à 1300 personnes (pour les 300 à 400 *Indios* donnés dans l'*información*) est obtenu par extrapolation, sur la base de textes jésuites, presque contemporains, relatifs à l'ensemble des *Guarani* du Paraguay. On y compte un peu plus de trois personnes pour un *Indio*. «*Certificación*» du P. Diego de Torres, 5 mars 1614, in Jaime Cortesão, *Jesuitas e bandeirantes no Guayra*, Rio de Janeiro, 1951, p. 155 ; compte dans les villages d'Ipané et Guarambaré 800 «*Indios cristianos*» et 3000 «*personas*». «*Carta anua*», du même, du 6 juin 1610, in *Documentos para la Historia Argentina*, Instituto de Investigaciones Históricas de la Facultad de Filosofía y Letras de Buenos Aires, éd., Buenos Aires (DHA), 19, p. 44 ; compte dans les *provincias* du Paraná 6000 «*Indios*» et 18000-20000 «*almas*». «*Memoria de las poblaciones y provincias de esta gobernación*» [1612 ?], in Pablo Pastells, *Historia de la Compañía de Jesús en la Provincia del Paraguay*, t. I, Madrid, 1912, pp. 384-385 ; compte «*200.000 Indios infieles... que con sus mujeres e hijos serán 600.000 personas*», dans le Río de la Plata.

A l'origine de cette fondation il y avait sans doute la pression de la Couronne d'Espagne qui fit des efforts constants pour que les Indiens de toute l'Amérique soient établis dans des réductions. La création d'Altos s'inscrivait, comme d'ailleurs celle des autres réductions du Paraguay, dans la grande campagne de concentration ordonnée par le Vice-roi de Toledo, qui, commencée à Lima vers 1570, atteignait dix ans plus tard cette marche lointaine du Pérou qu'était le Paraguay. Mais, à l'origine immédiate de la fondation d'Altos il y eut la nécessité de donner une solution aux problèmes que causait alors, aux Indiens et aux Espagnols, ce bienfait mitigé de la Conquête : le bétail vacunier en pleine expansion.

Le tort considérable causé aux Indiens par le bétail européen dans presque toute l'Amérique a été fréquemment relevé par les historiens. Les vaches et d'autres animaux domestiques importés d'Europe se multiplièrent prodigieusement dans le Nouveau Monde, faisant la fortune des colons mais causant de graves déprédations aux cultures des indigènes. Ceux-ci avaient peu de recours contre l'action de ces animaux qui, le plus souvent, ne leur appartenaient pas, mais étaient la propriété de leurs vainqueurs espagnols. Le bétail a souvent été mentionné comme une des causes importantes de la chute démographique indigène qui suivit la Conquête de l'Amérique (1).

Au Paraguay les vaches commencèrent à se multiplier en 1569 (2). En 1578 le tort qu'elles causaient aux indigènes était déjà tel que le Lieutenant Gouverneur (*Teniente de Gobernador*) Juan de Garay dut édicter une ordonnance protectrice des Indiens dont le texte décrit bien la situation à cette époque. Cet édit ordonnait aux propriétaires de vaches de la région d'Asunción de mettre leurs bêtes pen-

(1) Cf. par exemple Pierre Chaunu, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, t. VIII, Paris, 1959, p. 508 ; ou le tableau saisissant montrant la corrélation entre dépopulation indienne et accroissement du bétail dans le Mexique central, dans Gibson, *Spain*, p. 153.

(2) Lorsque Felipe de Cáceres ramena un troupeau du Haut Pérou. Il est vrai qu'en 1555 déjà le Portugais Goes amena sept vaches et un taureau du Brésil, mais ces bêtes ne prospérèrent pas. Horatio C.E. Giberti, *Historia económica de la ganadería argentina*, Buenos Aires, 1970, p. 22 s.

dant la nuit dans des enclos (*corrales*) et de les faire garder le jour par un vacher parce qu'elles :

font du tort aux champs et cultures des Indiens voisins de cette ville, lesquels, de ce fait, souffrent de grandes misères et faims, abandonnent leurs résidences habituelles et s'en vont dans des lieux reculés où ils échappent à l'enseignement de la doctrine chrétienne et au service de leurs *encomenderos* espagnols (1).

L'expansion du bétail créait une situation critique non seulement pour les Indiens, mais aussi pour les Espagnols. Le profit des *encomiendas*, déjà fortement réduit par suite de la chute démographique indigène, diminuait encore plus par la fuite des *mitayos* et leur refus de servir. Et l'évangélisation de ceux-ci devenait impossible.

L'*información* de 1618 indique clairement qu'Altos fut fondée pour porter remède à cet état de fait critique. L'un des témoins, par exemple, y déclare que San Buenaventura et Bolaños, après leur séjour dans les «*provincias* d'en haut» revinrent à Asunción :

pour poursuivre l'œuvre d'endoctrinement qu'ils avaient abandonnée, et voyant que les *estancias* [exploitations de bétail] des Espagnols se rapprochaient de plus en plus des Indiens... ils firent avec un groupe de ceux-ci une réduction là où jusqu'à aujourd'hui se trouve le village appelé Los Altos (2).

Il nous paraît certain que les autorités laïques du Paraguay ont dû intervenir dans cette réduction. Le déplacement de centaines d'Indiens, au service des plus puissantes personnes d'Asunción, ne put se faire par deux humbles Franciscains agissant de manière autonome. Il est fort possible qu'Altos fut créé sur ordre du Gouverneur *ad interim* Juan

(1) «... hacen daño a las rozas y labranzas de los Indios comarcanos de esta ciudad, que es causa padezcan grandes necesidades y hambres, y desamparen sus asientos y se vayan a partes remotas, apartándose de la doctrina cristiana y servicio de los españoles a quienes están encomendados». Ordonnance du 17 octobre 1578, in Aguirre, «Diario», t. II, 1ère part., pp. 197-198.

(2) «Los dichos padres volvieron a esta ciudad a proseguir con la obra que habían dejado de buena doctrina ; visto que los Españoles se iban acercando a los Indios a hacer estancias, y que ellos estaban divididos por parcialidades, para acudir a las necesidades que se ofrecían, hicieron de un partido dellos una reducción en la parte que hasta hoy en día está en el pueblo que llaman de los Altos». p. 60.

de Garay, l'auteur de l'ordonnance citée plus haut. Celui-ci était allé au Pérou en 1577-1578 (1), à l'époque même de la grande campagne de réductions du Vice-roi de Tolédo. Il est possible que le souvenir de ces concentrations d'indigènes ait inspiré Garay lorsqu'il lui avait fallu trouver une solution aux problèmes causés par l'expansion du bétail autour d'Asuncion (2).

Les deux Franciscains pourvurent les *Guarani* «réduits» de moyens de subsistance (3). Ils les ramenèrent aussi sur la voie du service et de la soumission aux Espagnols. Felipe Franco affirme qu'il visita Altos peu après sa fondation et vit que ses habitants étaient «déjà disciplinés et soumis» (*estaban ya con policía y bien impuestos*) (4).

La situation de cette réduction était bien choisie, suffisamment éloignée pour soustraire les Indiens aux méfaits du bétail d'Asunción et à un contact trop direct avec leurs propriétaires, suffisamment près pour que le déplacement des indigènes allant servir leur *encomenderos* dans la capitale reste aisé (5).

Les Franciscains ne gardèrent pas longtemps l'administration d'Altos. Déjà avant 1600 il semble qu'ils ne s'en occupaient plus (6). En 1614, il y avait à la tête de ce village Rodrigo Melgarejo (7), curé séculier comme allaient

(1) Chaves, *Descubrimiento*, pp. 321-323.

(2) Que Bolaños et San Buenaventura n'agirent pas de manière autonome ressort aussi du fait que dans le reste de l'Amérique espagnole les programmes de réductions furent généralement réalisés à l'initiative des autorités laïques, même lorsque l'exécution en fut confiée à des ecclésiastiques.

(3) «... dejándolos abastecidos de bastimentos...», *información* de 1618, p. 79.

(4) *Ibid.*, p. 60.

(5) «... hicieron una reducción de un partido de los dichos Indios así por huir de la inquietud que podían tener como por la comodidad mejor para predicarlos...». *Ibid.*, p. 64.

(6) Témoignage de Don Francés de Beaumont y Navarra, «Información jurídica», Buenos Aires, décembre 1619- janvier 1620, AGI, Charcas 147, fol. 14 v. Beaumont y Navarra y déclare que quand il vint à Asunción avec le Gouverneur Rodrigo de Valdes y de la Banda, les Franciscains administraient, dans la région d'Asunción, Itá et Yaguarón, mais ne mentionne pas Altos.

(7) «Testimonio de autos», 6 et 7 mai 1614. AGI, Charcas, leg. 33, fol. 12 v.

l'être la plupart des administrateurs d'Altos jusqu'à la seconde moitié du 18^{ème} siècle (1).

ITÁ, LA RÉDUCTION DES REBELLES DU CARAIBÁ.

En 1585, selon Molina (2), San Buenaventura et Bolaños, de retour du Guayra où ils avaient passé deux ou trois ans (3), se rendirent dans la « province » (4) du Caraibá, au Sud-Est d'Asunción et distante de 50 à 100 kilomètres de cette ville (cf. carte N. 5, p. 292). Ils commencèrent alors leur seconde réduction, celle d'Itá (5).

La tâche dut être bien plus ardue que dans le cas d'Altos. En 1580, les Indiens des environs immédiats d'Asunción étaient, nous l'avons indiqué, complètement désorganisés et déculturés. Leur résistance ne s'exprimait plus que par la fuite. Les *Guarani* du Caraibá, au contraire, se défendaient encore très vigoureusement, aussi bien sur le plan militaire que culturel, contre la pénétration espagnole.

Ils s'étaient distingués, dès les premières années de la conquête par leur valeur guerrière (6), prenant une part centrale à la révolte générale *Guarani* qui eut lieu

(1) Cf. par exemple :

« Razón que de su visita general da el Dr. D. Manuel Antonio de Latorre, Obispo del Paraguay, al Real y Supremo Consejo de Indias », 1761, in REABA, an V, 1905, p. 622.

(2) « La obra », p. 345.

(3) Voir *infra*, chap. V.

(4) En Amérique espagnole, au 16^{ème} siècle, les *provincias* étaient des divisions géographiques qui pouvaient être bien plus réduites que les provinces françaises. Peuvent se traduire bien par les mots de districts ou régions.

(5) Le Caraibá, ou Acaraibá, déjà mentionné par Ulrich Schmidl, était la région approximativement limitée à l'Ouest par le lac d'Ypoa et les marais du Département de Villeta, au Sud par le Tebicuary, au Nord par la Frontera, et à l'Est par le Cerro d'Achahi. Selon une tradition recueillie par Aguirre, Itá était composé d'Indiens venant à l'Origine de « La Frontera abajo », de Guarinipitán, Villeta, Acai, Paraguay, Quinditi, « a cuyos lugares los Españoles llamaron jornada de los acaraiabas ». « Diario », t. II, 2^{ème} part., p. 169, n. 1 et t. III, p. 51. Ulrich Schmidl, *Crónica del viaje a las regiones del Plata, Paraguay y Brasil* [vers 1560], Buenos Aires, 1948, p. 305.

(6) Aguirre, « Diario », t. II, 2^{ème} part., p. 325.

vers 1546 (1). Ulrich Schmidl, un soldat allemand qui participe à la campagne de répression, raconte, qu'alors, fut construite dans le Caraibá la plus formidable place forte indigène qu'il ait jamais vue, avec des palissades, des tranchées et des sortes de pièges à rat qui auraient pu tuer 20 à 30 hommes à la fois ; et que cette place n'aurait pu être prise sans la trahison de certains groupes *Guarani* (2). Encore à la fin du 18^{ème} siècle, les habitants d'Itá se rappelaient leurs batailles contre les Espagnols et avaient aussi la réputation d'avoir plus d'«allant» que les autres *Guarani* (3). On sait que les Indiens du Caraibá participèrent aux mouvements armés des années 1559-1560, 1564-1568, peut-être 1568-1571 (4). La dernière confrontation militaire que l'on sait avoir eu lieu avec les Espagnols date de 1582 (5), soit seulement trois ans avant l'intervention des Franciscaïns. La résistance prit aussi la forme de refus obstiné de l'*encomienda* et de pratiques religieuses, sur lesquelles les sources ne donnent pas de détails (6).

San Buenaventura et Bolaños réussirent l'exploit de déplacer, rapprocher d'Asunción et concentrer les redoutables *Guarani* du Caraibá (et aussi quelques autres groupes) dans le village d'Itá (7). Celui-ci dut être fondé à une trentaine de kilomètres d'Asunción, situé sans doute plus près de la capitale que la localité moderne du même nom. Environ 1700 Indiens y furent rassemblés (8). Les deux frères furent, il est vrai, aidés par deux novices recrutés dans le Guayrá, Gabriel de la Anunciación et Juan de San Bernardo ; ceux-ci

(1) Voir appendice I, p. 250.

(2) *Crónica*, p. 309.

(3) «... todavía pasan por Indios de aliento, lo que no sucede con los demás». Aguirre, «Diario», t. II, 2^{ème} part., p. 325.

(4) Cf. appendice I, p. 250.

(5) *Ibid.*

(6) *Infra*, note (1) page 69.

(7) *Información* de 1618, pp. 61, 65, 69, 70, 73, 75, 78, 80. Témoignage de Gabriel de la Anunciación (qui prit part à la fondation d'Itá) dans l'«Información sobre el Martirio de Fray Juan Bernardo, año 1627», in Oro, *Fray Luis*, p. 153. Córdoba Salinas, *Crónica*, p. 643. Échange de lettres Luis Bolaños-Juan Cantero, 6-8 août 1595, in Oro, *Fray Luis*, pp. 112-114. Cette correspondance contient le nom de caciques du Caraibá : Periaguazu, Alonso Pedro Dure, Sancho de Almiron Santiago, Bartolomé de Suruba, Juan Anoay, Alonso Tavalina.

(8) «Información» de 1618, pp. 61, 65 etc... donne 500 *Indios*, Cf. note (4) p. 62.

étaient encore des adolescents, mais, métis, ils furent de la plus grande utilité de par leur parfaite connaissance de la langue *Guarani* (1).

Quoique les documents n'en fasse pas mention, il paraît certain que les autorités laïques du Paraguay intervinrent dans la création d'Itá comme dans celle d'Altos. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que dans la dernière expédition militaire espagnole connue contre les Indiens du Caraibá, celle de 1582, prit part sous les ordres d'Alonso de Vera, le futur gouverneur Hernandarias, qui plus tard, nous le verrons, jouera un rôle fondamental dans la création des réductions franciscaines et jésuites du Paraná (2).

La fondation d'Itá eut pour effet de soumettre définitivement les *Guarani* du Caraibá à la domination espagnole. La résistance armée cessa et les Indiens commencèrent à servir leurs *encomenderos* (3). Les contemporains étaient conscients de ce que l'action des Franciscains n'avaient pas seulement pour but l'évangélisation des rebelles du Caraibá. Selon les paroles d'un témoin de l'*información* de 1618, ces Indiens :

... *vivaient depuis plus de quarante ans dans les bois, rebelles et pratiquant leurs rites et chants, et, par leur prédication et leur endoctrinement [les Frères] les rendirent sûrs et leur firent accepter notre sainte foi catholique...* (4)

Itá demeura sous administration Franciscaine durant presque toute l'époque coloniale. Les Frères Mineurs en

(1) Molina, «La obra», pp. 345, 388 note 125 ; Molina, «Los padrecitos de la tierra : Fray Gabriel de la Anunciación, el primer hijo de la tierra, cura misionero del Paraguay y Río de la Plata», *Junta Provincial de Estudios Históricos de Santa Fe*, Revista Oficial, 20 (1950), pp. 47-62.

(2) «Petición dirigida al Rey por el Dr. Salcedo...», Madrid, 28 mars 1612, in *Revista del Instituto paraguayo*, an III, août 1901, N. 3, p. 36.

(3) Échange de lettres Luis Bolaños-Juan Cantero, 6-8 août 1595 in Oro, *Fray Luis*, pp. 112-114.

(4) «... atrayendo para ésto muchos que estaban metidos en los montes, rebelados, en sus ritos y cantos, más tiempo había de cuarenta años, y con sus predicaciones y buena doctrina los aseguraron y los atrajeron al reconocimiento de nuestra Santa Fe Católica... » p. 61 (c'est nous qui soulignons).

Cf. Córdova Salinas : « [San Buenaventura] pasó a la provincia de Caraibá por reducir los Indios, que había muchos huidos por malos tratamientos de Españoles ». *Crónica*, p. 643.

perdirent l'administration temporelle dans la dernière décennie du 18^{ème} siècle (1).

RÉDUCTION DE YAGUARÓN

Une fois les Indiens du Caraibá pacifiés, la voie était libre pour aller, plus à l'Est, dans la *provincia* de l'Acay (2) (voir carte N. 5 page 292). La même équipe de Franciscaïns s'y rendit vers 1586-1587 (3). Les *Guarani* qu'ils trouvèrent semblent avoir été moins belliqueux que ceux du Caraibá (4). On sait cependant qu'ils participèrent à plusieurs mouvements de résistance armée, dont ceux des années 1559-1560, 1568-1571 et probablement 1564-1568 (5).

Les Frères réunirent environ 1700 Indiens de l'Acay et ses environs dans le village de Yaguarón qui fut établi à cinq kilomètres environ d'Itá (6). Donc là également

(1) Aguirre «Diario», t. II, 1^{ère} part., p. 439.

(2) Région limitée approximativement au Sud par le Tebicuary, à l'Ouest par le Cerro d'Acay, au Nord par la Cordillera et à l'Est par le Tebicuary-mi.

Au 18^{ème} siècle les habitants de Yaguarón gardaient la tradition de ce que leurs lieux d'origine se trouvaient «hacia» Paraguari. Aguirre, «Diario», t. III, p. 89. D'après ce même auteur (et cette affirmation est acceptée par Susnik, *El Indio*, p. 165) : «en el [Yaguarón] parece se reunieron los Indios de Mbuyapei, Ybicuí, Ybitiruzú y lugares del Tebicuarí-mini». T. II, 2^{ème} part., p. 326.

Ailleurs Aguirre affirme qu'Acay et Acaraibá auraient constitué une seule et même provincia. T. II, 2^{ème} part., p. 169, n. 1. Le témoignage de Frère Gabriel de la Anunciación prouve incontestablement cependant que, au moins à la fin du 16^{ème} siècle les deux régions étaient bien distinctes. «Después de venidos de Guairá [Anunciación] le [Juan de San Bernardo] ayudó a hacer las reducciones de los Indios naturales de Itá y Yaguarón, trayendo y sacando muchos Indios de las provincias de la Caraibá y de otras partes a la dicha reducción de Itá ; y en compañía de este dicho declarante, de la provincia del Acay y su comarca, a la reducción de Yaguarón.» «Información sobre el Martirio de Fray Juan Bernardo», 1627, in Oro, *Fray Luis*, p. 153. Ruy Díaz de Guzmán distingue aussi très clairement l'Acay du Caraibá. Il rapporte en effet que lors du soulèvement *Guarani* de 1559-1560, le Gouverneur Ortiz de Vergara divisa les forces espagnoles en deux groupes, l'un devant attaquer «por la parte de Acaay» et l'autre «hacia Acaraibá». *La Argentina*, p. 230.

(3) Molina, «La obra», p. 485.

(4) Aguirre, «Diario», t. II, 2^{ème} part., p. 327 ; t. III pp. 88-89.

(5) Cf. appendice I, pp. 250-251.

(6) «Información de 1618, pp. 61, 65, 70, 73, 75, 78, 80 ; donne «plus de 500 Indios», cf. *supra* note (1) p. 62. «Información sobre el Martirio de Fray

la réduction eut pour effet de rapprocher les *Guarani* d'Asunción.

Que la fondation de Yaguarón ait aussi eu une fonction de pacification apparaît clairement dans l'*información* de 1618. Un des témoins, par exemple, y affirme que :

[à Yaguarón les Franciscains] réunirent 500 Indiens qui *desde entonces* et jusqu'à aujourd'hui *sont bien disciplinés* et endoctrinés, comme dans le village mentionné ci-dessus, [Itá]. (1)

Les Franciscains gardèrent l'administration de Yaguarón jusqu'en 1599 ou 1600, lorsqu'elle fut confiée au créole Hernando de la Cueva, curé séculier comme allaient l'être la plupart des administrateurs de ce village jusqu'à la seconde moitié du 18^{ème} siècle (2).

Avec la réduction des lignages de l'Acay, Asunción avait maintenant reconquis le contrôle de son *hinterland Guarani*.

(... suite de la note (6) page précédente) ... Juan Bernardo, «1627, in Oro, *Fray Luis*, p. 153

Yaguarón existe encore et se trouve à une cinquantaine de kilomètres d'Asunción. Aguirre pense que la fondation de la réduction se fit dans un lieu plus proche de la capitale et que le village fut déplacé à son emplacement actuel au milieu du 17^{ème} siècle, tout comme Itá. Ce qui est sûr est qu'Itá et Yaguarón étaient déjà voisins lors de leur fondation, comme en témoigne l'*información* de 1618, et qu'ils le sont restés jusqu'à nos jours. Donc si l'on admet, ce qui semble raisonnable, qu'Itá fut déplacé après sa fondation, il apparaît probable que ce fut aussi le cas pour Yaguarón. Aguirre, «Diario». t. II, 1^{ère} part., p. 326. «Información» de 1618, p. 61. Cf. *supra*, note (6) p. 66.

(1) «... Juntaron otros quinientos Indios que *desde entonces* hasta hoy en día *están en mucha policía* y doctrina como los de el pueblo referido». P. 65 (c'est nous qui soulignons). Cf. pp. 61, 70, 73, 75, 78, 80.

(2) Nous arrivons à ces dates sachant que :

1. en 1599, date probable de la mort de Juan de San Bernardo, et date certaine de l'arrivée à Asunción du *Teniente de Gobernador* Francés de Beaumont y Navarra, Yaguarón était encore en mains franciscaines. «Información sobre el Martirio de Fray Juan Bernardo», 1627, in Oro, *Fray Luis*, p. 155. «Información jurídica» décembre 1619-janvier 1620. AGI, aud. Charcas, leg. 147 fol. 14 v.

2. En 1600 Hernando de la Cueva était déjà curé de Yaguarón. Aguirre, «Diario», t. III, p. 89.

Chapitre V

LES FRÈRES ITINÉRANTS RÉDUCTIONS AU NORD ET A L'EST D'ASUNCIÓN

Dans le dernier quart du 16ème siècle l'action missionnaire et sociale des Franciscains du Paraguay s'exerça surtout parmi les *Carios* de la région d'Asunción. Après avoir rassemblé ces Indiens à Altos, Itá et Yaguarón, les Frères Mineurs revinrent et séjournèrent fréquemment dans ces villages, qui furent au centre de leur attention.

Mais, dans ces années, Bolaños et ses compagnons s'occupèrent aussi d'autres *Guarani*, au Nord d'Asunción (dans les «*provincias* d'en haut») (1) et à l'Est (Guairá). Quoique de durée et d'intensité moindres, l'intervention des Frères dans ces régions eut des effets profonds et durables, manifestés par la création d'une demi-douzaine de réductions dont quatre existent encore de nos jours comme bourgs métis (2).

(1) «*Provincias de arriba*».

(2) Ipané, Guarambaré, Tobatí, Atirá. Au 17ème siècle, devant les attaques des *Payagua* principalement, ces villages furent déplacés à leurs emplacements actuels, près d'Asunción.

LES PROVINCES «D'EN HAUT»

A la suite de Susnik on peut distinguer trois groupes de *Guarani* qui vivaient dans ce qu'on appelait les «*provincias* d'en haut» à l'époque de la Conquête (voir carte N. 5) : du Sud au Nord il y avait les *Tobatines* (près de la rivière Manduvirá et dans les régions voisines), les *Guarambarenses* (entre les rivières Jejuy et Aquidabán), et les *Itatines* (approximativement entre les rivières Apa et Miranda) (1).

Les *Tobatines* et les *Guarambarenses* entrèrent en contact avec les Espagnols dès l'époque de la fondation d'Asunción et l'histoire de leur assujettissement et de leurs rébellions est presque aussi ancienne (révolte de Tabaré : 1543) (2). Ils furent soumis au régime de l'*encomienda* dès l'institution de celle-ci en 1556 (3).

Probablement à cause des 400 kilomètres qui les séparaient d'Asunción, les *Itatines* réussirent à conserver plus longtemps leur indépendance. Quoique découverte par

(1) *Apuntes*, pp. 111, 112. Le territoire des *Tobatines* était désigné au 16ème siècle comme la *provincia* de Tobatí, ou Yeruquisaba. Il est possible que ce dernier nom ne recouvre que la partie Nord du territoire des *Tobatines*. La *provincia* de Tobatí est mentionnée par exemple dans une information de service du *factor* Pedro Dorantes et désignée comme le théâtre Nord de la grande rébellion *Guarani* de 1546, qui, comme on le voit dans notre appendice I, alla jusqu'à la rivière Jejuy (COR, p. 164). L'appellation Yeruquisaba (écrite parfois Iuruquiza, Hieruquisaba, Xuriquizava, etc...) se trouve dans les plus anciennes chroniques du Paraguay, par exemple dans celle de Schmidl (*Crónica*, pp. 313, 425) et désigne un lieu ou une région se trouvant immédiatement au sud de Jejuy ; ce qui est confirmé par une ordonnance de l'*Alcalde Mayor* Luis Osorio de Quiñones du 9 décembre 1577 qui distingue nettement les Indiens «de la provincia de Iuruquiza» de ceux qui se trouvaient au Nord du Jejuy («los Indios del Río Jejuy arriba»). (In Aguirre, «Diario», t. II, 1ère part., p. 195).

Le territoire des *Itatines* était désigné comme la *provincia* d'Itatín (voir par exemple Guzmán, *La Argentina*, p. 243), ou de Tanimbú, en référence à des «montagnes» à 60 lieues d'Asunción (300 kilomètres) où, d'après le *Tesorero* Hernando de Montalvo, on aurait trouvé de l'«argent fin» (lettres au Roi du 15 novembre 1579 et du 23 août 1587, in COR, p. 339 et *Documentos históricos y geográficos relativos a la conquista y colonización rioplatense* (DHG), Buenos Aires, 1941, t. I, p. 144).

Cf. La carte paléo-ethnographique établie par Branka Susnik, *Paraguay indígena, siglo : XVI y mediados del XVII*, Asunción, Museo etnográfico «Andrés Barberos», s. d.

(2) Cf. *infra*, appendice I, pp. 249-250.

(3) Les *encomiendas* furent attribuées dans un rayon de 50 lieues (environ 250 kilomètres) au Nord-Est et Sud-Est d'Asunción. Susnik, *El Indio*, p. 60.

Domingo de Irala en 1553 (1), leur *provincia* ne semble pas avoir été incluse dans la répartition d'*encomienda* de 1556 (2). En 1564, Nufrio de Chaves emmena plusieurs milliers d'*Itatines* à Santa Cruz de la Sierra, ville qu'il avait fondée quelques années plus tôt dans l'Est du territoire moderne de la Bolivie. Ces Indiens ne supportèrent pas longtemps le régime de l'*encomienda* auquel il furent soumis alors. Rapidement ils se rebellèrent et même réussirent à tuer Nufrio de Chaves (3).

À l'époque de l'arrivée de San Buenaventura et Bolaños à Asunción, les Espagnols avaient perdu presque tout contrôle sur les *provincias* du Nord. Non seulement les Indiens refusaient de venir servir leurs *encomenderos*, mais encore ils attaquaient les voyageurs espagnols qui passaient par là, même lorsque ceux-ci étaient de puissants personnages comme Felipe de Cáceres ou Alonso Riquelme, accompagnés d'une escorte militaire (4). En 1577, seuls les Indiens de Yeruquisaba, c'est-à-dire les *Tobatines*, continuaient à être «fidèles» aux Espagnols, encore que certains d'entre eux appelaient à la révolte sous l'influence de leurs voisins du Nord (5).

(1) Chaves, *Descubrimiento*, p. 231.

(2) Cf. *supra*., note (3) p. 72.

(3) Guzmán, *La Argentina*, pp. 242-243, 251-252.

(4) *Ibid.*, pp. 258-259, 263-266.

(5) Ordre de marche de l'*Alcalde Mayor* Luis Osorio, Asunción, 9 décembre 1577. «Socorro para los Indios... Como es público y notorio, los Indios Encomendados del río Paraguay arriba de Jejuy para adelante se han rebelado ahora de nuevo contra el servicio de Dios nuestro señor y de Su Majestad, como siempre lo tienen de costumbres... E asimismo algunos Indios de la provincia de Yeruquisaba se han levantado e ido con ellos, de manera que los que han quedado en la dicha provincia quietos están con gran temor de que los naturales levantados vengan a los destruir y han venido a me pedir socorro de alguna gente que los pueda defender y amparar... A mí ha parecido que envíe un caudillo con hasta treinta arcabuzeros a la dicha provincia de Yeruquisaba a hablar, defender y amparar a los dichos Indios quietos, y asimismo para que sepan y inquieren algunas nuevas de la ciudad de Puerto Real, que ha mucho tiempo que no se sabe cosa alguna a causa de estar los naturales del camino rebelados... E asimismo por nuevas de Indios se ha sabido que los dichos Indios levantados de la provincia de Tanimbú han muerto ciertos Españoles que venían el río abajo de la ciudad de Santa Cruz de la Sierra...». In Ernesto J. Fitte, *Hambre y desnudeces en la conquista del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1963, pp. 301-302.

LES SIX RÉDUCTIONS DU NORD

Les sources que nous avons trouvées ne permettent pas de reconstituer avec précision les circonstances ni les dates de la fondation de chaque réduction franciscaine des « provinces d'en haut ». La nature même de ces fondations, d'ailleurs, empêche souvent qu'elles soient datées avec exactitude. En effet, dans ces régions, où le contrôle espagnol était rendu difficile par l'éloignement, la stabilisation des *Guarani*, en général, ne se réussit pas en un seul coup, mais ne fut possible que par des efforts répétés s'échelonnant sur de nombreuses années. Il est possible cependant d'affirmer avec une quasi-certitude : 1. que les Frères Mineurs y formèrent six réductions (1), 2. que ce fut au cours d'au moins quatre expéditions qui eurent lieu entre 1579 et 1599 environ.

Allant du Sud au Nord ces villages furent : Tobatí (2), Jejuí, qui comptait environ 700 personnes au début du 17ème siècle (3), Atirá (4), Ipané ou Pitum, avec une

(1) Nous concordons avec Molina sur le nom de ces six villages « La obra », p. 485. Parmi les documents qui démontrent le rôle principal des Franciscains dans la formation de ces réductions, il y a : l'« Información » de 1618, avec en particulier le témoignage de Sierra Rón, qui au sujet de Pitum, Guarambaré et Atirá, déclare que les Frères Mineurs « ... hicieron las dichas reducciones y las reformaron ... » p. 66 ; voir aussi pp. 60, 64, 69, 77, 79, 80, 65, 73 etc... ; l'« Información jurídica », Buenos Aires, déc. 1619, AGI, Charcas, leg. 147, fol. 2, 4 v. Le vicaire Francisco Caballero Bazán dit expressément que les Franciscains « fundaron » les villages de Tobatí, Pitum, Jejuí, Atirá, Guarambaré, Nuniguarés. Des extraits de cette *información* ont été publiés in Oro, *Fray Luis*, p. 145-152.

(2) Mentionné dès 1598 comme « village d'Indien » voisin de la capitale. « Nadie vaya a los pueblos de Indios comarcas de esta ciudad y son Itá, Yaguarón, Los Altos, y Tobatí ». Ordonnance de Antonio de Afiasco, 1er mars 1598, in Aguirre, « Diario », t. II, 2ème part., p. 324. D'après Azara, Tobatí se trouvait sur la rive du Manduvirá (qui d'ailleurs s'appelait autrefois Río Tobatí) jusqu'en 1699. *Geografía*, p. 57. Ce qui s'accorde bien avec une indication de 1621 selon laquelle ce village était à six lieues d'Altos. Marciel de Lorenzana, S.J., au Roi, Asunción, 6 janvier 1621, in REABA, an 6, 1906, p. 109.

(3) D'après Vazquez de Espinoza, qui fut en Amérique avant 1622, ce village se trouvait sur une des rives du fleuve du même nom, et comptait 200 Indios, soit environ 700 personnes. *Compendio y Descripción de las Indias Occidentales* [vers 1628-1629], Washington, 1948, p. 636 ; cf. *supra*, note (4) p. 62. Jejuí se trouvait sur la rive gauche du fleuve, si l'on en croit Aguirre. « Diario », t. II, 2ème part., p. 342. Que ce village se trouvait au bord d'un cours d'eau est confirmé par une lettre du Gouverneur Negrón au Roi du 31 Mai 1613 qui annonçait que les *Payagua*, véritables corsaires qui vivaient sur l'eau, venaient de causer de grandes pertes humaines et matérielles à un « pueblo de Indios reducidos nombrado Jejuy ». DHG, I, 1941, p. 221.

(4) Entre les rivières Jejuy et Ipané, ce village se trouvait sur le chemin qui allait de la réduction de Jejuy à celle d'Ipané, à cinq lieues (20 kilomètres) de

population d'environ 1100 personnes en 1614 (1), Perico, qui n'était pas composé de *Guarani* mais d'Indiens *Nuara* ou *Nugara*, transplantés de ce qui maintenant est le Sud de l'État brésilien du Matto Grosso (2), et Guarambaré, qui comptait en 1614 environ 1900 personnes (3). (voir carte N. 6 p. 293).

San Buenaventura et Bolaños allèrent pour la première fois dans les «*provincias d'en haut*» vers 1579 ou 1580. Ils se rendirent alors chez les *Guarambarenses* (4), ayant appris que ceux-ci s'étaient «*rebellés*» et pratiquaient «*leurs rites et cérémonies*», selon les paroles d'un des témoins de l'*información* de 1618 (5).

(... suite de la note (4) page précédante) ... celle-ci. «*Carta anua*» de 1613, in DHA, t. XIX, p. 184. «*Visita*» de Pedro de Hurtado dans les «*provincias de arriba*», nov.-déc. 1616, ANA, Nueva Encuad., vol. 229, fol. 2, 2 v. «*Visita*» de la réduction d'Atirá, par le Cap. Francisco González de Santa Cruz, nov. 1614, ANA, Nueva Encuad., vol. 160, fol. 133-157. Il y a plusieurs mentions de liens de parenté avec des Indiens d'Ipané.

(1) Devait se trouver sur la rive droite de la rivière du même nom. Aguirre, «*Diario*», t. II, 2ème part., p. 345. Comptait environ 300 *Indios* et leurs familles. «*Certificación*» du P. Diego de Torres, 5 mars 1614, in Cortesão, *Jesuitas*, p. 155. Donne 3000 personnes en tout pour Ipané et Guarambaré réunis ; cf. *supra*, note (4) p. 62.

(2) Ne se trouvait pas loin de Guarambaré, peut-être entre ce dernier village et Ipané. En 1614, en l'absence de prêtre résidant à Périco, c'était celui de Guarambaré qui venait de temps en temps s'en occuper. «*Certificación*» de Torres, 5 mars 1614, in Cortesão, *Jesuitas*, p. 155. Cf. «*Visita*» Pedro de Hurtado, nov.-déc. 1616, ANA, Nueva Encuad., vol. 229, fol. 2-6.

(3) Se trouvait à 14 lieues (70 kilomètres) d'Atirá entre les rivières Ipané et Aquidabán, très probablement près de cette dernière. «*Certificación*» du P. Diego de Torres, 5 mars 1614, in Cortesão, *Jesuitas*, p. 155. Aguirre, «*Diario*», t. II, 2ème part. p. 345. Pedro Lozano affirme que sur les rives du Piray (nom *Guarani* de l'Aquidabán) se trouvait autrefois Guarambaré. *Historia de la Conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucumán* [vers 1740] t. I, Buenos Aires, 1873, p. 95. Ce qui paraît confirmé par le fait que, lorsqu'en 1616 la plupart des Indiens de Guarambaré s'enfuirent de leur réduction, ils allèrent se réfugier dans les forêts voisines de Pitum (c'est-à-dire au Sud de l'Aquidabán), du Piray et d'Itatín (à cette époque probablement au Nord de l'Aquidabán). «*Visita*» de Pedro de Hurtado, nov.-déc. 1616, ANA, Nueva Encuad., vol. 229, fol. 4 recto. De plus une «*Carta anua*» de 1614 situe Guarambaré à «*unas cincuenta leguas*» d'Asunción (250 kilomètres) ce qui représente bien la distance qu'il y a entre la capitale et l'Aquidabán, in DHA, t. XIX, p. 292. Voir aussi carte jésuite dédiée au Père Caraffa, 1647, in Guillermo Furlong Cardiff. *Cartografía jesuítica del Río de la Plata*, t. II, Buenos Aires, 1936, carte N. 3 p. 290.

(4) «*Información*» de 1618, pp. 60, 64, 69, 77. Pour les dates voir Molina, «*La obra*», pp. 341-342.

(5) «... se habían rebelado y estaban en sus ritos y ceremonias... ». P. 60.

On sait par d'autres sources, en particulier par la *Argentina*, poème de Martín Barco de Centenera (1), qu'un important mouvement, religieux et anti-espagnol à la fois, eut en effet lieu en 1579 parmi les *Guarambarenses*. Il fut fomenté par un messie indigène du nom d'Oberá (ce qui signifie resplendeur). Celui-ci était venu du Paraná annoncer que la fin du joug espagnol était proche ; il déclarait cacher dans une jarre une comète qui, le moment venu, débarrasserait la terre *Guarani* de ses envahisseurs. En attendant il exhortait les Indiens de chanter et danser avec lui au lieu d'aller servir leurs *encomenderos*. Au cours d'une cérémonie Oberá brûla une vache et dispersa ses cendres en signe de la disparition prochaine de ce fléau des Indiens. Son influence fut suffisante pour que plusieurs groupes de *Guarambarenses* décident de résister par la force aux 130 arquebusiers venus sous les ordres du *Teniente de Gobernador* Juan de Garay, pour mettre fin à ce mouvement. Après le massacre par les Espagnols d'un village indigène et la prise d'une place forte indienne empalissadée, Oberá s'enfuit (2).

Apparemment l'intervention de Garay ne suffit pas pour soumettre complètement les *Guarambarenses*, puisqu'il fallut que les Franciscains se rendent à leur tour chez eux pour parfaire l'œuvre des soldats. San Buena-ventura et Bolaños «en faisant courir de grands risques à leur vie» (3), y allèrent :

seuls et sans compagnie ni escorte des Espagnols... avec leur prédication et évangélisation ils les rendirent sûrs, les apprivoisèrent et leur firent abandonner beaucoup de superstitions et abus [parmi lesquels il y avait la polygamie] ... Frère Alonso de San Buenaventura maria beaucoup d'entre eux et établit un registre des mariages et des baptêmes... (4).

(1) A ne pas confondre avec l'*Argentina* de Ruy Díaz de Guzmán.

(2) Barco de Centenera, *Argentina*, fol. 156 v., 158-171. Il est intéressant de remarquer qu'Oberá avait assimilé, assez mal il est vrai, certains éléments du Christianisme ; il disait par exemple, qu'il avait été conçu et mis au monde par une vierge et il appelait son fils «le pape». Cf. Susnik, *Apuntes*, pp. 121-123.

(3) «... con gran riesgo de sus vidas... ». «Información» de 1618, p. 79.

(4) «... los dichos dos padres, solos y sin compañía ni escolta de Españoles, fueron y se metieron entre los dichos Indios. Y con sus predicaciones y buena

Ce registre (*matrícula*) est intéressant car il est évident qu'il pouvait servir non seulement à vérifier la légitimité des unions conjugales et naissances, mais aussi à déterminer l'effectif et le personnel des *encomiendas*.

C'est alors que les Frères Mineurs durent jeter les bases des réductions de Guarambaré et de Pitum (ou Ipané). Guarambaré (1) et Pitum étaient les noms de deux caciques, celui-ci ayant fait preuve d'une audace particulière dans la révolte d'Obérá (2).

Bolaños et San Buenaventura retournèrent dans les *provincias* du Nord en 1582 (3). De nouveau ce fut à l'occasion d'un soulèvement (4). Il y a des indices que cette fois ils n'étaient pas seuls mais qu'ils accompagnaient l'expédition militaire de pacification conduite par Juan de Garay (5). Ils concentrèrent d'abord leurs efforts sur quelques groupes sur le Jejuí, avec lesquels ils formèrent peut-être la réduction du même nom (6). Puis ils allèrent dans les autres villages des «provinces d'en haut» jusque «chez les derniers Indiens du district d'Asunción», c'est-à-dire chez les *Itatines* (7). Peut-être fondèrent-ils alors Perico qui se trouvait dans cette région (8). En tout cas par-

(... suite de la note (4) page précédente) ... doctrina los aseguraron y atrajeron así y les quitaron muchas supersticiones de que usaban, y abusos que tenían, en especial uno que era que todos generalmente estaban con cinco, seis y más mujeres ; les dieron a entender que no habían de tener más de una mujer legítima, conforme nuestra ley católica y cristiana, lo cual hicieron los Indios ; y así se casaron muchos dellos por mano del dicho Fray Alonso, haciendo matrícula de todos los que casaba y bautizaba... » *Ibid.*, p. 60.

(1) «Visita» de Pedro de Hurtado dans les *provincias de arriba*, nov.-déc. 1616, ANA, Nueva Encuad., vol. 229, fol. 3 v.

(2) Barco de Centenera, *Argentina*, fol. 160 v. s.

(3) «Información» de 1618, p. 79.

(4) *Infra*, appendice I, p. 252.

(5) Le Capitaine Garcí Venegas était en leur compagnie, déclare-t-il dans l'«información» de 1618 (p. 79). On sait que Juan de Garay, comme les Frères, remonta très haut le Paraguay (Aguirre, «Diario», t. I, le part., p. 204).

(6) «... se fueron a las provincias del Río de Jejuí sobre el qual había muchos pueblos de Indios que nunca habían tenido sacerdotes ni quien los doctrinas... » «Información» de 1618, p. 79.

(7) «... desta manera fue visitando los demás pueblos hasta los ultimos Indios del distrito desta ciudad... », *Ibid.*, p. 80.

(8) Ce qui est d'autant plus possible s'ils accompagnaient Garay qui alors, selon Aguirre, découvrit les Nuaras, avec lesquels allait être constituée cette réduction. («Diario», t. I, 1ère part., p. 204).

tout ils continuèrent avec beaucoup d'énergie leur double activité d'évangélisation et d'acculturation (1).

Luis Bolaños, accompagné des recrues du Guaira Gabriel de la Anunciación et Juan de San Bernardo, alla, en 1591, «reformer les paroisses et réductions qu'ils avaient formées à Pitum et Guarambaré» (2). Peut-être ces dernières étaient-elles allées à vau-l'eau après les soulèvements des *Guarambarenses* de 1584-1586, attribués par les fonctionnaires royaux Olaverriaga et Eizaguirre aux mauvais traitements infligés par «certains chrétiens qui prenaient de force les femmes et les enfants des Indiens» (3).

Vers 1597, l'arrivée de Frère Martín Ignacio de Loyola, accompagné de Juan de Córdoba, Luis Gamez et Alonso Velázquez (qui allaient tous consacrer leur vie au ministère parmi les Indiens) apporta un renfort important au faible effectif missionnaire franciscain au Paraguay (4). Sous la direction de Ignacio de Loyola, devenu custode, eut lieu alors sans doute la dernière campagne dans les «provinces d'en haut». Au cours de celle-ci les Franciscains «commencèrent à faire beaucoup de réductions... créant des *doctrinas* (paroisses d'Indiens) là où il n'y en avait jamais eu» (5). Ils furent aidés en cela par le Gouverneur Hernandarias (6). Cette dernière action fut interrompue en

(1) «... dice este testigo que vidó lo mucho que los dichos padres trabajaron en predicar, catequizar y doctrinar a los Indios de aquella provincia y sacarlos de los abusos que tenían de su gentilidad... ». «Información» de 1618, pp. 79-80.

(2) «... volvió a reformar las dichas doctrinas y reducciones que habían formado en Pitum y Guarambaré... ». *Ibid.*, p. 65. La date de 1591 est obtenue sur la base d'une pétition adressée par le *Procurador* d'Asunción Garci Venegas à Bolaños le 24 octobre 1611, transcrite in Aguirre, «Diario», t. II, 2ème part., p. 340.

(3) Cf. appendice I, p. 252.

(4) Cf. appendice II, pp. 262-263.

(5) «... Fray Martín Ignacio de Loyola... con sus Frailes... comenzó a hacer muchas reducciones de los naturales poniendo doctrinas... donde nunca las hubo... ». Hernandarias au Roi, 30 janvier 1600. In RBNB, t. I, N. 1, janv.-mars 1937, p. 72.

(6) *Ibid.* A moins que la campagne franciscaine fût concentrée dans ce qui maintenant est l'Argentine, les réductions mentionnées par Hernandarias durent être, au moins en partie, dans les «provinces d'en haut», puisqu'à cette époque les Indiens de la région d'Asunción avaient été réduits et stabilisés depuis de nombreuses années et que les réductions du Sud du Paraguay n'allaient être commencées que dix ans plus tard.

1599 par l'arrivée d'un nouveau gouverneur et de l'Évêque Vásquez de Liano. Celui-ci remplaça les Frères Mineurs par des curés séculiers, dans toutes les réductions existantes en dehors de celle d'Itá qui continua d'être administrée par les Franciscains (1). Comme nous le verrons plus loin, cela n'empêcha pas ces moines de créer par la suite de nouvelles réductions, mais leur action s'exerça désormais au Sud d'Asunción.

L'intervention des Franciscains dans les *provincias* du Nord, discrète, laissant peu de traces dans les documents contemporains et œuvre d'un nombre d'hommes très restreints n'en fut pas moins décisive. A partir de 1579, les mouvements de résistance active des indigènes devinrent de plus en plus rares (2). Que ce fut dû aux Franciscains est exprimé très nettement dans les déclarations de Felipe Franco et Pedro de Sierra Rón, qui furent *doctrineros* en remplacement des Franciscains dans ces régions. Ces deux prêtres se rendirent chez les *Guarambarenses* respectivement vers 1592 et 1603. Ils concordent pour affirmer qu'ils trouvèrent ces Indiens «bien endoctrinés et avec les bonnes coutumes» que leur avaient appris Bolaños et ses compagnons ; et leurs villages et paroisses étaient «en tan buena imposición que hasta el día de hoy están enteros en ella». Franco ajoute qu'il en fut stupéfait vu «le caractère rebelle et instable de ces Indiens» (3).

GUAIRÁ

Au 16^{ème} siècle plusieurs centaines de milliers de *Guarani* vivaient dans le Guairá, rectangle de 300 sur 400 kilomètres environ, à l'Est du Paraguay. La Conquête définitive de ces populations n'allait être réalisée qu'au 17^{ème} siècle par les Jésuites. Cependant déjà au 16^{ème} siècle l'expansion européenne atteignit le Guairá. Elle se manifes-

(1) Cayetano Bruno, *Historia de la Iglesia en la Argentina*, t. I, Buenos Aires, 1966, pp. 315-316.

(2) Appendice I.

(3) «... los halló en la buena doctrina y costumbres en que los dichos padres los habían puesto, de lo qual se espantó por los movimientos y facilidades de los dichos Indios... ». «Información» de 1618, p. 60. Voir aussi pp. 64, 79, 80.

ta par la fondation de deux bourgades espagnoles, Ciudad Real et Villa Rica, sans grande emprise sur les populations ; ainsi que par quelques campagnes missionnaires, dont l'une fut franciscaine.

De 1582 à 1585 environ (1), San Buenaventura et Bolaños évangélisèrent et baptisèrent de nombreux *Guarani* (2) vivant le long des rivières Piquirí et Huibay qui baignaient Ciudad Real et Villa Rica (3). Selon Córdova Salinas (qui exagère facilement ils édifièrent 25 «églises» (4).

Il est difficile de savoir si les Franciscains fondèrent alors des réductions. Une *información jurídica* fut faite en 1630 sur la requête de Jésuites qui voulaient prouver qu'aucune réduction ne fut fondée dans la Guaira avant 1610. Tous les témoins répondirent de manière conforme au désir des Jésuites, à l'exception de l'un d'entre eux qui mentionna l'existence d'un «village et réduction» sur l'Huibay, en amont de Villa Rica où se rendit San Buenaventura (5). Selon Félix de Azara, qui fut au Paraguay à la fin du 18ème siècle, des archives à Asunción montraient que, sur instructions de Juan de Garay, Bolaños et San Buenaventura fondèrent, sur le chemin allant de Jerez au Guairá, les villages de Curumiaí et Pacoiú (6).

De toutes façons l'action des Frères dans le Guairá n'eut sans doute pas de grandes conséquences, vu sa relative brièveté, et le fait qu'après le départ des Franciscains personne ne continua leur œuvre (7) ; ce ne fut que 25 ans

(1) Molina, «La Obra», p. 344.

(2) «... mucha infinidad de Indios... ». «Información» de 1618, p. 77. Voir aussi pp. 60-61, 64-65-66, 69, 77 et 80.

(3) Les rivières «Picer» et «Buay» de Córdova Salinas. *Crónica*, p. 192. Cf. «información jurídica», 1630, in Oro, *Fray Luis*, pp. 156 à 158. Cette *información* mentionne deux divisions *Guarani*, celle des *Tayoaba* et celle des *Ta-baxiba*.

(4) *Crónica*, p. 192.

(5) In Oro. *Fray Luis*, pp. 156-159.

(6) *Descripción e Historia del Paraguay y del Río de la Plata* [débuts du 19ème siècle], Buenos Aires, 1943, p. 361. Donne les coordonnées suivantes : Pacoiú, 20° 25' 0" Sud, 57° 41' 9" Ouest de Paris ; Curumiaí, 23° 0' 0" Sud, 57° 1' 0" Ouest de Paris ; pour les coordonnées de ce dernier village il avoue avoir des doutes. Mais il faut se méfier d'Azara historien. Une réduction d'Indiens «Curimiaís» est mentionnée dans la «carta anua» jésuite de 1613. DHA, XIX, pp. 186-187.

(7) Oro, *Fray Luis*, pp. 156-159.

plus tard que les Jésuites y commencèrent leur fameuse réductions.

L'examen des réductions franciscaines du 16ème siècle permet déjà de tirer une conclusion importante sur la signification de ce type de création. On voit qu'en aucun cas ce n'était une entreprise purement religieuse. L'action des Franciscains s'insérait et intervenait dans la confrontation politique, militaire et sociale qui opposait Indiens et Espagnols. A plusieurs reprises ce furent des crises dans cette confrontation qui semblent avoir déclenché les réductions (fuite des Indiens à cause de la multiplication du bétail, mouvement messianique d'Obérá, soulèvements armés). Au moins dans un cas on peut penser que les Frères étaient associés à une campagne militaire. Et il semble probable qu'ils travaillaient en collaboration ou en liaison étroites avec les autorités politiques laïques. Si le support et la supervision du *Teniente de Gobernador* Juan de Garay ne peuvent, en l'absence de témoignages suffisants, que se conjecturer, le soutien du Gouverneur Hernandarias est attesté dès 1600. L'intervention des Franciscains produisit un effet recherché mais jamais atteint par les armes : la pacification et la soumission des *Guarani* aux Espagnols. Ce qui permit non seulement l'évangélisation des Indiens, mais aussi leur assujettissement à l'*encomienda*.

Chapitre VI

LES MÉCANISMES DE LA CONQUÊTE FRANCISCANE

Comment expliquer qu'un groupe de moines se comptant sur les doigts d'une main put pacifier ainsi des milliers de *Guarani* révoltés ? A la base de l'efficacité des Franciscains il y a le fait que ceux-ci, plus que les autres Espagnols, apparurent aux *Guarani* comme les titulaires d'une autorité légitime. Ensuite, grâce à cette autorité, les Frères purent réduire à l'impuissance les magiciens indigènes, fomentateurs de rébellions. Finalement, toujours en vertu de cette même autorité, ces religieux purent mettre en place un système de contrôle social efficace, au centre duquel il y avait la concentration des indigènes dans les villages, qui rendit les révoltes presque impossibles.

I. LES TITULAIRES D'UNE LÉGITIMITÉ

Il a été indiqué que chez les *Guarani* une des sources possibles du pouvoir politique était la démonstration de qualités de chamanes : mais encore ceux qui acquéraient

de cette manière le pouvoir ne pouvaient le garder que s'ils possédaient quelques autres qualités essentielles attendues de tout chef *Guarani*. Les Indiens acceptèrent l'autorité des Frères Mineurs et leurs mesures de pacification, parce que ces religieux leur apparurent comme possédant ces qualités. Les Franciscains étaient, nous l'avons vu, des magiciens et des messies. Plus précisément, leurs pérégrinations constantes devaient les rapprocher, aux yeux des indigènes, de ces chamanes-itinérants si fréquents chez les *Tupi-Guarani*, du type d'Oberá (que nous avons rencontré dans les «provinces d'en haut», mais qui venait du Paraná) (1). Nous allons voir comment les Frères étaient de plus éloquents et généreux.

LA MAÎTRISE DE LA LANGUE

Chez les peuples de la Forêt tropicale «le talent oratoire est une condition et aussi un moyen du pouvoir politique (2). Pour s'imposer les Frères Mineurs durent aussi être capables d'éloquence, ce qui ne fut possible qu'en acquérant une maîtrise parfaite de la langue indigène ; les *Guarani*, en effet pour la plupart, n'apprirent jamais l'espagnol (3).

Au début San Buenaventura et Bolaños, les fondateurs des réductions, suppléèrent à leur insuffisance linguistique en recrutant (entre 1582 et 1585) deux jeunes métis du Guairá, Gabriel de la Anunciación et Juan de San Bernardo, pour lesquels le *Guarani* était une langue maternelle (4). On sait que San Bernardo avait des dons oratoires remarquables. Selon Bolaños :

lorsqu'il commençait à parler, même sans préparation, tant de choses lui venaient à l'esprit qu'il se fatiguait bien avant de n'avoir

(1) *Supra*, p. 76.

(2) Clastres, «Échange et pouvoir», p. 55.

(3) Cf. la remarquable étude de Bartomeu Meliá, *La création d'un langage chrétien dans les réductions des Guarani du Paraguay*, thèse non publiée, Strasbourg, 1969, I, p. 245.

(4) Molina, «La obra», pp. 389, 394, 396. «Información» de 1618, p. 65.

plus rien à dire. Et il s'exprimait toujours bien, simplement et élégamment (1).

San Bernardo fut tué par des Indiens en 1599. D'après une légende peut-être significative, pendant plusieurs jours après sa mort, son cœur parla et prêcha les *Guarani*... (2).

Ensuite Bolaños, aidé sans doute de ces deux novices créoles (3), commença dès les années 1580, des travaux approfondis de traduction et de linguistique qui allaient le faire reconnaître, même par les savants Jésuites, comme «le maître de tous dans la langue *Guarani*» et «la personne à qui l'on doit le plus dans l'enseignement de la langue des Indiens (4). Ces travaux allaient servir à des générations de missionnaires, Franciscains, jésuites et séculiers désireux d'apprendre la langue indigène.

En 1585 ou 1586, Frère Luis produisit sa plus célèbre œuvre : le premier catéchisme chrétien en *Guarani*. Il est vrai qu'il n'y travailla pas seul, mais sous la direction de l'Évêque Alonso Guerra et avec l'aide des «meilleurs interprètes que l'on trouva» (5). Ce catéchisme, une tra-

(1) «... era muy gran lengua. Y sin preparaci6n, en comenzando a hablar, se le ofrecia tanto copia de cosas, que antes se cansaba que le faltase qué decir. Todo muy dicho y muy congruo y elegantemente». Bolaños à Gregorio de Osuna, Buenos Aires, 20 mai 1624, in Oro, *Fray Luis*, p. 154.

(2) Córdoba Salinas, *Crónica*, p. 654.

(3) «Informaci6n» de 1618, p. 66.

(4) «... ha sido el maestro de todos en la lengua guaraní... » «Certificaci6n», Juan Romero, S.J., 16 juin 1610, in Oro, *Fray Luis*, p. 143.

«... es la persona a quien se debe más en la ensefianza de la lengua de los Indios, por ser el que primero la ha reducido a arte y vocabulario, y traducido en ella la doctrina, confesonario y sermones». «Certificaci6n», Diego de Torres, S.J., 15 juin 1610, *Ibid.*, p. 142.

(5) Dans une lettre au Roi de 1586, l'Évêque Guerra fait état des difficultés qu'il a rencontrées au Paraguay, en particulier «... en dar catecismo en romance para que se traducese en la lengua más general que se usa en estas provincias, en lo qual se trabajó mucho, y muchos días con las mejores lenguas que se hallaron. Y por ser la cosa más importante a que vine y Vuestra Majestad me envió para su descargo, y porque la lengua es tan bárbara y tan corta, no sólo para explicar los misterios altísimos de nuestra fe, sino aún para tratar las virtudes de la policía, fue menester sudar mucho y revolver el romance por muchas partes para que se acertasen las lenguas con vocablos que explicasen rasonablemente y con buena diligencia de los Indios el ministerio... lo que nunca se había intentado, por su muchas dificultades, cabo de cinquenta años... », 26 avril 1586, AGI, Charcas, 138, fol. 3. Le catéchisme fut traduit entre septembre 1585, date probable de l'arrivée de l'Évêque à Asunción (Rómulo D. Carbia, *Historia eclesiástica del Río de la Plata*, t. I, Buenos Aires, 1914, p. 42) et avril 1586, date de rédaction de cette lettre.

duction de celui qui avait été recommandé par le 3ème Concile liménien en 1583, se composait de 17 questions et réponses et constituait un résumé doctrinal de la religion catholique. Il fut en usage au Paraguay durant toute l'époque coloniale (1).

Bolaños traduisit aussi, à des dates que nous n'avons pas pu déterminer, les principales prières de la religion chrétienne et la confession générale. Il composa aussi une grammaire et un dictionnaire *Guarani*, qui ne furent jamais publiés, mais qui circulèrent de mains en mains chez les premiers missionnaires franciscains et jésuites (2). Frère Luis fut, en fait, le créateur d'un langage chrétien en *Guarani*. Il fixa l'usage de mots aussi importants que Dieu (*Tupá*) ou l'Enfant Jésus (*Membira Jesús*) (3).

La maîtrise à laquelle Bolaños était parvenu dans la langue indigène se mesure au fait qu'en 1612 les Jésuites lui demandèrent de leur composer un «hymne» en *Guarani* à la louange de Saint Michel (4).

LA CHARITÉ, VERTU POLITIQUE

Nous avons mis en évidence plus haut (5), la relation existant entre les dons et le pouvoir politique chez les peuples de la Forêt tropicale. Comme l'a écrit Huxley :

C'est le rôle du chef d'être généreux et de donner tout ce qu'on lui demande ; dans certaines tribus indiennes, on peut toujours reconnaître le chef à ce qu'il possède moins que les autres et porte les ornements les plus minables. Le reste est parti en cadeaux (6).

(1) *Ibid.* p. 356 s. Meliá, *La création*, I, pp. 139, 180-181. Le catéchisme fut publié pour la première fois in : Fray Luis Jerónimo Ore, *Rituale seu Manuale Peruanum et forma brevis administrandi apud Indos sacrosanta Baptismi, Poenitentiae, Eucharistiae, Matrimonii et Extremae Unctionis Sacramenta...*, Neapoli, 1607.

(2) «Certificación», Diego de Torres, S.J., 15 juin 1610, in Oro, *Fray Luis*, p. 142. Meliá, *La création*, I, p. 93.

(3) Molina, «La obra», pp. 358-359. Oro, *Fray Luis*, lám. III et IV, p. 48.

(4) Luis Bolaños à Marciel de Lorenzana, Yuti, 2 mai 1612, in Pedro Lozano, *Historia de la Compañía de Jesus del Paraguay*, 2 t., Madrid, 1754-1755, II, p. 185.

(5) *Supra*. pp. 20-21.

(6) F. Huxley, *Aimables sauvages*, cité in Clastres, «Échange et pouvoir», p. 54.

Les Franciscains avaient un comportement qui, dans ce domaine aussi, rejoignait celui des chefs *Guarani*. La générosité était pratiquée comme charité et désintéressement. Nous avons déjà parlé de la grande pauvreté, acceptée et recherchée par les premiers missionnaires (1). On sait de plus que les cadeaux occupaient une place importante dans les activités des Frères auprès des *Guarani*. Après avoir concentré ceux-ci dans des villages, les Franciscains ne paraissent jamais sans que les Indiens soient «fort bien pourvus de moyens de subsistance» (2). Les sources n'indiquent pas en quoi consistaient ces moyens, mais il paraît certain que les outils de fer et la toile, si appréciés des *Guarani* dès l'époque de la conquête, jouèrent un rôle important (3).

Certainement les Frères Mineurs auraient pu prononcer cette phrase d'un Jésuite qui affirmait :

Il suffit que nous... offrions une seule [hache de fer] à un cacique pour qu'il sorte des forêts, des montagnes et autres retraites, et [qu'il] se réduise dans nos villages avec tous ses vassaux (4).

Les vertus évangéliques des Franciscains, rejoignant des comportements attendus des chefs indigènes, servirent admirablement aux Frères pour s'imposer aux Indiens. En particulier, leur charité fut une vertu politique des plus efficace chez les *Guarani*.

II. LA VICTOIRE SUR LES MESSIES

Nous avons indiqué que plusieurs des mouvements de révolte *Guarani* furent fomentés par des «hommes-dieux»

(1) *Supra*, pp. 41-42. Cf. appendice III.

(2) «... muy bien abastecidos de bastimentos... » «Información» de 1618, pp. 79, 61, 65, 70, 73, etc...

(3) On sait que vers 1596 Bolaños et Gabriel de la Anunciación distribuèrent à des Indiens de Yeruquisaba (?) venus à Asunción servir leur *encomenderos*, 90 *varas* de toile et 90 livres de fer sous forme d'outils (*cuñas*). «Recibos» de Luis Bolaños à Francisco de Escobar, Asunción, 3 août 1595, 6 juin 1596, in Oro, *Fray Luis*, pp. 111-112, 114-115. Ayutuqzava, indiqué comme lieu d'origine des Indiens doit être une erreur de transcription.

(4) Cité in Haubert, *La vie quotidienne*, p. 80. Voir les p. 79 s. du même ouvrage pour plus de détails sur les rapports entre la générosité et la conquête jésuitique des *Guarani*. A propos des Indiens évangélisés par les Franciscains, Hernandarias affirmait : «... las dadas los amansan como a barbaros para atraerlos y que reciban la ley evangélica... ». Lettre au Roi, 25 mai 1616, in RBNB, t. II, janv.-mars 1938, p. 12.

ou messies indigènes qui, comme Obérá, annonçaient l'arrivée d'âges d'or où les Indiens seraient débarrassés des Espagnols, et qui prêchaient des guerres saintes contre ceux-ci (1). On connaît l'importance des messianismes dans les luttes de résistance des peuples colonisés du monde entier. Intégrant à la fois des éléments de la tradition indigène et des innovations culturelles, souvent empruntées aux envahisseurs, ces mouvements peuvent constituer des tentatives de régénération totale de sociétés cherchant à se donner les moyens de faire face à la situation issue de la colonisation (2). Ils peuvent être pacifiques, mais aussi déboucher sur la violence. Tel était le cas au Paraguay et la suppression de ces messianismes y était la condition *sine qua non* de l'établissement définitif du pouvoir espagnol.

Là aussi les Franciscains furent plus efficaces que les soldats. Selon Córdova Salinas, la lutte contre les *hechiceros* constitua un aspect important de leur action. Les Frères Mineurs passèrent par des épreuves qui «dépassent l'imagination humaine» (3) pour mettre fin «à l'obéissance et à la soumission que, par crainte, les Indiens montraient aux sorciers» (4). Ils risquèrent leur vie, comme ce fut le cas dans un complot fomenté par un Indien qui se faisait appeler le saint, «*el santillo*» (5) (par ce titre on voit l'intégration d'éléments culturels exogènes ; Obérá, lui, se disait fils d'une vierge et appelait son fils «le pape»). Les Frères Mineurs réussirent finalement à éliminer les messies «qui se convertirent et abandonnèrent leur pacte avec le diable» (6), et dont on ne trouve plus de traces dans les réductions.

(1) Cf. *supra*, p. 76, *infra*, pp. 250-251-253.

(2) Voir par exemple Georges Balandier, *Sens et puissance*, Paris, 1971, p. 202 s.

(3) «... que no caben en pensamiento humano... », *Crónica*, p. 645.

(4) «... la obediencia y sujeción, que por temor daban a los hechiceros... », *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 650. Le *santillo* y est décrit comme un faux prophète qui trompe le monde par ses «mortifications» et ses discours..

(6) «... se convirtieron, dejaron el pacto y se bautizaron... » *Ibid.*, p. 646. Córdova Salinas reconnaît cependant que certains sorciers ne purent être réduits que par la force des armes.

Les sources contiennent peu de détail au sujet de cette lutte. Mais il est possible d'imaginer ce qu'elle dut être grâce aux travaux de Maxime Haubert sur les réductions jésuites. Ceux-ci ont mis en évidence le fait que c'est parce que les Jésuites apparurent aux Indiens comme des messies d'un ordre supérieur que l'influence des hommes-dieux indigènes put être éliminée (1).

Les messies *Guarani* tiraient leur efficacité de ce qu'ils passaient pour des réincarnations de héros mythiques, en particulier de Pay Sumé, qui avait appris aux hommes à cultiver le manioc, et s'était retiré dans la terre de jeunesse ou terre-sans-mal où les Indiens espéraient bien pouvoir se rendre un jour. Si les Jésuites purent remporter la victoire dans les guerres fomentées par les hommes-dieux c'est parce que, dans l'esprit des *Guarani*, ils réalisèrent à un degré supérieur le modèle des héros mythiques.

Les Pères de la Compagnie de Jésus aussi voulaient conduire les Indiens dans une terre-sans-mal : le paradis chrétien. Comme les héros civilisateurs, ils enseignaient aux *Guarani* de nouvelles techniques et introduisaient des plantes et des instruments nouveaux. Comme eux ils vivaient dans l'ascèse. Mais surtout les Jésuites l'emportèrent sur les messies indigènes parce qu'ils prouvèrent que leurs pouvoirs surnaturels étaient supérieurs. Ils apportèrent cette preuve d'une part en déconsidérant les magiciens du cru, en brûlant leurs idoles, en les exposant à la risée publique ; d'autre part en se révélant plus capables d'apporter des bienfaits temporels ou matériels, que ce soit sous la forme de moyens de subsistance ou de protection contre la colonisation plus brutale des autres Espagnols (2). De plus, pour faire croire en leurs pouvoirs surnaturels, les Jésuites n'hésitèrent pas à recourir à des artifices qui se rapprochaient de la prestidigitation (3).

Il y a tout lieu de croire que la même confrontation eut lieu entre sorciers indigènes et Franciscains, avec les mêmes résultats. Aux yeux des *Guarani*, les premiers Franciscains

(1) « Indiens et Jésuites au Paraguay ».

(2) *Ibid.*, p. 125 s.

(3) *La vie quotidienne*, pp. 130-131.

devaient peu se distinguer des Jésuites, ils apportaient les mêmes espérances eschatologiques chrétiennes (1) et faisaient preuve, comme nous l'avons vu, des mêmes pouvoirs surnaturels. Même l'intervention armée qui précéda ou accompagna parfois l'action de Bolaños et ses compagnons (2), ne distinguait pas leur action de celle des Jésuites ; ceux-ci aussi durent parfois se faire aider des soldats pour venir à bout d'hommes-dieux par trop coriaces (3).

Les Franciscains (comme plus tard les Jésuites), en éliminant les sorciers, intervinrent aux racines même des révoltes. Ils y parvinrent parce que, contrairement aux soldats, ils ne tentèrent pas de supprimer brutalement les manifestations messianiques *Guarani*, mais laissant subsister celles-ci, ils se contentèrent de prendre la place des messies indigènes.

III. UN SYSTÈME EFFICACE DE CONTRÔLE SOCIAL. LES RÉDUCTIONS A LA FIN DU 16^{ème} SIÈCLE

En dehors de l'aspect légitime que le pouvoir des Frères Mineurs avait aux yeux des Indiens, il y a un autre facteur à l'origine du succès de la pacification franciscaine des *Guarani* : le système de contrôle social que Bolaños et ses compagnons introduisirent, particulièrement la concentration et la fixation des Indiens dans des villages ou «réductions». Nous avons relevé déjà qu'à l'arrivée de Bolaños au Paraguay, les indigènes, au moins ceux qui vivaient dans la zone d'influence des Espagnols, vivaient dispersés par petits groupes, ou «partialités». D'autre part, conformément à l'usage des agriculteurs de la Forêt tropicale, les *Guarani* changeaient fréquemment le site de leur résidence. La dispersion et la mobilité des Indiens leur permettaient facilement d'échapper à l'évangélisation, aux *mitas* et aux autres corvées, et rendaient difficile la prévention des révoltes.

(1) Au 16^{ème} siècle, il y eut, associé à la Contre-Réforme et aux espérances que suscitaient la découverte de l'Amérique, un important réveil messianique dans l'Ordre franciscain. Cf. Phelan. *The Millenial Kingdom*.

(2) Ci-dessus p. 77, Córdova Salinas, *Crónica*, p. 646.

(3) Haubert, «Indiens et Jésuites», p. 128.

Forts de leur autorité chamanique, les Franciscains réussirent à faire ce que, sans succès, les *encomenderos* avaient tenté avant eux (1) : à regrouper et stabiliser les indigènes dans des villages. Ils parvinrent ainsi à ce que, pour la première fois, les *Guarani mitayos* soient soumis à la surveillance et à l'influence constante d'Espagnols qui s'établirent dans les concentrations d'Indiens. Ces surveillants furent au début des laïques, les *pobleros*, qui furent plus tard remplacés par des ecclésiastiques, comme nous le verrons en détail plus loin.

Il faut remarquer qu'à cette époque la stabilisation des Indiens était encore loin d'être parfaite. En 1597 le Gouverneur Ramírez de Velasco affirmait que « beaucoup d'Indiens de ces provinces s'absentent de leurs villages parce qu'ils n'y trouvent pas des moyens de subsistance en quantités suffisantes (2) ». Mais maintenant c'étaient des individus, en général de sexe masculin et adultes (*Indios*), qui se déplaçaient et non plus des villages ou des lignages entiers.

Un autre moyen de contrôle introduit par les Frères Mineurs furent les « matricules » ou listes des baptêmes et des mariages (3). Ces documents dressés premièrement pour contrôler l'administration des sacrements, servaient aussi à vérifier l'effectif des villages, à déterminer qui devait le service à quel *encomendero*, et à dresser des listes d'hommes astreints aux corvées publiques (4).

(1) Susnik, *El Indio*, pp. 61, 158-160. L'échec de ces tentatives se déduit de l'étude des révoltes du 16^{ème} siècle et du fait que, vers 1575, les Indiens vivaient encore dispersés par petits groupes assez mobiles dans la zone d'influence espagnole.

(2) « ... muchos de los Indios destas provincias se ausentan de sus pueblos por no tener en ellos bastentamente el sustento necesario... » Ordonnances du Gouverneur Ramírez de Velasco, Asunción, 1^{er} janvier 1597, art. 10, in Manuel M. Cervera, *Historia de la Ciudad y Provincia de Santa Fe*, 2 t., Santa Fe, 1908, t. I, p. 55. (Désormais désignées par « Ordonnances de 1597 »).

(3) « Matricula de todos los que casaba y bautizaba », *Información* de 1618, p. 60 ; Cf. *supra*, p. 77

(4) Une des raisons données en 1611 par Alfaro pour introduire au Paraguay des recensements obligatoires des Indiens par les autorités civiles est que ceux-ci serviraient à « excusarse de los padrones de los Curas, porque no entiendan en ninguna manera los Bárbaros que los padrones que los eclesiásticos hacen son en orden a interés de los Españoles, y con eso sientan diferente de lo que es razón de la Iglesia y sus ministros ». Ordonnances d'Alfaro, art. 63, RBNB, t. III, 3^{ème} trimestre, 1939, N. 2, p. 595. Cf. correspondance Luis Bolaños-Juan Cantero, 6-8 août 1595, in Oro, *Fray Luis*, pp. 112-114.

Il existe, quoique peu nombreux, quelques documents qui donnent une idée de ce que devaient être les réductions avant 1600. En particulier des lois édictées à cette époque contiennent en préliminaire de leurs articles des informations souvent assez précises sur ces villages.

LE GOUVERNEMENT

L'effectif des Franciscains était, dans les dernières décennies au 16^{ème} siècle, trop faible pour permettre l'établissement de religieux résidant de manière permanente dans les réductions (1). Les Frères avaient alors leur base au couvent d'Asunción d'où ils se rendaient fréquemment dans les villages proches (Altos, Itá et Yaguarón) (2), et plus rarement dans les régions «d'en haut» (3). Remarquons cependant que même dans ces dernières régions, l'influence franciscaine devait s'exercer de manière assez continue, puisque les Frères pouvaient voir les Indiens chaque fois que ceux-ci venaient servir — ce qu'ils faisaient pendant plusieurs mois chaque année — leur *encomenderos* à Asunción. Nous savons par exemple qu'en 1595, Bolaños distribuait de la toile et des outils à des Indiens des «*provincias* d'en haut» venus faire leur période de *mita* dans la capitale (4).

On ne peut encore parler à cette époque de gouvernement franciscain des villages. Les Frères Mineurs jouaient alors le rôle d'avant-garde dans la reconquête des *Guarani* (élimination des chamanes contestataires, concentrations), d'éducateurs, d'assistants sociaux et d'évangélisateurs. Mais les villages qu'ils avaient formés étaient encore gouvernés par les *encomenderos*, aidés de leurs représentants résidant dans les villages, les *pobleros*, ainsi que, dans une moindre mesure, par les caciques indigènes.

(1) Appendice II. p. 265.

(2) «Información» de 1618, pp. 65, 73. Documents in Oro, *Fray Luis*, pp. 105-115.

(3) Chapitre V. p. 75-78.

(4) Cf. *supra*... p. 88.

LE POUVOIR DES CACIQUES

Tout régime colonial s'efforce d'utiliser les hiérarchies politiques autochtones pour imposer sa domination sur les peuples colonisés. Au Paraguay l'autorité des chefs traditionnels des lignages et des villages fut mise à contribution par les Espagnols dès leur arrivée pour obtenir l'aide et l'obéissance des masses *Guarani*.

Dans les réductions, à la fin du 16ème siècle, on sait que, de par la loi, les caciques avaient alors la responsabilité d'envoyer leurs «sujets» effectuer leurs périodes annuelles de service personnel (*mitas*) pour les *encomenderos* (1). Ils avaient aussi, si l'on peut généraliser à partir d'un cas connu, celle de contribuer à «civiliser» leurs sujets, les «policer», leur faire cultiver les champs et favoriser leur évangélisation (2). En échange les caciques étaient, en théorie, dispensés de service public ou de *mitas* (3).

Vers 1600, il n'y avait pas encore au Paraguay de gouvernement municipal indigène de type espagnol (*cabildo*), institution qui n'allait s'établir dans cette région de l'Amérique qu'à partir de 1611. Mais vers 1599 on voit apparaître le titre de *corregidor* attribué aux caciques principaux des villages d'Indiens (4). Au moins dès 1597, il était obligatoire qu'il y ait un *fiscal* indien dans les réductions, chargé de rassembler les villageois pour leur faire accomplir leurs devoirs religieux, réciter des prières ou aller à la messe (5).

(1) Ordonnances de 1597, art. 8 p. 55.

(2) «Petición» Alonso, *cacique principal* de Tobatí, Asunción, 26 juin 1602, ANA, S.H., vol. 45, N. 2, fol. 15.

(3) Ordonnances de 1597, art. 8, p. 55. Ordonnances du Gouverneur Hermandarias de Saavedra, 12 décembre 1598, art. 4, in *Revista de Derecho, Historia y Letras*, Buenos Aires, an VIII, janvier 1906, p. 372 (désignées désormais comme «les ordonnances de 1598»).

(4) Les Ordonnances de 1598, contrairement à celles qui suivirent (de 1603) ne parlent pas encore de *corregidores* mais simplement de *mayorales* ou *principales* (art. 4, p. 372). On sait qu'Alonso, *cacique principal* de Tobatí, fut élevé en 1599 au rang de *corregidor* par le *Teniente de Gobernador* Frances de Beaumonte, «Petición», Alonso, *cacique principal* de Tobatí, Asunción, 26 juin 1602, ANA, S.H., vol. 45, N. 2, fol. 15.

(5) Ordonnances de 1597, art. 2, p. 54.

Les caciques et autres responsables *Guarani* n'étaient cependant pas d'une très grande aide pour les Espagnols, vu le peu d'autorité dont ils jouissaient traditionnellement. Selon les paroles de Bolaños, «Les Indiens... ne montrent pas à leurs caciques la crainte et l'obéissance que l'on rencontre dans d'autres régions» (1). Pour que les *Guarani* se comportent comme le désiraient les conquérants espagnols il fallait que les cadres indigènes soient épaulés en permanence par des autorités européennes. Celles-ci étaient alors les *pobleros*, maîtres absolus des villages après les *encomenderos*.

LES POBLEROS

On désignait par ce nom des Espagnols qui résidaient pour le compte des *encomenderos* dans les villages des *Guarani*. Ils sont mentionnés dans quelques documents dès les dernières années du 16ème siècle (2). Les sources à notre disposition n'indiquent pas quand et dans quelles circonstances les *pobleros* apparurent au Paraguay. Il nous semble qu'ils ne purent en tout cas pas s'implanter solidement avant la création des réductions franciscaines. On imagine difficilement des Espagnols, envoyés par des *encomenderos*, vivant parmi les *Guarani* révoltés et semi-nomades d'avant 1575.

Les *pobleros* faisaient exécuter le service personnel dû aux *encomenderos* (3). Ils veillaient à ce que les Indiens «vivent de manière policée» et les «rendaient industriels» (4). C'étaient sans doute eux qui surveillaient le filage du coton par les femmes et la fabrication de toile, qui se faisaient dans quelques villages dès la fin du 16ème siècle (5).

(1) «... no tienen el temor y obediencia a sus caciques como en otras partes...» Déclaration de Luis Bolaños dans une «Información», 19 mars-15 avril 1614, in RBNB, t. III, 3ème trimestre 1937, p. 58.

(2) Ordonnances de 1597, art. 30, p. 58.

(3) Licenciado Alfaro au Roi, La Plata, 15 février 1613 : «Los principales executores de este tiránico servicio personal ... han sido los pobleros, que éste es el que han tenido los que han asistido en los pueblos mandando a los Indios... », in Gandía, *Alfaro*, p. 483.

(4) «Alegatos» Bartolomé Fernandez et Pedro de Toro, Madrid, 1618. «... teniendo [el encomendero] un poblero español que les industrie y enseñe en policía... » In Gandía, *Alfaro*, p. 511.

(5) Ordonnances de 1597, art. 42, p. 59.

Ce furent les *pobleros* qui commencèrent à réorganiser la vie économique des *Guarani* pour adapter celle-ci aux exigences nées de la concentration des Indiens dans les réductions. Peut-être introduisirent-ils la charrue et les bœufs dans les villages (1).

Les documents émanant de fonctionnaires royaux ou d'ecclésiastiques représentent les *pobleros* sous les couleurs les plus sombres. Une des constitutions du synode diocésain de 1603 affirme par exemple :

Il y a beaucoup de *pobleros* qui pourraient rendre un grand service à Dieu... en se comportant comme des anges envers les Indiens, mais qui vivent au contraire comme s'ils étaient des démons... Il vaudrait mieux les jeter au fond de la mer avec une pierre à meule au cou, que de les laisser scandaliser un des plus petits Indiens récemment convertis (2).

Parmi les reproches qu'on leur fait il y a la tyrannie envers les Indiens, qu'ils font travailler même les jours de fêtes, qu'ils dépouillent de leur héritage (3), et à qui ils distribuent le fouet au caprice de leur volonté (4).

Mais surtout il y a la conduite sexuelle des *pobleros* qui «vivent publiquement en concubinage avec des ... Indiennes qu'ils forcent à cela» (5) et séparent «la fille de la mère et la

(1) Le Gouverneur Hernandarias, homme réaliste, très au courant des circonstances locales et de ce qui était possible au Paraguay, ordonna en 1598 aux *encomenderos* de distribuer des bœufs aux Indiens et de leur apprendre à s'en servir. Ordonnances de 1598, art. 26. p. 379. Quand on pense qu'encore au 18ème siècle l'usage de bœufs n'était possible que sous la surveillance étroite du curé (à cause de l'«imprévoyance» des Indiens), il faut admettre qu'à la fin du 16ème siècle l'introduction de cet usage requit nécessairement l'intervention et la surveillance du *poblero*, seul non-Indien se trouvant alors en permanence dans les villages.

(2) «Muchos pobleros hay que pudiendo hacer gran servicio a Dios..., haciendo entre los Indios oficio de ángeles, por el contrario, viven como si fuesen demonios... a los cuales fuera mejor que les echaran en el profundo del mar con una piedra de atahona al cuello, que escandalizar a uno de los pequeñuelos recién convertidos... ». Synode d'Asunción de 1603, 3ème partie, 3ème constitution, in F. Mateos, «El primer concilio del Río de la Plata en Asunción», *Misionaria Hispanica*, an XXVI, N. 78, 1969, p. 100.

(3) *Ibid.* Troisième partie, quatrième constitution.

(4) Alfaro au Roi, La Plata, 15 février 1613, in Gandía, *Alfaro*, p. 484.

(5) «... amanceban públicamente con Indias doncellas y solteras, forzándolas para ello... ». Ordonnances de 1597, art. 32, p. 58.

femme du mari au gré de leur appétit» (1). Aux yeux des Espagnols puritains ce comportement était naturellement le signe d'une grande dépravation. Mais il y a un autre aspect. Il est probable que l'établissement de relations avec les femmes indiennes était nécessaire pour les *pobleros* si ces derniers voulaient avoir sur les Indiens quelque autorité. Pour être acceptée, celle-ci devait être exercée selon des formes familières aux *Guaraní*. Comme les *pobleros*, contrairement aux Franciscains, n'étaient pas des chamanes, il leur fallait, à l'exemple des chefs ordinaires *Guaraní* ou des premiers *conquistadores*, exercer leur pouvoir dans le cadre de relations de parenté avec les Indiens. Ce qui explique leur vie sexuelle en apparence désordonnée.

LES ENCOMENDEROS

Ils étaient encore, à la fin du 16^{ème} siècle, les maîtres presque souverains des réductions ; ils appelaient les *Guaraní* de leur *encomienda* «mes Indiens» (2) et leur distribuaient à volonté le fouet et d'autres châtiments (3). Le Gouverneur Ramírez de Velasco désigne, en 1597, les réductions comme «les villages des *encomenderos*» (4).

Le degré de dépendance des villages par rapport aux *encomenderos* et l'acceptation de cet état de fait par les autorités apparaît dans le fait que c'est aux *encomenderos* que les ordonnances promulguées à la fin du siècle confient encore l'exécution des lois relatives aux Indiens. Ce sont les *encomenderos* qui ont la responsabilité légale d'assurer la régularité et la justice du service personnel, de veiller au bien-être matériel des Indiens, de soigner leurs maladies, de choisir des *pobleros* de bonne moralité etc... Evidemment ils profitent souvent de cette responsabilité, comme nous le verrons plus bas, pour ne pas exécuter les lois. C'est à ces hommes aussi qu'incombe l'accomplissement de tâches

(1) «... quitar la hija a la madre y separalla, o la mujer al marido, basta su apetito... », Alfaro au Roi, La Plata, 15 février 1613, in Gandía, *Alfaro*, p. 484.

(2) «... mis Indios... », Ordonnances de 1597, art. 40, p. 59.

(3) *Ibid.*, art. 18, p. 56.

(4) «pueblos de encomenderos», *ibid.*, art. 11, p. 55.

qui furent en fait, effectuées par des religieux (et souvent contre le gré des *encomenderos* (1), telles que la construction d'églises, la concentration des Indiens dans des villages, l'endocritinement chrétien, la poursuite des sorciers ou la suppression des modes païens d'enterrement (2).

Les *encomenderos* gouvernaient par l'intermédiaire des *pobleros*, mais ils maintenaient aussi des relations personnelles directes et étroites avec les Indiens. Ceci particulièrement lorsque leurs «sujets» venaient les servir annuellement à Asunción, parce que, comme l'écrivait Frère Bolaños :

«... ces Indiens sont tels que dans la culture des champs il est nécessaire que les *encomenderos* les y accompagnent s'ils veulent en tirer quelque profit... » (3)

Les *encomenderos* devaient aussi se rendre assez souvent dans les réductions. Les ordonnances déjà mentionnées de 1597 et 1598 contiennent de nombreuses dispositions qui supposent leur présence intermittente, ainsi que celle de leur famille dans les villages d'Indiens (4).

D'ailleurs, il est important de le remarquer, encore à cette époque, les Indiens appelaient les *encomenderos* avec des termes de parenté, «beaux-frères», «neveux» par exemple (5). Nous avons indiqué que par l'introduction de l'*encomienda* en 1556 les Espagnols prétendirent se faire servir par les Indiens non plus sur la base des relations de parenté qui les unissaient, mais au nom d'un acte juridique issu par

(1) Une des constitutions du synode de 1603 par exemple, parle d'Indiens qui, à cette époque sont «repartidos y divididos en diversos lugares por sus encomenderos, porque con esto pretenden sus particulares intereses». Synode d'Asunción de 1603, 1ère partie, 7ème constitution, in F. Mateos, «El primer concilio del Río de la Plata en Asunción», *Misionalia Hispanica*, an XXVI, n. 78, 1969.

(2) Ordonnances de 1597 et 1598.

(3) «... son los dichos Indios de tal condición que para el sustento de las chácaras es necesario andar con ellos los encomenderos por poder hacer alguna hacienda... » Déclaration Luis Bolaños dans une «información» de 1614, in RBNE, t. III, 3ème trimestre, 1939, p. 539.

(4) Par exemple : Ordonnances de 1597, art. 1, p. 54, art. 28, 33, p. 58 ; Ordonnances de 1598, art. 1, p. 371 etc.

(5) Marciel de Lorenzana au Roi, Asunción, 6 janvier 1621, in REABA, an VI, 1906, p. 49.

le Gouverneur (l'octroi d'*encomiendas*). Pour les *Guarani* ce papier légal n'avait aucun sens et lorsqu'ils furent forcés de travailler pour les Espagnols ils continuèrent de le faire au nom des liens de parenté qu'ils avaient contractés avec ceux-ci dès la Conquête et qu'ils continuèrent de contracter au moins jusqu'au 17^{ème} siècle (ceci le plus souvent sans doute par des concubinages, au sens espagnol, entre les *encomenderos* et des femmes indiennes de leurs *encomiendas*). Nous verrons dans quelques pages la signification économique de ces liens familiaux.

ASPECT PHYSIQUE DES RÉDUCTIONS

On peut s'en faire une certaine idée en examinant une très intéressante carte du Río de la Plata, datant probablement des premières années du 17^{ème} siècle (1). De nombreuses localités indiennes y sont représentées, par de petits dessins qui semblent reproduire assez exactement les divers types d'habitats et de villages indigènes. On y voit entre autres «le grand village d'Itá, de la réduction de Saint François» (2), qui est représenté par quatre grandes maisons avec des rangées de portes sur la façade disposées en carré autour d'une place. Étant donné que l'auteur supposé de cette carte est Ruy Díaz de Guzmán, le frère du Franciscain Gabriel de la Anunciación (3), qui prit une part importante à la fondation d'Itá, il y a lieu de croire que ce dessin est assez exact.

Il montre que cette réduction ressemblait encore aux grands villages *Guarani* préhistoriques qui étaient aussi, souvent, constitués par quatre grandes maisons disposées autour d'une place carrée (4). Les maisons sont représentées sur la carte de la même manière que celle des *Guarani* non

(1) Cette carte est reproduite in Daniel García Acevedo, *Contribución al estudio de la cartografía de los países del Río de la Plata*, Montevideo, 1905, pp. 8-9. Pour plus d'information voir Cardozo, *Historiografía*, pp. 189-190.

(2) «El gran pueblo del Itá, de la reducción de San Francisco», inscription mise au centre de la place.

(3) Molina, «Los padrecitos».

(4) «A typical *Guarani* village consisted of four to eight large rectangular houses — some about 50 m. long — grouped around a square plaza». Métraux, «The Guarani», p. 82.

réduits, quoique deux ou trois fois moins longues (et avec une croix en plus sur le toit).

Est-ce que cela signifie que les Indiens y vivaient encore dans des *malocas* du type de celles qui existaient avant la conquête dans lesquelles des dizaines, voire des centaines de *Guarani* vivaient côte à côte sans parois séparatrices ? Il nous paraît plus vraisemblable de penser que ces habitations furent dès cette époque divisées par des parois — en tout cas dans les réductions de la région d'Asunción — d'une part à cause de l'«immoralité» de ces grandes cohabitations communales, d'autre part pour réduire les dissensions qui ne devaient pas manquer de s'élever entre les lignages hétérogènes qui étaient rassemblés dans ces villages. La construction de parois dans les *malocas* devait faire partie de ce que les Espagnols appelaient *poner los Indios en policía*, et durent être un autre résultat de l'action franciscaine.

L'ORGANISATION ÉCONOMIQUE

A. Dans les villages.

L'organisation économique dans les réductions paraît être, à la fin du 16^{ème} siècle, dans un stade de transition. Les productions indigènes continuent d'y jouer un rôle primordial, mais on y voit déjà apparaître plusieurs nouvelles productions qui ne se développeront complètement que lorsque les villages seront entièrement sous le contrôle des religieux, à partir de 1607.

La chasse, la pêche et la cueillette ont encore une grande importance. Selon le Gouverneur Hernandarias, en 1598, les Indiens se nourrissent principalement «d'herbes et d'autres aliments sylvestres» (1), ce qu'il désapprouve, mais il ordonne néanmoins qu'en aucun cas les terrains de chasse et de pêche des Indiens ne soient usurpés par les Espagnols (2). Le jardinage sur brûlis, avec l'aide de haches et de bâtons-fouilleurs se poursuit, encore qu'il semble être maintenant passablement négligé par les *Guarani*. Un cacique

(1) «yerbas y otras comidas silvestres». Ordonnances de 1598, art. 26, p. 379.

(2) *Ibid.*, art. 11, p. 375.

principal de Tobatí déclare en 1602 qu'il a toutes les peines du monde à obtenir que les Indiens cultivent les champs et assurent ainsi leur subsistance (1). Ce déclin du jardinage est dû peut-être au service personnel rendu aux *encomenderos*, qui oblige les villageois à s'absenter une grande partie de l'année des réductions, ou à l'affaiblissement des grands lignages préhistoriques, coopératives traditionnelles de production agricole.

On connaît l'existence, dans les villages, à la fin du 16ème siècle, de plusieurs productions introduites par les Européens. Les ordonnances de Ramírez de Velasco indiquent que plusieurs villages constituent des centres de filage et de tissage du coton. Elles ne disent pas comment le tissage est organisé, mais font savoir que le filage, déjà à cette époque, est fait par les femmes indiennes, qui reçoivent le lundi un certain poids de coton brut qu'elles doivent rendre filé quatre jours après (2) (cette même pratique va frapper, au 18ème siècle, beaucoup de visiteurs des réductions jésuites). Il doit exister des ateliers plus ou moins rudimentaires de charpenterie et d'ébénisterie dans les réductions. Un de ceux-ci est signalé dès 1556 dans un village non loin d'Asunción (3). Il y a peut-être aussi des forges (4). De plus, c'est à la fin du 16ème siècle que doivent apparaître dans les réductions la charrue et les bœufs. En 1598 une ordonnance d'Hernandarias rend obligatoire leur introduction dans les villages de *Guarani* (5).

B. Le poids de la colonisation.

Les Ordonnances du Gouverneur Ramírez de Velasco donnent une image pitoyable des villages en 1597.

(1) «Petición» Alonso, *cacique principal* de Tobatí, Asunción, 26 juin 1602, ANA, S.H., vol. 45, n. 2, fol. 15.

(2) Ordonnances de 1597, art. 42, p. 59.

(3) Díaz de Guzmán signale qu'en 1556 le Gouverneur Irala occupait les Indiens d'un village de la région d'Asunción à fabriquer des planches et d'autres œuvres de charpenterie destinées à la construction de la cathédrale. *La Argentina*, p. 212.

(4) Comme celle signalée déjà en 1611 à Itá. Luis Bolaños à Garci Venegas, *procurador* d'Asunción, 24 octobre 1611, in Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, pp. 340-341.

(5) Ordonnances de 1598, art. 26, p. 379.

... Beaucoup d'Indiens n'y trouvent pas de quoi subsister... il y a beaucoup de pauvres, veuves et orphelins... les Indiens qui servent dans les villes vont nus parce qu'ils sont les plus pauvres et misérables (1).

Sans doute cette pauvreté est-elle due, pour une bonne part, aux innombrables travaux et services qui sont exigés alors des Indiens.

« Dans cette province il n'y a pas de règles dans le travail des Indiens ; les *encomenderos* s'en servent de manière désordonnée, les occupant toute l'année ; même les dimanches et jours fériés ils les utilisent dans leurs travaux et exploitations, aussi bien dans leurs villages que dans les villes...

D'occuper [les indigènes à la mita] toute l'année entraîne de notables inconvénients pour les Indiens, qui manquent quotidiennement des choses nécessaires à la vie humaine ; leurs femmes et fils restent au village alors qu'eux sont dans les maisons des *encomenderos*, ce qui cause un grand scandale et tort au saint mariage... » (2).

A quels genres de travaux les *Guarani* étaient-ils astreints ? Les ordonnances d'Irala de 1556 permettaient à l'*encomendero* d'utiliser les *mitayos* (Indiens mâles adultes).

« ... dans la construction et réparation de ses maisons, dans la culture de ses champs et l'élevage de son bétail, dans la chasse et la pêche et dans les autres activités productives qu'il peut y avoir dans ce pays... (3).

(1) « ... muchos de los Indios... por no tener en ellos bastantemente el sustento... hay en ellos muchos pobres, viudas y huérfanos... los Indios que sirven a las ciudades que están pobladas están desnudos las carnes de fuera por ser la gente más pobre y miserable... » Ordonnances de 1597, art. 10, 11, 12, p. 55.

(2) « ... en esta gobernación no hay orden ni tasa en el trabajo de los Indios ; y los dichos encomenderos se sirven dellos con gran desorden ocupándoles todo el año y aún los días que la santa madre iglesia manda guardar los hacen trabajar en sus labores y granjerías, así en sus pueblos como en las ciudades que están pobladas...

ocupándoles todo el año de que se siguen notables inconvenientes que se experimentan cada día pasando necesidades en las cosas convenientes a la vida humana ; y las mujeres y hijos que quedan en los pueblos y ellos en las casas de los encomenderos con grande escándalo y menoscabo del santo matrimonio... » *Ibid.*, art. 7, 8, pp. 54-55.

(3) « ... [los mitayos] han de ser y sean obligados a servir a las personas a quien fueren encomendados en sus edificios, labores y reparos labranzas y crianzas, cazas y pesquerías y otras granjerías que en la tierra se puedan tener... » *in* Susnik, *El Indio*, p. 66.

Elles laissaient donc une grande liberté à l'*encomendero* qui pouvait exiger à peu près tous les travaux qu'il voulait de ses subordonnés indigènes dans leurs villages et hors de ceux-ci. Certains de ces travaux étaient fort malsains, comme, par exemple, le maniement de «petits moulins à blé à main... travail qui a entraîné une grande perte d'indigènes... » (1) ou le transport de fardeaux (2).

Les *mitayos* étaient, de plus, conscrits par les gouverneurs pour accomplir du service militaire (3), des travaux publics (construction de chemins, ponts par exemple), ou pour aller cueillir le *maté* (le célèbre thé du Paraguay) ou la *garavata* (qui servait à faire des cordes) dans les forêts (4).

Le travail forcé n'était pas épargné aux femmes qui étaient employées quatre jours par semaine à filer du coton, comme il a été dit plus haut.

Depuis l'ouverture de communications sûres avec le Pérou et le Tucumán en 1573 (avec la fondation de Santa Fe et Córdoba), le Paraguay était sorti de son autarcie économique et s'était mis à exporter ses produits, principalement des vins et des sucreries. Ce qui s'était naturellement répercuté sur les *Guarani* qui effectuaient, de gré ou de force, l'essentiel du travail manuel du Paraguay.

Il est important de remarquer que les travaux effectués pour les *encomenderos* n'avaient encore en aucun cas l'aspect d'échanges marchands ou de travail salarié. Malgré la présence de coercition, ils étaient régis par la logique de la réciprocité que les *Guarani* parvinrent à imposer aux Espagnols (5). L'introduction de l'*encomienda* en 1556, nous l'avons dit, fit violence à la culture *Guarani* parce qu'elle introduisit des rapports économiques qui renversaient complètement le sens traditionnel du flux des dons entre

(1) «... molinillos de mano... de cuyo trabajo ha redundado mucha pérdida de naturales... ». Ordonnances de 1597, art. 23, p. 57.

(2) *Ibid.*, art. 19, p. 56.

(3) Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, p. 324.

(4) Ordonnances de 1598, art. 10, p. 374, 20, p. 378, 27, p. 380.

(5) Cette réciprocité n'était pas prévue dans les législations espagnoles sur l'*encomienda*. Peut-être que les Espagnols l'acceptèrent se souvenant de pratiques de réciprocité alors en vigueur dans les campagnes espagnoles.

chefs et sujets : pour les Indiens le chef était celui qui devait donner le plus, pour les Espagnols il était celui qui devait recevoir le plus. Il n'empêche que le principe de la réciprocité se maintint dans le sens où le service des Indiens aux *encomenderos* s'insérait dans un ensemble de relations personnelles, familiales, de longue durée et dépassant la sphère purement économique. Il constituait, au moins dans l'esprit des *Guarani*, «un épisode momentané dans une relation sociale continue» pour reprendre les termes de Sahlins (1).

Ceci apparaît dans plusieurs documents qui furent produits pour protester contre les Ordonnances d'Alfaro (1611), et qui semblent bien exprimer à la fois l'opinion des Indiens et celle des *encomenderos* ; Alfaro voulait remplacer l'*encomienda* telle qu'elle fonctionnait alors par un système purement marchand de travail salarié des *Guarani* associé d'un tribut («taxe») en produits payable par ceux-ci aux *encomenderos*. Les Indiens d'Itá furent appelés à se prononcer sur ces lois et ils déclarèrent alors :

qu'en aucun cas ils ne veulent accepter cette taxe à ce travail salarié, mais qu'ils préfèrent continuer ce qu'eux-mêmes et leurs ascendants ont [toujours] fait à savoir assister leurs *encomenderos* au nom de *la bonne volonté, l'amour et la parenté* qui les lient mutuellement, et parce que ceux-ci leurs donnent des produits de leurs récoltes et d'autres choses qu'ils ont, ce qui ne se produira pas lorsqu'ils loueront leurs services (2).

Ces propos furent, il est vrai, provoqués et transcrits par des Espagnols qui voulaient l'appui des *Guarani* dans leur cause ; ils ne révèlent donc sans doute que l'aspect positif de ce que ceux-ci pensaient de l'*encomienda*, non l'aspect négatif. Néanmoins ils indiquent clairement que dans l'idée

(1) *Stone Age*, pp. 185-186.

(2) «... de ninguna manera quieren ni es su voluntad aceptar la dicha tasa y jornal sino servir como hasta aquí lo han hecho y hicieron sus antepasados, acudiendo a sus encomenderos por *la voluntad, amor y parentesco* que les tienen, y porque los dichos encomenderos se la tienen a ellos, y que de las cosechas y de lo que tienen les dan, lo que no harán con ellos los que los alquilarán... » (c'est nous qui soulignons). Témoignage des habitants d'Itá, devant le Général Francisco Gonzalez de Santa Cruz et en présence du Curé franciscain Juan de Córdoba, dans un «Testimonio de los autos... », avril-mai 1614, fol. 3 v., AGI, Charcas, leg. 33.

des Indiens le service aux *encomenderos* et leur contre-partie étaient des «dons et contre-dons», basés sur des relations générales d'amitié et de parenté et non sur un marchandage.

Un autre texte, émanant de représentants des *encomenderos*, est encore plus clair :

... jamais depuis que ces provinces se peuplèrent [!] ... les dits Indiens et leurs ascendants ne payèrent de taxe. Ils ont seulement effectué un certain service pour les dits *encomenderos*, pendant quelques mois de l'année, *n'appelant ni ne considérant celui-ci un service, mais disant qu'ils le faisaient au nom de l'amitié et de la parenté*, et qu'ils venaient pour que les *encomenderos* leur donnent quelque chose à rapporter à leurs maisons ; ce que les *encomenderos* ont effectivement fait. Ceux-ci leur ont donné de grandes récompenses, les ont fait évangéliser à leurs frais. Et mettant un *poblero* [dans les villages des Indiens] pour rendre ceux-ci industriels et leur apprendre à vivre de manière policée, *ils leur ont donné des bœufs, des outils et tout ce qui est nécessaire pour les semences, des églises, des maisons et des ornements..., des médecines et tout ce qu'il faut pour la guérison de leurs maladies...* (1)

La seconde partie de cette citation est importante parce qu'elle révèle l'existence d'une organisation qui préfigure celle qui allait s'établir dans les réductions jésuites et l'ensemble des missions périphériques de l'Amérique espagnole. Elle indique que, si plusieurs techniques et productions européennes furent adoptées spontanément par les *Guarani*, par exemple les animaux de basse-cour ou les haches de fer, d'autres, particulièrement lorsqu'elles s'éloignaient des habitudes culturelles indigènes (charrues, bœufs, tissage) furent imposées dans les villages par les *encomenderos*. Ceux-ci four-

(1) «... [en] las dichas provincias desde que se poblaron... los dichos Indios y sus ascendientes nunca han tenido ni pagado tasa ; sino que se han contentado con cierto servicio que hacen a los dichos *encomenderos* en algunos meses del año *no llamándolos los susodichos servicios ni teniéndolo por tal sino diciendo que lo hacían por vía de amistad y parentesco* y que iban a que les diesen algo para llevarlo a sus casas ; como efectivamente lo han hecho y hacen los dichos *encomenderos* ; dándoles muy grande recompensa como es dándoles doctrina a su costa ; y teniendo un *poblero* español que les industrie y enseñe en policía, y dándoles *bueyes, herramientas y todo lo demás necesario para las sementeras, y dándoles yglesia y casas y ornamentos, proveyéndoles así mismo de medicinas y lo demás necesario para la cura de sus enfermedades...* » (C'est nous qui soulignons). *Alegatos* devant le Conseil des Indes, présenté par Bartolomé Fernández et Pedro de Toro, Madrid, 23 mars 1618, in Gandía, *Alfaro*, p. 511.

nirent les nouveaux produits et outils et, s'aidant des *pobleros*, instruisirent les Indiens à s'en servir. Une partie importante sans doute de ces productions était au profit des *encomenderos* (1), mais (le texte ci-dessus le suggère) une part revenait aux Indiens. Les détails manquent mais il apparaît clairement que la «modernisation», c'est-à-dire l'augmentation de la productivité, des villages *Guarani* se fit, au moins partiellement, dans le cadre des rapports d'autorité-réciprocité qui existaient entre *encomenderos* et Indiens. Nous verrons que le fameux «système communautaire» des réductions allait s'axer autour de rapports semblables entre le curé et les Indiens.

Cette citation révèle aussi l'existence, dès cette époque, d'une économie dualiste dans les villages. On peut distinguer en effet dans ceux-ci : un secteur privé, dans lequel se continuent les productions traditionnelles d'auto-subsistance effectuées par les Indiens dans le cadre des lignages (chasse, pêche, cueillette, horticulture) ; et un secteur de productions effectuées dans le cadre des relations de réciprocité qui lient l'*encomendero* à ses «sujets» *Guarani* ; selon les ordonnances de 1597 de Ramírez de Velasco, les Indiens devaient travailler quatre jours par semaine dans les productions de l'*encomendero* et deux jours dans les leurs particulières (2). On retrouvera deux secteurs semblables dans les réductions franciscaines et jésuites à partir du début du 17^{ème} siècle, avec la même répartition du temps quatre jours-deux jours entre les deux secteurs.

(1) Cf. la pauvreté des villageois *Guarani* à cette époque. *Supra*, p. 102-104. Le tissage profitait sûrement avant tout aux *encomenderos*. Ordonnances de 1597, art. 42.

(2) «Ordeno y mando que todos los vecinos de las ciudades desta gobernación no se sirvan de los dichos encomendados más de tan solamente cuatro días cada semana que sean y se entiendan los lunes, martes, miércoles y jueves..., y los viernes y sábados dejen a los dichos Indios y a sus mujeres y hijos atender en la labor y beneficio de sus chacaras y sementeras para su sustento, y que se visitan... ». Art. 7. Cf. art. 42 qui prévoit la même règle pour le filage de coton par les femmes.

TROISIEME PARTIE

LA NAISSANCE D'UNE THÉOCRATIE
(1600-1620)

LA NAISSANCE D'UNE THÉOCRATIE (1600-1620)

A la fin du 16ème siècle, les réductions du Paraguay ne réalisaient encore qu'imparfaitement le modèle de la mission périphérique, tel qu'il allait se répandre aux 17ème et 18ème siècles dans toute l'Amérique espagnole. Ce fut entre 1600 et 1620 environ que le modèle s'acheva. La transformation qui eut lieu alors consista fondamentalement en l'accroissement de l'influence des curés (dont certains ne sont plus franciscains) qui finissent par se substituer complètement aux *encomenderos* et aux *pobleros* dans le gouvernement des villages. A l'origine de ce processus, il y a principalement quatre événements : l'augmentation du nombre d'ecclésiastiques disponibles pour le travail parmi les Indiens, le Synode et les Ordonnances de 1603, les lois d'Alfaro de 1611-1618 et la création par les Franciscains, à partir de 1606, des premières réductions gouvernées exclusivement par des religieux, dans la région du Paraná. En traitant de ces événements, nous mettrons en évidence le rôle que joua l'omniprésent Gouverneur Hernandarias.

Chapitre VII

LES CURÉS SE SUBSTITUENT AUX ENCOMENDEROS

LE GOUVERNEUR HERNANDARIAS. SES RELATIONS PARTICULIÈRES AVEC LES FRANCISCAINS.

On ne peut comprendre l'histoire des réductions du Paraguay sans connaître un peu Hernandarias, ce personnage qui eut une «énorme gravitation» (1) dans la formation de ces villages et qui occupa une place centrale dans l'histoire générale du Río de la Plata à la fin du 16ème siècle et au début du 17ème (2).

Né en 1560, Hernando Arias de Saavedra, tel était son nom entier, s'affirma très tôt par ses qualités militaires et humaines, comme un élément indispensable dans les principales entreprises de colonisation de la fin du siècle, en par-

(1) Raúl A. Molina, *Las reducciones franciscanas y jesuíticas. La enorme gravitación de Hernandarias en su fundación y legislación*, Buenos Aires, 1948.

(2) Il existe deux bonnes biographies d'Hernandarias sur lesquelles cette partie du chapitre VII est basée : Raúl A. Molina, *Hernandarias. El hijo de la tierra*, Buenos Aires, 1948. Carlos M. Aranguren, *Hernandarias, primer gran estanciero criollo del Río de la Plata*, Paraná, 1963.

ticulier dans les campagnes de pacification d'Indiens et dans les fondations de villes dans ce qui est aujourd'hui l'Argentine. Il gouverna le Paraguay, avec des interruptions, de 1592 à 1618.

Quoique créole, il joua un rôle important dans le renforcement du pouvoir métropolitain dans le Río de la Plata. Son accession au pouvoir marqua la fin du régime des *adelantados*, seigneurs féodaux qui, autant qu'ils l'avaient pu, avaient gouverné le Paraguay comme un domaine privé, et le remplacement de ceux-ci par des gouverneurs, qui étaient des fonctionnaires de la couronne disposant de bien moins d'autonomie. Hernandarias se montra un gouverneur particulièrement dévoué au Roi. Il mit tout son poids pour obtenir, par exemple, que les habitants de Buenos Aires exécutent des lois royales fort impopulaires visant à fermer leur port au commerce. De même il fit exécuter, comme nous le verrons plus loin, les ordonnances du *Visitador* Alfaro tout aussi impopulaires, malgré les réserves que lui-même avait à l'égard de celles-ci.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre les efforts — qui apparaîtront dans les pages suivantes — qu'Hernandarias fit pour restreindre l'influence des *encomenderos* et augmenter celle des ecclésiastiques. Cette action s'inscrivait dans une politique constante de la Couronne. Celle-ci s'était efforcée, depuis le début du 16^{ème} siècle, de diminuer dans toute l'Amérique le pouvoir que les *encomenderos* avaient sur les Indiens, aussi bien pour protéger les sujets indigènes du roi contre une oppression anti-chrétienne et anti-économique que pour empêcher que les *encomenderos* deviennent des féodaux trop puissants et ingouvernables.

Hernandarias travailla main dans la main avec l'Église, qui était en Amérique un autre instrument du pouvoir royal (en vertu du *Patronato Real*), qu'il aida à s'implanter pour la première fois solidement dans ces régions (1). Il eut des

(1) Pour une histoire de l'Église dans le Río de la Plata voir : Rómulo D. Carbia, *Historia eclesiástica del Río de la Plata*, 2. t., Buenos Aires, 1914. Cayetano Bruno, *Historia de la Iglesia en la Argentina*, t. I, Buenos Aires, 1966, t. II, Buenos Aires, 1967.

relations spécialement proches avec les Franciscains qu'il préférait aux autres ordres religieux (1). Il est significatif que, alors au faîte de son pouvoir, il choisit un couvent de Frères Mineurs pour y faire une retraite de Semaine Sainte (2). Les Franciscains l'appuyèrent politiquement tout au long de sa carrière (3). De son côté, dans sa correspondance avec le Roi, il ne cessa de louer ces religieux, et de demander l'envoi de nouveaux contingents (4). Il leur fournit une aide matérielle importante (5) et l'on sait que sa veuve leur laissa des biens considérables. Et, comme nous le verrons, il apporta un soutien décisif aux Franciscains dans la création de nouvelles réductions *Guarani*.

Hernandarias était d'autant mieux placé pour s'attaquer au pouvoir des *encomenderos* et, en même temps pour «réduire» les Indiens, que la considérable fortune qu'il amassa (qui en fit l'homme le plus riche du Río de la Plata selon Aranguren) ne fut pas basée sur l'*encomienda* et les indigènes, mais sur l'exploitation du bétail bovin, dont il fut un des grands promoteurs dans le Río de la Plata, ainsi que sur le travail d'esclaves noirs dont il possédait plusieurs dizaines. Son désintéressement à l'égard des indigènes, ajouté à sa valeur militaire, lui valurent d'être profondément respecté par les *Guarani* qui lui portaient à la fois «beaucoup de crainte et d'amour» et l'appelaient «notre père» (6).

(1) Cf. par exemple : lettre au Roi, 28 juillet 1916, in RBNB, t. II, janv.-mars 1938, n. 5, p. 46.

(2) Hernandarias au Roi, Buenos Aires, 5 juin 1606, in RBNB, t. I, janv.-mars 1937, n. 1, p. 112.

(3) Voir en particulier : «relación» du Definitorio de la Custodie d'Asunción au Roi, 23 février 1606, in Oro, *Fray Luis*, pp. 166-167. Hernandarias au Roi, 10 septembre 1628, in Molina, *Hernandarias*, p. 521.

(4) Correspondance avec le Roi, publiée in RBNB 1937, 1938. Voir aussi : «Certificación dada por Hernandarias sobre los servicios hechos a S.M. durante 40 años en aquellas provincias por los religiosos de la Orden de San Francisco», 27 décembre 1622, in Gandía, «Orígenes», pp. 57-58.

(5) *Infra*, appendice III, p. 269.

(6) «nuestro padre», Hernandarias au Roi, 4 mars 1627, in Molina, *Hernandarias*, p. 520, «... tiene ganada tan grande opinión entre ellos y le tienen tan gran temor y amor...» «Manuel de Frías au Roi, 1614-1615, in CCBA, p. 366.

LA MULTIPLICATION DES CURÉS D'INDIENS

La concentration des *Guarani* dans les premières réductions du Paraguay à la fin du 16ème siècle permit la formation des premières paroisses permanentes d'Indiens, les *doctrinas* (1). Les faibles effectifs de l'Ordre franciscain et de l'Eglise paraguayenne en général (2) empêchèrent cependant à cette époque l'établissement de curés ou *doctrineros* résidant dans ces paroisses. Celles-ci n'étaient l'objet que d'attentions épisodiques, comme nous l'avons vu, de la part de quelques Frères Mineurs qui demeuraient dans le couvent d'Asunción.

A partir des toutes dernières années du 16ème siècle, le nombre d'ecclésiastiques disponibles pour l'administration des Indiens augmenta notablement. Nous avons vu que deux contingents de Franciscains parvinrent dans le Río de la Plata en 1597 et 1602 et plusieurs de ces Frères, comme Juan de Córdoba, Luis Gamez ou Alonso Velázquez se consacrèrent intensivement au travail missionnaire (3). En 1599 l'Evêque Vasquez de Liaño parvint à Asunción accompagné de quelques prêtres séculiers, et surtout il fit accéder alors à la prêtrise plusieurs séculiers créoles (4). Ceux-ci, grâce à leur connaissance parfaite de la langue *Guarani*, allaient pouvoir également se consacrer aux Indiens. En 1607 enfin commença l'afflux des Jésuites au Paraguay, qui, deux ans plus tard, commencèrent leurs fameuses réductions (5).

On sait qu'à partir de 1600 environ des prêtres furent établis de manière permanente dans des *doctrinas*, particulièrement dans celles qui se trouvaient dans la région d'Asunción (6). A la suite de décisions du Gouverneur Ramírez de Velasco (7) et de l'Evêque, un seul village fut confié aux Franciscains (Itá), les autres étant attribués à des prêtres sé-

(1) «Información» de 1618, pp. 61, 65, 66, 70, 73 etc...

(2) En 1581 par exemple il n'y avait à Asunción que quelques prêtres «... tan viejos que no van por los muertos a sus casas sino que se los traen a la Iglesia...». «Relación» Juan de Rivadeneyra, 1581, in DHG, t. I, p. 78.

(3) *Infra*, appendice II, p. 265.

(4) Cárbia, *Historia*, I, p. 48.

(5) Hernández, *Organización*, t. I, p. 7.

(6) Aguirre, «Diario», t. III, p. 89. Hernandarias au Roi, 4 mai 1607, in RBNB, t. I, n. 1, 1937, p. 132.

(7) Ordonnances de 1597, art. 5.

culiers (1). Parmi ceux-ci se détache la figure de Hernando de la Cueva qui semble avoir eu, plus que les autres, les qualités de chef-chamane *Guarani*. Ce prêtre joua un rôle important dans la fondation des réductions franciscaines et jésuites du Paraná, dans celles du haut Jejuy et fut curé de Yaguarón dès 1600 (2).

Le remplacement des Franciscains par des séculiers s'explique comme une application d'une politique générale de la Couronne espagnole, qui dans l'ensemble de l'Amérique, décréta la substitution des séculiers aux réguliers dans les villages indiens dès la seconde moitié du 16^{ème} siècle (3). Mais la prépondérance du clergé séculier dans les villages *Guarani* fut, il est important de le remarquer, de courte durée et prit fin dès 1610 avec la création des réductions franciscaines et jésuites dans le Paraná (4), et celles de la Compagnie de Jésus au Sud et à l'Est du Haut-Paraná. A partir de 1625 environ, la majorité des Indiens «réduits» du Paraguay se trouvait dans les villages jésuites, les plus nombreux et les plus peuplés ; et le nombre des *Guarani* résidant dans les établissements franciscains fut, sauf dans les deux premiers tiers du 18^{ème} siècle, supérieur au nombre de ceux qui étaient dans les villages administrés par des séculiers (5).

(1) En 1599, l'Évêque Vazquez de Liaño retira aux Franciscains l'administration d'Altos, Yaguarón, Ipané, Guarambaré et Atirá, pour y mettre des séculiers. «Información» de 1618, p. 66. Selon d'autres documents il ne semble pas cependant qu'il y eut de *doctrineros* établis de manière permanente à Ypané et Guarambaré avant 1612. Garci Venegas à Luis Bolaños, Asunción, 24 octobre 1611, in Aguirre «Diario», t. II, 2^{ème} partie, p. 340. «Carta Anua», Diego de Torres, S.J., 8 avril 1614, in DHA, XIX, p. 273.

(2) Aguirre, «Diario», t. II, 2^{ème} partie, p. 335 ; t. III, p. 89. *Infra*, p. 134. On connaît le nom de quelques séculiers qui furent à cette époque dans les réductions : Pedro de Sierra Rón, Francisco de Saldivar, Peralta, Romero, Pedro de Céspedes et Pedro González de Santa Cruz. Hernandarias au Roi, in RBNB, I, N. 1, 1937, p. 132. Aguirre, «Diario», t. II, 2^{ème} partie, p. 344, «Información» de 1614, p. 561, «Información» de 1618, p. 64. Molina, *Hernandarias*, pp. 253, 296.

(3) Gibson, *Spain*, pp. 77-78.

(4) *Infra*., chap. VIII.

(5) Voir cadres démographiques de l'Appendice V. Mörner, *Actividades*, pp. 42-43, 148. La prépondérance des *Guarani* sous administration franciscaine à la fin du 18^{ème} siècle provient de ce que les Frères Mineurs reprirent une bonne partie des villages jésuites après l'expulsion de la Compagnie de Jésus en 1767.

Comment expliquer que la politique générale de sécularisation des *doctrinas* fut si peu appliquée au Paraguay ? La cause immédiate réside dans les nombreuses recommandations faites au Roi par Hernandarias et d'autres hauts fonctionnaires en faveur des *doctrineros* franciscains et jésuites (1). Mais la raison profonde se trouve sans doute dans le fait que les Franciscains charitables et humbles, et les Jésuites disciplinés, réalisaient mieux que la moyenne des séculiers le type du bon chef-chamane *Guarani*. Donc leur autorité était la mieux acceptée par les Indiens dont ils étaient les pacificateurs les plus efficaces. Ce qui est exprimé par exemple dans une lettre du Gouverneur Manuel de Frías qui affirme que les Franciscains sont les religieux dont l'action parmi les Indiens «a porté et porte le plus de fruits et qui sont le plus respectés et aimés des Indiens» (2). Hernandarias parle du «profond amour et affection» que portent aux Frères Mineurs les Indiens «qui demandent et exigent ces Pères, et nuls autres, comme curés» (3). On trouve les mêmes témoignages au sujet des Jésuites, qui en vertu de leur opposition à l'*encomienda* avaient sans doute la cote maximum auprès des *Guarani* (4).

LE SYNODE ET LES ORDONNANCES DE 1603

En octobre 1603 se tint à Asunción le premier synode diocésain du Río de la Plata. Dominée par les Franciscains, cette réunion eut pour objet central les Indiens et leur évan-

(1) Correspondance Hernandarias au Roi in RBNB, 1937, 1938. Alfaro au Roi, 24 novembre 1611 et 15 février 1613, in Gandía, *Alfaro*, p. 450 et Pastells, *Historia*, t. I, p. 238.

(2) «... atento a ser los que... más fruto han hecho y hacen, y a quien más respetan y aman los dichos Indios...» Lettre au Roi, Madrid 1617-1618, in CCBA, II, p. 75.

(3) «... ha nacido en ellos un verdaderísimo amor y afición, tanto que siempre piden y pretenden que los dichos padres los doctrinen y no otros... ». «Certificación», 26 août 1618, in Gandía, «Orígenes», p. 58. Hernandarias ajoute que les Indiens de Yaguarón, village de séculiers, viennent de lui faire une telle demande.

(4) On en trouve de très nombreux exemples dans les «Cartas anuas» qui doivent sûrement refléter au moins partiellement la vérité, malgré leur origine jésuite. In DHA XIX, XX.

gélisation (1). Le résultat des discussions fut incorporé dans des «constitutions» qui, au moins jusqu'au synode prochain (qui se tint en 1631), servirent de règlement de base aux *doctrineros* des villages *Guarani*.

Plusieurs de ces dispositions visaient à limiter l'influence des *encomenderos* et des *pobleros* sur les Indiens et à augmenter celle des *doctrinantes*. L'une d'elles «supplie» le Gouverneur de faire «réduire dans des lieux commodes» les Indiens que les *encomenderos* gardent dispersés en divers endroits pour servir leurs intérêts particuliers (2). Un autre article interdit aux *encomenderos* d'occuper les Indiens les jours fériés, et les *fiscales* à aucun moment (3). Les *encomenderos* ne doivent pas gêner la liberté de mariage des Indiens (4). Une constitution est très sévère à l'égard des *pobleros* et demande que ceux-ci soient châtiés avec rigueur s'ils ne réforment pas leurs «mœurs scandaleuses» (5). Cela était un coup dur porté à l'autorité des *pobleros* (donc des *encomenderos*), puisque celle-ci était, comme nous l'avons vu, partiellement basée sur des relations sexuelles et de concubinage avec des Indiennes (6).

Le Synode ordonna aussi le payement, chaque année, par les *encomenderos* d'un stipende d'un *peso de ocho reales* au curé par Indien (7). On sait que les séculiers en bénéficièrent, mais cette disposition ne fut jamais appliquée, en tout cas jusqu'à la seconde moitié du 18^{ème} siècle, en ce qui

(1) Elle fut convoquée par Martín Ignacio de Loyola, franciscain qui venait d'être nommé Evêque du Río de la Plata. On sait qu'elle reçut la participation active de deux autres éminents Frères Mineurs : Juan de Escobar, custode de l'ordre et Luis Bolaños qui, au Paraguay, avait de loin la plus grande expérience du travail missionnaire et des réductions. Il n'y avait qu'un Jésuite au Synode, mais de nombreux séculiers y participèrent, dont certains, comme Hernando de la Cueva, avaient une bonne expérience des réductions. Les actes du Synode ont été publiés in F. Mateos, S.I., *El primer concilio del Río de la Plata*, tiré-à-part de *Missionalia Hispanica*, an XXVI, N. 78, 1969, pp. 82-105 (Désigné désormais comme «traslado» de 1603).

(2) «... suplicamos, al muy ilustre Gobernador los mandase reducir à partes cómodas... », *Ibid.*, p. 90.

(3) *Ibid.*, pp. 91, 99.

(4) *Ibid.*, pp. 97, 98.

(5) *Ibid.*, p. 100. *Supra*, p. 96.

(6) *Supra*, p. 97.

(7) «Traslado» de 1603, p. 92.

concerne les Franciscains (1), et une somme réduite fut payée aux Jésuites à partir de 1610 (2).

Le respect des lois et règlements n'était pas la caractéristique principale du Paraguay au début du 17^{ème} siècle, surtout s'ils émanaient d'une assemblée ecclésiastique. On peut supposer cependant que les décisions du Synode ne restèrent pas lettre morte grâce à l'usage qui fut fait de la confession pour en renforcer l'efficacité, et grâce à l'appui du Gouverneur Hernandarias.

A l'époque du Synode, l'Evêque Ignacio de Loyola rédigea une «Instruction pour les confesseurs» qui obligeait ceux-ci à être très sévères envers les *encomenderos*, *pobleros* et d'autres Espagnols en relation avec les Indiens, qui ne se conformaient pas aux décisions synodales et qui avaient d'autres comportements anti-chrétiens envers les indigènes (3). Ce moyen de pression morale fut renforcé par une constitution du Synode qui réservait à des confesseurs de grande droiture, recevant pour cela une autorisation spéciale de l'Evêque, l'examen des *encomenderos*, *pobleros* et d'autres Espagnols aptes à être facilement «en situation de péché» dans leurs rapports avec les Indiens (4).

L'autorité des décisions du Synode fut accrue d'autre part par la présence à cette assemblée, comme «consultant», du Gouverneur Hernandarias. Celui-ci, quelques semaines après la clôture du Synode, édicta des ordonnances qui pro-

(1) «Certificación» Fray Luján de Medina, Asunción, 19 mars 1612, in Gandía, *Alfaro*, p. 456. Gabriel de la Anunciación au Roi, 12 juin 1605, AGI, Charcas, 145, fol. 1. Fray Sebastián Lozano au Roi, 24 avril 1611, AGI, Charcas, 27, fol. 1. Hernandarias au Roi, 15 août 1615, in RBNB, t. I, oct.-déc. 1937, N. 4, pp. 787-788. «Noticias» Gouverneur San Just au Vice-roi du Pérou, Asunción, 27 mai 1760, MCA. I-28, 34, 23, fol. 4.

(2) Qui provenait du trésor royal puisque la majorité des Indiens des réductions jésuites n'avaient pas d'*encomenderos*. Mörner, *Actividades*, p. 35.

(3) «Instrucción para los confesores del obispado del Río de la Plata acerca de las cosas en que suele haber más peligro, y dificultad, dada y mandada guardar por el Reverendísimo Señor Don Fray Martín Ignacio de Loyola, Obispo del dicho Obispado». Publié in Ore, *Rituale*, pp. 412-415. On doit à Bartomeu Melià d'avoir mis en lumière, commenté et partiellement reproduit cet important document dans «Textos sociales de la primitiva iglesia paraguaya», *Acción*, N. 2, an 1, troisième époque, Asunción, juin 1969, pp. 3-6.

(4) «situaciones de pecado», *ibid.*, p. 4. «Traslado» de 1603, p. 97.

longeaient les constitutions synodales (1). Ces lois rendaient obligatoire la création de réductions ainsi que le paiement du stipende au curé, limitaient le travail que les *encomenderos* pouvaient demander aux Indiens, déterminaient les catégories de personnes astreintes au service personnel. Elles ordonnaient la punition des *encomenderos* empêchant les Indiens de se marier librement ou séparant la mère de ses enfants ou le mari de sa femme. Elles décrétaient de plus des inspections des villages indiens tous les deux ans par des *visitadores* nommés à cet effet par les municipalités espagnoles (2).

LES ORDONNANCES D'ALFARO

Le coup le plus sérieux porté au pouvoir des *encomenderos* dans les réductions fut donné par les Ordonnances d'Alfaro édictées à Asunción en 1611 et révisées par le Conseil des Indes en 1618 (3). Francisco de Alfaro était un fonctionnaire de haut rang (*oidor*) qu'un ordre royal envoya au Paraguay (4) pour :

porter remède aux mauvais traitements qu'y reçoivent les indigènes... [victimes] d'oppressions et de vexations très grandes et intolérables de la part des *encomenderos*, qui s'en servent dans leurs maisons et exploitations agricoles, les occupent sans cesse..., les déplacent d'une terre à une autre... leur font subir de grandes cruautés, qui ont été la cause de ce que beaucoup ont péri (5).

(1) « Ordenanzas de buen gobierno hechas por Hernandarias de Saavedra », Asunción, 29 novembre 1603, in Gandía, *Alfaro*, pp. 346-363 (« Ordenanzas » de 1603). La participation d'Hernandarias au Synode comme « consultor » apparaît dans le « traslado » de 1603, pp. 83-85.

(2) « Ordenanzas » de 1603, art., 1, 4, 5, 10, 12, 14, 24-27, 30.

(3) La meilleure version publiée, qui contient le texte de 1611 et la révision du Conseil des Indes de 1618, se trouve in RBNB, t. III, 3ème trimestre, 1939, n. 11, pp. 566-603.

(4) Il était *oidor* de l'*Audiencia* de Charcas, qui avait son siège dans ce qui est maintenant la Bolivie et dont dépendait le Río de la Plata. Il paraît avoir été honnête et dévoué à la Couronne. Gandía, *Alfaro*.

(5) « ... para que se remedien los agravios que reciben los naturales... que son muy grandes e intolerables las molestias, agravios, opresiones y vejaciones que reciben los dichos Indios de sus encomenderos, sirviéndose de ellos en sus casas y granjerías, trayéndoles ordinariamente ocupados, y haciéndoles muchos malos tratamientos, y sacándolos de unas tierras a otras... y usando con ellos muy grandes crueldades, que han sido causa de que se han acabado y consumido muchos... » « Comisión al Presidente de Charcas para visitar el Paraguay », in Hernandez, *Organización*, t. II, p. 659.

Après une *visita* (tournée d'inspection) dans presque tout le Río de la Plata, Alfaro promulga, en octobre 1611, 85 articles qui allaient être durant toute l'époque coloniale un véritable code des Indiens au Paraguay. L'*Oidor* s'inspira sans doute d'un projet préparé par les Jésuites (1). Malgré l'opposition des colons, qui obtinrent que la Couronne y apporte en 1618 quelques modifications (2), ces ordonnances furent mises à exécution au moins dès l'époque du quatrième gouvernement d'Hernandarias (1614-1618) (3). Elles contenaient quantité d'articles qui eurent pour effet de transférer le pouvoir des *encomenderos* dans les villages indiens aux mains des curés.

Encore plus que les Ordonnances d'Hernandarias, les lois d'Alfaro attachaient une importance primordiale aux réductions conçues non seulement comme moyen de «civilisation» et de contrôle des Indiens, mais aussi pour protéger ceux-ci contre les mauvais traitements des *encomenderos* (4). L'exécution des réductions était réglementée en détail, ainsi que les moyens d'empêcher que celles-ci ne se désintègrent après leur création. Il était absolument interdit aux *encomenderos* de transformer ou déplacer des réductions formées, prérogative qui n'appartenait qu'au Vice-roi du Pérou ou à l'*Audiencia* de Charcas (5). Plusieurs articles réglementaient strictement le déplacement des Indiens hors des villages (6).

Alfaro introduisit au Paraguay des règles de ségrégation des Indiens plus poussées encore que dans le reste de l'Amérique (7), règles qui étaient dirigées en grande partie contre les *encomenderos*. Il était prohibé à ceux-ci, comme d'ailleurs à tout non-indien à l'exception du curé, de résider dans les réductions ou d'y avoir une maison (8). Les *enco-*

(1) Mörner, *Actividades*, p. 37.

(2) Gandía, *Alfaro*, chap. X, XI, XII.

(3) Hernandarias au Roi, 8 juillet 1617, in RBNB, t. II, janv.-mars 1938, N. 5, p. 53. Gandía, *Alfaro*, pp. 303-305.

(4) «... la buena doctrina y policía de los Indios, y poder ellos acudir con comodidad a sus obligaciones, y para que no sean agraviados, depende de que estén reducidos en pueblos... ». Art. 3.

(5) Art. 6.

(6) Art. 18-26, 34-36, 61 etc...

(7) Mörner, *La Corona*, pp. 134, 168, 169 etc...

(8) Art. 10-13.

menderos n'avaient pas le droit d'y dormir plus d'une nuit consécutive (1). Des «zones de sécurité» étaient établies autour des réductions, dans lesquelles il était interdit à tout étranger au village d'avoir des champs ou du bétail (2).

La durée du service personnel dû chaque année par les Indiens aux *encomenderos* fut réduite à un mois par an par le texte de 1611, temps qui fut porté à deux mois par la révision de 1618 (3). Le pouvoir des *encomenderos* fut aussi diminué par le fait que les Ordonnances d'Alfaro ne confiaient pas, contrairement aux lois précédentes l'exécution de leurs dispositions aux *encomenderos* eux-mêmes mais aux autorités civiles.

Surtout, les Ordonnances d'Alfaro portèrent le coup de grâce aux *pobleros* «principaux exécuteurs du tyrannique service personnel» (4) exigé des Indiens. Dans le texte de 1611, l'*Oidor* interdit catégoriquement que des Espagnols résident dans les villages «en tant que *pobleros*, majordomes, administrateurs ou à n'importe quel autre titre» (5). Alfaro en fit punir d'ailleurs plusieurs sur le champ à cause de «nombreux et graves délits», et beaucoup d'autres *pobleros* s'enfuirent alors (6).

(1) Art. 11.

(2) «Zonas de seguridad», Mörmér, *La Corona*, p. 169. Cf. *infra* pp. 172-173.

(3) Art. 61.

(4) «Principales executores de este tiránico servicio personal», Alfaro au Roi, 15 février 1613, in Gandía, *Alfaro*, p. 483.

(5) «... con el dicho título de poblero, (o) de mayordomo (o) administrador, ni con otro qualquier título que sea... », art. 13.

(6) «muchas y muy graves culpas», Alfaro au Roi, 15 février 1613, in Gandía, *Alfaro*, p. 483. Il est vrai que le Conseil des Indes, dans les modifications apportées en 1618, permit la réintroduction d'administrateurs laïques des Indiens. Ceux-ci se différenciaient cependant des anciens *pobleros* par le fait qu'ils devaient être nommés par le Gouverneur et non par les *encomenderos*, qu'ils avaient la juridiction de districts et non de villages, dans lesquels apparemment ils ne devaient pas résider, puisqu'il n'était pas fait exception pour eux aux règles de ségrégation. («Déclaration» de l'ordonnance 13). Et quelques années plus tard, en 1633, même ce type d'administrateurs fut interdit en conséquence de demandes qui émanaient à la fois de Jésuites et de Franciscains du Rfo de la Plata, qui se plaignaient des administrateurs qu'avaient mis dans leurs villages le Gouverneur du Paraguay Luis Céspedes Jeria (1629-1631). («Real Provisión», Audiencia de Charcas, La Plata, 11 octobre 1633, ANA, S.H., vol. 2, fol. 11-14).

Les Ordonnances renforçaient aussi le pouvoir des curés en accordant à ceux-ci la surveillance des élections qui devaient avoir lieu chaque année dans les réductions pour désigner les conseils municipaux indigènes (*cabildos*) que l'*Oidor* introduisit au Paraguay (1). Elles confiaient aux prêtres non seulement l'administration spirituelle des Indiens mais aussi le soin «de ce que les Indiens aillent travailler les terres, et aient des bœufs pour cela et qu'ils fassent des vêtements afin qu'en tout ils vivent de manière de plus en plus décente, policée et chrétienne» (2). Les lois d'Alfaro renforçaient ainsi notablement le rôle économique et «civilisateur» des *doctrinantes*. Enfin ces ordonnances fixaient à quatre-cent le nombre maximum d'«Indiens» (mâles adultes, *Indios*), qui pouvaient être administrés par un *doctrinero*, ce qui revenait à fixer un minimum au nombre de ceux-ci (3).

On sait qu'au moins dans la région d'Asunción, le processus de transfert aux curés de l'autorité exercée sur les villages par les *encomenderos* et *pobleros* s'accomplit très rapidement après la *visita* d'Alfaro. Déjà en 1612, le *Teniente de Gobernador* Pedro Sanchez Valderrama affirmait que :

... [les] Indiens... qui sont dans les réductions voisines [d'Asunción] n'ont plus d'ordre ni de manière d'effectuer leur service personnel que ceux que leurs donnent leurs *doctrinantes*, spécialement ceux de la réduction d'Itá [qui était aux mains des Franciscains] ... (4)

Il ne pouvait en être autrement. Les coups portés au pouvoir des *encomenderos* et des *pobleros* par Hernandarias, par le Synode de 1603 et surtout par Alfaro créèrent un vide

(1) Art. 55.

(2) «Las justicias y doctrinantes tengan particular cuidado de que se encaminen los Indios à labrar las tierras y tener bueyes para ello y hacer vestidos de manera que en todo se vaya introduciendo en decencia, policía y cristiandad». Art. 71.

(3) Art. 41.

(4) «... es tanta la libertad destes Indios que los que están en las reducciones circunvecinas no tienen más orden ni manera de hacer sus mitas que la que los doctrinantes dellos las dan, especialmente los de la reducción del Itá... ». Sanchez Valderrama parlait au nom des *encomenderos*. Lettre du 20 mai 1612, Asunción, in Gandía, *Alfaro*, pp. 463-464.

d'autorité dans les villages qu'il fallut immédiatement combler sous peine de nouvelles révoltes et d'effondrement de la colonie. Ceci ne put être fait que par les curés qui restaient les seuls Européens résidant dans les réductions.

Chapitre VIII

LE PARANÁ VAINCU : RÉDUCTIONS FRANCISCAINES ET JÉSUITES

Un autre facteur du renforcement du pouvoir des curés dans les villages Indiens fut la création, à partir de 1606, des réductions du Paraná. Les Franciscains et les Jésuites qui les fondèrent purent, en effet, soustraire pendant dix ans du service personnel les *Guarani* de ces réductions, en vertu d'une Cédule Royale de 1607 (1). Ils purent ainsi établir solidement leur emprise sur ces villages, sans interférence des *encomenderos*. Et lorsque les dix années furent écou-

(1) Celle-ci dispensait du tribut et de l'*encomienda*, pendant les dix premières années, les Indiens «réduits» sans l'usage des armes. «He tenido por bien que de los que se redujeren de nuevo a nuestra Santa Fe Católica y obediencia mía por sola la predicación del Evangelio, no se cobre tributo por tiempo de diez años, ni se encomienden». «Real Cédula» de 1607, publiée in Hernández, *Organización*, I, p. 511. Cette ordre fut incorporé dans les Ordonnances d'Alfaro (art. 69).

Que cette cédule fut appliquée dans les réductions franciscaines du Paraná ressort clairement de l'«información» de 1614 qui indique qu'alors seuls les *Guaraní* d'Asunción et des «provincias d'en haut» effectuaient le service personnel. Pp. 547, 550, 555, 556. En 1618 par contre les *Paranaes* «... de cada día vienen a esta ciudad a reconocer a sus encomenderos». «Información» de 1618, p. 67, cf. pp. 61, 62, 73, etc...

lées, les lois d'Alfaro empêchèrent ceux-ci de s'immiscer dans le gouvernement des religieux.

LES PROVINCIAS DU PARANÁ AVANT LES RÉDUCTIONS.

A la fin du 16ème siècle et au début du 17ème, on désignait par *provincias* du Paraná les régions comprises entre le Paraná moyen (la section de ce fleuve qui court d'Est en Ouest) et le Tebicuary. A l'Est de cette zone on distinguait parfois la *provincia* de l'Ivitirusú, située dans la région de l'actuelle Villa Rica (entre le Tebicuary-mi et le Tebicuary-guasú, voir carte n. 5) (1). Les occupants indigènes de ces régions, appelés parfois les *Paranaes*, étaient parmi les plus guerriers de tous les *Guarani*, particulièrement ceux qui vivaient sur les rives du Fleuve Paraná. Ils avaient renforcé leur puissance militaire par une extrême mobilité, grâce à leur force et dextérité dans le maniement du canoë (2).

(1) A une vingtaine de kilomètres au Sud Est de l'actuelle Villa Rica se trouve le Cerro de l'Ivitirusú qui, avec 800 mètres d'altitude, est la plus haute montagne du Paraguay. González, *Geografía*, pp. 22-23. Dans les documents du 16ème siècle la *provincia* de l'Ivitirusú ou Bitirusú est souvent mentionnée à cause de ses prétendues richesses minières. «Información de servicio» du *Factor* Pedro Dorantes, janvier-septembre 1566, in COR, p. 163 s. Montalvo au Roi, Asunción, 15 novembre 1579, in COR, pp. 338-339. Que la *provincia* ancienne de l'Ivitirusú se trouvait dans la région du moderne Cerro du même nom ressort clairement du fait que selon des documents de la fin du 17ème siècle c'est dans cette *provincia* que fut refondée Villa Rica en 1682 (au lieu qu'elle occupe toujours). Ramón I. Cardozo, *El Guairá, Historia de la Antigua Provincia, 1554-1676*. Buenos Aires, 1938, p. 157 s. De plus le *Tesorero* Montalvo dans une lettre au Roi du 23 août 1587, après avoir situé les montagnes de l'Acay à 20 lieues d'Asunción (environ 100 kilomètres, ce qui est tout à fait exact) écrit que «El Bitirusú» se trouve à 12 lieues (environ 60 kilomètres) «más adelante», ce qui mène à la région du moderne Cerro de l'Ivitirusú. In DHG, I, p. 144.

La *provincia* de l'Ivitirusú était parfois confondue dans celles du Paraná. Par exemple le lieu où Frère Juan de San Bernardo fut tué en 1599, et où allait être fondé Caazapá est indiqué comme faisant partie tantôt de la *provincia* de l'Ivitirusú, tantôt de celle du Paraná. Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, p. 334. «Información» de 1618 pp. 61, 66 etc...

Susnik distingue les *Guarani* qui occupaient la *provincia* de l'Ivitirusú de ceux qui vivaient entre le Tebicuary (et le Tebicuary-guasú) et le Paraná. Alors que ceux-ci étaient organisés en puissants *teko'a*, intégrant plusieurs *teii*, ceux-là apparemment vivaient dans les *teii* plus ou moins autonomes et isolés les uns des autres. *Apuntes*, pp. 103, 111.

(2) *Ibid.*, p. 113.

Ils étaient nombreux puisque, encore en 1610, malgré toutes les guerres contre les Espagnols, leur population s'élevait encore à 20.000 âmes (1).

Soumises à l'*encomienda* dès l'institution de celle-ci en 1556, les *Paranaes* ne supportèrent pas longtemps ce joug et déjà en 1559 un soulèvement général eut lieu, qui fut suivi par beaucoup d'autres (2). Les nombreuses expéditions militaires qui y furent envoyées par les Espagnols n'eurent aucun succès. Les populations de la *provincia* du Paraná réussirent à se soustraire presque complètement au service de l'*encomienda* (3). De plus ils prirent l'habitude d'attaquer les Espagnols qui voyageaient entre Asunción et ce qui est maintenant l'Argentine, perturbant sérieusement la communication entre le Paraguay et le reste du monde (4).

Plus graves encore pour les Espagnols furent les attaques des *Paranaes* contre la ville de Corrientes, fondée en 1588 à la pointe Sud-Ouest du territoire *Guaraní*. Pendant plusieurs décennies les *Paranaes* obligèrent les habitants de la nouvelle cité à être constamment sur le pied de guerre et entravèrent sérieusement le développement de celle-ci (5). En 1589 ils réussirent presque à détruire Corrientes qui fut sauvée *in*

(1) «Carta Anua», Diego de Torres, 6 juin 1610, *in* DHA, XIX, p. 44. Hermandarias au Roi, 4 mai 1607, *in* RBNB, t. I, N. 1 janv.-mars 1937, p. 133.

(2) Appendice I, p. 250.

(3) Luis Bolaños à Gregorio de Osuna, 20 mai 1624, *in* Oro, *Fray Luis*, p. 117.

(4) Ce qu'ils firent par exemple au temps de l'administration de Felipe de Cáceres (1568-1571) ou de celle du général Bartolomé de Sandoval (1593-1594). Appendice I, pp. 251-252. Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, pp. 318-319. En 1599 des *Paranaes*, dans des canoës, se saisirent sur le fleuve Paraguay, d'un moine dominicain qui transportait de Corrientes à Asunción d'importantes lettres du Roi et de l'*Audiencia*, et, après l'avoir amené dans leurs terres ils le tuèrent. Frère Juan de San Bernardo (l'un des Franciscains recrutés dans le Guairá par San Buenaventura et Bolaños) fut envoyé alors vers le Paraná pour récupérer les lettres. Il fut lui aussi tué, dans l'Iviturú, à l'emplacement même où allait être fondé quelques années plus tard Caazapá. Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, p. 334. Luis Bolaños à Gregorio de Osuna, 20 mai 1624, *in* Oro, *Fray Luis*, p. 116 s. Molina, «La Obra», p. 391.

(5) Appendice I, p. 253. Hernán F. Gomez, *Historia de la Provincia de Corrientes*, Corrientes 1928, pp. 63-67. ACC, I, p. 72 etc...

extremis par Hernandarias et une expédition de secours envoyée d'Asunción (1).

Après plus de cinquante ans de résistance, les populations des *provincias* du Parana allaient finalement être subjuguées, non par l'épée et l'arquebuse, mais par les méthodes plus conciliantes et les réductions des Franciscains d'abord, puis des Jésuites.

RÉDUCTION DE CAAZAPÁ

Grâce à une documentation abondante, les circonstances de la formation de cette réduction peuvent être reconstituées avec beaucoup plus de précision que dans le cas des réductions des régions d'Asunción et du Nord. En particulier il existe une longue lettre du Gouverneur Hernandarias qui raconte cette fondation et le rôle qu'il y joua. Il nous paraît important d'exposer en détail ces circonstances, d'abord pour donner un exemple de la manière dont concrètement se faisait une réduction, ensuite parce que au dire même d'Hernandarias, Caazapá fut le modèle des premières réductions jésuites (2).

Là encore Luis Bolaños, aidé de quelques compagnons, fut l'ouvrier principal. En 1606 (3) il se rendit dans la *provincia* de l'Ivitirusú et commença à grouper les lignages *Guarani* dans un village auquel allait être donné le nom de Caazapá et qui peut-être fut fondé, selon une indication d'Aguirre, non à l'emplacement du moderne bourg de ce nom, mais plus au Nord, là où se trouve maintenant Itapé (4).

(1) Appendice I, p. 253. Les *Paranaes* ne s'attaquaient pas seulement aux Espagnols, mais aussi aux Indiens non *Guarani* que les habitants de la jeune cite avaient réussi à incorporer dans leurs *encomiendas*. Par exemple, voir ACC, I, pp. 100-101.

(2) *Supra*, introduction, p. 5, note (1).

(3) Selon Molina («La obra», p. 485) 1607 aurait été la date de fondation. 1606 nous semble plus correct vu le contenu d'une lettre de Frère Baltasar Navarro au Roi du 26 mars 1607 : «Bolaños está ahora en una nueva reducción... haciendo tanto fruto que por el mes de diciembre pasado tenían reducidos cuarenta y un caracas...». AGI, Charcas, 145. Au 18ème siècle les livres de paroisse remontaient jusqu'au 10 janvier 1607 ce qui semble confirmer que la réduction dut commencer en 1606. Aguirre, «Diario» t. II, 2ème partie, p. 339.

(4) «Diario», t. II, 2ème partie, p. 339. Cf. Molina, «La obra», p. 351.

Les lettres d'Hernandarias montrent cependant que ce ne fut pas seulement par la prédication des moines (1) que fut réalisée cette réduction mais aussi par l'intimidation et les cadeaux du Gouverneur. Le 4 mai 1607, celui-ci écrivit au Roi au sujet de la longue résistance armée des Paranaes :

Par ces guerres cette *provincia* était comparable au Chili (2), jusqu'à ce que Dieu fut servi que je l'assujettisse ; et maintenant, par sa miséricorde, elle est en bonne voie d'être convertie, grâce à un plan que j'eus... (3)

Ce plan fut le suivant : avec plus de 100 soldats complètement équipés pour une campagne militaire, Hernandarias sortit d'Asunción et se dirigea vers le Paraná. Mais, en même temps, il s'arrangea secrètement avec Luis Bolaños :

ce saint religieux, si zélé dans le service de Dieu et de Votre Majesté, pour que celui-ci, en compagnie de quatre autres religieux qui se trouvaient à dix lieues de la ville, vienne [le] supplier à grands cris de retourner dans celle-ci et de ne pas aller détruire les indigènes du Parana, faisant bien en évidence et en présence de quelques uns de ces Indiens, la promesse que ceux-ci allaient se soumettre rapidement s'il lui était permis de se rendre dans leurs terres en compagnie de deux autres moines (4).

(1) Comme le laissent entendre les témoins de l'«Información» de 1618 (p. 73, 78, 80, etc...).

(2) Où les Araucans résistèrent si bien aux Européens qu'ils ne furent pas conquis avant 1880.

(3) «... están de seis mil Indios para arriba, rebelados y obstinados, que, como tengo avisado a Vuestra Majestad, se sustentaron más de cuarenta años con sus guerras, robando y matando por los caminos. Que en su tanto era la guerra de esta provincia como la de Chile, hasta que nuestro Señor fué servido que los sujete, y, por su misericordia, está hoy en buen punto su conversión por medio de esta traza que dí...» Hernandarias au Roi, Buenos Aires, 4 mai 1607, in RBNB, t. I, n. 1, p. 133.

(4) «... visto que no habían querido tomar resolución estos años de reducirse, aunque algunas veces se les había admonestado, tomé resolución de salir de la ciudad y ponerme en compania con ciento y tantos soldados, tratando en secreto con este santo religioso Fray Luis Bolaños, que tanto celoso es del servicio de Dios y de Vuestra Majestad, de que él, con cuatro religiosos que presentes estaban pusiesen grande instancia, estando diez leguas de la ciudad, en rogarme diese la vuelta para la dicha ciudad y no destruyese los dichos naturales, haciendo grandes exclamaciones en público adelante de algunos de los naturales de la dicha provincia, que el dicho Padre se obligaba y salía por los Indios de que se reducirían en muy breve tiempo y para ello él quería ir allá a sus tierras con otros dos religiosos... » *Ibid.* pp. 133-134.

Cette mise en scène dut avoir lieu dans la région d'Itá et Yaguarón (1).

Hernandarias fit alors semblant d'être touché par les arguments de Bolaños et retourna vers Asunción avec sa troupe, en faisant savoir cependant bien haut que si les rebelles ne se réduisaient pas rapidement il reviendrait les détruire. Le plan réussit. Lorsqu'ils apprirent ce qui s'était passé, plus de vingt caciques du Paraná vinrent chercher les religieux et leurs demandèrent le baptême. Une fois dans leurs territoires, Bolaños, aidé d'abord par deux Franciscains et le curé séculier de Yaguarón, puis par un seul Franciscain, commença à former la réduction de Caazapá où il rassembla bientôt plus de 40 caciques avec leurs «sujets» (2). Ces Indiens furent encouragés à y demeurer par l'envoi, par Hernandarias :

d'outils, d'un forgeron avec une forge, d'un charpentier et d'une quantité de vaches, veaux et autres bétails... (3).

Plus de 2000 personnes furent concentrées à Caazapá, réduction «très grandiose», selon les paroles d'un contem-

(1) Itá était devenu le centre de l'activité missionnaire des Franciscains depuis qu'on leur avait retiré l'administration de toutes les autres réductions *Guarani* dans les toutes dernières années du 16^{ème} siècle (*supra*, p. 116-117). On sait qu'à Yaguarón se trouvaient des parents des *Paranaes* («Carta Anua», 1610, in DHA, XIX, p. 44), ce qui, avec les obligations d'entraide réciproque qu'impliquaient les liens de parenté chez les *Guarani*, permet de supposer que des *Paranaes* se trouvaient à Yaguarón.

(2) Hernandarias au Roi, Buenos Aires, 4 mai 1607, in RBNB, t. I, n. 1, p. 134.

(3) «... yo volví a enviar el dicho religioso con heramientas para la labranza, y un herrero y fragua, y un carpintero, y cantidad de vacas, novillos y otros ganados... ». *Ibid.* Il est possible de déterminer approximativement quels furent les religieux qui prirent part à la fondation de Caazapá, sur la base de cette lettre d'Hernandarias et des données de notre appendice II. Les quatre religieux qui, en compagnie de Bolaños et à 10 lieues d'Asunción «supplèrent» Hernandarias de renoncer à sa campagne militaire dans le Parana durent être : Frère Juan de Córdova, déjà curé d'Itá à cette époque («Información» de 1618, p. 66), Gregorio de Osuna, qui allait devenir curé permanent de Caazapá et deux autres Franciscains, peut-être Alonso Velazquez et Luis Gamez, qui allaient, quelques années plus tard devenir les *doctrineros* de Yutí et Itatí. Bolaños entra ensuite dans l'Iviritusú en compagnie de Hernando de la Cueva, curé séculier de Yaguarón, et probablement Juan de Córdova et Gregorio de Osuna. Peu après Cueva et Córdova retournèrent à leur *doctrina*, et Osuna fut envoyé chez Hernandarias pour lui annoncer le succès de l'entreprise, et retourna ensuite à Caazapá avec les outils, les artisans et le bétail que le Gouverneur envoyait.

porain (1). En plus des *Guaraní* des *provincias* du Paraná, des familles d'Itá furent intégrées dans Caazapá, si l'on en croit Aguirre (2). Peut-être y furent-elles amenées par les Franciscains pour accélérer l'acculturation des *Caazapaenses*, par l'exemple d'Indiens déjà «policés», selon l'expression alors en usage.

Après que l'œuvre principale de concentration des Indiens fut achevée, Bolaños confia la réduction à Frère Gregorio de Osuna, un créole de Santa Fe, lequel allait rester plus de 40 ans à Caazapá, jouissant apparemment d'une grande popularité parmi les Indiens (3). Ce village allait rester jusqu'en 1808 sous administration franciscaine. Les Frères Mineurs perdirent l'administration temporelle de Caazapá pour n'en garder que la spirituelle, dans la dernière décennie du 18^{ème} siècle (4).

Il y a lieu de faire état ici d'une petite réduction franciscaine de 100 familles, qui existait en 1615, à quinze lieues de Yaguarón, au Nord-Ouest de Caazapá probablement. Elle est mentionnée dans une lettre d'Hernandarias qui dit l'avoir inspectée, «qu'elle est à la charge des Pères de Saint François et qu'elle fut faite il y a huit ans par le Père Frère Luis Bolaños sur mon ordre et qu'elle se trouve au passage d'une rivière» (5). Comme il n'y a plus de mention de ce village dans les documents ultérieurs, il est possible que ses habi-

(1) «muy grandiosa», «Información» de 1618, p. 73. Donne une population de «más de seiscientos Indios con sus mujeres y hijos», p. 61. Cf. pp. 66, 70, 80. Cf. *supra*, note (4), p. 62.

(2) «... hasta hoy se conservan [en Caazapá] ... las familias y apellidos descendientes del Itá... ». «Diario», t. III, p. 51.

(3) «Información» de 1618, pp. 67, 73. Córdova Salinas raconte qu'Osuna était reçu avec de grands honneurs dans les villages *Guaraní* qui, pour l'occasion étaient embellis avec des arcs de triomphe, des fleurs, des fruits et des perroquets multicolores. D'après ce même chroniqueur, un Provincial franciscain voulut une fois transférer Osuna à Itatí, mais il dut renoncer à ce projet par crainte d'un soulèvement des habitants de Caazapá. *Crónica*, pp. 667, 668.

(4) «Libro de enterro», «Libro de bautismo», Archives de paroisse de Caazapá. Aguirre, «Diario», t. II, première partie, p. 439.

(5) «... otra reducción a cargo de los Padres de San Francisco, que habrá ocho años hizo el Padre Fray Luis Bolaños por mi orden, la cual está en el paso de un río...». Lettre au Roi du 25 mai 1616. in RBNB, t. II, N. 5, janv.-mars 1938, pp. 9-10. Cf. *infra*, note (1), page p. 136

tants furent incorporés par la suite dans un autre village d'Indiens (1).

RÉDUCTION DE YUTÍ

Après la fondation de Caazapá la conquête de la *provincia* du Paraná se continua en direction du Sud. Mais le front se divisa alors en deux.

A l'Ouest, les Jésuites entrèrent en scène, et commencèrent à leur tour, dans les derniers jours de 1609, à assembler les Indiens dans un village, qu'ils appelèrent Yaguara-camigtá ou San Ignacio, entre le Tebicuary et le Paraná. Ce fut la toute première des fameuses réductions jésuites du Paraguay. Il est intéressant de constater que la fondation de ce village ne différa en rien de celles des villages franciscains. Elle fut effectuée à l'initiative d'Hernandarias. Là comme à Caazapá, Hernando de la Cueva, curé séculier de Yaguarón qui jouissait d'un grand prestige parmi les *Guarani*, accompagna les missionnaires au lieu de fondation et facilita les premiers contacts avec les Indiens. Les cadeaux, particulièrement les outils de fer, jouèrent aussi un grand rôle dans l'attraction des Indigènes (2).

A l'Est, les Franciscains continuèrent leur avance par la concentration, en 1611, de *Paranaes* dans une réduction à laquelle fut donné le nom de Yutí. Celle-ci fut établie plus au Sud que l'actuel village du même nom (3).

(1) Vers 1616 l'existence de cette petite réduction apparaît aussi dans une lettre du Jésuite Diego Gonzáles qui dit que les Franciscains avaient quatre réductions dans la *provincia* du Paraná, c'est-à-dire un village en plus de Caazapá, Yutí et Itatí. Pastells, *Historia*, t. I, p. 239, note 1.

(2) Hernandarias au Roi, 3 mai 1610, in RBNB, t. I, oct-déc. 1937, n. 4, pp. 755-756. «Cartua Anua» du 6 juin 1610, in DHA, XIX, pp. 44-47.

(3) Yutí fut fondé à l'emplacement des terres de la future réduction jésuite de San Cosme, située à l'embouchure de l'Aguapey et du Paraná. Susnik, *El Indio*, p. 168. «Petición» Fr. Vicente Grife au Gouvernement du Paraguay, entre 1631 et 1634, MCA, 1-29, 3, 2. Ce dernier document indique clairement qu'à l'époque où il fut écrit, Yutí avait déjà été déplacé de la région de l'Aguapay. Cet événement eut lieu probablement entre 1615 et 1618. Que ce déplacement eut lieu avant 1618 est suggéré par le texte de l'«Información» de 1618, qui situe alors le village à 10 ou 12 lieues de Caazapá, c'est-à-dire plutôt à son emplacement actuel que dans la région de l'Aguapay. Pp. 62, 67, 70 etc... Que cet événement eut lieu après 1615 ressort d'une lettre d'Hernandarias, qui indique qu'à cette date il eut à parcourir 30 lieues (plus de 150 kilomètres) pour se rendre de Caazapá à Yutí. Lettre au Roi 25 mai 1616, in RBNB, t. II, janv.-mars 1938, n. 5, p. 10. Cf. *Infra*. note (1) p. 136

Contrairement à ce qui se passa dans les réductions antérieures, l'usage direct de la force semble avoir été appliqué ici.

A l'origine directe de la fondation de Yutí, il y a les mouvements des *Guarani* du Sud de la *provincia* du Paraná qui, à la fin de 1610 et au début de 1611, menacèrent simultanément Corrientes et les nouvelles réductions de San Ignacio et Caazapá (1). Deux campagnes militaires furent alors envoyées d'Asunción pour pacifier les *Paranaes*, l'une à l'Ouest (2), et l'autre à l'Est sous les ordres du général Antonio de Añasco. Une «información de servicios» de Juan Caballero Bazán, qui prit part à cette dernière expédition, indique clairement que la fondation de Yutí en fut le résultat (3). Le rôle d'Añasco et sa troupe se limita probablement à obliger les Indiens de l'Aguapey à accepter d'être concentrés dans un village. L'organisation de la réduction fut ici encore l'œuvre de Luis Bolaños. Celui-ci, agissant sur ordre du *Visitador* Francisco de Alfaro, lui-même conseillé par

(1) Ces mouvements commencèrent par l'enlèvement et la consommation anthropophage d'Indiens *Mahoma* appartenant à des *encomiendas* de Corrientes, par des *Paranaes* de la région de Santa Ana, riverains du fleuve, sujets du puissant Cacique Cabasambi. Ceux-ci décidèrent ensuite de détruire San Ignacio. «*Cartas Anuas*» 1610-1613, DHA XIX, pp. 46, 130-131, 137-141. Suivant leur exemple les *Paranaes* de l'Est s'agitèrent aussi et une «carta Anua» du début de 1611 nous apprend qu'à cette époque «el Padre Fray Luis Gamez, de la Orden de San Francisco, escribe está en gran peligro en su reducción porque algunos della tiene algunas hablas... malas con los comarcanos que no se quieren reducir, y hacen grande daño a las doctrinas». *Ibid.*, p. 139. La réduction de Frère Gamez ne peut être que Caazapá, vu que les autres réductions administrées alors par les Franciscaïns (Itá et la petite réduction de 100 familles mentionnée, *supra* p. 133 note (4)) ne se trouvaient pas dans le voisinage d'Indiens «comarcanos que no se quieren reducir».

(2) Dans les premiers jours de janvier 1611, sous les ordres de Juan Rasquín. *Ibid.*, p. 138.

(3) Il est déclaré dans cette «información» que Bazán «fué, en compañía del General Don Antonio de Añasco, a las provincias del Paraná, a pacificar los Indios de dichas provincias que estaban alterados, con su persona, armas y caballos ; mediante lo cual se quietaron y sosegaron los dichos Indios y se hizo una buena reducción de más de mil Indios que se llamó el Yutí, donde están dichos naturales el día de hoy con doctrina y policía..., con lo cual se acabó de asegurar la dicha tierra y se quietaron las demás reducciones que estaban con alguna inquietud, que quisieron matar a unos Padres de la Compañía». In Aguirre, «*Diario*», t. II, 2ème partie, p. 338.

Hernandarias (1), travailla à la concentration des *Paranaes* entre le mois de juin et octobre 1611 (2).

Les mêmes méthodes furent appliquées pour la création de Yutí que pour les fondations précédentes. Des Indiens d'Itá, accoutumés depuis longtemps à la vie en réduction, furent installés dans le nouveau village pour servir d'exemple aux *Paranaes*, et leur enseigner à vivre selon les normes des conquérants espagnols (3). Bolaños d'autre part, s'efforça d'obtenir que les Yuténiens reçoivent en nombre suffisant les outils de fer, indispensables au succès d'une réduction (4).

Comme cela dut être le cas dans les autres fondations, la concentration des Indiens ne se fit pas en une seule fois. Le Gouverneur Hernandarias rapporte que lors de sa tournée

(1) Lettre d'Hernandarias au Roi, 25 mai 1616, in RBNB, t. II, janv.-mars 1938, n. 5, p. 10. Yutí n'y est pas nommé expressément, pas plus que les autres villages dont il parle et qui venaient d'être l'objet de sa tournée d'inspection. Mais il est facile de reconstituer l'itinéraire de cette tournée, et, partant, quelles sont les localités dont il fait mention :

Parti d'Asunción, il se rendit à Corrientes en passant par les villages suivants : Itá, «seis leguas de la ciudad... de quinientos Indios... teniéndolos a su cargo los Padres de San Francisco... » (p. 9) ; Yaguarón, «unas leguas más adelante... tiénele a su cargo un clérigo muy virtuoso... » (même p., le clérigo était Hernando de la Cueva) ; une petite réduction de 100 familles, «quin-ce leguas desta... a cargo de los Padres de San Francisco... en el paso de un río... » (p. 9 et 10) ; Caazapá, «Otra reducción que así mismo fundó el Padre Luis Bolaños ocho años ha... está a cargo de los dichos religiosos de San Francisco... tiene seiscientos Indios... » (p. 10) ; Yutí : «30 leguas desta... otra reducción que el Padre... Bolaños fundó habrá quatro años con orden del Licenciado Don Francisco de Alfaro que a mi instancia se le dio... » (p. 10) ; Itapúa, «... fuí visitando algunos naturales que en aquel paraje andan divididos, cuya reducción tienen a su cargo los Padres de la Compañía a los cuales señalé puesto en que hoy están reducidos más de doscientos Indios... » (p. 10) ; Santa Ana, «visité los Indios que están por aquellas islas, belicosos y rebeldes, a los cuales mandé se reduciesen y les señalé sitio, lo cual está a cargo de los Padres de la Compañía... » (p. 10) ; Itatí, «en otro puesto más adelante señale sitio a los Padres de San Francisco, para que se reduciesen otras parcialidades... » (p. 10). (C'est nous qui soulignons).

(2) Garci Venegas à Luis Bolaños, Asunción, 24 octobre 1611. Mentionne «... las reducciones que hace cuatro meses ha comenzado V.P. en la provincia del Paraná». In Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, p. 339 s. Il ressort du texte d'Aguirre que Bolaños était de retour à Asunción à cette date.

(3) *Ibid.* t. III, p. 51.

(4) En réponse à la pétition de Garci Venegas du 24 octobre 1611 (cf. note 2), Bolaños demanda à celui-ci de lui fournir du fer et de l'acier, afin de faire à Itá des outils pour Caazapá et Yutí. *Ibid.*, t. II, 2ème partie, pp. 340-341.

d'inspection de 1615, une quantité d'Indiens, «dont on ne connaissait pas l'existence», apparurent et s'incorporèrent à la réduction (1). Dans la première décennie de son existence, Yutí comptait environ 2000 à 3000 personnes (2). Yutí allait rester en mains franciscaines jusqu'en 1786, date à laquelle l'administration en fut reprise par le clergé séculier (3).

RÉDUCTION D'ITATÍ (4)

Après la création de Yutí en 1611, les seuls *Paranaes* qui restaient encore hors de l'ordre colonial étaient ceux qui vivaient sur les rives du Paraná. Ils étaient dirigés par des caciques-chamanes extrêmement puissants selon les normes *Guarani*, tel Cabasambí ou Itapúa, qui avaient été des adversaires redoutables des Espagnols, mais ils étaient maintenant passablement affaiblis, surtout ceux de l'Est, par suite des guerres contre les Européens et de la chute démographique qui en fut la conséquence (5). La réduction de ces Indiens fut, là aussi, le résultat des actions parallèles des Jésuites et des Franciscains, ces derniers intervenant cette fois à l'Ouest et les premiers à l'Est.

Le 25 mars 1615, le Père Roque González de Santa Cruz de la Compagnie de Jésus commença la réduction d'Itapúa, sur la rive droite du Paraná, à l'emplacement de la ville moderne d'Encarnación. Vers l'été ou l'automne de cette même année, le Père Roque descendit le fleuve jusqu'à l'Ile d'Api-

(1) RBNB, t. II, janv.-mars, 1938, n. 5, p. 10. Voir *supra* note (2) p. 135.

«... con mi llegada salieron mucha cantidad de Indios con sus mujeres y hijos, de que jamás se había sabido ; proveí de lo necesario para su conservación y aumento... ».

(2) Selon l'«Información» de 1618 (pp. 67, 70, 73, 78, 80), Yutí comptait à cette date 500 à 600 *Indios*, ce qui en appliquant un coefficient de 3.5 personnes par *Indio* (voir *supra*, note (4) p. 62), donne environ 2000 personnes. Caballero Bazán parle de 1000 Indiens, ce qui donne une population totale de 3500 personnes (voir *supra* note (2) p. 135).

(3) Le premier curé permanent de Yutí fut Alonso Velazquez qui vint au Paraguay en compagnie de Ignacio de Loyola. «Información» de 1618, p. 67. Azara, *Geografía*, p. 137. «Informe» de 1793, in *Revista paraguaya*, an II, juillet 1926 — janvier 1927, n. 5, 6, 7, p. 128.

(4) A ne pas confondre avec la *provincia* d'Itatín au Nord de l'Aquidabán.

(5) «Carta Anua», février 1613, DHA, XIX, p. 163.

pé où il fonda la réduction de Santa Ana (1), y concentrant plus de 300 personnes (2). En 1618, enfin, Roque Gonzalez de Santa Cruz jeta les fondations d'une troisième réduction, celle de Yaguapoa, à environ 20 kilomètres en aval de Itapuá (3).

Les Franciscains, de leur côté, commencèrent, dans les derniers jours de 1615 ou en 1616, à rassembler des *Guarani* dans un village appelé Itatí ou Yaguarí (4), sur la rive gauche du Paraná, à environ dix kilomètres de l'actuelle bourgade du même nom. Le lieu de fondation leur fut désigné par Hernandarias qui fit une tournée d'inspection dans la *provincia* du Paraná en décembre 1614 (5). Étant donné l'insalubrité de ce lieu, Itatí fut déplacé en 1619 à un emplacement plus favorable où ce village se trouve encore de nos jours (6).

Cette réduction se fit sur ordre d'Hernandarias, qui enjoignit les Indiens de se laisser «réduire» (7), mais le ras-

(1) Santa Ana, ou la laguna de Santa Ana, est un des plus anciens territoires de *Guarani* connus des Européens. Il fut découvert en 1528 par Sébastien Cabot. Il est mentionné dans plusieurs documents du 16ème siècle et du 17ème, qui montrent clairement que Santa Ana se trouvait dans la région de l'île d'Api-pé. «Memorial» de Luis Ramirez, 10 juillet 1528, in DHG, t. I, 1941, pp. 91-106. Del Techo, *Historia*, II, p. 317, Barco de Centenera, *Argentina*, fol. 12 v. Guzmán, *Argentina*, p. 17. Hernandarias au Roi, 25 mai 1616, in RBNB, t. II, n. 5, janv.-mars 1938, p. 10.

(2) José Maria Blanco, *Historia documentada de la vida y gloriosa muerte de ... Roque González de Santa Cruz...*, Buenos Aires, 1929, p. 127.

(3) Bruno, *Historia*, t. II, p. 214.

(4) Marciel de Lorenzana au Roi, 6 janvier 1621, in REABA, 6ème année, 1906, p. 109.

A la fin du 16ème siècle, Itatí était la désignation de la région Nord-Ouest de Corrientes. Raúl de Labougle affirme que déjà dans les premières années qui suivirent la fondation de Corrientes (1588), des *Guarani* de cette région qui avaient assiégé la nouvelle cité furent concentrés dans un village dans lequel fut aussi mis un curé. «La reducción franciscana de Itatí», *Investigaciones y Ensayos*, 3, Buenos Aires, juillet-décembre 1967, pp. 282-283. Cette réduction dut être extrêmement éphémère, vu l'histoire de la résistance des *Paranaes* et la grande pauvreté des effectifs ecclésiastiques à la fin du 16ème et au début du 17ème siècle.

(5) Hernandarias au Roi, 25 mai 1616, in RBNB, t. II, n. 5, janv.-mars 1938, p. 10.

(6) Gouverneur Góngora au Roi, 20 mai 1622, in Manuel Cervera, *Historia de la ciudad y provincia de Santa Fe*, t. II, Santa Fe, 1908, p. 86. Eloy Farina Nuñez, «Por las huellas de Bolaños», *Revista Paraguaya*, n. 5, 6, 7, juil. 1926-janv. 1927, pp. 54-56.

(7) Hernandarias au Roi, 25 mai 1616, in RBNB, t. II, n. 5, janv.-mars 1938, p. 10.

semblement des Indiens et l'organisation du village fut l'œuvre du Franciscain Luis Gamez (1).

Itatí fut constitué d'abord par un petit groupe d'Indiens, probablement d'origine locale. Il y fut joint peu après les *Guarani* de la réduction de Santa Ana, que les Jésuites venaient de fonder, et qu'ils laissèrent aux Franciscains, sur demande d'Hernandarias (2). Après le transfert d'Itatí dans un lieu salubre, « beaucoup d'autres *Guarani*, de la même nation ou des parents, avec caciques, femmes et enfants », s'y incorporèrent à leur tour. Le Gouverneur Góngora ordonna un recensement qui montra qu'Itatí comptait en 1621 293 hommes adultes, 292 femmes adultes et 306 enfants des deux sexes, soit en tout 891 personnes (3). Les Franciscains conservèrent l'administration temporelle et spirituelle d'Itatí jusqu'en 1786. A cette date le gouvernement temporel du village passa aux mains d'un séculier,

(1) « Información » de 1618, p. 62, 67, 70 etc... Labougle, « La reducción », p. 283.

(2) Del Techo, *Historia*, t. II, p. 330-331. Le récit de del Techo est corroboré par plusieurs documents dont la lettre de Góngora citée dans la note suivante et une « certificación » du P. Diego de Boroa, S.J. de 1652, in Pastells, *Historia*, t. II, pp. 314-315.

(3) Des *Guarani* d'Itatí déclarèrent au Gouverneur que « había cinco años que, por mandado de Hernandarias de Saavedra, entraron en sus tierras y, sacaron hasta cien Indios dellos, y que los pusieron y redujeron en otro asiento y tierras, el dicho río abajo una legua de donde ahora están, que por ser bajas y anegadizas donde estuvieron muy enfermos y haberse muesto ; los que quedaron vivos había dos años que pasaron al asiento en que están, por ser de mejores tierras, y así habían venido muchos Indios guaraníes, de su nación y parientes, con sus caciques, mujeres y hijos, y que cada día viniendo mas ; y que estaban allí con mucho gusto. Empadronáronse 293 Indios, 292 Indias, 306 muchachos y muchachas ». Góngora au Roi, 20 mai 1622, in Cervera, *Historia*, t. II, p. 86.

Le transfert des Indiens de Santa Ana à Itatí peut s'expliquer de deux manières : d'une part par la pression des *vecinos* de Corrientes qui préféraient que les *Guarani* soient sous le contrôle des Franciscains dont l'attitude à l'égard des *encomenderos* était plus conciliante que celle des Jésuites ; d'autre part le désir des Franciscains d'avoir l'exclusivité de l'action missionnaire dans la province du Paraná. Lettre (1612 ?) de Diego González, S.J. in Pastells, *Historia* t. I, pp. 239-240, note 1. Les Jésuites n'étaient d'ailleurs pas opposés à cette époque à ce que les *provincias* du Paraná soient entièrement administrées par les Franciscains, et s'ils y restèrent ce fut à cause de l'insuffisance de l'effectif des Frères Mineurs. *Ibid.* Luis Bolaños à Marciel de Lorenzana, Yutí, 2 mai 1612, in Oro, *Fray Luis*, pp. 115-116.

les Frères Mineurs en gardant l'administration spirituelle jusqu'en 1809 (1).

Les témoins de l'*información* de 1618 sont unanimes à relever l'efficacité des réductions du Parana comme moyen de pacification. Les *Guarani* y avaient été :

dans les monts rebelles pendant plus de quarante ans ; maintenant il sont en bonne *policía* et doctrine, avec des maisons couvertes de tuiles et bien pourvus de moyens d'existence... maintenant ils sont sûrs, tranquilles, pacifiques et chaque jour ils viennent à cette ville se soumettre à leurs *encomenderos*... maintenant toute cette *provincia* est soumise et sûre (2).

Comme nous l'avons dit en tête de ce chapitre, les réductions du Paraná furent la première expérience de gouvernement entièrement ecclésiastique des *Guarani*. Avec la fondation de ces villages et la promulgation des Ordonnances d'Alfaro s'acheva ainsi la constitution, au moins dans ses grandes lignes, du « modèle » des fameuses réductions jésuites et de toutes les autres missions qui en furent l'imitation.

☆

☆ ☆

En conclusion de ce chapitre, l'étude des fondations dans le Paraná fait apparaître clairement des caractéristiques qui devaient être celles de l'ensemble des créations de réductions, mais qu'une documentation moins abondante n'avait pu mettre aussi bien en lumière dans les cas précédents. On voit d'abord que les Franciscains n'agissaient jamais de manière autonome, mais toujours sur ordre et avec l'appui des autorités civiles. Leurs interventions étaient souvent précédées ou accompagnées d'expéditions militaires. Ensuite l'action des Frères Mineurs s'inscrivait dans le cadre d'une reconquête

(1) Labougle, « La reducción », p. 320. Bajac, *La Virgen*, p. 413.

(2) « ... en los montes... donde estaban metidos y rebeldes otros cuarenta y más años haciendo muchos daños ; hoy en día estan en mucha policía y doctrina, con casas cubiertas de teja, y abastecidos de bastimentos... están los Indios ahora muy asegurados y quietos y pacíficos, de cada día vienen a esta ciudad a reconocer a sus encomenderos... con lo cual se ha allanado y asegurado toda esta provincia... pp. 61, 67, 73 etc... »

te progressive des territoires *Guarani* perdus à la suite de soulèvements. Les créations de réductions représentèrent l'avance d'un front espagnol en territoire indien ; les Frères n'effectuèrent de fondations que lorsque la zone immédiatement en deçà avait été bien pacifiée. Finalement on voit le rôle important que les relations de parenté entre *Guarani* de régions voisines jouèrent dans la conquête des missionnaires. Ceux-ci en effet s'appuyèrent toujours sur quelques Indiens des réductions anciennes ayant des parents parmi les groupes qu'ils voulaient réduire. Ces hommes servirent d'une part à établir le contact entre les religieux et leurs futures ouailles ; d'autre part, une fois les nouvelles réductions établies, ils y furent installés pour apprendre, par l'exemple, aux néophytes les nouveaux comportements qui en étaient attendus.



Au sujet de l'ensemble des fondations franciscaines chez les *Guarani*, nous présenterons ici deux tableaux conclusifs concernant les rapports que l'on peut trouver entre réductions et résistance indienne d'une part et entre réductions et démographie indienne d'autre part. Nous indiquerons également la continuité qu'il y eut entre les créations des Frères Mineurs et celles, qui suivirent, des Pères de la Compagnie de Jésus.

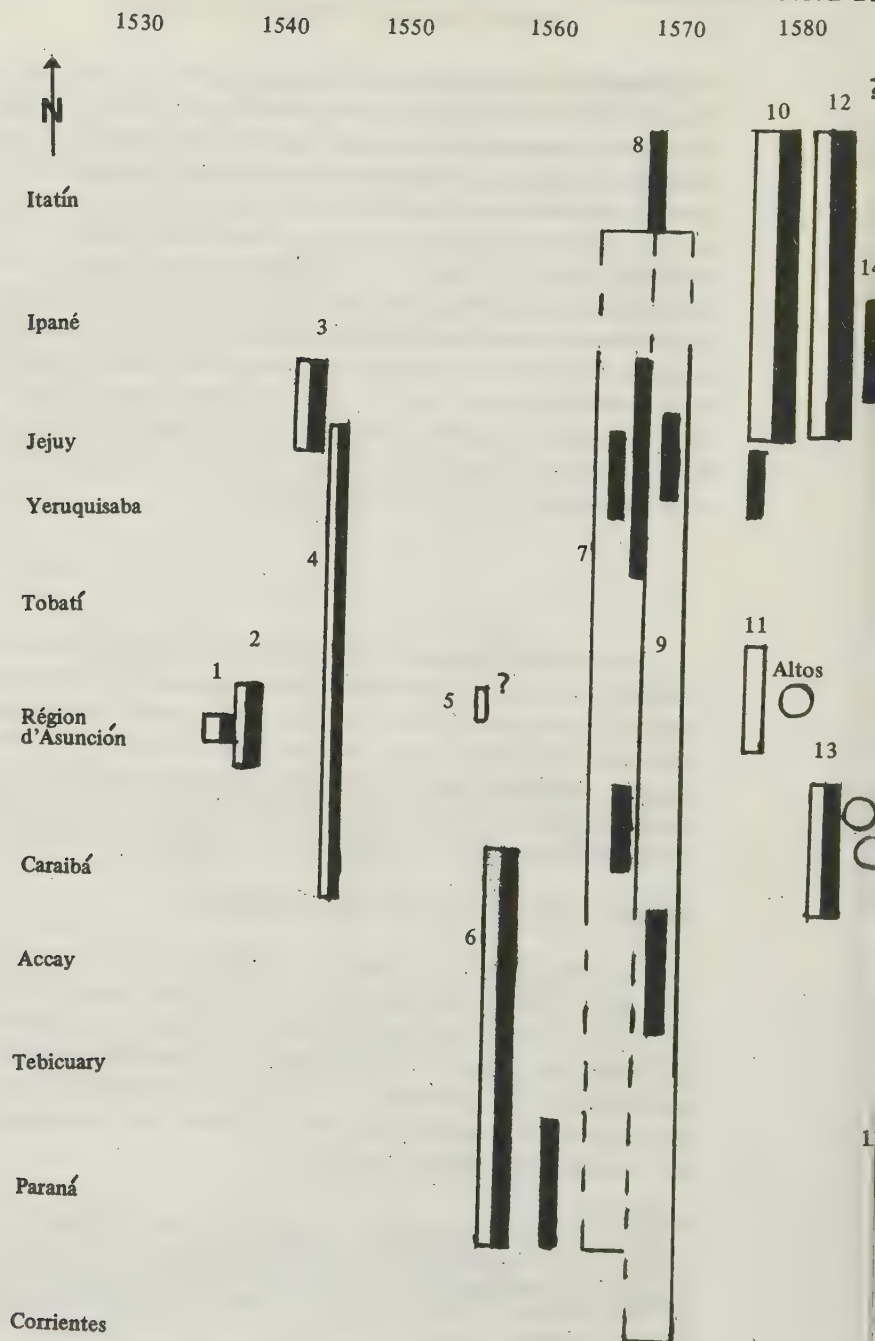
RÉDUCTION SIGNIFIE SOUMISSION

Le tableau N. 1 complète la démonstration de la corrélation qu'il y eut entre réductions et fins des révoltes. Il montre clairement, région par région et de manière synoptique, la rareté des mouvements de résistance indienne après l'intervention des Franciscains. Sur l'axe vertical sont portées les régions du Paraguay, du Sud au Nord, sur l'axe horizontal le temps, de 1530 à 1660 (1).

(1) Ce tableau représente donc l'évolution de la *carte* des affrontements hispano-*Guarani* dans cette période. Il n'a été possible de représenter une carte géographique (normalement à deux dimensions, Nord-Sud, Est-Ouest) sur un seul axe, que parce que le Paraguay d'alors, le champ des confrontations hispano-*Guarani*, se présentait comme une longue et mince bande verticale le long du Fleuve Paraguay, où les longitudes n'avaient que peu d'importance.

Tableau N. I

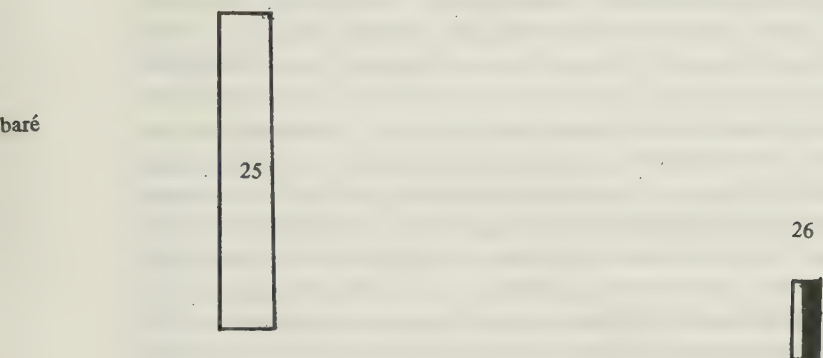
RÉSISTANCE ACTIVE D



ET DES RÉDUCTIONS

1600 1610 1620 1630 1640 1650 1660

baré



24



Sources : Appendice I, auquel se rapportent les chiffres ; chap. IV, V, VIII.



Résistance active indienne



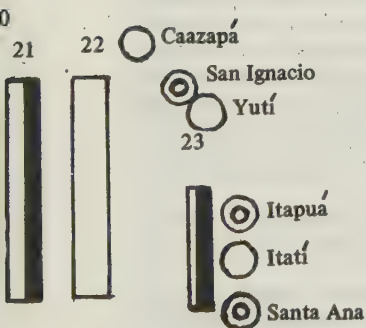
Répression armée



Réduction franciscaine.



Réduction jésuite.



Il faut d'ailleurs remarquer le caractère particulier des quelques soulèvements qu'il y eut encore. Les mouvements signalés dans la région d'Asunción et dans les *provincias* du Nord dans la seconde décennie du 17^{ème} siècle (N. 24 et 25), par exemple, furent la conséquence des dissensions extraordinaires qu'il y eut alors entre les colonisateurs au sujet du service personnel des Indiens. L'envoyé du Roi Alfaro, et les Jésuites voulaient supprimer ce service alors que les colons y étaient absolument opposés. Les *Guarani*, surtout les *Guarambarenses* du Nord, en profitèrent pour essayer de se libérer de toute obligation envers les Espagnols. Avec la révision dans un sens favorable aux colons des Ordonnances d'Alfaro par le Conseil des Indes en 1618 et la diminution de l'influence des Jésuites dans les *provincias* du Nord, tout rentra dans l'ordre (1). La révolte d'Arecaya de 1660 (N. 26) aussi eut un caractère exceptionnel puisque ce village fut une création très tardive (environ 1630) et que, à cause de sa situation de frontière et de l'influence d'Indiens encore libres, sa stabilisation ne fut jamais que précaire (2).

Nous voyons maintenant que la définition de la réduction par Montoya, citée plus haut (concentration et stabilisation dans un village, «civilisation» des Indiens (3), était incomplète. L'histoire du Paraguay rappelle que ce mot avait aussi, dans l'usage espagnol, comme par exemple chez Cervantes, le sens de soumission (4). Ce terme avait aussi

(1) Bolaños lui-même le déclara en 1614 : «Ahora últimamente ha oído decir este testigo públicamente que las reducciones que están río arriba... andan inquietos y no han querido recibir Españoles en sus tierras ni darles de comer... y que desto ha sido la causa haberles el Visitador Don Francisco de Alfaro mandado por sus Ordenanzas que de más de treinta leguas desta ciudad no acudan con el jornal ni a ser alquilados y que el tributo que hubieren de dar vayan allá por él... ». «Información» de 1614, pp. 536-537. Cf. pp. 542, 544, 547 etc... Voir aussi lettre Sánchez Valderrama, 20 mai 1612, in Gandía, *Alfaro*, pp. 463-464. «Cartas Anuas» jésuites, 1614, 1615, DHA, XIX, pp. 273-276, 458, 463-464. «Alegatos» Bartolomé Fernández et Pedro de Toro au Conseil des Indes, 1618, in Gandía, *Alfaro*, p. 511.

(2) Rafael Eladio Velázquez, «Rebelión de los Indios de Arecaýá, en 1660». *Revista paraguaya de sociología*, an 1, N. 2, janvier-avril 1965, pp. 41-42.

(3) *Supra*, p. 56 note (2).

(4) Carlos Fernández Gómez, *Vocabulario de Cervantes*, Madrid, 1962, p. 872. Cf. D. Roque Baria, *Primer diccionario etimológico de la lengua española*, t. IV, Barcelone, 1902, p. 630.

le sens que Racine lui donnait lorsqu'il parlait de «la réduction de l'Irlande» par les Anglais (1).

RÉDUCTIONS ET STABILISATION DÉMOGRAPHIQUE INDIENNE

Il a été indiqué que l'intervention franciscaine fut aussi une réponse à la chute démographique indienne qui suivit la conquête du Paraguay. Le tableau N. 2 (p. 146) montre clairement l'efficacité des réductions dans la stabilisation de la population des *Guarani* à partir du début du 17^{ème} siècle. On voit que le déclin démographique ne cessa pas mais la pente de presque verticale devint quasi horizontale. En appendice (n. V) nous donnons d'autres tableaux plus détaillés (ainsi que les sources).

Les contemporains de Bolaños avaient pleinement conscience du rôle de stabilisation démographique que jouaient les réductions. L'Archidiacre Felipe Franco, par exemple, déclare dans l'*información* de 1618 que sans les réductions :

le nombre des Indiens aurait infailliblement diminué et diminuerait sans cesse à cause des continuelles rébellions et soulèvements de ceux-ci auxquels les Espagnols voulurent mettre fin par le fer et la force des armes, ce qui a été la cause de beaucoup de morts (2).

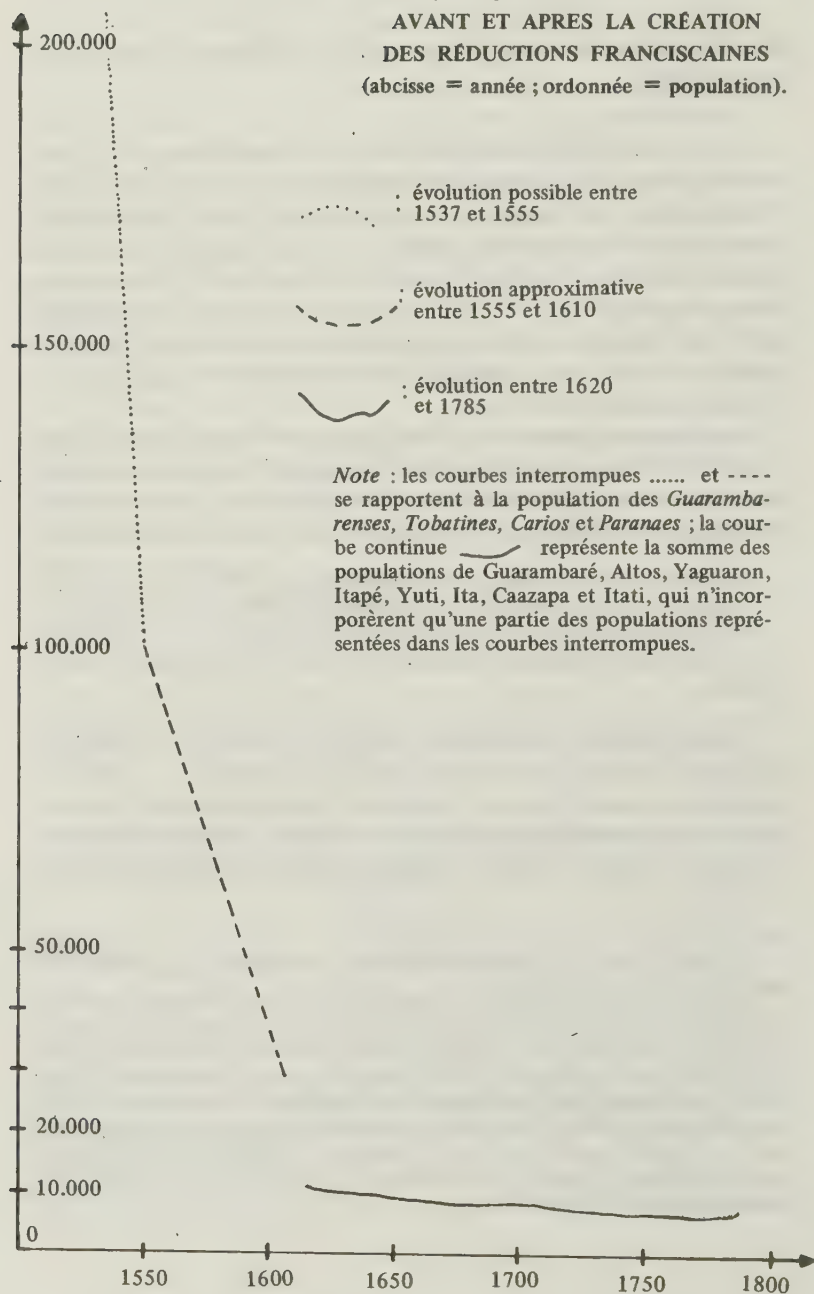
Franco aurait pu ajouter comme causes de déclin démographique celles que nous avons vu au chapitre I : rapt de femmes *Guarani* par les Espagnols, qui diminuèrent la capacité biologique de reproduction indienne, fuites des familles hors de leurs lieux d'origine, maladies européennes, di-

(1) Paul Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, fasc. 46, Paris, 1962, p. 13.

(2) «Y que tiene por cierto este testigo que si los dichos Fray Alonso y Fray Luis Bolaños... no hubieran comenzado a hacer las reducciones y predicado a los Indios para sacarlos de su gentilidad, hasta hoy en día es cosa infalible... los Indios se hubieran menoscabado e ido siempre a menos por las continuas rebeliones y alzamientos que han tenido ; los Españoles y conquistadores los han querido reducir a hierro y fuerza de armas que ha sido causa de muchas muertes... ». P. 62. Cf. pp. 67, 74, 78, 81. Voir aussi : *Oficiales reales* Juan de Rojas Aranda et Francisco Garcia de Cuna au roi, 15 juin 1594, in COR, p. 435 ; Ordonnances de 1603, p. 353.

Tableau N. II

ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE
DE QUELQUES GROUPES GUARANI
AVANT ET APRES LA CRÉATION
DES RÉDUCTIONS FRANCISCAINES
(abscisse = année ; ordonnée = population).



minution de la capacité économique des *Guarani* à la suite des demandes espagnoles. La création des réductions permit d'éliminer dans une grande mesure ces facteurs grâce à l'isolement auquel furent soumis les Indiens par rapport au reste du monde colonial, qui les protégea dans une certaine mesure contre les colons, grâce à la discipline qui y fut instituée et grâce au développement de l'économie communautaire des villages.

LES JÉSUITES POURSUIVENT L'OEUVRE DES FRANCISCAINS.

Après 1615 les Franciscains cessèrent presque complètement de fonder des réductions au Paraguay (1). Ils furent relayés par les Pères de la Compagnie de Jésus qui pénétrèrent dans de nouveaux territoires *Guarani* : à l'Est, dans le Guairá, au Sud-Est, dans la région comprise entre les Fleuves Paraná et Uruguay et, plus loin, dans le Tapé (voir cartes N. 3 et 9). Des dizaines de réductions y furent faites dans la première moitié du 17^{ème} siècle, qui formèrent le gros de ce qu'on a parfois appelé l'«État» jésuite du Paraguay (le reste étant constitué par les réductions du Paraná, dont on a vu l'histoire). Il sortirait du cadre de notre étude de présenter l'histoire de ces fondations, ce que d'autres d'ailleurs ont très bien fait (2). Mais il est important de remarquer encore une fois la continuité qui exista entre l'œuvre franciscaine et celle des Pères de la Compagnie.

Il est vrai que les réductions de ces derniers se distinguaient de celles des Frères Mineurs, par leur importance numérique bien plus considérable, et par le fait que les Indiens des missions jésuites, s'ils furent soumis à des obligations coloniales envers les Pères et la Couronne (artisanat et agriculture missionnaires, travaux publics, tribut au Roi, service militaire), furent en revanche dispensés de l'*encomienda* et des autres assujettissements économiques en fa-

(1) Au Paraguay, ils fondèrent encore Itapé à la fin du 17^{ème} siècle. *Infra*, appendice IV. Mais ils continuèrent à faire des réductions chez d'autres groupes ethniques du Río de la Plata, par exemple en 1625 chez les *Charrúas*. Córdova Salinas, *Crónica*, p. 195. Möner, *Actividades*, p. 41.

(2) *Supra*, p. 2, note (1).

veur des colons du Paraguay auxquels furent astreints (comme nous allons le voir) les *Guarani* des réductions franciscaines. Et le gouvernement de ces dernières, qui laissait une grande autonomie à l'administrateur religieux de chaque village, était, au niveau inter-villageois, bien moins structuré et centralisé que celui des réductions jésuites où tout était dirigé depuis Candelaria.

Mais les mécanismes et les méthodes d'assujettissement des Indiens furent les mêmes, étant dans les deux cas basés sur la reconnaissance par les Indiens d'une légitimité chamanique et politique des missionnaires, et la concentration dans des villages, organisés selon des principes identiques (1). Et les deux entreprises eurent la même fonction dans l'histoire de la conquête espagnole des territoires *Guarani* : elles permirent de mettre fin à une résistance indigène que les armes seules n'avaient pu vaincre, et d'établir définitivement dans ces régions la souveraineté des Européens (2).

(1) Voir avant tout les travaux d'Haubert : « Indiens et Jésuites », *La vie quotidienne, L'œuvre missionnaire*.

(2) Une lettre d'Hernandarias, écrite trois ans avant le début de la conquête jésuite, indique clairement la situation d'impuissance des soldats-colons du Guairá, trop faibles pour subjuger les *Guarani* dont ils n'obtenaient de service que celui que ceux-ci voulaient bien leur donner. « Estos dos pueblos [Villa Rica et Ciudad Real] tienen en su distrito gran suma de Indios que según es público creo son más de ciento y cinquenta mil. Los cuales acuden mucha parte de ellos a estos pueblos de paz y sirven como y cuando les parece porque los Españoles no tienen fuerzas para poderlos conquistar ni sujetar ». (C'est nous qui soulignons). Lettre au Roi, Buenos Aires, 5 mai 1607, AGI, Charcas, leg. 27, fol. 2.

En ce qui concerne les autres régions qu'allaient occuper les Jésuites, celles qui se trouvaient au Sud-Est du *Paraná*, les Espagnols n'avaient jamais même tenté de les conquérir, de leur imposer l'*encomienda* ou d'y établir des avant-postes comme Villa Rica ou Ciudad Real. La pénétration de ces zones était barrée par les *Paranaes* qui, comme nous l'avons vu dans le présent chapitre, ne furent conquis que dans les années 1606-1615 par des religieux franciscains et jésuites. Cf. carte n. 9.

QUATRIEME PARTIE

**LES INSTITUTIONS ÉTABLIES
(1620-1800)**

LES INSTITUTIONS ÉTABLIES (1620-1800)

Les chapitres précédents rendaient compte d'une situation en constante évolution ; maintenant l'étude portera sur des structures relativement immuables, les villages franciscains tels qu'ils se présentaient entre 1620 et 1800 environ. Ces institutions ne commencèrent à se transformer de manière significative qu'à l'époque de l'Indépendance, raison pour laquelle nous avons choisi celle-ci comme limite temporelle de notre étude.

Nous l'avons indiqué dans l'introduction, les missions périphériques en général, et celles des Jésuites du Paraguay en particulier, ont souvent été décrites, mais n'ont pas été expliquées de manière satisfaisante ; ceci parce que les facteurs internes de la formation de ces institutions (culture, société, réaction indigènes), et encore plus le processus par lequel elles sont apparues ont été négligés. En étudiant les institutions des réductions franciscaines à la lumière de ce que l'on sait des *Guarani* d'avant la Conquête et des peuples de ce type ayant survécu jusqu'à nos jours, et à la lumière de l'histoire de la formation de ces établissements, qui a été exposée dans les pages précédentes, nous pensons pouvoir apporter sur ce type d'organisations une explication plus complète. Ceci d'autant plus que, rappelons-le, les réductions franciscaines occupent une position

stratégique, puisqu'elles sont peut-être les plus anciens établissements de ce type en Amérique du Sud (1) et que leur étude permet de voir comment, à l'origine, se développèrent les institutions du type de celles qui allaient s'imposer dans l'ensemble des missions périphériques.

Cette partie attachera son attention principalement sur les institutions économiques. Il nous est apparu en effet que c'est avant tout l'étude de ces dernières qui permet de voir la logique profonde de l'organisation des réductions, et de trouver une cohérence dans l'ensemble de leurs institutions, que celles-ci soient sociales, religieuses ou économiques.

Nous commencerons par voir les multiples obligations qui furent imposées aux *Guarani* hors des villages, sans un examen desquelles on ne peut comprendre l'organisation interne des réductions. Puis nous décrirons les institutions économiques sociales et politiques dans celles-ci, pour ensuite les expliquer.

Aux fins de mieux utiliser l'abondante documentation et de renforcer l'unité du sujet, nous nous concentrerons sur les quatre ou cinq villages qui restèrent franciscains durant toute la période coloniale, c'est-à-dire Itá, Caazapá, Yutí, Itatí, auxquels il faut ajouter la petite réduction d'Itapé, fondée à la fin du 17^{ème} siècle (2). Mais les conclusions auxquelles nous arriverons seront souvent valables pour l'ensemble des réductions du Paraguay, vu l'uniformité de celles-ci.

(1) *Supra*, p. 6 note (1).

(2) Cf. Appendice IV pour les circonstances de la fondation d'Itapé.

Chapitre IX

«L'ENTRETIEN DE LA RÉPUBLIQUE»

Ni or ni argent ne fut découvert au Paraguay, circonstance heureuse pour les *Guarani* ; sans doute, dans le cas contraire, ils n'auraient pas survécu au travail forcé d'extraction des métaux précieux qui sûrement leur eût été imposé, travail qui eût été si contraire à leurs habitudes culturelles, et qui fit tant de ravages dans d'autres populations indigènes d'Amérique. Néanmoins, une production destinée à l'exportation se développa dans le Paraguay colonial, principalement vigne et sucre au 16ème siècle, maté à partir du début du 17ème, et tabac à partir de 1750 environ. Le poids de cette production reposa principalement sur les *Guarani* et s'ajouta à celui d'autres travaux qui leur furent imposés pour satisfaire des besoins internes de l'économie paraguayenne. Nous nous efforcerons, dans ce chapitre de révéler la nature de l'amplitude des obligations qui s'abatirent sur les Indiens, non sans étudier d'abord la position des Frères de Saint François en face de celles-ci. Nous ne traiterons ici que des obligations économiques imposées aux Indiens hors de leurs villages. Les travaux effectués dans les villages appartenaient aussi partiellement aux obligations coloniales des *Guarani* puisqu'une partie du produit de ces

travaux profitait, au moins au 18^{ème} siècle, à des colons, des fonctionnaires et d'autres non-Indiens. Mais cet aspect de l'assujettissement des *Guarani* trouvera mieux sa place dans le chapitre suivant qui sera consacré à l'organisation économique interne des villages.

ATTITUDE DES FRANCISCAINS

L'attitude des Frères Mineurs en face de l'exploitation du travail indigène par les colons européens ou métis eut deux aspects. D'une part ils acceptèrent, et même défendirent les prémisses de base des colonisateurs, selon lesquels le poids du travail manuel requis pour l'agriculture, le commerce et l'artisanat devait reposer principalement sur les Indiens, lesquels pouvaient, si nécessaire, légitimement être contraints par la force à accomplir ce travail. En ce sens leur attitude contrastait radicalement avec celle des Jésuites qui firent toujours tout ce qui était en leur pouvoir pour soustraire complètement les Indiens aux demandes des colons (quoiqu'il est vrai, les soumettant à d'autres obligations coloniales). Mais d'autre part les Franciscains, en tout cas dans les premières décennies, firent de grands efforts pour limiter l'exploitation des Indiens, pour que ceux-ci reçoivent une contre-prestation à leurs efforts et pour que les obligations imposées aux *Guarani* soient culturellement acceptables pour ceux-ci. Cette double position n'est exprimée nulle part plus clairement que dans une *información* de 1614, dans laquelle témoignèrent trois des Franciscains les plus influents, Luis Bolaños, Alonso de Auñon, désigné comme le «Président» du Couvent d'Asunción, et Luis Gámez, futur fondateur d'Itatí (1).

Ce document fut rédigé à la suite de la promulgation, en 1611, des Ordonnances d'Alfaro. Ces lois visaient, com-

(1) «Información presentada ante el capitán Francisco de Santa Cruz por el Capitán Juan Bautista Corona...», Asunción, 19 mars-15 avril 1614, in RBNB, t. III, 3^{ème} trimestre 1939, num. II, p. 533-565. Y témoignèrent aussi cinq autres ecclésiastiques séculiers et mercédariens, eux aussi figures représentatives dans la colonie. Désignée désormais comme l'«información» de 1614.

me nous l'avons vu, à supprimer le tribut en *services* («service personnel») dû par les Indiens aux *encomenderos* et considéré comme une source d'abus de la part de ceux-ci, et à le remplacer comme au Pérou par un tribut uniforme en *produits* (*tasa*). Selon ces ordonnances le service des Indiens ne pouvait être obtenu désormais que comme travail rémunéré par un salaire. Elles faisaient une distinction entre les Indiens qui se trouvaient à moins de 30 lieues d'Asunción, qui pouvaient être forcés à venir louer leurs services aux Espagnols, et ceux qui se trouvaient à une distance plus grande qui ne pouvaient être engagés que de leur propre gré à travailler pour les Espagnols (1). Ces ordonnances furent fort mal accueillies par les colons, qu'elles privaient d'une grande source de main d'œuvre presque gratuite, et qui, par tous les moyens, s'efforcèrent de les faire abroger. Un de ces moyens consista précisément à envoyer aux autorités métropolitaines l'*información* de 1614, dans laquelle des membres principaux du clergé paraguayen avaient été appelés à témoigner contre cette législation.

Ce document est particulièrement intéressant du fait qu'il constitue une des sources au travers desquelles les idées et la manière de penser et de s'exprimer de Luis Bolaños et Luis Gámez nous sont parvenues le plus distinctement.

On voit Bolaños développer des arguments qui révèlent sa conviction de ce que les Indiens sont ici-bas pour servir les Espagnols (qui eux, il est vrai, doivent défendre la province contre les attaques des Indiens insoumis du Nord et de l'ouest). C'est ainsi qu'il se déclare opposé à la règle des 30 lieues qui exempt les *Guarani* se trouvant à une distance supérieure de toute obligation autre que la *tasa*. En conséquence de cette règle, dit-il :

Cette cité [Asunción] est tombée en ruines, et connaîtra un sort encore pire si les Indiens continuent à ne pas venir servir les Espagnols, parce qu'ils sont les plus nombreux et essentiels. Sans eux,

(1) Art. 19-20, 27-40, 57-60. Voir bon commentaire dans Mörner, *Actividades*, p. 37-40.

il n'y a personne qui cultive les champs ou rebâtisse les maisons qui s'effondrent... (1)

Mais par ailleurs les déclarations de Bolaños révèlent son profond souci de soulager les *Guarani*, d'éviter une nouvelle catastrophe démographique et, autant que possible de donner à la servitude des Indiens une forme qui la rende culturellement acceptable. C'est ainsi qu'un de ses arguments pour s'opposer à la règle des 30 lieues est que celle-ci fait retomber tout le poids de «l'entretien de la république» sur les trois villages d'Altos, Itá et Yaguarón.

Afin que les dits Indiens [ceux d'Altos, Itá et Yaguarón] puissent être conservés et ne périssent pas... il est nécessaire que tous les Indiens de cette juridiction s'aident entre eux dans le travail et service pour les Espagnols et l'entretien de la république... (2)

Bolaños critique aussi le système de travail salarié auquel Alfaro veut forcer les Indiens se trouvant à moins de 30 lieues d'Asunción, parce que, dit-il, les Indiens

«... ressentent comme une grande offense de devoir servir plusieurs maîtres et craignent aussi que, contre un travail excessif, ceux-ci ne leur donnent qu'un cadeau misérable et les abandonnent quand ils seront malades... (3)

Dans la culture *Guarani*, le service d'une personne à une autre se faisait toujours dans le cadre de relations extrêmement personnelles, généralement étayées par des liens de parenté et établies pour la vie durant (4). L'*encomienda* paraguayenne, aussi imparfaite qu'elle était pour les Indiens (voir la multiplication de leur révolte après l'introduction de cette institution, appendice I), était tout

(1) «por lo cual esta ciudad a venido en grande ruina y se espera mayor en lo de adelante por no acudir los dichos Indios al servicio de los Españoles, por ser los de más cantidad y más esenciales, por donde no hay quien sustente las chacaras ni levante las casas que están por el suelo...» «Información» de 1614, p. 537.

(2) «... para que estos dichos Indios se puedan conservar y no se consuman por su obediencia es necesario que todos los Indios de esta jurisdicción se ayuden unos a otros en el trabajo y servicio de los españoles y sustento desta república...» *Ibid.*, p. 538.

(3) «... sienten por muy grande agravios ser forzados a servir a muchos amos, temiendo también el poco regalo y demasiado trabajo que los que los han de alquilar les darán y el desampararles en sus enfermedades...» *Ibid.*

(4) Pour plus de détails, *Supra*, pp. 18-21.

de même plus satisfaisante pour eux que le travail salarié. Les rapports entre *Guarani* et *encomenderos* étaient des rapports personnels et de longue durée (une *encomienda* était attribuée pour deux générations) ; et, au moins une fiction de lien de parenté existait puisqu'encore au début du 17^{ème} siècle les *Guarani* de la région d'Asunción appelaient leurs *encomenderos* « beaux-frères » ou « neveux » (1).

Bolaños parle très à propos, dans la citation ci-dessus, du « cadeau » que les *encomenderos* font aux Indiens qui travaillent pour eux et rappelle que, dans le système traditionnel, ceux-ci, malades, ne pouvaient être abandonnés par leur maître. Les contre-prestations fournies par les *encomenderos*, si elles ne correspondaient pas, par leur intensité, à la générosité attendue des chefs *Guarani*, appartenaient cependant par leur nature à la réciprocité indienne ; elles avaient la forme de dons et n'étaient pas purement économiques, comportant non seulement la remise de biens matériels, mais aussi des attentions, des soins en cas de maladie et d'autres démonstrations d'intérêt sécurisantes pour les Indiens.

Les rapports purement économiques, impersonnels et de durée limitée qu'Alfaro voulait introduire entre les Espagnols et les indigènes, ne pouvaient que renforcer l'aliénation des Indiens (2). Bolaños comprenait bien cela et s'efforça d'éviter cette aggravation du sort des *Guarani* en se prononçant pour le maintien de l'ancien système.

Les Franciscains gardèrent une position semblable au cours de toute l'époque coloniale. Rarement ils s'opposèrent au principe de la servitude des *Guarani* mais constamment ils essayèrent de corriger les abus de celle-ci, demandant en particulier que les lois protectrices des Indiens

(1) Marciel de Lorenzana au Roi, Asunción, 6 janvier 1621, in REABA, an VI, 1906, p. 49.

(2) En 1614 les habitants d'Itá déclarèrent au Général Francisco González de Santa Cruz que «... de ninguna manera quieren, ni es su voluntad, aceptar la dicha tasa y jornal, sino servir como hasta aquí lo han hecho, y lo hicieron sus antepasados, acudiendo a sus encomenderos por la voluntad, amor y parentesco que les tienen, y porque los dichos encomenderos se las tienen a ellos, y que de las cosechas y de lo que tienen les dan, lo que no harán con ellos los que los alquilarán...» «Testimonio de los autos...», avril-mai 1614, fol. 3 v., AGI, Charcas, leg. 33.

soient appliquées plus strictement et que les *Guarani* ne soient pas sans cesse sortis de leurs villages. Ce qui mit d'ailleurs souvent les Frères Mineurs en conflit avec les autorités civiles ou les *encomenderos*. Il apparaît d'ailleurs souvent que les interventions franciscaines en faveur des Indiens n'étaient pas complètement désintéressées ; il est évident que les corvées imposées aux *Guarani* hors des villages diminuaient la capacité productive de ceux-ci, donc les ressources des Frères, qui en dépendaient (1).

L'ENCOMIENDA

Contrairement à ce qui se passa dans les régions centrales de l'Amérique, où l'*encomienda* perdit toute importance à partir du 17^{ème} siècle (2), au Paraguay non-jésuite cette institution resta bien vivante et demeura une des sources principales de main-d'œuvre indigène jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle, que ce soit sous la forme dite *originaria*, ou celle dite *mitaya*, qui seule nous intéresse ici (3). Les tentatives que, comme nous venons de le voir, Alfaro fit en 1611 pour supprimer le service personnel et le remplacer par un tribut en espèces et un système de travail salarié échouèrent devant l'opposition conjuguée des colons et des Indiens. Les *Guarani* qui se trouvaient hors de l'«État» jésuite (4) furent astreints, sur la base d'une revision de 1618 des Ordonnances d'Alfaro, durant toute l'époque coloniale, à aller servir leurs *encomenderos* pendant une durée qui, légalement, devait être de deux mois par an (5).

Les *encomiendas* étaient attribuées pour deux vies (c'est-à-dire à un individu et son héritier), par les gouverneurs

(1) Gouverneur Sarmiento de Figueroa au Roi, 30 mai 1662, AGI, MGO 589, fol. lv., 2. Joseph Abad O.F.M. au Roi, 1694, AGI, MGO 1151. Dossier au sujet de *sacas* d'Indiens de villages Franciscains, 1696-1698, ANA, S.H., vol. 9, fol. 155-160. Gouverneur Cota à Président de l'*Audiencia* de Charcas, 13 avril 1698, AGI, MGO 1137. Evêque Palos au Roi, 28 octobre 1724, AGI, MGO 1039a, fol. 7. Francisco Quiñones, O.F.M., au Roi, vers 1739, AGI, MGO 421a. Aguirre, «Diario», t. III, p. 213. Labougle, «La reducción», p. 293, 295.

(2) Gibson, *Spain* p. 65-67.

(3) *Supra.* p. 31, note (1).

(4) Cf. Mörner, *Actividades*, p. 67.

(5) Art. 61 avec la «declaración».

aux «descendants des *conquistadores*» ou à d'autres personnes ayant participé particulièrement activement à la défense de la province (1).

Pour obtenir l'exécution des travaux exigés des *mitayos*, les *encomenderos* paraguayens devaient comme nous l'avons déjà vu recourir à des méthodes différentes de celles employées dans les Andes centrales ou au Mexique. Dans ces dernières régions, les structures politiques précolombiennes permirent aux *encomenderos* de s'appuyer considérablement sur les autorités indigènes existantes pour faire travailler les Indiens. Au Paraguay, par contre, le manque d'autorité des caciques *Guarani* obligea les *encomenderos* à intervenir personnellement, non seulement pour obliger les Indiens à exécuter les tâches requises, mais aussi pour s'assurer qu'ils les accomplissaient de manière satisfaisante (2).

En principe étaient astreints à la *mita* les Indiens mâles de 18 à 50 ans (3). La liste de ceux-ci était établie régulièrement lors des *visitas* ou tournées d'inspection que les *gobernadores* ou *tenientes de gobernadores* devaient effectuer au moins une fois au cours de leurs investiture. Un *padrón* ou cens détaillé de tous les Indiens des villages était alors levé et constituait le document de base, déterminant qui devait le service personnel et qui en était dispensé. Susnik qui a analysé en détail plusieurs comptes-rendus de *visitas* indique que souvent, en fait, sous la pression des *encomenderos*, des Indiens de plus de 50 ans étaient déclarés bons pour la *mita*, et que ce n'était pas tant l'âge réel que la fin de la résistance physique qui déterminait la libération

(1) «Noticias» du Gouverneur Sanjust, Asunción, 27 mai 1760, MCA, 1-28, 34, 23, fol. 5 verso. Les *encomiendas* du Paraguay se distinguaient par leur dimension réduite, particulièrement au 17^{ème} siècle, lorsqu'elles comptaient en général au maximum quelques dizaines de *mitayos* et au minimum quelques unités. Il faut remarquer cependant que les *vecinos* avaient souvent plusieurs *encomiendas*. Une Doña Ursula Valles de Villasanté possédait par exemple, dans les dernières années du 17^{ème} siècle, 6 *encomiendas* situées respectivement à Caazapá, Atyrá, Yaguarón, Guarambaré et Itá, la sixième étant *originaria*, composées respectivement de 21, 2, 5, 3, 2 et 4 *Indios de tasa* (Indiens mâles adultes). ANA, S.H., vol. 38, num. 3, fols 28-29, mai, novembre 1700. Au 18^{ème} siècle, par suite de regroupements, la taille des *encomiendas* s'accrut, (et leur nombre diminua), Susnik, *El Indio*, p. 112 s.

(2) *Supra*, p. 98.

(3) «Ordenanzas», art. 57.

du service personnel (1). Les caciques et d'autres Indiens considérés comme essentiels aux villages étaient aussi dispensés de la *mita* (2).

Pendant combien de temps chaque année les Indiens étaient-ils occupés par leur *encomenderos* ? La règle des deux mois de service par an était-elle respectée ? Il est certain en tout cas que cette règle ne tomba pas en désuétude, et était encore appliquée à la fin du 18ème siècle (3). Mais il existe aussi plusieurs indices qu'à d'autres époques cette loi était interprétée assez largement, et que souvent même elle fut franchement ignorée (4).

Est-ce que les *Guarani* recevaient une contre-prestation pour leur travail aux *encomenderos* ? Selon un document de 1612, les Indiens, en échange de leur service annuel à leur *encomendero*, «recevaient seulement la nourriture et un coin (*cuña*) ou quelque'autre marchandise, le tout pour une valeur ne dépassant pas un *peso*» (5). Dans une lettre de 1777, le Gouverneur de Pinedo indique que les *encomenderos* ne donnent que la «subsistance nécessaire» (*preciso sustento*) aux *mitayos* pendant leurs deux mois de service (6). Il faut rappeler aussi cependant les contre-prestations non matérielles des *encomenderos*, dont nous avons fait mention (soins en cas de maladie, protection, politesses, et autres attentions si importantes dans la réciprocité *Guarani* (7).

(1) *El Indio*, p. 86.

(2) P. 81, 82, 89.

(3) Gouverneur Augustin Fernando de Pinedo au Roi, 29 janvier 1777, AGI, MGO 560a, fol. 4 verso. Aguirre, qui relève facilement les injustices commises aux Indiens, écrit sans autres que «La encomienda aparta de su hogar la sexta parte de ellos, porque cada uno sirve dos meses al año a su encomendero...». «Diario» t. II, 1ère partie, p. 443.

(4) Susnik, *El Indio*. p. 102. Evêque Joseph Palos au Roi, 28 octobre 1724, AGI, MGO 1039a, fol. 2.

(5) «... acuden a servir a sus encomenderos... por sola la comida y alguna cuña o rescate, que a lo sumo valdra un peso.» «Memoria de las poblaciones y provincias de esta gobernación...», auteur anonyme, 1612 ?, in Pastells, *Historia*, I, p. 385, note. «Testimonio de los autos...», avril-mai 1614, fol. 3 verso, AGI, Charcas, leg. 33.

(6) Gouverneur Augustin Fernando de Pinedo au Roi, 29 janvier 1777, AGI, MGO, 560a, fol 4 verso.

(7) *Supra*, pp. 105-107.

A quels genres de travaux étaient occupés les *mitayos Guarani* ? Au 16ème siècle les *encomenderos* avaient la liberté d'exiger à peu près tous les travaux qu'ils voulaient des Indiens (1). Mais à la fin du 16ème et au début du 17ème siècle, quelques tâches furent interdites ou sévèrement réglementées. Les Ordonnances d'Alfaro qui furent, nous le rappelons, le code des relations hispano-Guarani durant toute l'époque coloniale, prohibaient que les Indiens soient occupés à moudre le blé ou le maïs dans des «moulins à main» ou qu'ils soient occupés comme porteurs de marchandises (2).

Ces lois interdisaient également l'envoi des Indiens à la collecte du maté, «à cause des nombreux décès et autres maux qui en résultaient» (3). Mais en 1618, la Couronne limita cette interdiction aux époques de l'année où cette activité était «nuisible et malsaine» (4). En fait, la collecte du «thé du Paraguay», appelé aussi la *yerba* (5), fut une des tâches principales imposées par l'économie coloniale aux *Guarani*.

Avant la Conquête, il semble que seuls les chamanes consommaient cette plante qui était considérée comme magique (6). A partir de la fin du 16ème siècle l'infusion obtenue avec les feuilles de la *yerba*, devint une boisson hautement appréciée, non seulement dans le Río de la Plata mais dans d'autres régions de l'Amérique du Sud, en particulier au Pérou. Grâce à des conditions géographiques particulièrement favorables, la région du Paraguay avait le monopole de la production de cette plante qui devint, dès 1620 environ, son principal produit commercial.

Il est bien connu que l'«État» jésuite du Paraguay fut un «empire du maté» (Chaunu) (7). Mais l'on sait moins que la

(1) *Supra*, pp. 103-104.

(2) «*molinillos de mano*», art. 32 ; art. 33.

(3) «... por las muchas muertes y daños que desto se siguen...». Art. 31. «*Ordenanzas*» de 1598, art. 10.

(4) *dañosos y contrarios a su salud. «Ordenanzas» d'Alfaro, «declaración» art. 31.*

(5) «Maté» est un mot *Quechua* ; en *guarani* se dit *caai yerba* est le nom espagnol.

(6) Métraux, «The Guarani», p. 89. Adalberto Lopez, *The Revolt of the Comuneros*, thèse non publiée, Binghamton, 1973 (?), p. 36.

(7) Pierre Chaunu, «Au point d'impact de deux colonisations : l'État jésuite du Paraguay, un empire du maté», *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 10 : 4, oct.-déc. 1955, p. 559-564.

production du Paraguay des colons fut encore bien supérieure à celle des Jésuites, non en qualité qui était inférieure (1), mais en quantité (2).

Comme nous le verrons (3), la cueillette de la *yerba* fut imposée, au moins jusque vers 1740 (4), aux *Guarani* non seulement dans le cadre de l'*encomienda*, mais aussi comme corvée publique (*mandamiento*) et comme «travail commun» imposé par les administrateurs des villages. Et ce travail fut imposé tout particulièrement aux habitants de Caazapá et Yutí ; il n'est pas exagéré d'affirmer qu'ainsi, pendant au moins un siècle, la plus grande partie de la production d'exportation du Paraguay dépendit du travail de ces deux villages franciscains (5).

(1) Deux qualités étaient produites, la *yerba de palos* des colons, et la *yerba caamini* des Jésuites, de qualité supérieure, où les feuilles avaient été sélectionnées et broyées plus finement après enlèvement des nervures. En 1680 celle-ci valait plus du double de celle-là à Santa-Fe. Hernandez, *Organización*, I, p. 202. Mörner, *Actividades*, p. 91, 92.

(2) Nous n'avons pas de chiffres de production totale, mais on peut se faire une idée de la différence sur la base des chiffres d'exportation que l'on connaît mieux. L'ensemble des villages jésuites, par loi, ne pouvait exporter plus de 12.000 *arobas* par an, soit environ 140 tonnes ; en fait ce total n'était jamais atteint et la moyenne semble plutôt avoir été 8.000 ou 9.000 *arobas*. Haubert, *La vie quotidienne*, p. 199 ; Mörner *Actividades*, p. 151. Le chiffre moyen de l'exportation annuelle par les colons semble s'être élevé, lui, en tout cas, à 40.000 *arobas*, soit environ 470 tonnes. Telle fut la moyenne des années 1670-1680 et 1788-1792. Dans les années 1680, la moyenne s'éleva à 60.000 *arobas* par an et tomba à 26.429 en 1776. Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie p. 444, 445. Gonzalez, *Proceso*, p. 183. Mörner, *Actividades*, p. 150. Cardozo, *El Paraguay*, p. 99.

(3) *Infra*, pp. 166, 180, 183.

(4) Des ouvriers salariés non-Indiens (*peones*) effectuèrent désormais le travail fait auparavant dans le cadre de l'*encomienda* et du *mandamiento*. Les *Guarani* ne purent plus désormais être astreints à la cueillette, que dans le cadre villageois des «travaux communs».

Ce changement date peut-être du gouvernement de Rafael Moneda, le grand réformateur des années qui suivirent la révolte des *comuneros*. Sur l'œuvre de ce *gobernador* voir Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, p. 509-514. Les sources dont nous disposons indiquent que le travail dans les champs de maté cessa de faire partie des obligations des *mitayos* entre 1724 et 1761. Lettre Evêque Palos au Roi, Asunción, 28 octobre 1724, AGI, MGO 1039a, fol. 2. «Razón que de su visita general da el Dr. D. Manuel Antonio de Latorre, Obispo del Paraguay, al Real y Supremo Consejo de Indias», 1761, in REABA, an V, 1905, p. 758 s. Aguirre, «Diario» t. II, 1ère partie, p. 444.

(5) De nombreux documents attestent cette spécialisation imposée à Caazapá et Yutí, par exemple : Juan Rodríguez de Cotta au Roi, Asunción, 10 septembre 1699, AGI, MGO 1020, fol. 2 ; Frère Joseph Cayetano au Roi, Asunción, 21 novembre 1744, AGI, MGO 1035a, fol. 10 verso. Susnik, *El Indio*, p. 90-91, 82, 102, etc... Les habitants des villages proches d'Asunción (Ita, Yaguaron et Altos) étaient plutôt affectés à l'entretien de cette ville.

La récolte du maté, appelée *Yerba* au Paraguay, était particulièrement nuisible aux Indiens du fait des longs et périlleux voyages qu'elles nécessitait. Il fallait aller cueillir les feuilles de cette plante sauvage (1) dans les forêts de l'Est du Paraguay, particulièrement dans la région de Maracayú, qui ne se trouvait pas à moins de 300 kilomètres à vol d'oiseau de Caazapá et Yutí. Les Indiens y étaient conduits à pied (2) et restaient pendant des semaines et des mois dans une jungle dont ils avaient oublié les règles de survie. Beaucoup périssaient de froid, de maladies ou victimes d'attaques par les *Guarani Montesés* ou d'autres peuples encore libres du joug espagnol (3).

A partir du 18^{ème} siècle les Jésuites remplacèrent la cueillette de la *Yerba* (sauvage) par la culture de celle-ci, près de leurs réductions (4). Mais dans le Paraguay des colons, à part une timide tentative de culture signalée en 1784 à Itá, la cueillette resta le procédé habituel au moins jusqu'à la fin de l'époque coloniale (5).

Avec la collecte de la *yerba*, la construction de maisons et d'autres édifices fut une des autres tâches coloniales les plus importantes imposées aux *Guarani* ; dans le cadre de l'*encomienda*, et aussi des *mandamientos* et des «travaux communs» des villages, comme nous le verrons (6). «Il n'y

(1) qui ressemble un peu à un oranger. La récolte impliquait non seulement la cueillette des feuilles, mais aussi leur séchage au dessus d'un brasier, et leur broyage. Voir détails dans Haubert, *La vie quotidienne*, p. 198-200 ; ou «Razón que da... el Dr... de Latorre, Obispo del Paraguay...», 1791, in REABA, an V, 1905, p. 758 s.

(2) Evêque Palos au Roi, Asunción, 28 octobre 1724, AGI, MGO 1039a, fol. 2.

(3) Voir par exemple «Expediente sobre hostilidades y daños que efectúan Indios Montesés en el beneficio de la yerba», mars-mai 1699. ANA, S.H. vol. 43, num. 8, fol. 1-10.

(4) La semence de l'*Ilex Paraguayensis* sauvage, contenue dans une sorte de cerise, doit être digérée par un oiseau pour être fertile. Les Jésuites trouvèrent le moyen de reproduire artificiellement le processus chimique auquel est soumis la graine dans l'estomac de l'oiseau. Communication orale d'un producteur de yerba de *Misiones*, Argentine. Cf. Hernandez, *Organización*, I, p. 200-202.

(5) «El cura actual [de Itá] queriendo imitar a los Jesuítas, plantó algunos arboles de los que dan la yerba del Paraguay en la chacara del Pueblo, y hoy existen 83. Ningún vecino del Paraguay, ni pueblo no jesuítico ha hecho otro tanto». Azara, *Geografía*, p. 20.

(6) *Infra*, pp. 167 et 186.

a pas un pilier dans la ville [d'Asunción] qui, depuis la fondation de celle-ci n'ait été édifié et ne continue d'être édifié par les Indiens des villages», pouvait écrire Aguirre à la fin du 18ème siècle (1).

Les techniques employées dans la plupart des bâtiments des villes «espagnoles» coloniales du Paraguay reflétaient bien d'ailleurs l'origine des constructeurs ; elles présentaient les traits suivants, d'origine incontestablement indigène (2) : Toits de chaume ou de «tuiles» (*tejas*) qui, en fait, étaient des palmes qui avaient la forme de tuiles, reposant sur des piliers de bois (*horcones*) ; parois non portantes, faites de terre battue maintenue par des roseaux (*tapia francesa*) ; légèreté et fragilité des maisons qui devaient sans cesse être reconstruites ou réparées (3).

A partir de la seconde moitié du 18ème siècle, l'*encomienda* mourut doucement. Le pouvoir des *encomenderos* sur les *mitayos* fut restreint, cependant que les regroupe-

(1) «... no hay un horcón en la ciudad que desde su fundacion no lo hayan levantando y sigan levantando los Indios de los Pueblos... ». «Diario», t. II, 1ère part., p. 443.

(2) Marciel de Lorenzána S.J. donna une bonne description des maisons des *Guarani* préhistoriques : «Habitan en casas bien hechas, armadas en cima de buenos horcones, cubiertas de paja. Algunas tienen ocho y diez horcones y otras más o menos conforme el cacique tiene los vasallos, porque todos suelen vivir en una casa. No tiene división alguna toda la casa, está exenta de manera que desde el principio se ve el fin. De horcón a horcón es un rancho y en cada uno habitan dos familias una a una banda y otra a otra... Tienen por los lados *tapia francesa* y cada aposento tiene dos puertas una de cada lado, pero no tienen ventanas». Lettre au Roi, 6 janvier 1621, in Cortesão ed., *Jesuitas*, pp. 166-167. Voir aussi Susnik, *Apuntes*, pp. 192-196 ; Métraux, «The Guarani», p. 82.

(3) Se rapportant à Corrientes, la description suivante de Pedro José Parras, O.F.M. [écrite dans les années 1750] donne une bonne idée de la manière dont devait être construit l'ensemble des villes du Paraguay : «Los demás edificios de la ciudad son humidísimos muchos de *tapia*, y los más de pared que llaman francesa, que se compone de cañas y barro con algunos postes de madera para sostener el techo, cuyas *tejas* son de palma, las que son de a dos varas de largo [environ deux mètres] cada una, y serían muy buenas, si como durán cuatro años, durarán cuarenta. *Diario*, p. 165. Consulter aussi Juan Giuria, *La arquitectura en el Paraguay*, Buenos Aires, 1950 ; ou Velázquez, *El Paraguay*, p. 12, 52.

ments d'*encomiendas* en diminuèrent le nombre. Vers la fin du siècle, il devint fréquent de ne plus réattribuer les *encomiendas* vacantes (c'est-à-dire celles dont le second possesseur était mort) à des individus, mais de les « agréger » à la Couronne (1).

LES MANDAMIENTOS

Les *Guarani* des réductions non jésuites durent souffrir l'existence d'une institution plus lourde encore que l'*encomienda* mais presque oubliée dans la littérature historique : le *mandamiento* ou conscription au travail. Les gouverneurs ou leurs remplaçants prirent l'habitude, surtout depuis les dernières décennies du 17^{ème} siècle, d'expédier des ordres (*mandamientos*) obligeant un nombre donné d'Indiens d'un ou plusieurs villages déterminés à aller accomplir un certain travail, soit pour le gouvernement, soit pour un particulier (2). Dans ce dernier cas le bénéficiaire (3) devait un salaire aux travailleurs (4). Il s'agissait, il

(1) Par exemple «Certificación» de Martín José de Aramburu et Juan José González, Asunción, 15 juin 1801, AGI, MGo 1534 ; Susnik, *El Indio*, pp. 112-113.

(2) Dans ANA nous avons trouvé en particulier trois documents qui renseignent assez bien sur la procédure suivie dans ces *mandamientos*. On y voit le Gouverneur faire chercher les *Guarani* dans leur village par un agent de la force publique (*Alcalde de la Hermandad, Sargento-Mayor*). Le *Corregidor* et le *Cabildo* des villages avaient aussi une responsabilité dans l'exécution du *mandamiento*, en particulier celle de faire rentrer les travailleurs chez eux une fois la tâche accomplie. Ceux-ci devaient être choisis de préférence dans des *encomiendas* vacantes. Lorsque les villageois conscrits étaient envoyés à Asunción pour aller travailler pour des particuliers, leur engagement par ceux-ci devait être contrôlé par le «Protecteur des Indiens». Ordre Juan Rodríguez Cotta, 3 juillet 1698, ANA, S.H., vol. 75, n. 1, fol. 89. Procès-verbal de la *visita* effectuée en décembre 1704 dans les villages de *Guarani* administrés par les Franciscaïns par José de Aballos y Mendoza, ANA, S.H., vol. 120, n. 4, fols. 5-10. «Auto proveído por Don Alonso Fernando Montiel, Teniente de Gobernador...», 23 décembre 1684, ANA, N.E., vol. 102, fol. 9.

(3) Celui-ci était, selon le *Gobernador* Cotta (1696-1702), de préférence un *vecino* qui avait contribué volontairement à la défense de la Province. Juan Rodríguez de Cotta au Roi, Asunción, 10 septembre 1699, AGI, MGo 1020, fol. 1.

(4) Ce salaire s'élevait à la fin du 17^{ème} siècle et pendant une grande partie du 18^{ème} à quatre *pesos* par mois payés sous la forme de quatre *varas* (environ quatre mètres) de toile. Labougle, «La Reducción», p. 297 (se rapporte à un *mandamiento* issu en 1694 à Corrientes) ; P. Bartolomé Jiménez S.J. au Secrétaire du Conseil des Indes, 14 février 1717, in Pastells, *Historia*, VI, p. 141 ; «Petición», Frère Francisco Quinones, O.F.M., au Roi, vers 1739, AGI, MGo 421a, p. 6 ; «Noticias», Gouverneur Sanjust au Vice-roi du Pérou, Asunción, 27 mai 1760, MCA, 1-28, 34, 23, fol. 5. Félix de Azara écrit qu'en 1784 les Indiens ne reçoivent plus que deux *pesos* et demi par mois, dont ils donnent une moitié à leur communauté. *Geografía*, p. 419.

faut le remarquer, d'une institution courante dans toute l'Amérique espagnole où elle eut d'autres noms comme *repartimiento*, *coatequilt* ou *mita* (1).

A quelles tâches étaient employés les Indiens conscrits par *mandamiento* ? D'abord, comme on vient de le voir, à la récolte de la *yerba*, jusqu'à l'époque du Gouverneur Rafael de la Moneda (1740-1747) (2). A cause des conditions dangereuses et insalubres dans lesquelles s'effectuait la récolte de la *yerba*, plusieurs gouverneurs interdirent ou prétendirent dans leurs lettres à leurs supérieurs interdire celle-ci pendant l'hiver, saison la plus nocive (3). Mais beaucoup de documents attestent que cette interdiction était fréquemment ignorée et que les *Guarani* n'étaient pas rarement envoyés dans les *yerbales* pour des périodes dépassant un an, voire un an et demi (4). La culture de champs, la capture de bétail bovin (*vaquerías*) et le service dans le transport de personnes et de marchandises par eau et par terre, furent d'autres tâches auxquelles les *Guarani* furent fréquemment astreints en vertu de *mandamientos* délivrés au profit de particuliers (5). Les *mandamientos* expédiés au profit du Gouvernement servait à celui-ci à se procu-

(1) Cf. Gibson, *Spain*, pp. 143-145. Ce qui explique que les *mandamientos* furent tolérés par les autorités métropolitaines, malgré le fait qu'ils étaient illégaux en regard des Ordonnances d'Alfaro («*Declaración*» art. 60 et 61).

(2) Aguirre, «*Diario*», t. II, 1ère partie, p. 444.

(3) A ce propos les *beneficios simples*, qui ne comportaient aucune limitation de durée, étaient distingués des *beneficios generales*, qui n'occupaient les Indiens que pendant quelques mois, ceux d'hiver étant exclus. Susnik, *El Indio*, p. 127 s. Gouverneur Cotta à *Audiencia* de Charcas, Asunción, 13 avril 1698, AGI, MGo 1137.

(4) Joseph Abad et Diego Gonçalves Murillo au Roi, 1694, AGI, MGo 1151, fol. 6 verso ; Cotta à *Audiencia* de Charcas, Asunción, 13 avril 1698, AGI, MGo 1137, fol. 2 verso ; P. Bartolomé Jiménez S.J. au Secrétaire du Conseil des Indes, 14 février 1717, in Pastells, *Historia*, VI, p. 140 ; Mörner, *Actividades*, p. 208, n. 24.

(5) Susnik, *El Indio*, p. 126 s. ; Joseph Abad et Diego Gonçalves Murillo au Roi, 1694, AGI, MGo 1151, fol. 6 verso ; «*Mandamiento*» Juan Rodríguez Cotta, 3 juillet 1698, ANA, S.H., vol. 75, num. 1, fol. 8 ; «*Petición*» Frère Francisco Quiñones, O.F.M., au Roi, vers 1739, AGI, MGo 421a, p. 2 ; etc... C'étaient surtout les Indiens des villages proches d'Asunción qui étaient conscrits comme marins, en particulier ceux d'Itá. Sur terre les *Guarani* étaient employés comme conducteurs de charrettes.

rer de la main-d'œuvre pour les travaux publics (1) ou d'autres entreprises d'État comme la fabrique de tabac de San Lorenzo (2) ou un atelier de menuiserie près de Caazapá (3).

Qui pouvait être conscrit au travail par *mandamiento* ? En principe c'étaient les mêmes personnes qui devaient la *mita* aux encomenderos, c'est-à-dire les Indiens des villages, de sexe masculin, âgés de 18 à 50 ans et ne bénéficiant pas de dispense de *mita* telle que celle résultant de la qualité de cacique ou de l'exercice de quelques fonctions essentielles au village. Si l'on en croit deux documents émanant de Franciscains, des caciques et d'autres *Guarani* dispensés de la *mita* étaient parfois aussi victimes de *mandamientos*, et les gouverneurs ordonnaient même à des enfants et à des veuves d'aller travailler comme domestiques de maison chez des Espagnols des villes (4).

AUTRES OBLIGATIONS HORS DES VILLAGES

Quand les *Guarani* des villages non Jésuites avaient exécuté les travaux exigés par les *encomenderos* et les *manda-*

(1) Ce fut le cas par exemple à Corrientes en 1681, lorsque le conseil municipal de cette ville demanda au *Teniente de Gobernador* d'expédier un *mandamiento* au *corregidor* et à l'*alcalde mayor* d'Itatí pour que ceux-ci envoient des Indiens pour la reconstruction d'un fameux ermitage ; le *Teniente* donna suite à la demande et l'ermitage fut reconstruite en quelques mois. Labougle, « la reducción », p. 296. Un autre exemple est fourni dans une lettre du Gouverneur Cotta de 1698, où celui-ci admet avoir donné « un Indien sur dix » pour la réparation de la maison du Trésor Royal (*Real Hacienda*) de Villa Rica. Ces Indiens semblent avoir été pris à Itapé, à moins que ce ne soit à Caazapá et Yutí. Juan Rodríguez Cotta à *Audiencia* de Charcas, Asunción 13 avril 1698, AGI, MGo 1137.

(2) Susnik, *El Indio*, p. 140.

(3) « ... como se vió en los años de 27, 28 y 29, en cuyo tiempo se mantuvo un obraje y construcción de barcos, tablazón, cajas, escritorios, y otras obras, en la inmediación de las dos doctrinas de Caazapá e Itapé, para cuyo trabajo se sacaron los mejores maestros de herrería y carpentería de sus pueblo, con todos los Indios necesarios para tan crecida tarea, con nombre y título de obraje del Rey... » « *Petición* », Frère Francisco Quiñones, O.F.M., au Roi, vers 1739, AGI, MGo 421a, p. 2. Les *mandamientos* n'impliquaient pas forcément que les *Guarani* quittent leur village. Ils pouvaient aussi recevoir l'ordre d'exécuter sur place certains travaux, comme par exemple la préparation de *garavatta* exigée en 1696 des habitants d'Itá. 12 décembre 1696. ANA, S.H., vol. 75, n. 1, fol. 30, 30 v.

(4) Joseph Abad et Diego Gonçalves Murillo au Roi, 1694, AGI, MGo 1151, fol. 2 verso. « *Petición* » Frère Francisco Quiñones, O.F.M., au Roi, vers 1739, AGI, MGo 421a, p. 3.

mientos, ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Plusieurs autres obligations, de poids variable, leur furent imposées, soit durant toute l'époque coloniale, soit durant une partie de celle-ci.

Plusieurs documents de la fin du 17^{ème} siècle et du début du 18^{ème} mentionnent les visites que devaient faire les conseils municipaux (*cabildos*) *Guarani*, accompagnés de dizaines d'Indiens, au Gouverneur à Asunción, à Pâques et à Noël. D'après un Franciscain, écrivant vers 1739, ces visites étaient très coûteuses pour les communautés, à cause des cadeaux qui devaient être faits alors aux gouverneurs, des longs voyages qu'elles nécessitaient et de l'absence de bras nécessaires qui en résultaient dans les villages. Elles entraînaient aussi de grandes dépenses en :

vêtements décents de soie et autres atours que [les membres du *Cabildo*] mettent pour faire le voyage ; ces vêtements sont très chers dans cette région, et [les conseillers municipaux] les acquièrent pour assister aux fêtes principales de leurs villages ; et ils les déchirent et les rendent hors d'usage dans ces voyages, aussi bien par leur naturelle négligence, qu'à cause des nombreuses rivières et régions boueuses par lesquelles ils doivent passer pour comparaître devant le Gouverneur.

Et le Franciscain ajoute que si pour quelque raison la visite ne peut pas être faite, les *cabildos* doivent payer une compensation au gouverneur. De plus la même visite devait être faite, aussi avec des cadeaux, tous les ans, pour demander au Gouverneur la confirmation des élections des *alcaldes* (1).

(1) « También se experimenta otro abuso muy perjudicial a aquellas doctrinas ; y es, que en el recibimiento de los gobernadores del Paraguay, en las dos Pasquas de Resurrección y Natividad, van de cada pueblo el Corregidor, Cabildo y comitiva, que será como de 25 à 30 Indios a cumplimentar a los gobernadores, llevándoles refresco de aves, trigo, y otras providencias, cediendo ésto en continuo e inexcusable gasto y menoscabo de sus pueblos, en mucha pérdida de animales, y molestia de los mismos Indios en caminos de 40 y 60 leguas, y en gasto de vestidos decentes de seda, y otros géneros de que van vestidos, los que son costosísimos en aquellas partes, y mantienen para concurrir en las fiestas principales de sus pueblos ; y éstos los rompen, y consumen en estas caravanas, así por su natural desaseo, como por los continuados ríos y lodos por donde pasan a ponerse en la presencia de los gobernadores ; siendo esta concurrencia y contribución ya tan introducida, que en la ocasion que faltan a ella, por al-
...

La contribution des *Guarani* fut aussi requise dans les nombreuses guerres d'Espagnols et métis d'Asunción livrées durant toute l'époque coloniale contre les Indiens restés insoumis, les Portugais, les Jésuites et même à l'occasion contre les autorités espagnoles (1). Fréquemment les *Guarani* furent appelés à participer aux combats mêmes, en tant que troupes auxiliaires, servant souvent d'éclaireurs ou de transporteurs de troupes dans leurs canoës (2). La construction et le maintien des forts qui couvraient la frontière Nord et Ouest du Paraguay fut aussi principalement à la charge des *Guarani* des villages non jésuites, qui, de plus, furent obligés de participer à la défense de la Province en fournissant des canoës, des cordes et des câbles. L'accomplissement de service militaire et des autres tâches à des fins de défense fut imposé aux Indiens selon une procédure semblable à celle des *mandamientos*, avec une responsabilité semblable conférée aux *corregidores*.

On peut mentionner ici une obligation particulière aux Indiens d'Itapé. Ceux-ci étaient dispensés de l'*encomienda*, et des *mandamientos* (3), mais avaient la charge de faire

(... suite de la note (1) de la page précédente) -gun accidente, se les hace cargo por el Gobernador, como debida de Justicia... » «Memorial», Fray Francisco Quiñones, O.F.M., «Custodio y Procurador por las misiones de su Religión del Paraguay, Tucumán, y Río de la Plata» au Roi, vers 1739, AGI, MGO 421a, pp. 8-9. Il faut se méfier des accusations des Franciscains contre les gouverneurs. Elles étaient souvent exagérées, parce qu'ayant des fins politiques et visant à diminuer le pouvoir de ces hauts fonctionnaires dans les villages Indiens et, partant, à renforcer le contrôle des curés. Mais le «Memorial» de Quiñones semble rapporter assez fidèlement la vérité, vu qu'il était accompagné de deux *certificaciones*, qui ne nous sont pas parvenues mais qui convainquirent le *fiscal* du Conseil des Indes (MGo 421b, p. 13). Voir aussi «informe» Gouverneur Juan Rodríguez Cotta à *Audiencia* de Charcas, Asunción, 13 avril 1698, AGI, MGO 1137, fol. 3, 3 verso.

(1) Ce paragraphe est en grande partie basé sur Susnik, *El Indio*, pp. 141-147.

(2) Des hommes d'Itá participèrent ainsi à la bataille que livra en 1649 l'Évêque Cardenas contre le Gouverneur *ad interim* Sebastian de León y Zarate, commandant des troupes de *Guarani* des réductions jésuites (2) ; ou encore 650 Indiens recrutés en partie à Itá, Caazapá et Yutí servirent d'auxiliaires à 400 soldats créoles envoyés d'Asunción en 1676 au secours de Villa Rica attaquée par les Portugais. León y Zarate à Président de l'*Audiencia* de Charcas, vers 1649, in Pastells, *Historia*, t. II, p. 376. Alonso Fernández Montiel, «Convocatorial del ejército», Asunción, 25 février 1676, AGI, MGO 1149f, fols. 78 v ; Juan Díez de Andino, «Auto», Nuestra Señora de Candelaria, 4 avril 1676, AGI, MGo 1194k, fol. 88 v.

(3) Appendice IV, p. 275. Azara, «Diario», p. 383.

traverser la rivière Tebicuary aux voyageurs et marchandises qui empruntaient le *Camino Real* entre Asunción et la région de Villa Rica et de l'Alto Paraná (1).

L'exposé ci-dessus révèle ainsi très clairement le poids considérable des obligations coloniales des *Guarani*, ceci d'autant plus qu'aux tâches vues ci-dessus s'ajoutaient celles que les Indiens devaient accomplir dans leurs villages, qui comme nous allons le voir étaient aussi souvent au profit des Espagnols. Il montre également, et cela nous introduit au chapitre suivant, que le système colonial espagnol avait réussi une étonnante acculturation économique des *Guarani* dont la faible productivité traditionnelle fut multipliée au point de permettre que le poids principal de «l'entretien de la république» repose sur leurs épaules.

(1) «Noticias», Gouverneur Jaime Sanjust au Vice-roi du Pérou, 27 mai 1760, MCA 1-28, 34, 23, fol. 5 verso, 6.

Chapitre X

DE FORMIDABLES UNITÉS DE PRODUCTION

Avant d'expliquer plus loin les institutions économiques des villages franciscains, il nous paraît nécessaire dans un chapitre de les décrire de manière détaillée, ce qui n'a encore jamais été fait.

Dans les villages franciscains comme dans ceux des Jésuites on peut distinguer deux secteurs économiques. Il y avait d'une part les biens et les productions «particuliers» des Indiens qui avaient pour cadre les unités de famille, d'autre part ceux qui étaient de la «communauté», c'est-à-dire du village entier (1). En *Guarani* ces deux divisions s'appelaient, au moins chez les Jésuites *Abambae* (ce qui appartient à l'Indien) et *Tupambae* (ce qui appartient à Dieu). Nous examinerons successivement ces deux secteurs, non sans traiter au préalable des terres dont disposaient les réductions.

(1) «*Chacras*», «*heredades*», «*sementeras*», «*particulares*» et «*comunes*», «Reglamento interino» sur le gouvernement et l'administration des biens de communautés des villages d'Indiens du Paraguay, Gouverneur Pedro Melo de Portugal, Asunción, 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 4,7, 7v. Azara, «Diario», pp. 388, 389. Lázaro de Rivera au Marquis d'Aviles, Asunción, 19 novembre 1800, ANA, MGo 519, fol. 3.

I. LA BASE FONCIÈRE

Les lois de la Couronne d'Espagne sur les réductions insistent toujours sur la nécessité d'attribuer aux Indiens concentrés dans des villages la propriété et la jouissance de terres suffisantes et adéquates pour leurs cultures agricoles et leur élevage. Elles protégeaient, de plus, les droits des Indiens sur les terres qu'ils occupaient avant la Conquête (1).

Il est connu que la législation coloniale espagnole donna souvent lieu à des interprétations très extensives en faveur des colons et contre l'intérêt des Indiens, mais dans le Paraguay sous-peuplé il n'y eut aucune difficulté à appliquer ces lois. En fait les réductions franciscaines se virent reconnaître la propriété d'énormes surfaces foncières. La carte que nous avons dressée des terres des cinq villages des Frères Mineurs à la fin du XVIII^{ème} siècle (2) montre, par exemple, que les surfaces des terres de Caazapá et Yutí étaient comparables à celles des plus gros cantons de la Suisse, comme Berne ou les Grisons. Le domaine d'Itatí mesurait 120 kilomètres de long sur 15 à 20 de large. Mais il faut garder à l'esprit que, dans la région du Paraguay, beaucoup de terres sont inondées périodiquement ou de manière permanente, partant sont impropres ou peu favorables à la culture ou à l'élevage (3).

En général les terres des villages se trouvaient, conformément aux lois, dans les régions d'où les Indiens des réduc-

(1) Mörner, *La Corona*, p. 168. Pour le Paraguay voir Ordonnances de 1597 (art. 1 et 10), de 1598 (art. 1, 11, 23), de 1603 (art. 1), d'Alfaro (art. 15-17, 72).

(2) Carte N. 7.

(3) C'est ce qu'écrivait par exemple le *Cabildo* d'Itatí le 6 février 1805 : « No hay duda que al oírse que este pueblo tiene de veinte y ocho a treinta leguas de terreno causará admiración grande, y no, si se considera los pocos terrenos que tiene para sembrar ; apenas se creerá ; ello es así : el pueblo a sus alrededores está metido entre pantanos que en unas partes tiene tres leguas de largo... algunas lomatidas que hay inmediatas son arenosas, estériles... Desde este pueblo hasta la última estancia, Ytaibaté, los terrenos que hay, los más se reducen a cañadas malas, esteros, carcaguesales, islas de montes y malesales... » in AVCI, p. 157. Voir aussi notre carte des divisions et *estancias* d'Itatí, N. 8.

tions étaient originaires (1). Mais les sources à notre disposition ne permettent pas de savoir quelle proportion du territoire total contrôlé avant la Conquête fut gardée par les Indiens une fois que ceux-ci furent réduits. Cela dépendait sans doute de l'éloignement par rapport aux centres espagnols, les villages qui s'en trouvaient les plus distants, comme Caazapá et Yutí, gardant les terres les plus étendues.

II. LE SECTEUR «PARTICULIER» (2)

Selon une règle qui remonte à la fin du 16^{ème} siècle et qui fut en vigueur durant toute l'époque coloniale, tous les *Guarani* des villages, femmes et artisans compris, avaient deux jours par semaine durant lesquels ils devaient être laissés libres de s'occuper de leurs «travaux particuliers», dont ils étaient censés tirer leur subsistance (3). De plus, au printemps, plusieurs semaines étaient réservées exclusivement aux travaux agricoles privés des Indiens (4).

On peut supposer que l'organisation de ce secteur était assez conforme aux usages précolombiens. Les travaux qui requéraient la collaboration de nombreuses personnes (par exemple le défrichage d'un coin de forêt ou la pêche) devaient être effectués dans le cadre des *cacicazgos*, groupes de villageois soumis à un cacique, issus des lignages précoloniaux, les autres activités se faisant dans le cadre des familles ou individuellement (5).

(1) Carte n. 7 et *supra* chap. 4, 5 et 8.

(2) Ce secteur n'intéressant que peu les colons et les administrateurs, il n'y a que peu de documents qui en fassent état ; mais l'on peut facilement reconstituer ce qu'il était en complétant les quelques documents qui existent par ce que l'on sait des *abambas* des réductions jésuites sur lesquels il y a plus de sources.

(3) Ordonnance de 1597, art. 7. «Petición». Fr. Vicente Grife au Gouverneur du Paraguay, entre 1631 et 1634. MCA, I-29. 3.2, fol. 1. «Reglamento interino», Gouverneur Pedro Melo de Portugal, 12 juin 1784, AGI, MGo, 1092, fol. 4 v., etc.

(4) Azara, «Diario», p. 389. AVCI, pp. 52, 53, 146, 170.

(5) Ceci paraît d'autant plus vraisemblable que, dans les villages franciscains, les *cacicazgos* servirent, durant toute l'époque coloniale, comme unités d'*encomiendas*, de «travaux communs», et peut-être de résidence, Susnik, *El Indio*, p. 84. *Infra*, p. 207, note (6).

L'AGRICULTURE

Dans les villages des terres étaient réservées aux cultures particulières des Indiens, souvent attenantes à l'agglomération, parfois à plusieurs kilomètres (1). Les plantes qui y étaient cultivées étaient principalement celles que les *Guarani* produisaient dès avant la conquête, c'est-à-dire le manioc, le maïs, les fèves et l'habituelle variété alimentaire, médicinale et autre, obtenue par les tributs de la Forêt tropicale. Il s'y ajoutait quelques espèces européennes, principalement la canne à sucre et les oranges douces (2).

La technique employée était, au moins encore au 17^{ème} siècle, celle de la *roza*, ou horticulture traditionnelle sur brûlis (3). Celle-ci, nous le rappelons, comportait les opérations suivantes : défrichage collectif d'un coin de forêt suivi de la mise à feu des arbres et autres plantes abattues ; distribution de lots à chaque famille nucléaire qui individuellement s'occupait de les planter et d'en récolter les produits. Le sol s'épuisant rapidement dans ces régions, au bout de quelques années la *roza* était abandonnée et l'opération recommencée ailleurs (4). Les seuls instruments qui étaient

(1) Azara, «Diario», pp. 388, 391. «Petición», Fr. Vicente Grife au Gouverneur du Paraguay, entre 1631 et 1634, MCA, I-29, 3,2, fol. 1.

(2) Métraux, «The Guarani», p. 80. Azara, «Diario», pp. 383, 388. Lázaro de Rivera au Marquis d'Aviles, Asunción, 19 novembre 1800, ANA, MGo 519, fol. 3. Les oranges étaient abondantes à Caazapá et Yuti ; Parras, *Diario*, p. 198 ; Azara, «Diario», p. 389. Les *Guarani* consommaient dès avant la Conquête des espèces indigènes d'oranges plus aigres ou acides ; J. Natalicio González, *Proceso y formación de la cultura paraguaya*, Asunción, 1948, pp. 156-158.

(3) «Petición», Fr. Vicente Grife au Gouverneur du Paraguay, entre 1631 et 1634, MCA, I-29, 3,2, fol. 1.

(4) En 1621, le Jésuite Marciel de Lorenzana, se référant aux *Guarani* «appartenant à la Cité d'Asunción», qui, comme on l'a vu, avaient été à cette époque presque tous «réduits» dans des villages par les Franciscains, donna une description de leur technique agricole qui, pour sa précision, vaut la peine d'être citée ici : « ... [esta gente] siempre siembra en montes y cada tres años por lo menos mudan chacra. El modo de hacer sus sementeras es : primero arrancan y cortan los árboles pequeños y después cortan los grandes, y ya cerca de la sementera, como están secos los árboles pequeños (aunque los grandes no lo están mucho) les pegan fuego y se abrasa todo lo que han cortado, y como es tan grande el fuego quedan quemadas las raíces, la tierra hueca y fertilizada con la ceniza ; y al primer aguacero la siembran de maíz, mandioca y otras muchas raíces y legumbres que ellos tienen muy buenos. Dase todo con gran abundancia ». Lettre au Roi, 6 janvier 1621, in Cortesão, *Jesuítas*, p. 166.

utilisés avant l'arrivée des Espagnols étaient principalement la hache de pierre et le bâton-fouilleur qui servait à planter les graines ou les boutures. Dès l'arrivée des Européens, les Indiens s'étaient immédiatement efforcés d'obtenir des haches de fer (1). A la fin du 16ème siècle des charrues rudimentaires tirées par des bœufs furent introduites dans les villages *Guaraní* (2). Nous ne savons pas si celles-ci avaient été immédiatement utilisées dans les cultures particulières des Indiens mais en tout cas elles l'étaient à la fin de l'époque coloniale (3).

Les terres qui dans les villages étaient réservées aux «cultures particulières» étaient sans doute, comme dans les réductions jésuites, attribuées aux caciques ou chefs de lignages qui avaient sur elles un droit éminent. Ceux-ci distribuaient les lots entre les familles nucléaires qui leurs étaient subordonnées (4), une fois que les travaux collectifs de défrichage et brûlage avaient été effectués (5).

Il faut remarquer, au cours de l'époque coloniale, un manque d'intérêt croissant montré par les Indiens pour la production dans les terres particulières (6). Cette décadence du secteur particulier est due sans doute aux multiples tâches qui éloignaient les *Guaraní* hors des villages, à la désintégration des lignages et à l'existence du secteur commun qui, en général, garantissait la subsistance aux Indiens, quel que soit le soin qu'ils apportaient à l'*abambae*.

(1) *Supra*, p. 27.

(2) *Supra*, p. 102. «En el Paraguay... sus arados son de un palo puntiagudo que cada uno se hace y se acomoda, sucediendo lo mismo con el yugo y demás aperos». Félix de Azara. Cité in González, *Proceso*, p. 165.

(3) AVCI, 6 septembre 1800, p. 53.

(4) «... las sementeras que hace cada Indio para su casa...», «Certificación», *Cabildo eclesiástico* d'Asunción, 12 juin 1711, MCA, I-29, 3,76, fol. 1v.

(5) Haubert, *La vie quotidienne*, p. 193. Hernández, *Organización*, I, pp. 207-208 ; on sait en tout cas que dans les champs «communs» des villages non jésuites, le travail était distribué entre les lignages (*cacicazgos*) qui devaient s'occuper d'une certaine surface qui variait selon l'importance du lignage, «Reglamento», Melo de Portugal, 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 3. 3v.

(6) Susnik, *El Indio*, p. 178.

LA CHASSE, LA PÊCHE ET LA CUEILLETTE

La chasse, la pêche, et la collecte d'insectes, de baies, de miel et d'autres produits sauvages furent d'autres activités du secteur particulier. Mais elles perdirent aussi l'importance qu'elles avaient eu dans les temps pré-coloniaux et même au 16ème siècle (1). Les multiples tâches et corvées qui s'abattirent de plus en plus sur les *Guarani* leur laissèrent peu de temps pour ces activités, dont ils avaient d'ailleurs moins besoin puisque l'introduction dans les villages de bétail et d'autres produits européens leur fournissait une partie des ressources qu'ils obtenaient auparavant par ces moyens. La pêche se maintint probablement mieux que la chasse et la collecte, car elle pouvait se faire sur place, alors que celles-ci impliquaient des déplacements à des lieux lointains, découragés par les autorités espagnoles qui craignaient que les Indiens en profitent pour prendre la fuite (2).

AUTRES PRODUCTIONS

Dans le secteur particulier entraient encore bien d'autres productions, appartenant à l'économie domestique et pour la plupart d'origine autochtone. Citons en particulier la poterie, production de femmes, qui se distinguait peu sans doute de celle des temps précolombiens (3) ; le travail du bois pour la fabrication d'arcs, de bancs et d'autres objets

(1) Les Lois d'Alfaro de 1611-1618 ordonnaient que les réductions d'Indiens soient établies dans des lieux riches en poissons, et en 1621 le Gouverneur Góngora indique que tel était le cas d'Itati. Ordonnances d'Alfaro, art. 72. Lettre Góngora au Roi, 20 mai 1622, in Cervera, *Historia*, p. 86. La chasse, la pêche et la cueillette sont encore mentionnées vers 1632 comme des activités importantes des habitants de Yutí. «Petición» Fray Vicente Grife, O.F.M. au Gouverneur du Paraguay, entre 1631 et 1634, MCA I-29, 3,2. Après cette date les références à ces activités deviennent extrêmement rares dans les documents.

(2) Sur la fuite des villageois, voir *infra* pp. 213-214.

(3) Tous les villages en produisaient. Aguirre, «Diario», t. II, 1ère part., p. 445 ; Azara, «Diario», p. 383 etc... Les femmes après avoir mélangé l'argile avec du sable, confectionnaient les pots à la main selon le procédé du colombin. Les surfaces des parois extérieures et intérieures étaient ensuite égalisées avec un coquillage. La cuisson était obtenue en allumant un feu de bois autour des pots. Azara, *Geografía*, pp. 20-21. Ces procédés sont caractéristiques de la poterie traditionnelle des *Guarani* et des autres peuples de la Forêt tropicale.



L'ancienne église de Caazapá, datant de l'époque Franciscaine.

Photo aimablement communiquée par Mons. Agustín Blujaki.

traditionnels des maisons *Guarani* (1) ; le filage du coton, pour fabriquer des nattes ou des hamacs ; l'élevage de poules, de porcs et d'autres animaux de basse-cour, d'origine européenne encore que les *Guarani* domestiquaient déjà des animaux, comme le canard musqué, avant la Conquête (2).

III. LE SECTEUR «COMMUN»

Bien plus important dans l'économie des villages était le secteur des «biens communs» (*bienes de comunidad*). Nous étudierons ici d'abord le type de production et de travaux qui s'effectuaient dans ce secteur, puis l'organisation de celui-ci, et enfin la distribution des produits.

LA PRODUCTION

A. Agriculture

Dans chaque village, des terres étaient affectées aux «cultures communes» (au 18ème siècle les champs communs de Caazapá, Itatí et Yutí étaient voisins de ces localités) (3). Les plantes qui y étaient cultivées étaient les mêmes que celles qui étaient obtenues dans les terres du secteur «particulier» (4). Les plantations de coton, de tabac

(... suite de la note (3) de la page précédente) Métraux, «The Guarani», p. 84 ; *La civilisation*, p. 246. Branislava Susnik, «Notas complementarias», in Max Schmidt, *El sistema de la etnología* Asunción, p. 213 s. La continuité par rapport à la production pré-coloniale est aussi démontrée par les formes et la décoration de certains vases faits jusqu'à nos jours à Itá, et jusqu'en 1934 à Itatí, lorsque la dernière femme potière de ce village mourut. L.A. Benítez, «Alfarería de Itá», *Revista de la Sociedad Científica del Paraguay*, Asunción, III, iv., pp. 122-124, 1934. Ana Biró de Stern, «Alfarería de Itatí», *Revista geográfica americana*, an XXIV, t. XLI, déc. 1957, pp. 175-177.

(1) L'usage d'arcs et d'autres armes de bois est encore attesté au 18ème siècle, par exemple chez Parras, *Diario*, p. 169.

(2) Susnik, *El Indio*, p. 69. Métraux, «The Guarani», p. 81. *Ordonnances* de 1598, art. 25.

(3) Azara, «Diario», pp. 388, 391. AVCI, 6 février 1805, p. 156.

(4) Azara, «Diario», p. 388.

et de sucre y étaient cependant beaucoup plus développées (1). On y signale aussi un peu de riz et de blé, produits du Vieux Monde, qui étaient cultivés pour les curés-administrateurs ou pour l'échange (2).

A cause de la surveillance plus directe qui était exercée par le curé sur les champs communs, les techniques européennes y étaient sans doute, comme dans les réductions jésuites, plus développées que dans les champs particuliers.

B. Élevage.

Depuis le début du 17^{ème} siècle (3), les villages possédaient «en communauté» des *estancias*, champs d'élevage de bétail. Itatí en avait sept à la fin du 18^{ème} siècle et Caazapá seize (voir carte n. 8) (4). Les documents du 17^{ème} siècle à notre disposition indiquent qu'alors dans les réductions se trouvent «quantité de bétail», sans que cette quantité soit chiffrée (5). A partir de 1750 environ les sources

(1) *Ibid.* Le coton était cultivé peu intensivement à Yutí et Caazapá, mais ce dernier village avait une très forte production de tabac à la fin du 18^{ème} siècle. Susnik, *El Indio*, p. 176. Cardozo, *El Paraguay*, p. 99. Velázquez, *El Paraguay*, p. 82. Parras, *Diario*, pp. 193-194. «Razón que de su visita general da el Dr. D. Manuel Antonio de Latorre, Obispo del Paraguay, al Real y Supremo Consejo de Indias», in REABA, an V, 1905, p. 625. Le sucre était vendu à l'extérieur, mais était aussi consommé abondamment par les *Guaraní* qui en étaient très friands, particulièrement lors des fêtes. AVCI, pp. 34, 69, 70, 84, 105 etc... Documents relatifs à l'achat de bétail par le village de Yutí, 6 février 1674, ANA, N.E., 392, fol. 46 v. Gouverneur Cota au Président de l'*Audiencia* de Charcas, 13 avril 1698, AGI, MGo 1137, fol. 5 : Gouverneur de la Moneda au Roi, 18 avril 1744, AGI, MGo 984, fol. 9, *Visita* Itatí par Juan García de Cossio, novembre 1772, AGPC, legajo 18, año 1771-1773, fol. 19 v., Aguirre, «Diario», t. II, 1^{ère} partie, p. 441.

(2) Azara, «Diario», p. 383. Susnik, *El Indio*, p. 176. Documents relatifs à l'achat de bétail par le village de Yutí, 6 février 1674, ANA, N.E., 392, fol. 47 r. *Visita* d'Itatí, par García de Cossio, novembre 1772, AGPC, leg. 18, año 1771-1773, fol. 19 v.

(3) Il a été indiqué que dès la fin du 16^{ème} siècle les bœufs furent introduits dans les réductions pour les labours. *Supra*, p. 102. Cependant l'introduction de bétail à grande échelle semble remonter au quatrième gouvernement d'Hernandarias (1614-1618). En 1615, constatant que l'ensemble du bétail paraguayen diminuait, et que ceci était dû en partie aux vols commis par les Indiens, le Gouverneur créa les *estancias* dans leurs villages. Hernandarias au Roi, Buenos Aires, 25 mai 1616, in RBNB, t. II, n. 5, 1938, p. 9.

(4) Aguirre, «Diario», t. III, p. 213.

(5) «Cantidad de ganado». «Visita» de Yutí, 2 octobre 1694, ANA, N.E. 313, fol. 47. «Visita» de Caazapá, 2 juillet 1699, ANA, N.E. 392, fol. 44 verso.

permettent d'établir des tableaux statistiques (tableau 3 et 4). Ceux-ci révèlent qu'à cette époque le nombre de bovins des *estancias* était énorme, particulièrement à Caazapá où l'on y compta une année pas moins de 85.000 têtes. Les chevaux étaient aussi assez nombreux. De plus, les réductions avaient, en quantités réduites, des chèvres, des mules, des ânes et des moutons. Il est intéressant de remarquer qu'il y avait, au moins au milieu du 18ème siècle, beaucoup plus de bétail bovin et chevalin par tête d'habitant dans les villages franciscains que dans ceux des Jésuites (1).

Quelques documents font état de *capataces* espagnols engagés par les villages pour s'occuper du bétail, ce qui est conforme à une pratique courante dans les réductions jésuites (2). Il semble que la surveillance de bétail sédentaire était trop contraire aux habitudes culturelles des *Guarani* pour que ceux-ci fussent intéressés à en assumer la responsabilité. Les Indiens préféraient les *vaquerías*, ces véritables expéditions de chasse au bétail chevalin et bovin sauvage qui, échappé des *estancias*, s'était extraordinairement multiplié dans les espaces du Río de la Plata (3).

C. Maté et autres produits de cueillette

La cueillette perdit, nous l'avons indiqué, son importance comme source directe de subsistance pour les Indiens. Cependant elle ne disparut pas. Au contraire elle acquit, sous une forme nouvelle, une importance qu'elle n'avait jamais

(1) Lors de l'expulsion des Jésuites, il y avait un million de bovins et 100.000 chevaux dans les villages jésuites qui comptaient alors 90.000 habitants. Haubert, *La vie quotidienne*, p. 200. On peut évaluer à au moins 100.000 bovins et peut-être 20 à 30.000 chevaux le cheptel moyen des cinq villages franciscains entre 1750 et 1800, qui ne comptaient alors pas plus de 3500 âmes en tout. Cf. tableaux statistiques p. 278 à 280.

(2) Aguirre, «Diatro», t. III, p. 48. AVCI, p. 22, 25, 48, 77, 82 etc. Haubert, *La vie quotidienne*, p. 201.

(3) La constitution d'*estancias* n'empêcha pas que les villages de *Guarani*, se trouvant dans des régions où il y avait encore du bétail *cimarrón* (sauvage), ne recourent aussi aux *vaquerías*. Ce fut par ce moyen que les Indiens de Yutí constituèrent les troupeaux qu'ils avaient dans la région de l'Aguapey vers 1630. Vers la même époque les habitants d'Itatí obtinrent le droit d'aller chasser le bétail d'Itaibaté, droit qu'ils exercèrent durant toute l'époque coloniale. «Petición» Fray Vicente Grife, O.F.M. au Gouverneur du Paraguay, entre 1631 et 1634, MCA I-29, 3,2, fol. 1. «Venta de Hacienda Vacuna...», 1671, in RAPC, I, entrega 9, 1909, p. 800 s., Carte n. 8 etc...

Tableau N. 3

NOMBRE DE TÊTES DE BÉTAIL BOVIN DES VILLAGES
GUARANI ADMINISTRÉS PAR LES FRANCISCAINS :
SECONDE MOITIÉ DU 18^{ème} SIECLE (1)

	ITÁ	ITAPÉ	CAAZAPÁ	YUTÍ	ITATÍ (2)
1753					8.000
1760 1764		1.300 (55)			11.032 (310)
1773 1775 1778 1779			85.000 52.190 14.893		5.000 2.000
1783 1784 1785	14.000	500 (55)	64.000 33.000 (800)	5.700 7.000 (400)	
1790 1792 1797	20.000	25.000 [?]	60.000	18.000	10.719 (262) 18.940 (206)

(1) Les chiffres entre parenthèses se rapportent aux bœufs, et ne sont pas compris dans les nombres qui les précèdent.

Sources : 1753 : Parras, *Diario*, p. 167 ; 1760 : « Descripción, historia y geographía de la ciudad de San Juan de Vera de las siete Corrientes... que hago yo el maestro de campo Don Bernardino López Lujan, teniente de gobernador, justicia mayor y capitán a guerra... », Corrientes, 12 février 1760, in *Revista de la Biblioteca Pública de Buenos Aires*, t. III. 1881, p. 272 ; 1764 : Comptes des biens d'Itapé, par le Sergent Mayor Joseph Lopez, ANA, N.E., vol. 154, fol. 143 v., 144 r. ; *Caazapá* 1773, 1775, 1779 (dates approximatives) : Joseph Naude de la Bergeman au Roi, 1777, AGI, MGo 1090a, fol. 1. v. 6 r. ; Gouverneur Pedro Melo de Portugal à Joseph de Galvez, Asunción, 13 décembre 1779, AGI, MGo 1091a, fol. 2 ; *Itatí* 1778, 1779 : Labougle, « La Reducción », p. 313 ; 1783, 1785 : Azara, « *Diario* », p. 383, 388, 392 ; 1784 : Azara, *Geografía*, p. 21, 141 ; 1790, 1797 : comptes d'Itatí de 1790 à 1797, in AVCI, p. 195 s. ; 1792 : Aguirre, « *Diario* », t. II, 1^{ère} partie, p. 438. Le chiffre d'Itapé paraît être une erreur.

(2) Le bétail des estancias « de la Virgen » non inclus. En 1760 s'élevait à 8000 têtes. López Lujan, « Descripción », p. 272.

Tableau N. 4

CHIFFRES DE BÉTAIL NON BOVIN MENTIONNÉS
DANS DES DOCUMENTS DE LA SECONDE MOITIÉ DU 18^{ème} SIÈCLE (1)

	ITAPÉ			CAAZAPÁ			YUTÍ			ITATÍ (2)		
	chx	mu	mts	chx	mu	mts	chx	mu	mts	chx	mu	mts
1753										3800		
1760										3376	170	580
1764	83		86	11								
1784				14000	1000							
1785	190	50		12000	1400	3000	150	500	2700	400	1300	
1790										10269	100	500
1797										14586	88	1116
											271	

chx : chevaux

mu : mules

mts : moutons

che : chevres

a : anes

(1) Sources et précisions : 1753 : «800 caballos mansos y más de tres mil yeguas y caballos sin domar», *Parras, Diario*, p. 167 ; 1766 : «2890 yeguas de cria, 486 entre caballos mansos y redomones, 170 mulas, 580 ovejas», *López Luján, «Descripción»*, p. 272 ; 1764 : «35 caballos, 48 yeguas, 86 ovejas, 11 cabras». *Comptes des biens d'Itapé, par le Sergeant Major Joseph Lopez, ANA, N.E., vol. 154, fol. 144 ; 1784 : «11000 yeguas, 3000 caballos, 1000 mulas», Azara, «Geografía», p. 141 ; 1785 : Itapé «150 yeguas de cria, 50 mulas, 40 caballos», Cazaupa «9000 yeguas de cria, 3000 caballos inclusos potros y redomones, 1400 mulas has 1000 mansos y las 400 chúcaros, 3000 ovejas, 150 cabras, 500 burras», Yuti «2000 yeguas de cria, 700 caballos, 400 mulas mansas, 1300 ovejas», Azara, «Diario», p. 383, 388, 392 ; 1790, 1797 : 9768 et 13623 «yeguas», 501 et 963 «caballos», 100 et 88 «mulas», 500 et 1116 «ovejas», 210 et 271 «burros y burras», *comptes d'Itatí de 1790 à 1797, in AVCI, pp. 221-223, 254, 257-258, 205-206.**

(2) Bétail des *estancias* «de la Virgen» non inclus.

eue auparavant. Certains produits de la forêt ou de la savane se révélèrent avoir une grande valeur dans l'économie coloniale. A partir du début du 17^{ème} siècle, les Espagnols qui avaient autorité sur les *Guarani*, aussi bien les Franciscains que les *encomenderos* ou les gouverneurs, envoyèrent de plus en plus fréquemment les Indiens des réductions récolter ces produits à grande échelle. Citons par exemple la cire et le miel que les Indiens de Yutí, au 17^{ème} siècle, allaient chercher dans la forêt et que, sous la direction du curé-administrateur ils échangeaient, contre du fer ou des vaches (1). Ou le *guembé*, cette plante qui se trouvait en abondance dans les bois d'Itá et qui servait à fabriquer des cordes et des câbles (2). Mais de loin le plus important produit obtenu de cette manière fut le maté, principal produit d'exportation du Paraguay, dont nous avons parlé plus haut (3), et qui fut récolté non seulement dans le cadre de l'*encomienda* et des *mandamientos* mais aussi des travaux communs des villages (4). Les terres de Caazapá et Yutí s'étendaient à l'Est jusque vers les hauteurs où pousse la *yerba*, ce qui explique peut-être la part prépondérante de ces deux villages dans la production totale du Paraguay non-jésuite, au moins jusque vers le milieu du 18^{ème} siècle (5).

D. Artisanat

Dès avant l'intervention des Franciscains, les *Guarani* furent employés comme artisans dans la manufacture de

(1) «Petición», Fray Vicente Grife, O.F.M. au Gouverneur du Paraguay, entre 1631 et 1634, MCA 1-29, 3,2, fol. 1. Documents relatifs à l'achat de bétail par le village de Yutí, 6 février 1674, ANA, N.E., 392, fol. 46-49. Gouverneur Juan Rodríguez de Cotta au Roi, Asunción, 10 septembre 1699, AGI, MGo 1042, fol. 2 verso.

(2) Azara, *Geografía*, p. 20.

(3) *Supra*, pp. 161 et 163.

(4) Aguirre, «Diario», t. III, p. 210. Parras, *Diario*, p. 199.

(5) Lorsque les autorités espagnoles interdirent l'utilisation des Indiens à la collecte de la *yerba* dans le cadre de l'*encomienda* et des *mandamientos*. *Supra*, pp. 162 et 166. Caazapá et Yutí continuèrent à exploiter leurs *yerbales*, mais la diminution de la population de ces villages obligea à louer des *peones* salariés pour faire la collecte. Azara, *Geografía*, p. 141 ; «Diario», p. 388. Cf. carte n. 7.

divers biens destinés aux Espagnols. L'habileté qu'ils avaient développée avant la Conquête dans le travail du bois (fabrication de canoës, d'arcs, des grandes maisons communales) les prédisposaient, en particulier, à être d'excellents charpentiers et ébénistes (1).

Mais la concentration des *Guarani* par les Frères Mineurs dans quelques gros villages donna une forte impulsion à l'artisanat indien, car elle permit, dans le cadre du secteur commun, la création d'ateliers bien équipés impensables lorsque les *Guarani* vivaient dispersés en petits groupes semi-nomades. Les plus importants de ces ateliers furent ceux de charpenterie, de tissage et les forges qui se développèrent dans tous les villages fondés par les Frères (2).

On sait qu'il y avait déjà une forge à Caazapá en 1607, à Ita en 1611 et à Yutí en 1631 environ (3). Les forgerons *Guarani* fabriquaient principalement des *cuñas*, des couteaux et d'autres outils de fer et d'acier dont on a vu l'importance qu'ils avaient pour les Indiens comme pour les Franciscains. Sièges, tables, coffres, écritoirs, charrettes, bateaux et d'autres biens faits avec les bois de qualité du Paraguay étaient produits dans les ateliers de charpenterie ; ils étaient vendus dans toute la Province et même recherchés jusqu'à Buenos Aires (4). Parras rapporte qu'Itá

(1) Ruy Díaz de Guzmán, par exemple, rapporte que le Gouverneur Irala occupait, en 1556, les Indiens d'un village de la région d'Asunción à fabriquer des planches et d'autres œuvres de charpenterie destinées à la construction de la Cathédrale. *La Argentina*, p. 212.

(2) On connaît bien l'équipement de ces ateliers, au moins au 18^{ème} siècle, grâce à des inventaires officiels. Par exemple : Inventaire des biens d'Itapé dressé par Joseph López, 31 mars 1764, ANA, N.E., vol. 154. Inventaire dressé à Itatí lors de la visite de Juan García de Cossio, 1772, AGPC, leg. 18, año 1771-1773, fol. 13 v. «Cuenta» du 22 mars 1790 au 31 décembre 1797, AVCI, pp. 195-313. La liste des outils y est impressionnante.

(3) *Supra*, p. 102, note (4), Aguirre, «Diario», t. II, 2^{ème} partie, pp. 340-341 ; «Petición», Fray Vicente Grife, O.F.M., au Gouverneur du Paraguay, entre 1631 et 1634, MCA 1-29, 3,2, fol. 1 v.

(4) Dans une lettre au Roi le Gouverneur Moneda indique que les provinciaux et *visitadores* franciscains profitaient de leurs tournées dans les villages *Guarani* du Paraguay pour en ramener «*varias manufacturas de escritorios, mesas y otras albajas de madera que como en las Provincias de la Plata no las hay tienen grande estimación*». Asunción 18 avril 1744, AGI, MGO, 984, fol. 9-9 v. ; documents relatifs à l'achat de bétail par le village de Yutí, 6 février 1674, ANA, N.E., 392, fol. 47 r ; Gouverneur Cotta au Roi, 10 septembre 1699, AGI, CGO, 1042, fol. 2 v. ; etc...

se distinguait des autres villages franciscains, étant le seul où se trouvaient de «grands maîtres» de charpenterie et sculpture qui fabriquaient «de précieux coffrets et écri-toires incrustés avec beaucoup de nacre et de coquillages» (1).

Dès la fin du 16ème siècle une toile (*lienzo*) de qualité assez grossière était confectionnée dans les ateliers (2), qui servait à faire les *tipoy*s et autres vêtements portés par les Indiens (3) et constituait aussi un bien d'échange (4). En 1772 il y avait huit métiers à tisser à Itatí, dont les produits étaient cependant de qualité notablement inférieure à ceux des anciennes réductions jésuites (5).

Des *Guarani* spécialisés travaillaient dans ces ateliers. En plus des forgerons, charpentiers et tisserands, il y avait aussi dans les villages d'autres artisans qui n'avaient pas un atelier spécialisé à leur disposition, comme par exemple des orfèvres, doreurs, maçons ou sculpteurs (6). En plus, sans indiquer s'il s'agissait d'activités de spécialistes, Aguirre affirme que dans tous les villages on savait faire des nattes, corbeilles et chapeaux (7).

(1) «Sólo encontré aquí grandes maestros y fabricas de carpintería y escultura. Labran preciosas cajas y escritorios taraceados con mucho nácar y concha». *Diario*, p. 189.

(2) *Supra*, p. 102.

(3) Parras donne en 1753 la description suivante. «El vestuario de los Indios es ordinario, de chupa, calzones, calzoncillos y camisa ; calzado no se les permite... Las Indias usan un traje totalmente extraordinario. Redúcese a un saco de algodón blanco, con dos agujeros para sacar los brazos. Es talar esta vestidura y más ancha de arriba que de abajo. No es muy honesta, porque aunque por la parte superior es ajustada... por la parte donde sacan los brazos... suele verse algo más de lo que es decente... ». *Diario*, p. 172 ; cf. Azara, *Geografía*, p. 416.

(4) *Ibidem*, p. 418 ; documents relatifs à l'achat de bétail par le village de Yutí, 6 février 1674, ANA, N.E., 392, fol. 47 r ; Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie, pp. 440-441.

(5) Inventaire dressé lors de la *visita* de Juan García de Cossio, AGPC, leg. 18, año 1771-1773, fol. 13 v ; «Oposición que hace Don Vicente de Goitia al remate del diezmo de cuatroepea que sacó Don José Antonio Bergara para el pueblo de Itatí», 1783, AGPC, leg. 24, años 1782-1783, Docum. de Gob., fol. 1.

(6) «Petición» Fray Francisco Quiñones, O.F.M., au Roi, vers 1739, AGI, MGo 421 a, p. 3. Parras, *Diario*, p. 168, Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie, p. 440 s.

(7) *Ibid.*, p. 445.

Pour donner une idée de la capacité productrice de l'artisanat villageois *Guarani* indiquons que dans chaque réduction il devait y avoir en tout cas plusieurs dizaines d'artisans ; à Itatí, Parras vit 12 métiers à tisser constamment en activité (1).

E. Autres productions

Bien d'autres travaux étaient encore exigés des Indiens «pour la communauté». Nous n'en citerons que quelques-uns, les plus importants. Il y avait le filage du coton par les femmes ; durant toute l'époque coloniale, celles-ci recevaient chaque semaine une livre de coton brut, avec obligation de la remettre filée quatre jours après (2). Tous les villageois étaient mobilisés pour la construction et l'entretien des maisons, édifices publics et routes des villages (3) ; ils devaient aussi assurer le transport de passagers et de marchandises d'un côté de la rivière à l'autre dans les villages qui, comme Itatí, se trouvaient sur le trajet du «chemin royal» (*camino real*) et tiraient une partie de leurs revenus de ce transport (4).

L'ORGANISATION

«L'organisation qu'ils ont, est de travailler pour la communauté comme cela se passe... chez nous les Franciscains» (5). Quels étaient les traits principaux de cette organisation ?

(1) *Diario*, p. 168 ; cf. Susnik, *El Indio*, p. 147.

(2) Selon Aguirre, la livre hebdomadaire de coton était généralement distribuée en deux fois, «*Diario*», t. II, 1^{ère} partie, p. 441. Azara, «*Diario*», pp. 383, 389. Parras, *Diario*, p. 171. Deux tiers du poids du coton brut était constitué par les graines, José Cardiel S.I. «Breve relación de las Misiones del Paraguay», in Hernández, *Organización*, II, p. 528. Voir aussi : Gouverneur Sarmiento de Figueroa au Roi, Asunción, 30 mai 1662, AGI, MGo, 589, fol. 1 ; *visita* d'Itá, Caazapá, Yutí par le Gouverneur Abalos y Mendoza, décembre 1704, ANA, S.H., vol. 76, num. 6, fol. 1, 1v., 2, 5, 5 v., 6 ; Azara, *Geografía*, p. 418.

(3) Les compte-rendus des séances du *Cabildo* d'Itatí, qui ont été conservés, donnent une bonne idée de ces travaux. AVCI, pp. 56, 90, 91, 98, etc.

(4) Parras, *Diario*, pp. 167-168.

(5) «El gobierno que tienen es trabajar para el común como sucede... entre nosotros los religiosos franciscanos», Parras, *Diario*, p. 170. «El gobierno de los pueblos se estableció bajo el pié de comunidad... », Aguirre, «*Diario*», t. II, 1^{ère} partie, p. 439, etc...

a) Les facteurs de production dans le secteur commun, c'est-à-dire la plupart des terres, les édifices publics, les ateliers, les outils, les animaux de trait, de charge, appartenaient, du point de vue des autorités espagnoles, non à des individus ou à des familles, mais à la communauté villageoise entière, au *pueblo*. Pour les *Guarani* le régime de propriété était plus complexe et comportait, à côté d'une propriété collective de l'ensemble des biens, une superposition de droits particuliers sur ceux-ci. Nous verrons plus en détail au chapitre XII la nature de cette propriété.

b) L'ensemble des villageois, à quelques exceptions près, était tenu de fournir un effort semblable et parallèle dans ce secteur. Selon un règlement de 1784 qui semble refléter une pratique établie depuis longtemps, tous les villageois et villageoises âgés de plus de 11 ans, vieillards et caciques inclus mais à l'exception des malades, du *corregidor* (maire) et de quelques autres détenteurs de fonctions spécialisées, avaient l'obligation, lorsqu'ils n'étaient pas absents du village, de travailler quatre jours par semaine dans le secteur commun (1).

Mais, nous l'avons vu, ceci ne signifie pas que tout le monde faisait le même travail. Aux femmes était réservé le travail du filage du coton. Les artisans de métier passaient les quatre jours de travail communal dans leurs ateliers (2). Et sans doute y avait-il des villageois spécialisés dans d'autres travaux communaux, nécessitant des capacités particulières, tels que la manœuvre de bateaux, la conduite de troupeaux, etc...

c) L'organisation communautaire des villages n'était en aucun cas démocratique. Le curé régnait en maître absolu et organisait dans le moindre détail la vie des Indiens, le programme des jours et des semaines et la répartition des

(1) Les caciques avaient cependant droit à un jour de plus pour leurs travaux «particuliers». «Reglamento interino», Pedro Melo de Portugal, 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 2 v., 3 v., 4 v., 5.

(2) Les deux jours ouvrables restants, les artisans devaient aussi se consacrer à leurs terres particulières. «Reglamento interino», Gouverneur Melo de Portugal, Asunción, 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 7 v. 8.

tâches. Les administrés ne participaient presque pas ou pas du tout aux décisions. Les ennemis des Franciscains parlent de despotisme (1), et les amis de «gouvernement paternel» (2).

Il est vrai que le curé s'aidait des autorités indigènes, des caciques traditionnels et des membres du *cabildo*, mais le rôle de ceux-ci se réduisait à transmettre les ordres et à en surveiller et imposer l'exécution.

Tous les matins le *corregidor*, les *alcaldes*, les *regidores* et les *procuradores* du village vont recevoir les ordres du curé ; ils les écoutent avec beaucoup de soumission et ensuite ils en distribuent l'exécution entre les autres villageois, indiquant à chacun ce qu'il doit faire et où. Le soir, les mêmes retournent rendre compte de ce qui a été fait et dénoncent ceux qui ont désobéi... (3)

Les caciques jouaient le rôle de «contremaîtres» ; ceci en particulier dans l'agriculture qui continuait à se faire dans le cadre des *cacicazgos*, groupes de *Guaraní*, issus des anciens lignages précoloniaux, «sujets» d'un chef ou cacique, chacun de ceux-ci devait cultiver un nombre et une longueur de «lignes» (*liños*) proportionnels au nombre de ses membres (4). Les artisans se trouvaient sous la surveillance directe du curé, comme leurs ateliers se trouvaient toujours contigus ou même à l'intérieur du bâtiment résidentiel du ou des Frères. Il en était de même des magasins

(1) Le Gouverneur Cotta, par exemple, se réfère au «dominio absoluto» des Franciscains, «todo en conveniencia de los curas» lettre au Roi, 10 septembre 1699, AGI, MGo 1042, fol. 3.

(2) «... el cura administrador es un religioso franciscano que... ejerce sobre los Indios las mismas facultades que un padre de familia, corrigiendo los defectos que cometen, tanto en lo espiritual como en el temporal... », Azara, «Diario», p. 389.

(3) «Todas las mañanas van el corregidor, los alcaldes, regidores, y procuradores del pueblo a tomar órdenes del cura ; las oyen con mucha sumisión y luego las distribuyen a los demás del pueblo, ordenando a cada uno adonde y qué es lo que ha de trabajar, y por la tarde vienen los mismos a dar cuenta de lo que se hizo, y avisan si algún Indio dejó de obedecer... ». Parras, *Diario*, p. 171.

(4) «Reglamento interino», Melo de Portugal, 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 3, 3 v.

communaux où tous les produits du secteur commun étaient déposés avant d'être consommés ou vendus à l'extérieur (1).

L'intervention universelle du curé s'exerçait non seulement dans l'organisation interne du secteur économique commun, mais aussi dans les relations de celui-ci avec l'extérieur (2). Il décidait de toutes les opérations commerciales, qui étaient considérables, en proportion avec la puissance productrice des villages. Pour en mentionner les principales, il y avait : les achats et ventes (3) ; la location des terres et l'attribution de droits d'exploitation du bois ou de quelque autre produit à des *forasteros* espagnols (4) ; les contrats de «filage à moitié» (*hilas a medias*) dans lesquels une certaine quantité de laine ou de coton brut était remise au village qui s'engageait en contre-partie à en remettre la moitié sous forme de toile, gardant l'autre moitié pour ses propres besoins ; l'embauche d'«Espagnols», soit comme surveillants des *haciendas* (*capataces*), soit pour effectuer, surtout au 18ème siècle, d'autres travaux moins spécialisés comme la cueillette de la *yerba* ; les contrats fournissant le service des artisans (particulièrement charpentiers et menuisiers), qui n'avaient pas le droit de s'embaucher individuellement, et qui étaient loués par le village, qui recevait la moitié du

(1) Voir, par exemple : Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie, p. 433 ; Parras, *Diario*, p. 193.

(2) La quasi totalité des opérations commerciales des villages étaient effectuées avec le secteur commun, la production du secteur particulier servant exclusivement à l'auto-consommation.

(3) Il y avait un commerce important sur l'axe Caazapá, Yutí, Itatí, Corrientes, Santa Fe, Buenos Aires. Caazapá et Yutí fournissaient principalement de la *yerba* et du tabac à la Province de Buenos Aires et, en échange, en recevaient principalement du bétail, du fer et de l'acier, métaux qui venaient de Buenos Aires. Itatí procurait du bétail au Paraguay et jouait le rôle d'intermédiaire, *yerba* et tabac du Paraguay y étant échangés contre du fer et de l'acier de Buenos Aires. Labougle, «La reducción», pp. 305-306. Documents relatifs à l'achat de bétail par le village de Yutí, 6 février 1674, ANA, N.E., 392, fol. 46-49. Cotta au Roi, 13 avril 1698, AGI, MGo 1137, fol. 5, 5 v. «Auto» du 11 septembre 1734, cité dans Aguirre, «Diario», t. III, p. 92.

(4) Ceci surtout dans la seconde moitié du 18ème siècle.

salaire, l'autre moitié revenant à l'artisan (1). Le curé entretenait fréquemment une active correspondance commerciale relative à ces opérations, et même représentait parfois le village en justice, encore que ce rôle appartenait plutôt au Protecteur des Indiens (2).

Pour faire exécuter leurs décisions, les curés recouraient aux punitions corporelles. La plus habituelle était le fouet au centre de la place publique, en particulier pour les femmes en retard dans le filage. Les curés faisaient aussi tondre les récalcitrants, les emprisonnaient ou même séquestraient leurs quelques possessions. La fréquence du recours aux punitions est attestée non seulement par les ennemis des Franciscains, mais aussi dans des écrits émanant de ces derniers (3). Dans les documents contemporains l'autoritarisme des curés et le peu d'autonomie laissés aux Indiens est justifié par leurs prétendues bêtise et paresse. Le Gouverneur Lazaro de Rivera, à la fin de l'époque coloniale, défendait le régime communal en affirmant d'une part que celui-ci avait permis le développement économique des villages, en particulier l'artisanat, malgré le fait que les *Guarani* étaient encore plus « stupides » que ceux du Pérou, d'autre part que :

Six d'entre eux ne travaillent pas autant qu'un Européen... qu'ils sont facilement fainéants et qu'ils ne se mettent jamais en mouvement sinon par une persuasion continuelle... (4)

(1) *Visita* Abalos y Mendoza, Itá, Yutí, Caazapá, décembre 1704, ANA, S.H., vol. 76, num. 7, fol. 1-5. *Visita* Évêque de Latorre, REABA, an 5, 1905, p. 817. Azara, « *Diario* », p. 388. Susnik, *El Indio*, p. 152 s. Les *acuerdos* du *cabildo* d'Itatí qui ont été publiés, quoique appartenant à une période dans laquelle les Franciscains avaient cessé d'administrer le village, donnent la meilleure idée des opérations commerciales d'une réduction franciscaine (AVCI).

(2) Par exemple : Gouverneur Pinedo au Frère Manuel Hernández, Asunción, 18 septembre 1773, María Bartha de Arze au même, Emboscada, 24 mars 1775, AGI, MGo 1090a, fol. 11-14 ; AVCI, pp. 315-321 ; demande en justice Don Juan José Belando contre le village d'Itatí, représenté par son curé, 1772, AGPC, leg. 18, doc. gob., 1771-1773.

(3) Par exemple : Parras, *Diario*, pp. 171-172, 199-200 ; Gouverneur Cotta au Roi, Asunción, 13 avril 1698, AGI, MGo 1137, fol. 4 ; *visita* Abalos y Mendoza à Ita, Caazapá et Yutí, décembre 1704, ANA, S.H. vol. 76, num. 6, fol. 1-5, 5v ; lettre Joseph Naude au *Ministro de Indias*, remise à celui-ci le 29 mars 1777, AGI, MGo 1090a, fol. 7 ; Aguirre, « *Diario* », t. II, 1ère partie, p. 440.

(4) « ... seis de ellos no trabajan tanto como un Europeo... que son propensos a la holgazanería y que jamás se ponen en movimiento sino por medio de una continuada y no interrumpida persuasión... », Lázaro de Rivera au Marquis

LA DISTRIBUTION DES RICHESSES

A. Ce qui revenait aux Indiens

Légalement, les biens produits dans le secteur commun appartenaient au village qui avait le droit d'en jouir ou de les consommer. Il apparaît qu'effectivement ils servaient à satisfaire certains besoins réels des Indiens. Le règlement de Pedro Melo de Portugal de 1784 disposait qu'une ration de viande devait être donnée chaque jour aux chefs de famille, en comptant une unité de gros bétail (*res*) pour cinquante personnes (1). Il semble que les habitants d'Itatí recevaient effectivement de la viande chaque jour vers 1800 (2), mais bien souvent dans les villages franciscains les distributions étaient beaucoup plus rares (3). Quand ils travaillaient pour la « communauté », les *Guarani* étaient nourris par celle-ci, les repas étant préparés dans des cuisines communes (4). Les semences nécessaires pour les cultures « particulières » des Indiens étaient souvent prises dans les magasins communs, à charge pour les emprunteurs de rendre l'équivalent après la récolte (5). D'autres produits de consommation tels que *yerba*, sucre, sel, tabac, etc... étaient encore fournis par le secteur commun ; particulièrement en temps de fête (6). Ce secteur servait également à assurer l'entretien

(... suite de la note (4) de la page précédente) d'Aviles, 19 novembre 1800, ANA, MGo 519, fol. 2. Cf. Evêque Joseph Cayetano au Roi, 21 novembre 1744, AGI, MGo 1035a, fol. 12. Azara lui, critique le système de la communauté, mais pour cela il utilise l'argument même qui servit à d'autres à défendre ce système : la bêtise et la paresse des Indiens. Celles-ci sont, selon lui les conséquences de l'organisation communale. *Geografía*, pp. 416-417.

(1) « Reglamento interino », 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 8, 8v.

(2) AVCI, 6 février 1805, p. 159.

(3) Aguirre affirme par exemple que, de son temps, seuls les titulaires de fonctions spéciales recevaient des rations journalières, l'ensemble de la communauté devant se contenter d'une ou deux bêtes par semaine, « Diario », t. II, 1ère partie, pp. 442-443 ; voir aussi Susnik, *El Indio*, p. 174.

(4) Azara, *Geografía*, p. 418 ; « Diario », p. 383, 389 : *visita* d'Itatí, *Teniente de Gobernador* García de Cossio, 1772, AGPC, leg. 18, año 1771-1773, fol. 14.

(5) Azara « Diario », p. 389 ; « Reglamento interino », Melo de Portugal, 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 7.

(6) Les procès-verbaux des séances du *Cabildo* d'Itatí (AVCI) de 1799 à 1806 en donnent une bonne idée.

des malades qui étaient «charitablement secourus et soignés», en tout cas dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle (1). A Yutí en 1784, deux Indiens appelés *curuzuyás* parcouraient chaque matin le village pour repérer les malades et les signaler au curé administrateur. De même, à Itapé, les malades avaient droit à des rations exceptionnellement fréquentes de viande (2).

La lecture des documents des 17^{ème} et 18^{ème} siècles donne l'impression que les prestations du secteur commun aux Indiens varièrent passablement au cours des ans. En tout temps, cependant, il apparaît que le niveau de vie des Indiens était sans rapport avec les richesses produites dans les villages. On rencontre même quelquefois, dans la documentation, la constatation de ce que les maisons d'habitation sont en ruines, que les *Guarani* vivent en haillons, voire meurent de faim, au point de ne subsister que d'«oranges sauvages des monts et d'une maigre ration de lait et de viande que leur fournit chaque jour le religieux *doctrinero*» (3). Aguirre, à la fin du 18^{ème} siècle, affirme :

Quoique des règlements prescrivent [que les Indiens reçoivent] la ration [de nourriture], des vêtements et une assistance [en temps de maladie], il est certain que si les villages ne s'occupaient pas de leur intérêt particulier ils ne pourraient pas subsister. La viande qui leur est distribuée est des plus modiques, que ce soit à Itapé ou dans l'opulent Caazapá (4).

(1) «Los enfermos caritativamente cuidados, y con todo lo necesario socorridos», visita Évêque de Latorre, 1761, in REABA, an V, 1905, p. 625.

(2) Azara, «Diario», pp. 383, 392 ; les *curuzuyas* ou infirmiers existaient aussi dans les réductions jésuites. Hernandez, *Organizacion*, I, pp. 291-292, 320-321.

(3) «... Caazapá... llegó a tal extremo la falta y carestía de los alimentos, que solo con naranjas agrias de los montes, y una corta racion de leche y carne que el religioso doctrinero les administraba cada día se mantenían ; y por esta ocasión tan flacos y macilentos, que daba notable compasión... » «Petición», Fray Francisco Quiñones, vers 1739, AGI, MGo 421a, p. 2,3.

(4) «Aunque prescriben los reglamentos la ración, vestidos y asistencia, lo cierto es que si los pueblos no cuidaren de sus particulares intereses, no podrían subsistir. Es escasisima la carne que se les reparte, séase en el pueblo de Itapé ó en el opulento de Caazapá», «Diario», t. II, 1^{ère} partie, p. 442.

Et ailleurs en se référant à Yutí :

... c'est le scandale des villages... Il est notoire qu'on y a produit plus de 250.000 *arrobas* de *yerba* dans les huit dernières années. Et pourtant c'est à mon avis le plus misérable de tous les villages, sans église, sans maisons, sans vêtements, sans rien ! Qui le croirait ? Avec autant d'*estancias*, qui contiennent plus de 40.000 têtes de bétail... etc. (1)

Comment se fait-il que dans ces villages si opulents les Indiens aient pu être si pauvres ? L'explication se trouve dans les ponctions qu'une variété d'Espagnols firent dans l'économie des villages, à commencer par les Franciscains.

B. Perception de richesses des villages par les Franciscains

Il n'apparaît dans aucun document que les Franciscains administrateurs vécurent dans le luxe. Il semble bien que durant presque toute l'époque coloniale ils appliquèrent avec assez de sérieux les préceptes de pauvreté de Saint François. Néanmoins, eux et leurs supérieurs constituèrent une charge assez lourde pour les villages *Guarani*. Comme il a été vu, les curés Franciscains ne recevaient aucun stipende ; après la mort des Gouverneurs coopérants du type d'Hernandarias ils en vinrent à dépendre entièrement des Indiens pour leur soutien matériel (2). Ayant le contrôle des biens du secteur commun ils avaient un pouvoir largement discrétionnaire d'y prendre ce qu'ils voulaient. Il est vrai cependant qu'en ce qui concerne le service qu'ils pouvaient recevoir ils ne pouvaient avoir légalement qu'«un ou deux enfants de 7 à 14 ans, un Indien *mitayo* et une vieille pour la cuisine» (3).

Au moins dès la fin du 17^{ème} siècle, les Frères Mineurs, et en particulier les provinciaux et les *visitadores* (inspec-

(1) «... es el escándalo de los pueblos... por todos lados consta pasan de 250.000 *arrobas* de yerba las que se han hecho por el pueblo en estos últimos 8 años. Y es a mi ver miserable tal vez más que todos, sin iglesia, sin casas, sin ropa y sin nada ! Quién querrá creer esto ? Con tantas estancias que pasan de 40.000 cabezas de ganado... », *Ibid.*, t. III, p. 219.

(2) Évêque Adrián Cornejo au Roi, 15 janvier 1659, AGI, MGo 279, fol. 2. Évêque Antonio Ascono Imberto au Roi, 12 janvier 1683, AGI, MGo 1163, fol. 3v., 4. Évêque Joseph Cayetano au Roi, 21 novembre 1744, AGI, MGo 1035a, fol. 12.

(3) «... uno o dos muchachos de siete a catorce años que le sirvan y un Indio *mitayo* y una vieja para la cocina... » Ordonnances d'Alfaro, art. 45.

teurs), utilisèrent les Indiens des réductions pour leurs transports de personnes et de marchandises. Selon l'Évêque Faustino de las Casas, un provincial visitait les *doctrinas* «sur les épaules des pauvres Indiens, porté dans un litière comme une divinité» (1). Selon des rapports de gouverneurs, les Franciscains utilisaient les *Guarani* pour des transports de marchandises et de personnes en barques (*balsas*) et en charrettes (*carretas*) (2). Ce qui est confirmé par le récit d'un prélat franciscain (3).

Les provinciaux et inspecteurs de l'ordre de Saint François profitaient, de plus, de leurs tournées dans les villages pour en rapporter quantité de marchandises, tels du miel, du sucre, du tabac, du maté et même des écritoirs, des tables et d'autres meubles de bois qu'ils échangeaient, selon le Gouverneur de la Moneda, contre des «haillons inutiles, des grelots et d'autres effets peu profitables qu'ils répartissaient entre les pauvres Indiens» (4).

Selon une accusation provenant, il est vrai, d'ennemis des Franciscains, ceux-ci auraient, vers 1700, mis largement les biens communs des villages *Guarani* au service de «juntas et chapitres provinciaux» (5). Il semble qu'en certaines occasions les Frères Mineurs contribuèrent à l'affaiblissement démographique et économique des villages en en prenant des habitants pour en faire des serviteurs dans leurs couvents (6).

C. Dîmes et autres ponctions des richesses des villages

Jusque dans les premières décennies du 18^{ème} siècle, les villages franciscains payèrent une dîme qui représentait, en

(1) «... en hombros de los pobres Indios, cargándole en andas como a deidad... ». Lettre au Roi, 24 juillet 1686, AGI, MGo 273, fol. 2.

(2) Juan Rodríguez de Cota au Roi, 10 septembre 1699, AGI, MGo 1042, fol. 1 v. Rafael de la Moneda, 18 avril 1744, AGI, MGo 984, fol. 10.

(3) Parras, *Diario*, p. 217.

(4) «... de trapos inútiles, de cascabeles y otros efectos sin provecho que se reparten a los pobres Indios... ». Rafael de la Moneda au Roi, 18 avril 1744, AGI, MGo 984, fol. 9. Cf. Juan Rodríguez de Cota au Roi, 10 septembre 1699, AGI, MGo 1042, fol. 1 v.

(5) «... Juntas y capítulos provinciales... », «Real provisión», 30 août 1701, ANA, S.H., 120, n. 4.

(6) «Memorial», Manuel de Frías, 1617-1618, in CCBA, II, p. 93. Moneda au Roi, 18 avril 1744, AGI, MGo 984, fol. 10 v.

1711, un dixième de la production du maté (1). D'autre part, des impôts extraordinaires plus ou moins volontaires furent perçus par les autorités civiles. On sait par exemple qu'en 1800, pour secourir l'État espagnol alors en position difficile, Yutí et Caazapá donnèrent 45.000 «*pesos de América*», somme qui représentait un sixième de la totalité de ce que donnèrent alors l'ensemble des Paraguayens (2). On sait aussi qu'une «bulle de la croisade», vente d'indulgence sous contrôle de la couronne, fut introduite dans les villages *Guarani* en 1694, mais les documents à notre disposition n'indiquent pas quelles sommes furent obtenues des villages (3).

Dans les villages *Guarani* du Paraguay, comme au Mexique et au Pérou, s'introduisit au 18ème siècle la pratique oppressive des ventes forcées, à des prix artificiellement élevés, de marchandises dont les Indiens n'avaient souvent aucun besoin (4). Une mention en est faite par exemple en 1777 par un *Forastero* français de Caazapá. Celui-ci accuse le Gouverneur de vendre «à des prix exorbitants des choses viles et absolument inutiles au village», ceci avec l'aide du curé franciscain (5). Ces affirma-

(1) «Certificación», *Cabildo eclesiástico* d'Asunción, 12 juin 1711, MCA, I-29, 3, 76, fol. 1, 1v. Les villages administrés par les séculiers payaient alors, en plus, un vingtième du produit des cultures communes. L'Évêque de Latorre indique que vers le milieu du 18ème siècle les *Guarani* du Paraguay avaient cessé le paiement de dîmes, à l'exception des Indiens des réductions jésuites qui payaient 100 pesos par an et par village. Latorre affirme aussi qu'au 17ème siècle tous les villages payaient des dîmes. «Informe sobre diezmos de Indios», Évêque Manuel Antonio de Latorre, Asunción, 2 octobre 1761, in REABA, an V, 1905, p. 816. Cf. Azara, *Geografía*, p. 417.

(2) «Noticia», Lázaro de Ribera, Asunción, 19 mai 1800, AGI, MGO 1112a. La somme totale donnée par les Indiens et les Espagnols s'élevait à 276.000 pesos. Soler à Gouverneur du Paraguay, Madrid, 9 juillet 1802, AGI, MGO 2220.

(3) Édit du 4 mars 1694, Diego Joseph Carriasco de Saavedra, MCA I-29-3-33. Cf. I-29-3-35 et I-29-3-34 qui sont des protestations des *doctrineros* contre la «bulle de la croisade» (Bulla de la cruzada). Sur cette forme de perception fiscale en général voir Haring, *The Spanish Empire*, p. 267-268.

(4) Appelées *repartimientos* au Mexique. Gibson, *The Aztecs*, p. 94 s.

(5) «... A Precios exorbitantes... géneros ruines y de desecho sin tener el pueblo la menor necesidad de ellos... » Joseph Naude de Berjeman au Roi, lettre remise au *ministro de Indias* le 29 mars 1777, AGI, MGO 1090a, fol. 5,

tions sont confirmées par Azara quelques années plus tard (1).

Les lois d'Alfaro, en conformité avec des lois générales des Indes, interdisaient à toute personne n'appartenant pas au village d'avoir des *estancias* et d'autres exploitations agricoles, ou de séjourner dans un certain rayon autour des réductions (2). Ces lois avaient, entre autres, pour but de protéger les Indiens contre leur méconnaissance des pratiques commerciales des Européens, en les soustrayant à un contact trop direct avec ceux-ci. On constate cependant, qu'au moins dès la fin du 17^{ème} siècle, ces lois n'étaient pas respectées. De nombreux étrangers aux villages utilisaient les terres de ceux-ci et en exploitaient les richesses. Des Espagnols établirent des «villages d'*haciendas*» (3), et des champs cultivés dans les terres des Indiens, particulièrement à Itá et Itapé. D'autres établirent des exploitations de bétail dans les villages causant des dommages aux cultures des Indiens (4). D'autres enfin obtinrent le droit d'exploiter le maté ou les bois des réductions (5). En général les villages recevaient un loyer pour ces locations (6), mais parfois ils n'en recevaient pas (7), et il arrivait aussi que le loyer soit sans rapport avec le profit que faisaient les locataires (8).

(... suite de la note (5) de la page précédente) 5v. La biographie de Joseph Naude de Berjeman vaudrait la peine d'être écrite tant est extraordinaire la vie de cet aventurier français qui participa à la découverte des îles Malvinas avec Bougainville, vécut dix ans en Amérique du Nord où il fut prisonnier des Iroquois, alla ensuite dans le Río de la Plata où il épousa une Indienne de Caazapá avant de se faire expulser du Paraguay à cause des dénonciations qu'il fit contre le curé et le gouverneur. Naude au Roi, 3 novembre 1779, AGI, MGo 1090g, fol. 23, 23 v. Cf. tous les documents MGo 1090 et 1091.

(1) *Geografía*, p. 419.

(2) Ordonnances d'Alfaro, art. 15-17. Mörner, *La Corona*.

(3) «Poblaciones de haciendas», «Petición» Joseph Abas au Roi, 1694, AGI, MGo 1151, fol. 5. «Petición», Fr. Francisco de Quiñones, environ 1739, AGI, MGo 421a, pp. 6-7. Azara, «Diario», pp. 383, 388, 392, etc.

(4) «Petición», Achard, 24 décembre 1781, ANA, S.H., vol. 147, N. 6, fol. 1 v.

(5) «Petición», Quiñones, environ 1739, AGI, MGo 421a, p. 7. Azara, «Diario», pp. 388, 392. *Geografía*, pp. 138-139, 141.

(6) Par exemple : comptes Itapé, 31 mars 1764, ANA, N.E., vol. 154, fol. 144 v. Azara, «Diario», pp. 383, 388.

(7) Aguirre, «Diario», t. III, p. 97.

(8) Azara, «Diario», p. 392.

Chapitre XI

DES VILLAGES QUI RESTENT GUARANI

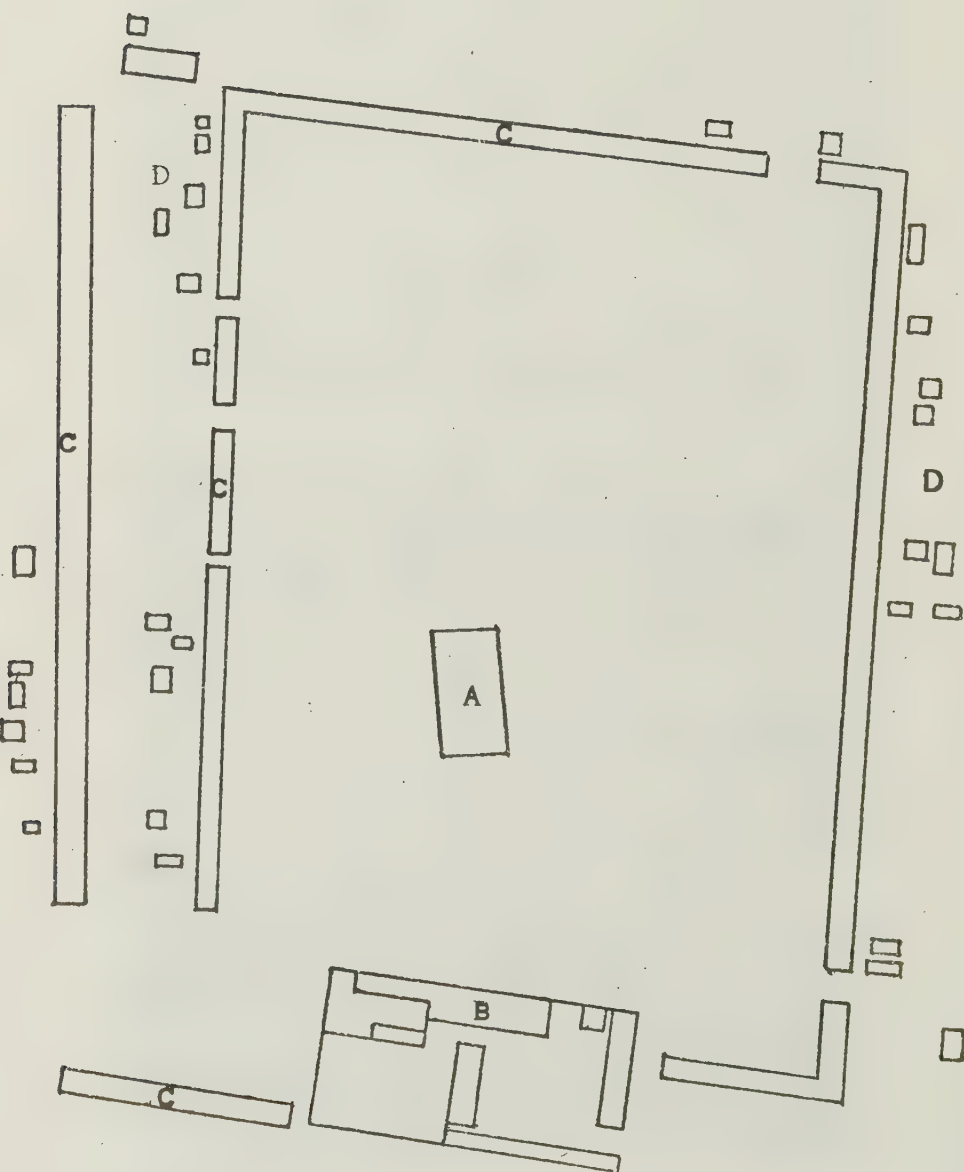
Ce chapitre étudiera les traits essentiels de la vie sociale et politique dans les villages franciscains. De plus il tâchera de représenter l'attitude des Indiens vis-à-vis de l'acculturation à laquelle ils furent soumis. Il présentera d'abord l'aspect physique des villages, qui constitue une bonne introduction à l'organisation sociale ; ensuite les différentes catégories de la société : les Franciscains, puis les membres du *cabildo*, les caciques, les artisans et les villageois ordinaires.

ASPECT PHYSIQUE DES VILLAGES

Au 18ème siècle tous les villages sont construits selon un plan assez uniforme. Au centre il y a une très grande place qui peut avoir au moins de 100 à 200 mètres de côté. L'église se trouve isolée sur la place même et non en bordure de celle-ci, comme c'était le cas dans les missions jésuites. Près de l'église et sur un des côtés, se trouve le couvent ou presbitère des Franciscains, et attenant ou appartenant à celui-ci, les magasins communaux, la mairie (*casa de cabildo*), une prison, une maison pour les voyageurs de passage (*tambo*) et

PLAN D'ATIRA EN 1784

- A. Église
- B. Presbytère et administration
- C. Maisons couvertes de pailles
- D. Cuisines.



Source : Azara, *Geografía*, p. 54 bis.

des cours dans lesquelles se trouvent les ateliers municipaux. En tout cas à Caazapá il y a, comme dans les villages jésuites, un bon jardin potager (*huerta*) pour le «divertissement» (*diversión*) des religieux (1). Nous n'avons jamais trouvé dans les documents de mention de *cotiguazú*, qui sont des maisons dans lesquelles les Jésuites, dans leurs villages, font mettre les femmes célibataires ou veuves (2).

Sur les autres côtés de la place se trouvent les habitations des Indiens. Celles-ci sont constituées par de longs bâtiments à un étage, dans lesquels se trouvent côte-à-côte une dizaine et parfois beaucoup plus de logements familiaux. Au moins une partie de ces immeubles est munie d'auvents (*corredores*) selon l'usage général du Paraguay, qui permettent aux habitants de se tenir devant leurs maisons, ou de se rendre d'un appartement à l'autre, à l'abri des pluies et des chaleurs (3). Les bâtiments d'habitation sont soit disposés autour de la place avec les portes donnant sur celle-ci, soit alignés en rangées parallèles derrière les maisons donnant sur la place. Le plan d'Atyrá que nous reproduisons, et qui selon Azara est typique de celui de l'ensemble des villages non jésuites (4), montre que les immeubles sont de dimensions variées. Peut-être que chaque lignage vit encore dans son propre ou ses propres bâtiments, et que les variations de taille de ceux-ci reflètent des variations de taille des lignages. Les villages franciscains sont d'aspect beaucoup moins somptueux que ceux des Jésuites. On n'y rencontre pas la pierre de taille souvent utilisée dans les réductions de la Compagnie de Jésus et les maisons de chaume y sont beaucoup plus fréquentes (5).

On voit clairement la continuité qu'il y a entre ce plan du 18ème siècle et ce que l'on sait des villages *Guarani* pré-

(1) Parras, *Diario*, p. 193. López Luján, «Descripción», p. 270. Azara, «Diario», p. 391. Aguirre, «Diario», t. II, première partie, p. 435 ; t. III, p. 215.

(2) Haubert, *La vie quotidienne*, pp. 247-248.

(3) «Visita» Yutí, 2-4 octobre 1694, ANA, N.E., 313, fol. 47. «Visita» Itá, 5 novembre 1694, ANA, S.H., vol. 39, fol. 47 v.

(4) *Geografía*, pp. 55, 137.

(5) *Ibid.*, p. 55 ; Azara, «Diario», p. 391. Aguirre, «Diario», t. II, première partie, p. 435 ; t. III, p. 215. Hernández, *Organización*, I, pp. 100-106. *Infra*, appendice V.

colombiens (1). Remarquons que dans ces grandes lignes ce plan est conforme à celui des villages jésuites, encore que la forte population de ces derniers y rendit nécessaire la construction de plusieurs rangées de maisons supplémentaires derrière celles qui donnaient directement sur la place (2). Comme dans les villes espagnoles la continuité des réductions franciscaines avec les villages *Guarani* traditionnels apparaît aussi dans les techniques de construction et les matériaux utilisés : légèreté et fragilité des maisons, toits de chaume ou de palmes reposant sur des piliers de bois, parois non portantes de terre battue maintenue par des roseaux (3).

En ce qui concerne l'intérieur des bâtiments, il doit être fort modeste à l'exception de celui des églises toujours richement décorées (4). Nous n'avons pas trouvé de sources décrivant l'intérieur des maisons d'Indiens des villages franciscains, mais l'on sait que même dans les riches réductions jésuites, les demeures des *Guarani* sont d'une simplicité spartiate et se réduisent presque aux meubles pré-coloniaux, à savoir principalement les hamacs, des tabourets et quelques autres objets (5).

Ainsi l'aspect physique et la disposition des villages franciscains fait immédiatement apparaître quelques caractéristiques essentielles de l'organisation sociale et politique de ceux-ci : grande égalité des Indiens qui vivent tous dans des demeures semblables, presque équidistantes du centre du village ; concentration du pouvoir politique et économique entre les mains du curé, comme cela se voit dans la concentration des ateliers municipaux, maires et autres bâtiments publics autour du presbytère ; la

(1) *Supra*, pp. 99 et 101.

(2) Hernández, *Organización*, I, pp. 105-106.

(3) «Información» de 1618, p. 61 ; Évêque Adrian Cornejo au Roi, 15 janvier 1659, AGI, MGo 279 ; Inventaire des biens d'Itapé, 31 mars 1764, ANA, N.E., vol. 154, fol. 142 ; Procès verbal de *visita* d'Itá, 5 novembre 1694, ANA, S.H., vol. 39, fol. 47 v. ; Azara, «Diario», pp. 383, 387, 388 ; Aguirre, «Diario», t. II, 1^{ère} part., pp. 435-436 ; etc...

(4) Évêque Cornejo au Roi, 15 janvier 1659, AGI, MGo 279, pp. 1-2. «Razón... Manuel Antonio de Latorre», 1761, in REABA, an V, 1905, p. 625. Azara, «Diario», p. 388. Bajac, *La Virgen*, p. 441 s. Etc...

(5) Hernández, *Organización*, I, p. 102 ; II, p. 521.

disposition des maisons autour de la place avec les portes donnant sur l'intérieur facilite d'ailleurs la surveillance des *Guarani* par le curé ou les autorités subalternes indiennes ; maintien de plusieurs aspects des villages pré-coloniaux comme le plan général du village, le mobilier des maisons, ou les techniques de construction.

LES PAY FRANCISCAINS

Dans chaque village il y a un curé résidant, le *doctrinero* ou *doctrinante*. Parfois ce dernier est seul, ce qui est fréquemment le cas au 17^{ème} siècle alors que le personnel franciscain est rare dans le Río de la Plata (1). Parfois il est avec un ou plusieurs compagnons (*compañero*), ce qui semble être la règle au 18^{ème} siècle, au moins dans les villages les plus peuplés (2).

Par quelle procédure les administrateurs franciscains des villages sont-ils nommés et déposés ? On sait qu'en Amérique espagnole la Couronne a des pouvoirs extraordinaires sur l'Église, le *Patronato Real*, en vertu duquel elle décide, entre autres, de la nomination des titulaires de paroisses d'Indiens. Au Paraguay, en ce qui concerne la désignation des *doctrineros*, le *Patronato Real* ne joue qu'à partir de 1653 (3). Désignés jusqu'alors par les supérieurs de leur ordre (4), les *doctrineros* et leurs compagnons sont nommés après cette date selon la procédure suivante : le provincial franciscain soumet une liste de trois noms au

(1) Voir le tableau de l'appendice II, p. 265. Dans les années 1630-1635, il y avait un *doctrinante* et un *vicario* de Yutí. «Petición», Fr. Vicente Grife, 1631-1634, MCA, I-29, 3,2, fol. 1. Mais à la fin du siècle tous les *doctrineros* franciscains de *Guarani* étaient seuls. «Exorto» Évêque Faustino de las Casas au supérieur des missions jésuites, 28 juin 1684, MCA, I-29, 3,14, fol. 1 v.

(2) «Capítulo provincial de los Franciscanos celebrado en Córdoba en Setiembre de 1720», REABA, an VIII, 1908, p. 433. En 1753 il y avait trois religieux résidant à Caazapá, au moins ce nombre à Itá, au moins deux à Itatí et Itapé. Parras, *Diario*, pp. 169, 189, 192, 193. Santa Clara Córdoba, *La Orden*, pp. 273-277. «Estado de la Orden Franciscana en el Virreinato de la Plata», 1787, ANA, S.H., vol. 151, N. 3, fol. 4, etc...

(3) En février 1653. Évêque Adrián Cornejo au Roi, 15 janvier 1659. AGI, MGo 279, p. 1.

(4) Córdoba Salinas, *Crónica*, p. 668.

gouverneur qui en choisit un pour la charge qui est à pourvoir (1). D'autre part, selon les règles générales du *Patronato Real*, un Franciscain, curé d'une *doctrina* d'Indiens, ne peut être démis de ses fonctions, que par la volonté conjointe du supérieur de l'Ordre et du gouverneur (2). On voit donc que la désignation et la destitution des administrateurs franciscains dans les villages *Guarani* sont de la compétence à la fois des prélats de l'Ordre et des autorités civiles, celles-ci ayant cependant un pouvoir de décision supérieure en ce qui concerne les nominations. En pratique, les supérieurs franciscains s'efforcent parfois de tourner les dispositions du *Patronato Real* en nommant des curés *ad interim* et au moins une fois déposent un curé sans consulter le gouverneur (3).

Quelle est l'autonomie des administrateurs franciscains ? Si le pouvoir de ceux-ci n'est, comme nous l'avons vu, pas limité par le bas, il l'est par le haut. Le curé est d'abord l'objet d'un contrôle par ses supérieurs franciscains. Il a régulièrement des inspections par des provinciaux ou d'autres *visitadores* de l'Ordre (4). Le *doctrinero* est aussi, au moins au 18^{ème} siècle, soumis à l'autorité d'un « supérieur de doctrines » (*superior de doctrinas*) qui est parfois le curé d'un des villages franciscains (5). Ensuite les villages sont

(1) Pedro José Parras, O.F.M., *Gobierno de los Regulares en America*, Madrid, 1783, p. II, p. 323 ; *Diario*, p. 122. Juan Blázquez de Valverde au Roi, 20 novembre 1658, in Pastells, *Historia*, t. II, p. 553. Gómez Hoyos, *La Iglesia*, p. 166. Fr. Francisco Calvo, O.F.M. au Marquis de Loreto, 7 octobre 1787, Archivo General de la Nación (Buenos Aires), n. 21-598.

(2) Gómez Hoyos, *La Iglesia*, p. 168.

(3) Evêque Faustino de las Casas au Roi, 24 juillet 1686, AGI, MGo 493, p. 4. «Informe» Gouverneur Cotta à Audiencia, 13 avril 1698, AGI, MGo 1137, fol. 8 v. «Razón que de su visita... da... Manuel Antonio de Latorre, Obispo del Paraguay... », 1761, in REABA an V, 1905, p. 625.

(4) *Supra*, chap. IX, pp. 193-194.

(5) Il y avait un *superior de doctrinas* pour le district d'Asunción et un pour celui de Buenos Aires qui était responsable en plus d'Itatí, des réductions non *Guarani* à la charge des Franciscains, comme Santiago Sanchez et Santa Lucía. Quelques «supérieurs de doctrines» mentionnés dans les sources : Lucas de Garay, «cura propio» de Caazapá (Garay au *Teniente de gobernador*, 4 décembre 1704, ANA, S.H., vol. 76, n. 7, fol. 12). Francisco Terra, lecteur de théologie au Couvent d'Asunción (Gabriel Tineo, O.F.M., à F. Terra, Buenos Aires, 5 mai 1723, AGI, MGo 1491d, fol. 16-20). Alonso Marecos, Curé d'Itatí («Libro de asientos de las elecciones que anualmente se practicaban para nombrar cabildo en... Itatí... 1670-1785», RAPC, t. I, entrega 7 et 8, 1909, pp. 743-746). Cf. Santa Clara Córdoba, *La Orden*, p. 274.

régulièrement inspectés par les Évêques qui envoient des rapports sur leurs tournées aux autorités métropolitaines (1). Enfin les *doctrineros* sont surveillés de près par les gouverneurs ou leurs remplaçants qui ont l'obligation légale d'inspecter, au moins une fois dans leur magistrature, les villages d'Indiens (2). Au cours de leurs *visitas* ces fonctionnaires contrôlent les «livres de la communauté» dans lesquels toutes les opérations économiques externes ou internes du secteur commun sont reportées, ainsi que les magasins communaux et les autres avoirs des réductions (3). En principe, toutes les opérations commerciales doivent être approuvées par le Gouverneur avec intervention du protecteur des Indiens, mais souvent cette règle n'est pas respectée, particulièrement dans les opérations inter-provinciales (4).

Ainsi l'on voit que les curés franciscains dans les villages *Guarani* sont bien plus dépendants des autorités civiles que ne le sont les Jésuites. Il leur est bien plus difficile de résister aux sollicitations qui leur sont faites d'appuyer de leur autorité les ordres de travail dirigés aux Indiens par les *encomenderos* et les Gouverneurs (*mandamientos*). Bon gré, mal gré, ils doivent utiliser leur position stratégique parmi les Indiens, pour plier ceux-ci à l'ordre colonial.

Qui sont les Franciscains servant dans les villages *Guarani* ? Nous avons vu que parmi les neuf fondateurs des réductions, six étaient espagnols et trois créoles (5). A partir de la moitié du 17^{ème} siècle, il semble que ce soit le contraire : la majorité des curés dont nous avons retrou-

(1) Nous avons fréquemment cité ces rapports de *visitas* dans nos sources.

(2) Jugement *residencia* Sarmiento de Figueroa, 1665, ANA, N.E., 263, fol. 2. Cf. les *visitas* de Gouverneurs ou de leurs *tenientes* citées fréquemment dans nos sources et dans Susnik, *El Indio*.

(3) Parras, *Diario*, p. 170. Gouverneur Rafaël de la Moneda au Roi, 18 avril 1744, AGI, MGo 984, fol. 1v., s... Indique que le contrôle des comptes par le gouvernement civil remonte à des temps «immémoriaux». Josef Martínez au Roi, 20 novembre 1764, AGI, MGo 166a. Voir aussi tous les comptes-rendus de *visitas* cités ci-dessus.

(4) Labougle, «La reducción», pp. 305-306. Documents relatifs à l'achat de bétail par le village de Yutí, 6 février 1674, ANA, N.E., 392, fol. 46-49. Gouverneur Cotta au Roi, 13 avril 1698, AGI, MGo 1137, fol. 5, 5v. «Auto» du 11 septembre 1734, cité dans Aguirre, «Diario», t. III, p. 92.

(5) *Infra*, p. 265.

vé l'origine sont créoles (1). Ce qui est logique, vu la nécessité pour exercer ces fonctions de parler parfaitement le *Guarani* (2), langue difficile pour ceux qui ne sont pas nés dans la région. Souvent les curés de *Guarani* sont des Franciscains qui se sont spécialisés dans cette fonction à laquelle ils consacrent une grande partie de leur vie ; ils administrent souvent successivement plusieurs *doctrinas* (3).

Comment les contemporains jugent-ils les Franciscains *doctrineros* ? Dans les documents émanant des Gouverneurs, les Frères Mineurs sont souvent accusés d'être des tyrans et de commettre d'autres malversations à l'égard des Indiens. Mais ces accusations semblent être des armes utilisées par des gouverneurs jaloux du pouvoir des Frères sur les *Guarani*, plutôt que de jugements objectifs (4). D'autres témoins, en particulier plusieurs évêques, au contraire, louent le zèle, la vigilance, la fidélité et les bonnes mœurs des *doctrineros* franciscains (5). Quel est le point de vue des Indiens ? L'attachement indéniable que les *Guarani* portaient aux Frères Mineurs à la fin du 16ème siècle et au début du 17ème dure-t-il pendant toute l'époque coloniale ? Il semble que ce soit le cas si l'on en croit quelques sources du 18ème siècle. Il existe deux lettres en *Guarani* de 1784, écrites par les *cabildos* Indiens de Yutí et Itá, manifestant la plus grande affection pour les Franciscains et exprimant leur mécontentement devant une décision qui vient d'être prise, de rempla-

(1) Evêque Cornejo au Roi, 15 janvier 1659, AGI, MGo 279, p. 1. Josef Nau-de au Roi, 1777, AGI, MGo 1090a, fol. 2, 2v. « Estado de la Orden franciscana en el Virreinato de la Plata », 1787, ANA, S.H., vol. 151, n. 3, fol. 4 ; ce document montre aussi qu'alors, dans l'ensemble de la province, la moitié des Frères étaient espagnole et l'autre moitié créole.

(2) Cf. *supra*, pp. 84-87.

(3) Citons par exemple Gregorio de Osuna, près de quarante ans Curé de Yutí (*supra*, p. 132), Juan Martínez, en 1720 à Yutí, mort en 1756 à Caazapá (« Capítulo provincial... de 1720 » in REABA, an VIII, 1908, p. 433. Santa Clara Córdoba, *Los Franciscanos*, p. 217). José Bordón, en 1768 à Itá, mort en 1793 à Caazapá (Santa Clara Córdoba, *La Orden*, p. 273 ; *Los Franciscanos*, p. 219). Cf. Labougle, « La reducción », p. 305.

(4) *Supra*, p. 188, note (1).

(5) Evêque de las Casas au Roi, 1681, AGI, MGo 267, p. 1. « Razón que de su visita... da... Manuel Antonio de Latorre, Obispo del Paraguay... », 1761, in REABA, an V, 1905, p. 625. Evêque Luis de Velasco au Roi, 13 janvier 1785, AGI, MGo 2058a, fol. 36. « Certificación », *Cabildo* d'Asunción, 6 décembre 1779, AGI, MGo 153h, i, pp. 8-9.

cer les Frères Mineurs par d'autres administrateurs (1). Le *Visitador* franciscain Parras parle de « l'obéissance et du respect très profonds que les Indiens montrent à leurs curés et religieux qu'ils vénèrent peut-être plus qu'il ne convient ». Il est vrai qu'ailleurs, Parras raconte que les Indiens d'Itatí lui firent d'éloquents discours pour demander un autre curé, et se plaindre de ce que celui qu'ils avaient alors les traitait avec trop de dureté (2).

DES NOTABLES PEU NOTABLES.

Susnik a bien étudié les différentes catégories sociales indiennes des villages coloniaux au Paraguay et l'exposé ci-dessous sera en bonne partie basé sur ses recherches. Nous renvoyons à celles-ci pour plus de détails.

Le *corregidor* est l'homme le plus important dans le village après le curé. Comme nous l'avons vu, cette fonction exista tôt dans les réductions, dix ans au moins avant l'introduction en 1611 de *cabildos* de type espagnol. En fait le *corregidor* est, nous semble-t-il, l'héritier du chef de *teko'a* précolombien (3). Il est nommé par le gouverneur ou son remplaçant, ce qui constitue une autre limitation par le haut du pouvoir du curé sur les villages. Ses responsabilités sont nombreuses : assister le curé-administrateur dans toutes ses tâches matérielles, surveiller les travaux communs, faire exécuter les *mandamientos* du gouvernement, administrer les biens communs, exercer la basse justice. Malgré le respect certain et l'autorité dont il jouit dans les villages,

(1) Mais il est difficile de savoir dans quelle mesure ces lettres reflétaient complètement l'opinion des *Guarani* et ne furent pas au moins partiellement dictées par les Franciscains. Elles faisaient partie d'un dossier présenté par l'Ordre des Frères Mineurs dans un recours contre une décision du gouvernement leur retirant l'administration de ces deux villages. Dossier novembre 1779 – octobre 1784, AGI, MGo 153, pp. 1-4, 11-14. Aguirre, « *Diario* », t. II, première partie, p. 442.

(2) « ... una profundísima obediencia y respeto a sus curas y religiosos, a quienes veneran quizás más de lo que conviene. » *Diario*, pp. 200 : 174-175.

(3) *Supra*, p. 94. En général, dans le reste de l'Amérique espagnole, le *corregidor* était toujours un Espagnol, chef d'un district administratif de moyenne importance. Gibson, *Spain*, pp. 95-97. Haring, *The Spanish Empire*, pp. 128-130.

le *corregidor* n'a pas une grande autonomie. Il est en fait un simple assistant passif de l'administrateur, ou l'exécuteur de ses ordres (1).

On peut dire la même chose des *cabildantes* ou conseillers municipaux des villages. Depuis les lois d'Alfaro de 1611-1618, il y a dans chaque village *Guarani* un *cabildo* ou conseil municipal indigène, modelé sur les *cabildos* ou *ayuntamientos* espagnols. Il comporte généralement deux *alcaldes* (conseillers municipaux qui avaient des fonctions de basse justice criminelle), deux *regidores* (conseillers municipaux), et quelques autres titulaires de fonctions spécialisées qui varièrent au cours des ans. Ces fonctions sont principalement celles d'*alguacil* (agent de police), d'*alferes real* (porte-drapeau), de *procurador general* (trésorier) (2), et d'*alcalde de la Santa Hermandad* (préposé aux affaires rurales). Un nouveau *cabildo* est élu chaque année par le *cabildo* sortant (3). Mais le curé a une influence déterminante sur ces élections (4), ainsi que le gouverneur ou son remplaçant qui doivent confirmer celles-ci pour qu'elles soient valables (5).

Souvent les *corregidores* et les membres du *cabildo* sont des caciques. Mais il y a aussi des hommes communs (6). Les titulaires de fonctions sont renouvelés chaque année, mais l'examen des livres capitulaires montre que ce sont toujours les mêmes noms qui réapparaissent. Il existe en fait un petit groupe dans chaque village où se recrutent les *corregidores* et *cabildantes*, qui constituent une espèce d'élite *Guarani* hispanisée. Les hommes qui en font partie ont parfois des rudiments de lecture et d'écriture et leur capacité et intelli-

(1) Susnik, *El Indio*, pp. 210-212.

(2) Hernández, *Organización*, I, p. 111.

(3) «Libro de Elecciones... de Itatí... 1670-1785», in RAPC, t. I, entrega 7 et 8, 1909. Ordonnances d'Alfaro, art. 55.

(4) Gouverneur Cotta au Roi, 10 septembre 1699, AGI, MGo 1042, fol. 3v., 4. Parras, *Diario*, p. 194.

(5) «Libro de Elecciones... de Itatí... 1670-1785», in RAPC, t. I, entrega 7 et 8, 1909. «Noticias», Gouverneur Sanjust au Vice-roi du Pérou, 27 mai 1760, MCA, I-28, 34, 23, fol. 2v.

(6) «Libro de Elecciones... de Itatí... 1670-1785», in RAPC, t. I, entrega 7 et 8, 1909.

gence ont été relevées par plusieurs témoins (1). Ils sont ordinairement dispensés du service de *mitazgo* (2).

Lors des fêtes, les *cabildantes* portent des vêtements de prix, «dont les Indiens font grand cas» dit l'Évêque de Latorre (3). On peut facilement croire ce témoignage quand on sait que dans les temps précolombiens, les chefs et les chamanes aussi avaient pour habitude de se parer en certaines circonstances, de brillants atours de plumes, de peintures et d'autres ornements. La dispense du *mitazgo* et le port de vêtements de prix sont à peu près les seuls privilèges des élites.

L'introduction d'un *cabildo* dans les villages indiens signifie certainement, comme l'a fait remarquer Charles Gibson, une hispanisation de ceux-ci (4). Mais en même temps cette institution peut très bien être comprise par les Indiens en termes de leur propre culture. Les chefs de *teko'a* préhistoriques n'étaient-ils pas aidés dans leurs décisions par des conseils d'anciens, comme le *corregidor* s'appuie sur le *cabildo* à l'époque coloniale ? (5) Ce qui est entièrement nouveau, ce sont les élections annuelles et le contenu des fonctions.

La concentration des Indiens dans de gros villages ne signifia pas la disparition des lignages. Au contraire, ceux-ci, désignés sous le terme de *cacicazgos*, continuent à servir d'unités d'*encomiendas* durant toute l'époque coloniale (6). Nous avons vu aussi que les travaux des champs continuent à se faire dans le cadre des lignages (7). Les caciques, loin de perdre leur autorité avec la conquête et la création des réductions, ont vu leurs pouvoirs et leurs pri-

(1) Susnik cite Azara qui parle d'«algunos Indios muy capaces» (*El Indio*, p. 213). Parras de son côté parle d'un «bellísimo fondo de capacidad» (*Diario*, p. 174).

(2) Susnik, *El Indio*, pp. 212-213.

(3) «Tienen para los cabildantes y oficiales de milicia vestidos festivos ; y algunos preciosos ; porque los Indios se contentan mucho con esto». «Razón que de su visita... da Manuel Antonio de Latorre... », 1761, in REABA, an V, 1905, p. 625.

(4) *Spain*, p. 148.

(5) Sur les conseils des anciens chez les *Tupinamba*, voir Fernandes, *Organização*, pp. 309-349. «Cartas anuas» jésuites, in DHA, XIX, p. 140.

(6) Azara, *Geografía*, p. 417. p. 173.

(7) *Supra*, p. 173.

vilèges augmenter. Ils ont acquis le droit d'être appelés héréditairement «*don*», ils sont en principe dispensés du service personnel aux *encomenderos* (1) et, comme nous venons de le voir, ils font souvent partie du *cabildo*.

Les caciques ont pour responsabilité principale de faire exécuter le service dû aux *encomenderos*, ainsi que d'agir comme «*contremaîtres*» dans les travaux communs. Ils dirigent les travaux particuliers des Indiens et répartissent les lots familiaux (2). C'est par leurs voix que s'expriment les désirs et les plaintes que les hommes ordinaires veulent adresser aux autorités du village et de la province (3).

LE PEUPLE

C'est sur les hommes et les femmes du peuple que s'abat d'abord le poids de «*l'entretien de la république*» que nous avons étudié plus haut. La majorité d'entre eux constitue une main-d'œuvre non-spécialisée, encore que par la multiplicité des tâches qui leur sont imposées, ils apprennent plusieurs métiers tels que ceux d'ouvriers agricoles, bacheliers, charretiers, manœuvres du bâtiment, etc. Mais il y a aussi une minorité d'artisans de métier.

Dans chaque village il y en a des dizaines, les *oficiales mecánicos*. Les charpentiers et les autres travailleurs du bois (menuisiers, charretiers, fabricants de canoës, etc.), dominent numériquement. Viennent ensuite les tisserands et les forgerons. Puis divers spécialistes tels que peintres, doreurs, tailleurs, bouchers, etc. On distingue entre les artisans communs et les maîtres (*maestros*). Ces derniers sont plus habiles, on y compte les ébénistes et d'autres réalisateurs d'«*œuvres curieuses*» (*obras curiosas*) (4).

Les fonctions d'artisans sont souvent héréditaires. Les artisans travaillent pour le village, ou plus exactement pour

(1) «*Real provisión*» du 24 juillet 1636, ANA, S.H., n. 1, fol. 49-54.

(2) *Supra*, pp. 173 et 188.

(3) Susnik, *El Indio*, pp. 213-214.

(4) *Ibid.*, pp. 147-149. Juan de los Ríos, Itá, 3 décembre 1718, AGI, MGo 1491, fol. 59. «*Petición*», Francisco Quiñones, O.F.M., vers 1739, AGI, MGo 421a, p. 3. Parras, *Diario*, pp. 168, 189. Labougle, «*La reducción*», pp. 319-322.



Sculpté par des *Guarani* (Caazapá)

Photo aimablement communiquée par Mons. Agustín Blujak.

le curé dans le cadre du système de redistribution du secteur commun. Ils travaillent aussi pour des personnes étrangères au village dans le cadre soit des *mandamientos* (1), soit d'arrangements privés. Ils ne sont pas libres de s'engager à qui ils veulent, ils sont considérés comme appartenant au village (2).

Les sources que nous avons trouvées ne contiennent que des données assez rares et partielles sur les villageois non-spécialisés. De plus, ces derniers n'apparaissent que collectivement et jamais individuellement. Pourtant les documents mettent tout de même en lumière un aspect important de la vie des hommes communs : le contraste entre, d'une part, des comportements extérieurs imposés par les Espagnols et non conformes aux usages pré-coloniaux et, d'autre part, des attitudes mentales et une perception du monde qui restent *Guarani*.

Comme nous l'avons vu, les Indiens des réductions ne vivent plus dans de grandes *malocas* sans séparations intérieures. Maintenant chaque famille nucléaire a son appartement particulier (3). Les *Guarani* qui allaient nus sont maintenant habillés. Les femmes portent le *tipoy*, sorte de robe-sac sans manches, et les hommes une chemise, une veste (*chupa*) ou un poncho, et des culottes (*calzones*), sans doute à la mode péruvienne (mais tout le monde va pieds nus) (4).

Les *Guarani* apprennent toutes sortes de nouveaux métiers, d'arts et de jeux avec grande facilité. Nous avons vu qu'ils sont d'excellents artisans. Les observateurs sont tous surpris par leurs talents musicaux et chorégraphiques. Selon le *Visitador* Parras, les concerts que donnent les *Guarani* ne «dépareraient pas la meilleure cathédrale d'Espagne». Et il dit avoir vu des Indiens «danser quelques menuets et contre-

(1) Cf. *Supra*, pp. 166-167.

(2) Susnik, *El Indio*, pp. 147-149, pp. 152-155. Pedro Melo de Portugal, «Reglamento interino» sur les biens de communauté, 12 juin 1784, AGI, MGo 1092, fol. 7v. Cf. *Supra*, p. 189.

(3) *Supra*, pp. 100-101 et 200.

(4) Parras, *Diario*, pp. 172-173. Azara, *Geografía*, p. 416 ; «Diario», pp. 392-393. Aguirre «Diario», t. II, première partie, p. 443.

danses avec autant de grâce qu'on en trouve à Madrid» (1). Un «maître d'orchestre» d'Itatí composa même un rondo et menuet pour violon (2). Les dons des *Guarani* s'étendent même au domaine littéraire. Aguirre rapporte qu'un des meilleurs étudiants en «arts et théologie» du Paraguay est un Indien de Yaguarón (3).

Au point de vue religieux les *Guarani* ont adopté au moins les formes extérieures du catholicisme. Ils vont régulièrement à la messe, ils sont très ponctuels à réciter les prières chrétiennes, ils respectent les sacrements et ont beaucoup de goût pour la pompe et les processions religieuses (4).

Mais il n'y a pas besoin de gratter beaucoup pour découvrir que sous ce verni d'hispanisation, les *Guarani* ont conservé leurs valeurs et conceptions du monde indigènes. Le mariage chrétien, par exemple, ne signifie que peu de chose pour eux. Un mari, ayant découvert que sa femme a eu des relations sexuelles avec un autre, déclare qu'il sera satisfait si le «coupable» lui donne quelques culottes ou un couteau en dédommagement (5). Les concubinages et autres amours libres (*amancebamientos*, *lujuria*), ou au moins ce qui paraît tel aux Espagnols, sont cités parmi les «vices» les plus fréquents des *Guarani* (6).

La pratique de la religion catholique n'est que très superficielle. Parras, qui pourtant est franciscain, déclare que «jamais on ne les voit réciter un Ave Maria, si ce n'est à l'église, où ils sont très ponctuels ; mais c'est par crainte de la punition, parce que pour ce qui est de la dévotion je n'en

(1) El concierto de música que en estos pueblos tienen, pudiera lucir en la mejor catedral de España... he visto entre ellos bailar algunos minuets y contradanzas con tanto garbo, como pueda verse en Madrid». *Diario*, p. 168.

(2) Mariano Antonio Molas, *Descripción Histórica de la Antigua Provincia del Paraguay*, Asunción, 1957, p. 69.

(3) «*Diario*», t. II, première partie, p. 445. Sur la facilité des *Guarani* à assimiler les arts et métiers européens, voir aussi Marciel de Lorenzana au Roi, 6 janvier 1621, in REABA, an VI, 1906, p. 50.

(4) Parras, *Diario*, pp. 170-171. Azara, *Geografía*, p. 415. Aguirre, «*Diario*», t. II, première partie, pp. 444-445.

(5) Parras, *Diario*, p. 174.

(6) «*Visita*», Itá, 5 novembre 1694, ANA, S.H., vol. 39, fol. 48 v. Parras, *Diario*, p. 170. Aguirre, «*Diario*», t. II, première partie, p. 446, etc.

ai jamais vu chez eux» (1). Même le goût des *Guarani* pour la pompe, pour les brillants ornements d'église et pour les processions, ne signifie pas un attachement particulier à la religion catholique ; ce goût, les Indiens l'avaient dès avant la Conquête (2). On peut faire au sujet de l'acculturation religieuse dans les villages franciscains les mêmes remarques qu'Haubert a faites au sujet des *Mocobi* des réductions jésuites (3) : les Indiens sont plus convertis aux religieux qu'à la religion chrétienne. Ils admirent la générosité, l'éloquence et les pouvoirs magiques des chefs-chamanes franciscains. Ils assimilent les brillants ornements du culte et des églises aux ornements qui, dans leur propre culture, sont les attributs des magiciens. Mais ils ne semblent pas avoir assimilé la cosmologie chrétienne et le contenu du message chrétien.

Il y a tout lieu de croire que les *Guarani*, deux cents ans après la Conquête ont gardé leur mythologie et leurs traditions orales propres qui leur servent encore de religion et d'explication du monde. Au milieu du 18ème siècle, Parras écrit en effet :

Leurs conversations privées se réduisent toutes à maintenir leurs traditions et antiquités, afin que celles-ci se perpétuent de père en fils ; à cela ils travaillent avec beaucoup de zèle ; il y a un vieillard qui est un véritable livre d'histoire ; et si, sur le sujet dont ce dernier vous a entretenu, vous questionnez un autre Indien du même âge, celui-ci vous donnera exactement la même réponse sans varier d'une syllabe (4).

Les noms que les *Guarani* donnent aux divers Espagnols avec qui ils sont en contact montrent qu'en général ils envisagent encore la société coloniale avec leurs propres concepts tribaux. Comme nous l'avons vu les Indiens appellent

(1) «... a ellos jamás se les ve rezar una Ave María, sino es en la iglesia, a la cual son muy puntuales ; pero es por temor del castigo, porque cosa de devoción, jamás he reconocido en ellos». *Diario*, p. 171.

(2) Sur la superficialité de l'évangélisation des *Guarani* voir aussi : Evêque Faustino de las Casas au Roi, vers 1681, AGI, MGo 267, p. 2. Azara, *Geografía*, p. 415. Aguirre, «Diario», t. II, primera parte, p. 444.

(3) *La vie quotidienne*, p. 166.

(4) «En sus privadas conversaciones, se reduce todo a mantener sus tradiciones y antigüedades, para que de padres a hijos vayan pasando ; en lo que trabajan con tanto estudio, que hay indio viejo que es una adecuada historia ; y si sobre lo mismo que aquel refiere, se hacen algunas preguntas a otro de igual edad, refiere lo mismo, sin discrepar en un ápice». Parras, *Diario*, p. 173.

le prélat franciscain *pay-rubicha* (*pay* = père, sorcier, *rubicha* ou *tubicha* = cacique). Le curé *pay-tuya* (*tuya* = vieux), son compagnon *pay-mini* (*mini* = petit), l'évêque *pay-obispo* (*obispo* = évêque en espagnol) ; ils disent *capita-tuya* (*capita* vient de *capitán* = capitaine en espagnol) ou *capita-guazu* (*guazu* = grand) au gouverneur. Seuls les termes *capita* et *obispo* sont d'origine espagnole mais ils sont couplés avec des mots *Guarani*. Selon Parras, les Indiens n'ont pas de désignations pour d'autres autorités « parce qu'ils ne savent pas ce qu'est un roi ou d'autres ministres, ni ne sont capables d'imaginer autre chose que ce qu'ils peuvent voir » (1).

Cette opposition entre les comportements externes et les attitudes internes reflète le fait que les rapports entre les *Guarani* et le reste du monde colonial sont demeurés antagonistes. Les *conquistadores* et leurs descendants, recourant aux religieux et à l'encadrement totalitaire des réductions, ont réussi à mettre fin à la résistance ouverte et violente des Indiens et à faire adopter à ceux-ci des comportements conformes à l'ordre espagnol. Mais ils n'ont pas réussi à obtenir l'adhésion profonde des *Guarani* au régime colonial.

Cela se voit de la résistance maintenant passive que les *Guarani* continuent d'opposer aux Espagnols. Ces Indiens, si altiers et entreprenants avant la conquête, se montrent maintenant « paresseux » et « stupides » (2). Les fuites sont fréquentes. Fuites dans l'espace d'abord. Beaucoup de *Guarani* quittent sans permission leurs réductions pour aller s'établir dans d'autres provinces, pour retourner à la jungle ou aller s'embaucher chez des particuliers (3). Fuites aussi

(1) « ... y ya no tienen otro nombre que exprese otra superioridad, porque ellos no entienden de Rey ni otros ministros, ni son capaces de que se les imprima otra cosa más de lo que ven ». *Diario*, pp. 169-170.

(2) « ... seis de ellos no trabajan tanto como un Europeo... son propensos a la holgazanería y... jamás se ponen en movimiento, sino por medio de una continuada y no interrumpida persuasión... los Indios jamás cuentan con su futura existencia, nada hacen por sí solos, necesitan dirección, en todo se manejan como muchachos... ». Lazaro de Rivera au Marquis d'Aviles, 19 novembre 1800, ANA, MGo 519, pp. 2, 3.

(3) Susnik, *El Indio*, pp. 88, 91, 103, 121. Labougle, « La reducción », p. 298. « Petición » Joseph Abad, O.F.M. au Roi, 1694, AGI, MGo 1151, fol. 3v., 7. Gouverneur Diego de los Reyes Balmaceda au Roi, 4 décembre 1720, AGI, MGo 1013, fol. 2v., 3. « Petición » Francisco Quiñones, O.F.M., vers 1738, AGI, MGo 421a, p. 5, etc...

dans la boisson et les fêtes. L'alcoolisme est mentionné comme un autre «vice» des plus courants chez les *Guarani* (1). Les Indiens sont par dessus tout enclins aux fêtes ; (celles-ci sont d'ailleurs fort appréciées par les Espagnols eux-mêmes qui y assistent nombreux malgré des interdictions répétées de la part des Gouverneurs) (2). Les *Guarani* s'y livrent à toutes sortes de divertissements tels que musique, danses, tir à l'arc, courses de taureaux, jeux de cannes et d'anneaux (?) etc. (3).

Les Espagnols sont conscients de ce que malgré la docilité apparente des *Guarani*, ceux-ci, si les circonstances s'y prêtaient, pourraient facilement se soulever à nouveau. C'est ce qu'exprime par exemple Parras quand il écrit :

On ne leur permet pas de porter des chaussures, même s'ils sont *alcaldes* ou *corregidores* et on ne les laisse pas avoir les cheveux longs ; parce que malgré leurs naturelles humilité, veulerie et bassesse d'âme, il est nécessaire de les maintenir dans cette sujétion et servitude, afin de ne pas mettre en danger leur fidélité et obéissance, ce qui, à mon avis, se produit chaque fois que l'on change de système.

Et Parras rappelle les soulèvements qui ont lieu dans les réductions jésuites au moment même où il écrit ces mots (4). Il recommande d'autre part que les Indiens ne soient pas trop instruits, pour les mêmes raisons (5). Le *Cabildo* d'Asunción, quelques années plus tard, est encore plus clair. Un des arguments qu'il emploie pour s'opposer à un ordre royal d'incorporation des *encomiendas* à la Couronne, est

(1) «Visita» Itá, 5 novembre 1694, ANA, S.H., vol. 39, fol. 48 v. Parras, *Diario*, p. 170. Aguirre, «Diario», t. II, première partie, p. 446.

(2) Azara, *Geografía*, p. 416. Ordres des Gouverneurs du Paraguay interdisant aux habitants d'Asunción de se rendre dans les villages des Indiens lors des fêtes, 23 mai 1686, 19 mai 1694, 26 mai 1695, ANA, S.H., vol. 38; N. 2, fol. 9, n. 11, fol. 4, 7. Parras, *Diario*, p. 205.

(3) «Jugar cañas y sortija». Parras, *Diario*, pp. 169, 189. «Razón... visita» Evêque de Latorre, 29 septembre 1761, in REABA, an V, 1905, p. 625.

(4) «... calzado no se les permite, aunque sean *alcaldes*, *corregidores*, etc... ni tampoco se les permite criar el pelo largo ; porque no obstante su connatural humildad, cobardía y bajeza de ánimo, es menester mantenerlos en esta sujeción y servidumbre, para que no peligre la fidelidad y obediencia, que a mi ver se arriesga siempre que se varía de sistema... ». *Diario*, p. 172.

(5) *Ibid.*, p. 174.

d'affirmer que si cet ordre était appliqué les *Guarani*, vu leurs «mauvaises inclinations et leur connaissance de ce que ces terres appartinrent à leurs ancêtres (allégation fréquente de leur part dans les procès contre les Espagnols)... », pourraient facilement prendre avantage de cet événement pour se «soulever contre la province» (1).

(1) «... siendo mal inclinados, y estando en la inteligencia de que estas tierras fueron de sus mayores (alegación muy doméstica de ellos en pleitos con los Españoles) viendo juntas sus fuerzas, dispersas las del Español... les es muy fácil levantarse contra la Provincia... » «*Cabildo* d'Asunción au Roi, 13 septembre 1779, AGI, MGo 167a, p. 2.

Chapitre XII

LE SYSTÈME MISSIONNAIRE RÉCIPROCITÉ ET REDISTRIBUTION

Nous donnerons ici une explication de l'organisation des villages des Frères Mineurs en nous basant sur la connaissance que nous avons maintenant des circonstances ayant présidé à l'apparition de cette organisation et du fonctionnement de celle-ci. Il nous paraît que cet exposé a un intérêt qui dépasse le cadre restreint des établissements franciscains du Paraguay ; car s'il est vrai que l'exploitation économique des Indiens y fut extrême, les principes de base de cette organisation furent les mêmes que dans toutes les missions périphériques de l'Amérique espagnole, y compris les réductions jésuites du Paraguay (où les *Guarani* furent cependant beaucoup moins exploités).

A la base, il y avait la nécessité d'imposer aux *Guarani* les comportements requis par le nouvel ordre socio-économico-religieux que les Espagnols voulaient introduire. Il fallait empêcher les Indiens de se révolter, les obliger à accepter les rites de la religion catholique, à abandonner certaines de leurs coutumes inacceptables dans la culture espagnole (telles la polygamie et la nudité), à servir les *colons* ou d'autres éléments de la société espagnole dans leurs entreprises économiques.

Il fallait de plus transformer l'économie indigène de subsistance des *Guarani*. Celle-ci permettait de satisfaire amplement les besoins limités de ce peuple, dans la mesure où tous les membres du groupe participaient aux activités de subsistance. En aucun cas, elle ne pouvait supporter, même avec l'introduction d'outils de fer, le détournement d'importantes forces productrices au profit des colons espagnols. Ceci se manifesta clairement au 16^{ème} siècle, lorsque l'arrivée des *conquistadores* et leurs exigences économiques rompirent le fragile équilibre qui existait entre les ressources et les besoins, causant la fuite, la révolte et l'anéantissement d'une grande partie des Indiens soumis à l'influence des conquérants. Si les Espagnols voulaient éviter la disparition complète des indigènes du Paraguay, il leur fallait soit limiter leurs demandes, ce qui était inconcevable, soit obliger les *Guarani* à augmenter la productivité de leur économie.

Pour pouvoir imposer tous ces nouveaux comportements, il fallait que les Espagnols disposent d'*autorité* sur les *Guarani*. On a vu comment les Franciscains réussirent à établir cette autorité et les moyens qu'ils employèrent, au centre desquels il y avait la générosité. Mais encore il fallait que cette dernière soit alimentée par quelques sources. Les Frères Mineurs ne possédaient ni biens ni revenus, et ne recevaient qu'une aide fort limitée des colons et du gouvernement. Ils eurent recours, comme les chefs-chamanes *Guarani* qu'ils remplaçaient, au travail des Indiens eux-mêmes, les destinataires de leur générosité, dans le cadre du secteur de la communauté. Ici nous touchons au fond du problème de l'organisation économique des réductions. Le secteur de la communauté était en fait une organisation qui reproduisait simplement à grande échelle les rapports économiques qui unissaient les chefs indigènes à leurs «sujets». Ce type de rapport existe chez beaucoup de peuples non-occidentaux et a été appelé «redistribution» par des théoriciens de l'anthropologie économique. Les Franciscains, ainsi, ne changèrent pas fondamentalement l'organisation économique préhistorique ; ils se contentèrent de gonfler un aspect de celle-ci. Ceci apparaîtra plus clairement dans l'exposé comparatif suivant de l'organisation des *Guarani* avant et après leur conquête.

I. L'ÉCONOMIE PRÉCOLOMBIENNE DES GUARANI

Nous avons déjà parlé de la réciprocité qui régissait les échanges chez les *Guarani*. Nous avons indiqué que ces échanges étaient, selon la formule de Sahlins, «des épisodes momentanés au sein de rapports sociaux continus» ; qu'ils s'imbriquaient dans d'autres rapports sociaux, principalement des liens de parenté ; qu'ordinairement ils avaient la forme non de marchandages, mais de «dons et de contre-dons» ; qu'ils s'accompagnaient de diverses contre-prestations non-économiques, telles que des fêtes, des politesses, des secours en cas de maladie ou de danger etc... (1) Dans la réciprocité ainsi définie on distingue deux catégories : la réciprocité au sens étroit, qui implique des relations horizontales, et la redistribution, dans laquelle les relations sont verticales (2).

Par réciprocité (au sens étroit) on entend un mouvement de va-et-vient entre deux ou plusieurs individus ou groupes situés hiérarchiquement au même niveau. On peut citer comme exemple chez les *Guarani* : l'entraide que s'apportaient dans la guerre, la chasse ou les travaux agricoles les individus, les familles ou les lignages qui étaient en rapport de parenté ; les cadeaux que les Indiens se faisaient sans cesse entre eux (3).

Par redistribution on entend le mouvement en deux temps de biens et de services, qui, dans une première phase, se dirigent vers un centre et, dans une seconde, sont distribués vers l'extérieur. Souvent c'est le chef qui joue le rôle du «centre». Chez beaucoup de peuples non occidentaux, la redistribution est le moyen par lequel se constituent les concentrations de marchandises nécessaires pour toutes les entreprises collectives, telles qu'expéditions de guerre, migrations, fêtes etc... C'est ainsi que les graines ou les plantes nécessaires pour les prochaines semences sont mises de côté. Les réserves du chef sont de plus une sorte d'assurance sociale, elles permettent la survie du groupe en cas de

(1) *Supra*, p. 18-21-104-106-107.

(2) Sahlins, *Stone Age*, p. 188 s. Polanyi, *Trade*.

(3) Fernandes donne plusieurs exemples de ce type d'entraide chez les *Tupinamba* ; *Organização*, pp. 136, 142 etc. Cf. Montoya, *Conquista*, p. 197.

mauvaises récoltes, et aident les individus qui, pour une raison ou une autre, sont dans le besoin. Le système de redistribution est intimement lié à l'organisation politique. Comme on l'a vu, le chef tire son autorité de sa générosité. La puissance du chef dépend donc du volume de biens qu'il arrive à faire circuler dans le circuit de redistribution dont il est le centre.

Chez les *Guarani* les réserves d'aliments jouaient un rôle peu important (1), mais la redistribution s'exprimait dans l'aide que les Indiens apportaient à leurs chefs dans la construction des maisons et la culture des champs, dans les femmes que ceux-ci recevaient du groupe (2), dans le prestige dont jouissaient les chefs du type de ce cacique Atiguayé du Guairá, homme influent et obéi « ... à cause de sa richesse, et parce qu'il était agriculteur infatigable et que ses greniers étaient pleins de provisions » (3).

II. L'ÉCONOMIE DES RÉDUCTIONS

L'économie des villages franciscains, en apparence, se distinguait fort de celle des communautés *Guarani* précolombiennes. Le système égalitaire et démocratique de celles-ci avait fait place à un système hiérarchique, autoritaire, coercitif et punitif. La grande puissance économique des réductions, basée principalement sur l'élevage, la collecte de la *yerba* et l'artisanat formait un contraste évident avec la faible productivité des villages pré-coloniaux. Et les *Guarani*, qui auparavant exploitaient leurs chefs et se partageaient entre eux les richesses avec libéralité, étaient mainte-

(1) Les seules conserves d'aliments que faisaient les *Tupinamba* étaient des farines de plantes, de viandes et des stocks de bananes. Fernandes, *Organização*, p. 93. Cf. Marciel de Lorenzana au Roi, 6 janvier 1621, in REABA, an VI, 1906, p. 50.

(2) « A éstos [les caciques] sirven, sus plebeyos de hacerles rozas, sembrar y coger las mieses, hacerles casas, y darles sus hijas cuando ellos las apeteçen, en que tienen libertad gentífica », Montoya, *Conquista*, p. 49. Certains grands chefs avaient leurs maisons particulières pour eux et leurs femmes. *Cartas anuas*, début 17^{ème} siècle, DHA, XX, p. 364.

(3) « ... potens enim homo lingua, dolis, fortinisque (sic) [fortunisque] infestus agricola frugum plena habet horrea, et maiorem post se hominú horú partem atrahit aut horitate, et bonis quibus abundat ». *Carta anua* de 1614, DHA, XIX, p. 324.

nant eux-mêmes exploités à une grande échelle, que ce soit dans le cadre de l'*encomienda*, des *mandamientos*, du secteur «commun» (qui enrichissait bien d'autres personnes que les villageois eux-mêmes) et d'autres institutions coloniales.

Pourtant si l'on regarde les principes de base de l'économie des réductions franciscaines, on s'aperçoit que ceux-ci étaient les mêmes que dans les villages traditionnels : la réciprocité et la redistribution.

C'était le cas du secteur privé (*abambae*), qui consistait simplement en la continuation des productions traditionnelles de subsistance dans le cadre des lignages. Ce secteur continuait de fonctionner, d'une part par l'entraide que s'apportaient les membres du lignage reliés par des liens de parenté, d'autre part par la redistribution qui se faisait entre les Indiens et les chefs (appelés caciques par les Espagnols).

C'était aussi le cas du secteur «commun», de loin le plus important. Toute la production et la circulation de biens et de services s'y faisait dans un circuit de redistribution entre les villageois et le curé. Comme l'a remarqué Haubert au sujet des réductions jésuites (mais cela était vrai aussi dans les villages franciscains), les *Guarani* étaient convertis plus aux moines (nouveaux chamanes) qu'à la religion chrétienne (1). Très vraisemblablement, dans l'esprit des Indiens, le secteur «commun» ou «de Dieu» (*tupambae*) signifiait en réalité le secteur du curé. C'était pour lui et non pour «la communauté» que les *Guarani* travaillaient. Les ateliers, les jardins, les magasins de ce secteur ne se trouvaient-ils pas dans la maison même du curé, le presbytère, comme le montre le plan des réductions ?

Il est vrai qu'une grande partie des biens déposés dans les magasins communs sortaient, surtout au 18^{ème} siècle, des réductions et profitaient à d'autres que les villageois. Mais ce qui restait, le curé le distribuait généreusement aux Indiens, ne gardant qu'une part modeste pour lui-même. Il faisait chaque jour préparer des repas pour ceux qui étaient engagés dans des travaux communs. Il était la source d'un

(1) *La vie quotidienne*, p. 166.

programme poussé de charité publique. Les malades recevaient les soins nécessaires ; de la viande, des vêtements et d'autres biens étaient régulièrement distribués à l'ensemble de la population ; et les biens communs servaient aussi à porter secours aux veuves, aux vieillards et à tous ceux qui n'étaient pas en mesure de produire suffisamment pour leurs propres besoins. Les magasins communs servaient aussi à fournir des semences pour l'horticulture particulière des lignages.

Par cette charité, qui ressemblait à la générosité des chefs autochtones, les Frères Mineurs réussirent à maintenir une autorité presque absolue dans les villages, malgré le fait qu'ils étaient sans armes et souvent les seuls Européens parmi des milliers de *Guarani*, à des dizaines, voire des centaines de kilomètres des centres coloniaux.

La nature redistributive de cette organisation économique est encore démontrée par le fait que l'argent et le marché ne jouaient aucun rôle dans les rapports économiques internes des villages. D'autre part, la circulation de biens et de services continuait de se faire dans le cadre de relations très personnelles, de longue durée, entre les Indiens et le curé, qui n'était pas seulement le destinataire et le donateur de biens et de services purement économiques, mais qui était aussi le chamane, le prédicateur, et qui, durant toute l'époque coloniale, fut en général l'objet d'une grande vénération de la part des *Guarani*.

Même la dualité secteur commun-secteur privé n'était pas nouvelle. Déjà l'organisation des *teko'a* pré-coloniaux pouvait être divisée en deux secteurs : économie des lignages d'une part, économie de redistribution entre les villageois et le chef du *teko'a* d'autre part. Mais, contrairement à ce qui se passait dans les villages coloniaux, c'était le secteur du lignage qui était le plus développé.

Il est intéressant de voir que ce fut en utilisant la redistribution (mais aussi un encadrement totalitaire) que les curés réussirent à faire des communautés ces formidables centres de productions qu'étaient les réductions. En effet, on voit que c'était dans le secteur commun que se trouvaient toutes les techniques et productions occidentales nouvelles pour les *Guarani*, et à fort rendement, telles qu'élevage, artisanat, charrues, tabac et *yerba* à échelle industrielle.

III. LA PROPRIÉTÉ DANS LES RÉDUCTIONS

Pour compléter l'explication du «système» des réductions, il convient ici d'analyser la nature de la propriété dans les villages. Comme la circulation économique, cette propriété était issue de celle que connaissaient les *Guarani* avant la Conquête.

Cette continuité dérivait des prescriptions du système juridique espagnol. Il fut en effet un principe constant de la couronne de Castille de respecter les coutumes juridiques indigènes dans la mesure où celles-ci «n'étaient pas en contradiction avec les intérêts supérieurs de l'État colonisateur» (1). En d'autres termes, le système légal castillan reconnaissait un rôle supplétif au droit indigène lorsque celui-ci était acceptable par l'ordre social des conquérants.

Pour comprendre le régime de la propriété dans les réductions franciscaines, essayons de reconstituer ce qu'il était chez les *Guarani* avant la Conquête. Les sources sont peu détaillées ; mais on peut s'en faire une idée en se basant sur ce que l'on sait de la propriété dans des cultures semblables et sur l'étude de Florestan Fernandes sur l'organisation sociale des *Tupinamba* (2).

LA PROPRIÉTÉ GUARANI PRÉ-COLONIALE

Il faut remarquer d'abord, avec Lévy-Bruhl, que la conception de la propriété dans les sociétés du genre de celle des *Guarani* se distingue profondément de la nôtre. La propriété de type romain et moderne (*jus utendi, fructu et abutendi*) y est ignorée. La propriété n'est pas qu'un simple rapport économique unissant une personne ou un groupe de personnes à une chose, elle est un lien sacré, qui rend souvent difficile, voire impossible, l'aliénation de

(1) «... en tanto estas costumbres no estuvieran en contradicción con los intereses supremos del Estado colonizador...» J.M. Ots Capdequi, *El Estado español en las Indias*, Mexico, 1941, p. 11.

(2) *Organização*. La culture des *Tupinamba* était presque identique à celle des *Guarani*.

la chose (1). D'autre part, elle se distingue de la nôtre par le fait que les choses sont rarement l'objet d'un droit unique exercé par une seule personne ou un seul groupe de personnes. En fait « la plupart des sociétés « traditionnelles » présentent un enchevêtrement et une superposition complexes de droits, collectifs ou individuels, se renforçant les uns les autres » (2). Quels étaient ces droits chez les *Guarani*, avant la Conquête ? Dans les grandes lignes ils semblent avoir été les suivants :

A. Immeubles

Chaque *teko'a* avait l'exclusivité d'un territoire avec ses ressources naturelles. Les limites de ce territoire ne pouvaient être franchies par des étrangers sans l'autorisation des occupants ou l'usage de la force, comme les Espagnols s'en rendirent compte dès leur arrivée au Paraguay (3).

A l'intérieur de ce territoire les chefs de lignages avaient, au moins chez les *Tupinamba*, la « possession » (Fernandes) de terrains de culture qui étaient, eux, exploités communale-ment par le lignage (4). La nature de cette possession n'est pas très claire. Il est possible qu'elle ait comporté autant une relation magique entre le chef et la terre qu'une relation d'usage. On sait que chez beaucoup de peuples non-occidentaux, le sol est regardé comme le siège de forces surnaturelles qu'il faut à tout prix se concilier. Entre celles-ci et les cultivateurs il faut un médiateur qui connaisse les rites magiques nécessaires pour que les plantes poussent. Ce médiateur peut être un sorcier ou le chef politique (5). On sait que ce rôle était assumé par les sorciers chez les *Tupinamba* (6) ; mais cela n'exclut pas que les chefs de lignage ordinaires aient aussi été considérés comme des médiateurs. On peut donc difficilement parler de la possession qu'exer-

(1) Henri Lévy-Bruhl, « L'ethnologie juridique », in *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, Bruges, 1968, p. 1158-1161.

(2) Paul Mercier, « L'anthropologie sociale et culturelle », in *Ethnologie générale*, p. 971.

(3) Susnik, *Apuntes*, p. 114.

(4) Fernandes, *Organização*, p. 139.

(5) Lévy-Bruhl, « L'ethnologie juridique », p. 1158.

(6) Métraux, *La religion*, p. 170-172.

çaient les chefs de lignage sur un lot communal comme d'un droit réel au sens moderne. Ceci d'autant plus que, vu l'abondance des terres disponibles et la générosité des parents *Tupi-Guarani* les uns pour les autres, la compétition pour les terres à l'intérieur des groupes locaux ou *teko'a* était pratiquement nulle. Il est possible que le même type de relations existait entre les chefs de lignage et certaines zones de chasse ou de pêche ; ou encore entre ces chefs et les grandes maisons multi-familiales qui sont souvent désignées dans les documents espagnols comme appartenant à tel ou tel cacique (1).

B. Meubles

Les biens meubles des *Guarani* préhistoriques étaient l'objet d'une forme de propriété qui ressemblait un peu plus à notre propriété privée. Les armes, outils, ornements, ustensiles, étaient en effet souvent l'objet d'une possession individuelle qui se distinguait des droits en général collectifs exercés sur les immeubles. Si l'on en croit Staden, il y avait des différences de richesses basées sur le nombre de plumes et d'ornements faciaux possédés par les individus. A leur mort les *Tupinamba* étaient enterrés avec tous leurs objets personnels (2).

La propriété des biens meubles chez les *Tupi-Guarani* se distinguait quand même assez profondément de la nôtre. D'abord comme tous les autres aspects de la vie, elle avait probablement un contenu magique ou religieux. En effectuant des rites sur les objets, les magiciens pensaient pouvoir agir ainsi sur les «propriétaires» de ces objets. Ensuite, à l'intérieur des groupes de parenté, les biens meubles, ou au moins certains d'entre eux, changeaient très facilement de propriétaires (3).

(1) Fernandes, *Organizaçao*, p. 143. *Cartas anuas*, DHA XX, p. 332. Ruiz de Montoya, *Conquista*, p. 49, etc.

(2) Fernandes, *Organizaçao*, p. 143-148.

(3) Selon Yves d'Evreux, quand un *Tupinambá* désirait quelque chose appartenant à un compagnon, il pouvait le demander et être sûr de le recevoir. Mais il savait aussi que ce même objet passé en sa possession pouvait lui être demandé par quelqu'un d'autre à qui il ne pourrait refuser de transmettre la chose. *Ibid.* Il est vrai qu'à ce propos il y avait peut-être des différences importantes entre les biens meubles, par exemple entre les armes et les outils. Il y aurait lieu, dans une étude plus approfondie, d'examiner des biens meubles, par catégories.

LA PROPRIÉTÉ DANS LES VILLAGES GUARANI COLONIAUX.

Comme les documents que l'on a conservés au sujet des *Guarani* émanent presque tous d'Espagnols, et que ceux-ci ne s'intéressaient que peu aux rapports internes des villageois indiens, il n'y a, au sujet de l'organisation de la propriété dans les réductions, que peu de sources disponibles. Mais, en complétant celles qui existent avec ce que l'on sait des coutumes indigènes, il est possible de reconstituer dans ses grandes lignes le régime de la propriété dans les villages franciscains. Comme dans les anciens *teko'a*, celui-ci apparaît comme une superposition des divers droits collectifs et individuels que l'on peut diviser en trois catégories selon l'objet de ces droits.

A. Ensemble des biens immobiliers et mobiliers.

Les habitants des réductions avaient un droit collectif sur l'ensemble des biens du village qui les protégeait en principe contre toute tentative d'usurpation de la part de tiers. Ce droit était conforme aux traditions *Guarani* mais protégé aussi par les lois et autorités espagnoles.

Une disposition générale de droit colonial espagnol (1) permettait, en principe, aux lignages et *teko'a* rassemblés dans des villages, de garder leurs terres. De plus les Ordonnances d'Alfaro de 1611 fixèrent des «zones de sécurité» autour des villages indiens à l'intérieur desquelles il était interdit aux Espagnols de s'établir ou d'avoir une exploitation.

Les autorités coloniales reconnaissaient aussi un droit collectif des villages sur tous les autres biens, meubles et immeubles. Ceux-ci furent fréquemment inventoriés lors des *visitas* des Gouverneurs, qui les désignaient comme les «biens» ou «temporalités» du «village» ou de la «commu-

(1) Dans une dispute entre un village jésuite et un village franciscain voisin, au sujet des limites qui séparaient leurs terres respectives, le représentant du village franciscain invoqua ce principe et eut gain de cause. «Petición», Protecteur général des Indiens au Gouverneur Mendiola, 24 septembre 1696, MCA I-29, 3, 37.

nauté». Dans ces biens étaient compris non seulement ceux du secteur commun (ateliers, bétail, etc.) mais aussi les champs «particuliers» que les Indiens cultivaient pour l'entretien de leurs familles (1).

B. Biens du secteur «particulier» des Indiens.

Nous avons vu que ce secteur était la continuation de l'économie traditionnelle *Guarani* au niveau des lignages. Sans doute la propriété dans ce secteur resta absolument conforme à ce qu'elle avait été avant la conquête : le champ cultivé par le lignage et sa résidence «appartenaient» au chef, chaque famille avait droit à un lot dans ce champ, il existait une propriété individuelle et unique sur quelques biens mobiliers tels que des outils, des armes et des harnais (2).

C. Biens du secteur «commun».

Nous avons indiqué que toutes les nouvelles productions et techniques imposées aux *Guarani* furent introduites dans ce secteur mais que l'organisation de celui-ci, basée sur la redistribution, obéissait à des principes traditionnels indigènes. Il devait en aller de même avec la propriété. Quoique nous n'ayons trouvé aucun document à l'appui, il nous paraît probable que les *Guarani* devaient établir la même relation entre les biens du secteur commun et le curé, qu'entre les champs cultivés pour un chef indigène et celui-ci. Cette relation devait avoir un contenu magique. Il fallait bien que quelqu'un intervienne sur les forces surnaturelles qui faisaient pousser les plantes des cultures communes ! Et qui d'autre que le curé pouvait accomplir les rites magiques qui seuls aux yeux des *Guarani*, pouvaient permettre d'accomplir les prodiges réalisés dans les ateliers communs !

(1) « ... Bienes... temporalidades... del pueblo... de la comunidad... » *Visita* d'Itá par le Gouverneur Mendiola, 5 novembre 1694, ANA, S.H., vol. 39, fol. 47 v. *Visita* de Caazapá, Gouverneur Cotta, 30 juin 1699, ANA, N.E., vol. 392, fol. 44 v. *Visita* Itapé, Sergent-major Joseph Lopez, 31 mars 1764, ANA, N.E., vol. 154, fol. 142-147. *Visita* Itatí, Juan García de Castro, 1772, AGPC, leg. 18, an 1771-1773, fol. 1-20.

(2) *Supra*, pp. 18, 173, 175-176, 225-226.

IV. L'ORIGINE DU SYSTÈME ÉCONOMIQUE DES RÉDUCTIONS.

L'exposé ci-dessus montre ainsi clairement la continuité qu'il y eut entre l'organisation des réductions et les institutions économiques traditionnelles des *Guarani*. Ceci est particulièrement évident en ce qui concerne le secteur particulier. Cela est vrai aussi du secteur commun qui comportait cependant des différences notables avec l'institution pré-coloniale dont il était issu, différences nées de l'obligation d'adapter cette organisation à la situation coloniale. Il est important de remarquer que les Franciscains ne furent pas les premiers Européens à établir des relations de redistribution entre eux et les Indiens, mais qu'ils furent précédés par les soldats et les *encomenderos* espagnols. L'évolution qui conduisit de l'organisation pré-coloniale à celle du secteur commun ne fut pas soudaine mais progressive ; on peut y distinguer trois étapes.

1) 1537-1580. Dans les zones limitées que les Espagnols parviennent à dominer, la redistribution entre ceux-ci et les Indiens s'effectue d'une manière pas très différente de celle qui se faisait entre les *Guarani* et leurs chefs traditionnels. Les *conquistadores* vivent très proches de leurs parents indiens ; les prestations et les contre-prestations sont conformes sinon en quantité (les nouveaux chefs sont moins généreux que les anciens), du moins, par leur nature, à celles qui se faisaient avant la Conquête : principalement construction de maisons, travaux domestiques, horticulture dans un sens, remise d'outils de fer, distribution de produits de l'horticulture dans l'autre.

2) 1580-1600. L'intervention des Franciscains permet d'étendre la surface des zones *Guarani* dominées par les Espagnols. La concentration des Indiens dans les réductions permet aussi d'intensifier le contrôle de ceux-ci par les Européens. Mais ce contrôle n'est plus exercé directement par les *encomenderos*, mais par les *pobleros* résidant de manière permanente au service de ceux-ci dans les villages. Des Franciscains et quelques prêtres séculiers visitent ou voient à intervalles plus ou moins rapprochés les Indiens, en général sans demeurer dans les réductions. Les *encomenderos*

sont les maîtres tout puissants des villages et ce sont eux qui, les premiers, avant les Franciscains, utilisent la redistribution pour «moderniser» et augmenter la productivité de l'économie *Guarani*. Ils introduisent la charrue, les bœufs, le tissage et probablement d'autres artisanats, en s'aidant des *pobleros* et de l'autorité qu'ils acquièrent en redistribuant une partie des biens aux producteurs (l'autre partie étant leur profit). On trouve déjà dans les villages deux secteurs : celui de l'*encomendero* et celui des travaux particuliers des Indiens, secteurs auxquels ces derniers doivent consacrer respectivement quatre et deux jours par semaine.

3. *A partir de 1600.* Les curés se substituent à la fois aux *pobleros* et aux *encomenderos*. A partir de 1600 environ, les premiers prêtres (des Franciscains et des séculiers) s'installent de manière permanente dans des réductions encore dominées par les *encomenderos* et les *pobleros*. A partir de 1606 ceux-ci sont éliminés des villages ; cette situation existe pour la première fois dans la réduction franciscaine de Caazapá. Les curés deviennent le nouveau centre du circuit de redistribution «modernisateur» qui devient le secteur «de la communauté» ou «de Dieu». L'emploi du temps des *Guarani* reste cependant le même ; ceux-ci ont deux jours pour leurs propres travaux et doivent travailler quatre jours pour le curé. Le désintéressement et la charité des religieux, qui les prédisposent à jouer avec générosité le jeu de la distribution, permettent un développement considérable du secteur commun.



St François sculpté par des *Guarani* (Caazapá)
Photo aimablement communiquée par Mons. Agustín Blujaki.

CONCLUSION

Des moines pour des sociétés communautaires

Nous présenterons ici quelques conclusions au sujet des réductions franciscaines. De plus nous tenterons de dégager les enseignements que notre étude peut apporter au sujet des réductions jésuites du Paraguay et des missions périphériques de l'Amérique espagnole en général.

Les quelques écrits consacrés jusqu'à ce jour à l'œuvre franciscaine parmi les Indiens du Paraguay, par exemple ceux de Raúl Molina ou Antonio S.C. Córdoba, ont en général mis l'accent sur trois aspects de celle-ci : évangélisation, «civilisation» et protection des Indiens. Notre étude montre que ce n'est pas sans fondements. Dans l'esprit des «héroïques» et pieux fondateurs, le désir de répandre la religion chrétienne constitua sans doute la première motivation de leur intervention parmi les Indiens. Celle-ci eut, d'autre part, pour effet de «civiliser» les Indiens, si l'on donne à cette expression le sens ethnocentrique de leur faire adopter des comportements occidentaux, tels que sédentarisation, port de vêtements, monogamie, usage de technologies et produits européens. Enfin, il est vrai que la concentration des *Guarani* dans des villages, la ségrégation qui l'ac-

compagna et la protection que les religieux apportèrent aux Indiens contre les abus de la colonisation, en particulier contre les excès de l'*encomienda*, valurent au moins aux Indiens de survivre ; ceci est démontré par une comparaison entre la courbe démographique indienne du 16ème siècle, descendant de manière presque verticale, et celle des 17ème et 18ème siècles, presque horizontale.

Mais notre étude montre que les réductions franciscaines du Paraguay avaient de plus une autre signification, importante, qui a été négligée dans les travaux précédents : elles constituaient des *institutions politiques de conquête et de domination* des Indiens, destinées à incorporer ceux-ci, bon gré mal gré, dans l'ordre socio-économique colonial. Et cet ordre ne signifiait pas seulement l'adoption de la religion chrétienne, de techniques et productions nouvelles et de comportements acceptables dans la morale espagnole, mais aussi l'obligation pour les *Guarani* d'effectuer une grande partie du travail manuel requis par l'économie paraguayenne.

L'étude des relations hispano-*Guarani* du 16ème au 18ème siècle, montre clairement que les Indiens restèrent toujours opposés, au moins au fond d'eux-mêmes, à la conquête et à la colonisation de leur territoire. Ils n'adoptèrent pas spontanément, sauf quelques exceptions, les nouveaux comportements culturels et économiques désirés par les conquérants. Ces comportements durent presque toujours être *imposés* par les Espagnols qui, pour ce faire, durent disposer d'un pouvoir de domination sur les Indiens.

Toute l'histoire du Paraguay, au moins celle des 100 premières années de la colonisation, tourne autour des efforts que les conquérants firent pour exercer cette domination. On peut y distinguer trois phases. Celles-ci correspondent à trois moments d'une sorte de processus dialectique de confrontation culturelle dans laquelle l'importèrent tour à tour une solution :

- acceptable dans la culture *Guarani* mais peu satisfaisante du point de vue espagnol ;
- acceptable dans la culture espagnole mais non dans celle des Indiens ;
- acceptable dans les deux cultures, cette dernière solution étant l'intervention des Franciscains.

Dans un premier temps (1537-1556), les Espagnols réussirent à s'imposer aux *Guarani* en exerçant leur autorité d'une manière qui n'était pas très différente de celle des chefs indigènes traditionnels. Ils exercèrent celle-ci dans le cadre des relations de parenté issues des mariages polygames qu'ils contractèrent avec les Indiennes. Ils se comportèrent autant comme parents que comme maîtres des *Guarani*, respectant dans une assez grande mesure les obligations de réciprocité attendues des chefs préhistoriques. Ce système ne se maintint pas plus de vingt ans. Il représentait une forme de domination relativement légère pour les *Guarani*, mais avait pour les *conquistadores* l'inconvénient d'être peu efficace dans l'obtention de la main-d'œuvre indigène et d'être contraire à la morale hispanique ; il est évident que dans cette colonie de l'Espagne ultra-catholique du 16ème siècle, l'existence de harems qui en faisaient un «paradis de Mahomet» ne pouvait être tolérée longtemps.

Dans la seconde phase (1556-1580), les conquérants voulurent cette fois imposer leurs propres modalités d'autorité aux *Guarani*. En 1556 le système de l'*encomienda* fut introduit : les Indiens furent distribués par lignages entre les Espagnols qui avaient le droit d'en exiger service et obéissance. Ce système paraissait aux conquérants être la solution propre à augmenter le rendement des Indiens ; en même temps il leur paraissait approprié parce qu'il remplaçait le service basé sur les relations polygynes par un service basé sur une simple décision juridique espagnole. Mais ce système se révéla parfaitement inefficace pour soumettre les *Guarani*. L'acte juridique de distribution des *encomiendas*, établi au nom du Roi d'Espagne, n'avait aucun sens pour ceux-ci ; de même que les nouvelles relations que les Espagnols prétendaient établir, qui n'étaient pas basées sur des relations de parenté, et qui supposaient une générosité allant des «sujets» aux chefs et non des chefs aux «sujets» comme c'était la coutume dans la société autochtone. L'autorité des *encomenderos* était illégitime du point de vue des Indiens qui ne tardèrent pas à multiplier les actes de résistance et même réussirent à libérer une grande partie des territoires précédemment conquis par les Espagnols. Ceci d'ailleurs non sans des

conséquences désastreuses pour les *Guarani* eux-mêmes dont la population continua à décroître dans des proportions catastrophiques à la suite des innombrables campagnes de pacification menées contre eux.

L'intervention des Franciscains à partir de 1575-1580 (on peut faire commencer dans ces années la troisième phase qui alla jusqu'à la fin de l'époque coloniale) signifia l'exercice d'une autorité recevable dans les deux cultures et permit de stabiliser les relations hispano-*Guarani*. Les Indiens acceptèrent de se soumettre aux Frères Mineurs qu'ils assimilèrent à un type connu d'autorités : les chefs-chamanes. Le pouvoir des missionnaires parut *légitime* aux Indiens, parce qu'il était basé, sinon sur des relations de parenté, du moins sur des pouvoirs religieux et magiques. D'autre part il s'exerçait dans le respect des règles de réciprocité *Guarani*. La charité des Franciscains ressemblait à la générosité attendue des chefs. Les conquérants de leur côté apprécièrent le fait que les Frères réussirent à faire cesser les révoltes et usèrent de leur influence pour amener les Indiens dans la voie de l'obéissance aux Espagnols et en particulier aux *encomenderos*.

Les Franciscains qui agissaient en collaboration étroite avec le pouvoir civil parvinrent à ce résultat non sans rassembler d'abord les Indiens dans des villages, les «réductions», dont plusieurs institutions avaient pour fonction de renforcer la domination ou la répression des *Guarani*. C'était le cas du plan des réductions qui permettait facilement au curé de surveiller les mouvements de tous les villageois ; de la discipline presque militaire qui y régnait ; des restrictions de la liberté de mouvement des *Guarani* hors de leurs villages ; du *cabildo* indigène ; et du secteur économique commun ; le développement de celui-ci servit, il est vrai, à accroître la productivité des Indiens (et, partant, à leur donner les moyens de survivre malgré le détournement d'une partie de leur énergie de travail au profit des Espagnols) et à enrichir une quantité d'étrangers aux villages ; mais le secteur commun eut aussi pour fonction essentielle de donner aux curés les moyens d'être charitables et généreux envers les Indiens, donc d'être en mesure de se faire obéir d'eux.

Les réductions franciscaines jouèrent leur rôle d'institutions de domination ou de coercition au moins jusqu'à la fin de l'époque coloniale. La résistance indienne continua en effet longtemps après la création des réductions, mais elle prit des formes désormais passives telles que « paresse », « stupidité », attachement aux valeurs et idées autochtones, fuites, ivresse. Encore à la fin du 18^{ème} siècle, les contemporains avaient conscience de ce que, en cas de relâchement de la surveillance des *Guarani*, ceux-ci pouvaient facilement se révolter à nouveau.

L'organisation des missions jésuites du Paraguay était très semblable à celle des établissements franciscains (1). Malgré le fait que les premières étaient bien plus peuplées, beaucoup d'institutions étaient presque identiques dans les deux types de réductions : le plan des villages, le pouvoir des curés, l'encadrement étroit des *Guarani* par ceux-ci, le *cabildo* indigène, les institutions de charité et les institutions économiques, par exemple. Comme cela ressort des travaux de Maxime Haubert, l'organisation jésuite reposait sur les mêmes principes de la réciprocité et de la redistribution centrée autour du curé (2).

Ce qui distinguait les établissements des deux ordres était le fait que dans les missions jésuites les lois de protection des Indiens étaient appliquées beaucoup plus strictement que dans les villages des Frères Mineurs. La Compagnie de Jésus, quoique bien moins indépendante du pouvoir civil que certains ne l'ont prétendu, réussit mieux que les Franciscains à conserver son indépendance par rapport aux colons du Paraguay. Elle parvint à instaurer autour de ses missions un « cordon sanitaire » qui élimina dans une grande mesure les interférences venant d'autres secteurs de la colonie (c'est pourquoi l'on a pu parler d'un « État » jésuite du Paraguay). Surtout, soustraits à l'*encômienda* et à d'autres obligations envers les colons, les Indiens dépendants de la Compagnie de Jésus furent moins exploités économiquement que les autres *Guarani* et leur bien-être matériel fut certai-

(1) Et celle des réductions administrées par des séculiers.

(2) *La vie quotidienne*, pp. 91-94, 195-198, 231-235.

nement supérieur. Mais ils durent tout de même payer un tribut au roi, accomplir de multiples tâches pour les missionnaires, dont beaucoup avaient sans doute peu de sens pour les Indiens, comme la confection de vêtements ou la construction de somptueux bâtiments en pierres taillées, et leurs obligations militaires (défense de la frontière contre les Portugais) furent supérieures à celles des autres *Guarani*.

Ce qui a été dit au sujet du caractère d'institutions de domination politique des missions franciscaines s'applique aussi, avec quelques nuances, aux réductions jésuites. La soumission des Indiens dans ces dernières fut sans doute obtenue plus facilement grâce à la protection étendue que leur assurait les Pères. Mais l'on constate dans les missions jésuites, et ceci jusqu'à la fin, le même couple de phénomènes que l'on trouve dans les villages des Frères Mineurs : résistance active puis passive des Indiens — institutions destinées à surmonter cette résistance. Les *Guarani* par exemple, n'y montraient d'intérêt que pour les activités qui se rapprochaient de leurs occupations traditionnelles. Pour se faire obéir, les missionnaires devaient exercer une surveillance constante sur les Indiens. Les fuites hors des missions étaient fréquentes. Et l'intensité des fêtes reflétait le fait que celles-ci aussi étaient des fuites. Lors de la fondation des réductions, les Jésuites, comme les Franciscains, furent parfois appuyés par des soldats (1).

Nous pouvons apporter maintenant une réponse au problème de l'origine du « système » des réductions jésuites, qui fut une des questions fondamentales de ce travail ; ce qui nous permettra aussi de mieux comprendre la nature de cette organisation et de juger en particulier de la validité des interprétations « utopistes » de ces établissements.

Il est clair que l'origine des missions jésuites, comme celle de n'importe quel autre phénomène historique, n'est pas simple, et qu'entrèrent en jeu des facteurs multiples, même en nombre infini. Ce que nous pouvons faire ici c'est essayer de pondérer l'importance relative des facteurs qui ont

(1) Susnik, *Apuntes*, pp. 152-153. Haubert, *La vie quotidienne*, pp. 231, 250, 251. Blanco, *Historia*, p. 217 s.

été le plus directement à l'origine des réductions. Et ce qui nous semble central c'est de montrer la nécessité de reviser les schémas explicatifs classiques, qui ont cherché l'origine presque exclusivement à l'extérieur du Paraguay et de reconnaître l'importance décisive de l'histoire locale et de l'action des *Guarani* (1).

Ce qui ne signifie pas qu'il faille nier le rôle important des facteurs externes. Nous avons, dans ce travail, indiqué à plusieurs reprises, l'influence des macro-structures économiques et politiques dans lesquelles les Espagnols insérèrent le Paraguay. Nous avons insisté maintes fois sur le rôle important que jouèrent l'organisation et les idéaux franciscains, éléments européens, dans la subjugation des *Guarani*. Il faut aussi reconnaître l'influence de quelques autres facteurs souvent mis en évidence par les historiens.

Certains d'entre ceux-ci ont pensé que c'était à Julí, au bord du lac Titicaca, que se trouvait le modèle des réductions jésuites (2). Ils se sont basés pour cela sur le fait que Julí fut, depuis la fin du 16^{ème} siècle, un important centre missionnaire jésuite et que plusieurs des fondateurs des réductions paraguayennes de la Compagnie y avaient passé. Formulée ainsi, en terme de modèle, cette thèse doit être rejetée, étant donné que l'organisation restée typiquement andine de Julí était très différente de celle des missions *Guarani*. Mais il est certain qu'il y a eu une influence, au moins dans le domaine ecclésiastique et religieux (3). Les

(1) Reprenant les termes de Balandier, on peut aussi opposer ici les dynamiques «du dedans» et celles «du dehors», l'influence de ces dernières ayant été en général seule prise en considération dans la littérature sur les réductions jésuites. *Sens et puissance*.

(2) Hernandez, *Organización*, I, p. 432. L'exposé le plus détaillé de cette thèse se trouve dans Alfonso Echánove «Origen y evolución de la idea jesuítica de 'Reducciones' en las Misiones del Virreinato del Perú», *Misionaria Hispanica*, an XII, 1955, n. 34, pp. 95-144, an XIII, 1956, n. 39, pp. 497-540.

(3) Il se trouve que la province péruvienne à laquelle appartenait Julí est une de celles dont l'organisation précolombienne et l'histoire coloniale est la mieux connue grâce à la publication de la fameuse *Visita hecha a la Provincia de Chucuito por Garci Diez de San Miguel en el año 1567* (Lima, 1964), et à l'intérêt qu'elle a suscité chez des chercheurs menés par John V. Murra (de celui-ci voir par exemple «Un reino aymara en 1567», in *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, 1975). Cf. Franklin Pease («cambios en el Reino Lupaqa (1567-1661)», *Historia y Cultura*, 7, Lima, 1973, pp. 89-105). De plus,

villages d'Indiens, fondés dès la moitié du 16ème siècle par des Jésuites au Brésil, ont peut-être aussi été une source d'inspiration pour les missionnaires du Paraguay, encore que là l'influence ait dû être moindre que dans le cas de Julí (1).

Dans son œuvre monumentale Pablo Hernández a affirmé, et beaucoup l'ont suivi, que c'était dans les législations et politiques générales espagnoles des Indes que se trouvait l'origine de la plupart des institutions jésuites du Paraguay. On ne peut accepter telle quelle cette thèse. D'abord parce que le Paraguay eut toujours des législations spéciales sur les Indiens (2). Ensuite parce que plusieurs aspects fondamentaux de l'organisation des villages de cette province constituaient au contraire des dérogations aux législations et pratiques générales de l'Empire ; tel était le cas de la prépondérance politique des religieux dans les villages, du gigantesque secteur modernisateur de redistribution centré autour du curé, des *corregidores* indiens (3).

Cependant il est vrai que sur plusieurs points essentiels les réductions du Paraguay ne faisaient que se conformer à des prescriptions appliquées dès le 16ème siècle dans l'ensemble des villages indigènes de l'Amérique espagnole.

(... suite de la note (3) de la page précédente) de nombreuses sources jésuites concernant Julí ont été publiées (Antonius de Egafía ed., *Monumenta Peruana*, t. I-V (1565-1595), Rome, 1954-1970 ; *Historia General de la Compañía de Jesús en la Provincia del Perú (Crónica Anónima de 1600)*, Mateos, ed., 2 vol., Madrid, 1944 ; voir aussi les sources mentionnées par Echánove, «Orígen» et Xavier Albó, «Jesuitas y culturas indígenas, Perú 1568-1606, su actitud, métodos y criterios de aculturación», *América Indígena*, vol. XXVI, 1966, n. 3, pp. 249-308, n. 4, pp. 395-433). Il apparaît que l'organisation précolombienne de cette ville ne changea pas fondamentalement dans les cent premières années de la Conquête et qu'en aucun cas les Jésuites, qui l'administrèrent dès 1576, n'intervinrent dans la vie économique et politique comme ils le firent au Paraguay. Le système de charité publique qu'ils y installèrent ne pouvait en aucun cas se comparer au secteur commun des villages *Guaraní* (Echánove, *Orígen*, pp. 512-131).

(1) Hernández, *Organización*, I, pp. 440-441. Trois jésuites brésiliens se rendirent au Paraguay en 1587, mais ils ne jouèrent apparemment aucun rôle dans la fondation des premières réductions jésuites de *Guaraní* en 1610. Voir aussi le récent ouvrage de John Hemming, *Red Gold, The Conquest of the Brazilian Indians*, Londres, 1978.

(2) Les Ordonnances d'Irala (1556), Ramírez de Velasco (1597), Hernandarias (1598 et 1603) et Alfaro (1611-1618).

(3) Pour l'organisation des villages dans l'ensemble de l'Amérique espagnole voir par exemple Gibson, *Spain*.

Ceci vaut particulièrement pour la concentration dans quelques gros villages des Indiens vivant jusque-là dispersés, la ségrégation de ceux-ci par rapport aux autres éléments de la société, l'institution de conseils municipaux ou *cabildos*, indigènes par leur composition, mais copiés sur ceux d'Espagne.

Comme facteur externe important il faut encore indiquer l'organisation et la structure spéciales de l'Ordre jésuite, qui expliquent les spécificités des réductions de la Compagnie par rapport à celles des Franciscains. La puissance, la richesse, la structure centralisée et efficace de cet ordre permit, comme nous venons de le voir, que soient appliqués beaucoup plus strictement les lois de protection des Indiens dans les réductions jésuites. Mais il ne faut pas exagérer non plus l'importance de ce facteur. Mörner a très justement indiqué une autre raison de la situation privilégiée des *Guarani* sous administration jésuite. La Couronne ne disposant pas de forces armées espagnoles suffisantes dans cette province frontalière, fut obligée de recourir aux missions pour résister aux poussées portugaises. Du moment qu'on armait les *Guarani* (dans le reste de l'empire les armes étaient interdites aux Indiens) il fallait éviter que ceux-ci ne fussent trop exploités, car les armes auraient pu se retourner contre l'État espagnol (1).

Cette dernière remarque ramène maintenant notre attention sur d'autres facteurs internes ou locaux qui ont influencé la genèse des réductions du Paraguay. Facteurs décisifs, nous l'avons dit, bien que fort négligés dans la plupart des études. Il apparaît d'abord que les réductions jésuites ne peuvent être comprises que dans le contexte de l'effort prolongé et continu que firent les Espagnols pour conquérir l'ensemble des territoires et peuples *Guarani*. L'entreprise jésuite représenta la dernière phase d'une conquête initiée en 1537, qui connut les mouvements suivants (voir carte n. 9) : à cette date des soldats espagnols commencèrent à envahir un territoire qu'ils occupèrent jusque dans un rayon de 250 kilomètres au Nord, à l'Ouest et

(1) *Actividades*, pp. 108-113.

au Sud d'Asunción en 1556. Sous l'effet des soulèvements indiens, la zone contrôlée par les *conquistadores* diminua ensuite considérablement jusqu'en 1580. Les Franciscains alors, introduisant la méthode réductionnaire, réussirent à renverser le mouvement et *commencèrent* à reconquérir les territoires perdus. Vers 1610 les Frères Mineurs avaient rendu aux Espagnols les zones que ceux-ci contrôlaient en 1556. C'est à ce moment qu'entrèrent en jeu les Jésuites qui, prenant la relève des Franciscains, poursuivirent la conquête des territoires *Guarani* à l'Est et au Sud, entrant chez des peuples qui n'avaient jamais été soumis. La continuité entre l'œuvre des Jésuites et celle des Franciscains, relevée d'ailleurs par le Gouverneur Hernandarias (qui prit une part si active à ces événements) (1), fut étroite : continuité dans le temps, dans l'espace, dans les sociétés rencontrées ; même, dans une certaine mesure, continuité dans la subordination au pouvoir civil, dans les objectifs.

Logiquement l'entreprise et le fameux «système» jésuite furent dans une part importante déterminées par ces tâtonnements que firent tout au long du 16^{ème} siècle les Espagnols s'efforçant de conquérir et de contrôler les indiscis-

(1) Il vaut la peine de citer ici de manière assez extensive une lettre d'Hernandarias se rapportant aux premières réductions jésuites et très explicite à ce propos : «Señor. Hé tenido la muy buena suerte al haber llegado mi sucesor a tiempo que le entregase este gobierno tan quieto y pacífico..., y la doctrina de los naturales... en muy buen orden y mucho acrecentamiento porque... dí orden como los padres de la Compañía de Jesus de que se hiciesen tres doctrinas de mucha consideración ; en que... es servicio que a Dios y a Vuestra Majestad se hará en ellas... por... continuarlas la paz de toda la tierra o de lo más principal della.

Y el principio destas reducciones nació de haber yo ido a visitar la que estos años pasados se hizo por mi orden en la provincia del Paraná en que ha asistido el Padre fray Luis Bolaños del Orden de San Francisco, donde acaricia a todos los Indios della con particulares caricias y dádivas...

La una destas doctrinas fue en la provincia de Guairá... ; otra... a la nación que llaman Guaycurús... ; la tercera reducción, y de no menor importancia, ordené se hiciese en la provincia... del Paraná, circunvecina de la que tiene hecha el Padre fray Luis Bolaños...

Con lo cual... confío... ha de recibir la ciudad de la Asunción, que es la de más consideración desta provincia, gran bien en que... se perpetuarán en la paz aquellos Indios, con que eycusarán la inquietud y gastos que los Españoles han tenido mientras no han estado de paz y tan asentados en defenderse dellos y en ir a corresles sus tierras en tener servicio dellos... ». Lettre au Roi, 3 mai 1610, in RBNB, I, oct.-déc. 1937, n. 4, pp. 754-756. Cf. lettre du 25 mai 1616, in RBNB, I, oct.-déc. 1937, pp. 792-795, II, janv.-mars 1938, pp. 7-13.

plinés *Guarani*, par cette dialectique politico-culturelle de confrontation entre *conquistadores* et Indiens, dont ils furent un épisode. Dans ses aspects les plus fondamentaux l'organisation jésuite adopta des institutions développées auparavant dans les villages franciscains, institutions qui elles-mêmes étaient le plus souvent issues d'organisations autochtones adaptées aux nouvelles conditions nées de la Conquête. Tel fut particulièrement le cas de l'organisation économique, dont les deux secteurs, traditionnel et «modernisateur» (*abambae* et *tupambae*), existèrent très tôt dans les réductions franciscaines (alors que celles-ci étaient encore administrées par les *encomenderos* et les *pobleros*), du gouvernement «théocratique», exercé de manière embryonnaire par les «chamanes franciscains» dès la fin du 16^{ème} siècle, et devenu dominant pour la première fois dans le village franciscain de Caazapá, quelques années avant les premières fondations jésuites ; du régime de propriété : du *Corregidor* indien : du travail des femmes, etc. Ce qui ne signifie pas, bien entendu, que les Jésuites n'aient pas perfectionné et développé par la suite certaines de ces institutions, et qu'ils n'aient pas eux-mêmes influencé les Franciscains sur certains points. Finalement nous pouvons nous poser la question de l'utopie. Joua-t-elle un rôle dans l'histoire des réductions ? N'est-il pas totalement déplacé d'en parler ici ? Plusieurs éléments pourraient nous faire conclure dans ce sens : l'absence de toute référence à un projet utopique dans les documents émanant des fondateurs des réductions (1) (il a fallu attendre le 18^{ème} siècle pour que ces établissements commencent à être comparés, dans quelques œuvres littéraires, à la République de Platon, la Cité du Soleil de Campanella ou d'autres projets de société idéale ; la nature coloniale des réductions ; leur instrumentalité dans la conquête et l'ethnocide des *Guarani*.

Pourtant il nous semble que l'utopie, au moins prise dans un sens large, a tout de même joué un rôle impor-

(1) Voir par exemple les *Cartas anuas* jésuites, DHA, XIX, XX, ou les instructions et règlements destinés aux fondateurs des réductions jésuites, in Hernández, *Organización*, I, p. 580 s.

tant. On sait par plusieurs études qu'à cette époque de la Contre-Réforme la jeune Compagnie de Jésus et aussi la branche radicale, «observante» de l'Ordre des Frères Mineurs qui se déploya en Amérique, étaient animées d'un souffle millénariste. Celui-ci était particulièrement présent chez ceux qui acceptaient de se rendre dans cette colonie lointaine, dangereuse et pauvre qu'était le Paraguay. Beaucoup croyaient sincèrement qu'ils allaient en Amérique instaurer une christianité pure et virginale annoncée dans les prophéties. Il ne fait pas de doute que ce millénarisme explique le sérieux avec lequel les missionnaires appliquaient certains préceptes de base du christianisme : charité, humilité, pauvreté, etc.

Or tout au long de cette étude nous avons montré combien cette attitude, qui avait de multiples correspondances avec celle qui était attendue des chefs indigènes, joua un rôle décisif dans l'acceptation des missionnaires par les Indiens (1), et dans la formation du «système» des réductions, gigantesque circuit de dons et contre-dons. L'utopie a donc bien existé, mais évidemment chargée de grandes ambiguïtés. Elle n'a existé que du point de vue des conquérants européens et non de celui des Indiens. Ceux-ci se soumirent aux missionnaires parce qu'ils les considéraient comme un moindre mal dans le système colonial ; le régime disciplinaire des réductions ne pouvait être considéré par les *Guarani* comme la réalisation ou la promesse d'une société idéale. L'utopie, si elle a valu des avantages certains et immédiats aux Indiens, tels que la survie et une certaine protection contre l'oppression, les a tout de même attachés à de lourdes chaînes dont aujourd'hui encore leurs descendants ne se sont pas libérés.

Comme on le sait bien maintenant, la mission du type de celles du Paraguay ne fut pas spécifique à cette province mais fut l'institution de base dans la colonisation de toutes les régions basses et frontalières de l'Empire espagnol. On

(1) Pour les Jésuites cela ressort aussi des écrits de M. Haubert.

peut citer comme exemple les établissements des Capucins au Vénézuëla, ceux des Frères Mineurs chez les *Chiriguano* (Est de la Bolivie), en Californie ou au Texas, ceux des Jésuites chez les *Yaqui* (Nord du Mexique), chez les *Mojo* et les *Chiquito* (Est de la Bolivie), ou en Amazonie péruvienne. Presque toujours les missions de la périphérie furent créées et administrées par la Compagnie de Jésus ou l'Ordre de Saint François (dont les Capucins étaient une branche) (1).

Chronologiquement les réductions du Paraguay furent sans doute les premières d'Amérique du Sud, les autres datent des 17^{ème} et 18^{ème} siècles. On peut avancer l'hypothèse que les expériences faites avec les *Guarani* au 16^{ème} siècle ne furent pas étrangères au choix de la mission comme institution principale de conquête des régions périphériques. Dans un article, déjà assez ancien mais resté très stimulant, Elman R. Service a attiré l'attention sur l'importance du rôle que jouèrent les variations des cultures autochtones dans la différenciation des diverses politiques coloniales des Européens dans le Nouveau Monde (2). Il est vrai que cet auteur néglige les missions périphériques ; il ne mentionne que celles des Jésuites et voit dans celles-ci des institutions très marginales incorporant « typiquement, les restes brisés de tribus... qui ont fui leurs terres d'origine » (3). Mais en nous inspirant de cet article, et à la lumière de l'histoire du Paraguay, nous pouvons comprendre mieux la signification des missions périphériques et du type particulier de colonisation qu'elles représentèrent.

Lorsqu'ils conquérèrent leur part du continent américain, les Espagnols se concentrèrent d'abord sur les empires des régions montagneuses du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. Ils y furent attirés par les métaux précieux

(1) *Supra*. pp. 5-6. « The climactic institution of the Borderlands, as everyone knows, was the religious mission ». Gibson, *Spain*, p. 194 ; voir aussi pp. 182-204.

(2) « Indian-European Relations in Colonial Latin America », *American Anthropologist*, vol. 57, n. 3, 1^{ère} part., juin 1955, p. 411-425.

(3) « The Indians... in the missions were... most typically the broken remnants of... tribes which had fled from their homelands ». *Ibid.*, pp. 414-415.

qui abondaient dans ces régions et aussi par le fait qu'ils y trouvèrent des états centralisés, avec une économie puissante, une bureaucratie développée, des classes sociales et des peuples sédentaires habitués à servir des princes et à leur fournir un tribut. La colonisation fut facile. Pour réaliser leurs objectifs (qui étaient principalement l'exploitation de la main-d'œuvre indienne), il suffit aux Espagnols de prendre le contrôle, sans les détruire, des structures étatiques préexistantes et, se mettant à la place des princes indigènes, de manipuler ces structures à leur profit. Des études comme celles de Gibson sur la colonisation des Aztèques (1), montrent bien la continuité qu'il y eut entre les *encomiendas* et des institutions pré-colombiennes assez semblables, continuité que l'on retrouve ailleurs, comme dans la *mita* péruvienne (corvées publiques). Les Espagnols gouvernèrent le pays par une sorte d'*indirect rule*, dans le style de la colonisation anglaise. Cela se manifesta entre autres par le fait que les caciques, ou chefs indigènes, de rang inférieur et moyen (chefs de districts) ne perdirent pas leur position avec la Conquête, mais servirent d'intermédiaires entre les Espagnols et les masses indiennes.

Les régions basses et périphériques intéressèrent beaucoup moins les Espagnols qui en entreprirent la conquête en général beaucoup plus tard, aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, presque malgré eux, principalement pour s'opposer aux poussées expansionnistes des puissances coloniales rivales (portugaise, française, anglaise, hollandaise). Le Paraguay fut un cas spécial. Par suite d'un accident historique (la tentative, venant trop tard, de conquérir l'Empire inca par l'Argentine) des Espagnols furent contraints de s'établir dans cette région dès la première moitié du 16^{ème} siècle.

Les conditions rencontrées par les colonisateurs dans les régions périphériques étaient beaucoup moins favorables que dans les empires. Il n'y avait pas d'or ou d'argent. Les sociétés autochtones étaient beaucoup plus difficiles à

(1) *Aztecs*.

coloniser. Elles avaient en général des économies très faibles basées sur l'horticulture et, parfois, seulement sur la chasse, la pêche et la cueillette. Elles n'avaient pas d'organisation politique débordant celles qui étaient fondées sur les relations de parenté, base de la structure sociale. L'autorité des chefs les plus puissants ne s'étendait en général guère plus que sur un ou quelques villages ; et encore cette autorité était faible et instable et les chefs étaient obligés sans cesse de montrer « l'innocence de leur fonction » (P. Clastres) (1) par de continuels dons, services matériels, et immatériels comme des discours, des fêtes, des divinations ou des guérisons.

Pour coloniser ces régions et pour en tirer un profit, les Espagnols ne purent presque pas s'appuyer sur ces chefs. Pour contrôler les masses ils durent exercer une domination directe sur celles-ci. Ils recoururent parfois à une forme d'esclavage (c'est la solution qui est considérée principalement par Service (2)). Mais l'expérience du Paraguay, et sans doute d'autres semblables faites ailleurs (3), montrèrent que c'était les missionnaires qui, s'aidant de l'encadrement totalitaire des réductions, étaient les plus aptes à exercer ce contrôle ; et encore pas n'importe quels missionnaires, mais presque toujours les Franciscains et les Jésuites qui, parmi tous les religieux, étaient ceux qui se rapprochaient le plus du modèle des chamanes autochtones.

(1) «Échange et pouvoir», p. 64.

(2) «Indian-European Relations», pp. 418-419. Service semble d'ailleurs baser cette affirmation principalement sur sa connaissance de l'histoire du Paraguay dont il fit une étude (*Spanish-Guarani Relations*). Il est vrai qu'une forme d'esclavage (*yanaconaje*) s'établit dans cette province et subsista jusqu'à la fin de l'époque coloniale. Mais le nombre des *yanacunas* par rapport à celui des *Guarani* des réductions franciscaines et jésuites fut toujours très faible. *Supra*, p. 31, note (1) ; Susnik, *El Indio*, pp. 9-57.

(3) Voir par exemple Philip Wayne Powell, *Soldiers, Indians and Silver*, Berkeley et Los Angeles, 1952, en particulier les pp. 181-192. Ce livre révèle qu'à l'époque où l'on constatait au Paraguay l'échec de la colonisation militaire et civile et l'utilité des Franciscains dans la conquête des *Guarani*, une expérience semblable était faite au Nord du Mexique chez les *Chichimeca*.

APPENDICES

APPENDICE I

DÉTAIL DES MOUVEMENTS DE RÉSISTANCE ACTIVE DES GUARANI A LA COLONISATION ESPAGNOLE

1. 1537. Les *Guarani* accueillirent avec des volées de flèches les premiers colons espagnols qui débarquèrent au Paraguay. Ceux-ci sous la conduite de Juan de Ayolas, durent combattre pendant plus de deux jours contre les Indiens de Lambaré avant que ces derniers, vaincus par les armes européennes, acceptent de leur fournir les vivres, femmes et main-d'œuvre dont ils avaient besoin. Schmidl, *Cronica*, pp. 119-129.
2. 1539. Plus de 8000 *Guarani* prétendant s'être convertis au Christianisme se réunirent à Asunción pendant la Semaine Sainte de 1539. Ils projetaient de tous participer à la messe de la nuit de Jeudi Saint et là de massacrer, par surprise, tous les Espagnols. La trahison d'une des femmes de Juan de Salazar fit échouer ce complot et ses dirigeants furent pendus. Díaz de Guzmán, *La Argentina*, pp. 108-109.
3. 1540-1543. Insoumission des *Guarani* de la région du Jejuy, qui refusent de fournir des vivres aux Espagnols (sous la direction de Ta-

baré et Guacany désireux de venger la mort de leur parent Aracaré). Réprimée à grand peine et dans un bain de sang par Domingo Martínez de Irala, qui dut prendre d'assaut une véritable ville fortifiée défendue par des milliers d'Indiens. Schmidl, *Crónica*, pp. 207-211 ; Díaz de Guzmán, *La Argentina*, pp. 121-126, Nuñez Cabeza de Vaca, *Comentarios*, chap. XL-XLII.

4. Vers 1546. Révolte générale de tous les *Guarani* de la zone du Paraguay déjà conquise par les Espagnols, ayant pour but de «tuer les chrétiens» et de les «expulser du pays». Pour en venir à bout les *conquistadores* durent s'allier avec des Indiens paléolithiques du Chaco, ennemis traditionnels des *Guarani*, et mener une grande campagne militaire, depuis le Caraïbá dans le Sud jusqu'au Jejuy dans le Nord où ils eurent de nouveau à affronter Tabaré. La trahison d'un des groupes *Guarani* facilita la victoire des Espagnols. Schmidl, *Crónica*, pp. 287-325.
5. 1556. Apparition du premier mouvement messianique dont nous ayons trouvé la trace. Un *Guarani* se dit Dieu ou fils de Dieu. Passe son temps avec ses fidèles à danser et chanter. Les chefs indiens expliquent à Martín Gonzalez que la cause de ce mouvement est le refus de l'Évêque d'enseigner la doctrine chrétienne à leurs fils sous prétexte que ceux-ci apprendraient les «choses du diable». Lettre de Martín Gonzalez au Conseil des Indes, 6 juillet 1556, in CG, p. 125. Interprétation de cette lettre dans Julio César Espinola, «A propósito del mesianismo en las tribus Guarani», *América Indígena*, vol. XXI, N. 4, Mexico, Octobre 1961, pp. 307-325.
6. 1559-1560. Première grande révolte *Guarani* après l'introduction, en 1556 de l'*encomienda* et d'un système général de sujétion des indigènes. Les *Guarani*, du Sud d'Asunción jusqu'à la région du Parana, prennent les armes contre les Espagnols, sous le commandement de «Don» Pablo et «Don» Nazario fils du cacique Curupiratí. Ils combattent avec des flèches empoisonnées qu'ils ont acquises des Indiens *Trabasicosi* lors d'une expédition dans le Chaco avec Nuflio de Cheves. Le gouverneur Ortiz de Vergara mit fin au soulèvement après une campagne militaire dans l'Acay et le Caraïbá et qui alla jusqu'à l'Aguapey, affluent du Paraná au Sud-Est du Paraguay moderne. A la même époque le Guayrá indigène se souleva contre la domination espagnole. Díaz de Guzmán, *La Argentina*, livre III, chap. VIII-IX.

7. 1564-1568. Insoumission générale des *Guarani* du Paraguay durant le gouvernement intérimaire de Juan de Ortega. En 1564 le *Cabildo* d'Asunción annonce que les «naturels de la terre sont soulevés et rebelles, ennemis et méfiants». (los naturales de la tierra [están] asalsados y rebelados e muy pocos amigos, sospechosos). Aguirre rapporte qu'il y eut dans ces quatre ans au moins trois campagnes espagnoles de pacification, l'une au Carayba et les deux autres au Nord d'Asunción. En 1568, d'après les fonctionnaires royaux, «la révolte de la terre était grande» (era grande la rebelión de la tierra). «Informe» du *Cabildo* d'Asunción au Conseil des Indes, 1564, *Guaranía*, año II, Asunción 20 junio 1935, p. 32. Aguirre, «Diario», tome II, première partie, pp. 169-170.

8. 1568. Des *Itatín* établis sur le chemin qui va de Santa Cruz de la Sierra au fleuve Paraguay, assassinent Nuflío de Chaves alors qu'il se rend à Asunción pour y exercer les fonctions de *Teniente de Gobernador*. Chaves est vengé par son neveu qui inflige aux Indiens un châtiment d'une cruauté «telle qu'on en avait jamais vu de pareille dans le royaume». Un autre groupe d'*Itatín*, demeurant sur les rives du Paraguay, attaque l'Évêque et le *Contador* Felipe de Cáceres alors que ceux-ci se rendent du Pérou à Asunción. Ces derniers ont toutes les peines à repousser l'assaut. Díaz de Guzmán, *La Argentina*, livre III, chap. XVIII à XV ; Martin de Orue au Roi, Asunción, 14 avril 1573, in CG I, pp. 159-166.

9. 1568-1571. Le gouvernement de Felipe de Cáceres fut aussi marqué par l'insoumission constante et générale des *Guarani* «en rébellion contre le service de Dieu et de Sa Majesté». Le capitaine Alonso Riquelme de Guzmán se rendant d'Asunción au Guayra avec 50 soldats et 100 arquebusiers fut attaqué sur le marécage Cuarepotí (probablement là où se trouve le moderne *arroyo* Cuarepote, au Sud du Jeju) à 39 lieues d'Asunción par «tous les Indiens réunis». Les Indiens du Paraná, venus sur de nombreux canoës n'hésitèrent pas à attaquer Cáceres lui-même alors qu'il descendait les fleuves Paraguay et Paraná pour aller reconnaître les bouches du Río de la Plata. D'après Aguirre, il y eut alors au moins deux campagnes militaires de pacification : l'une contre les Indiens de l'Acay, du Mbu-yapey (affluent Nord du Tebicuary) et du Tebicuary de mars à août 1569 (Julio César Chaves la date de 1568), et l'autre vers le Guayra en 1570. Díaz de Guzmán, *La Argentina*, livre III, chap. XVII ; Pedro Lozano, *Historia de la Conquista del Paraguay*, Río

de la Plata y Tucumán, [avant 1739], 5 tomes, Buenos Aires, 1873-1874, t. III, pp. 96-97 ; Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie p. 177 ; Chaves, *Descubrimiento*, p. 289 ; «Déclaration», Felipe de Cáceres, Asunción, 4 avril 1571, COR, 262.

10. 1577-1579. Tous les *Guarani* se trouvant au Nord du Jejuy sont «en rébellion contre Dieu et Sa Majesté... revenus à leurs anciens et mauvais rites et coutumes». En 1577 l'*Alcalde Mayor* d'Asunción envoie une troupe de 30 arquebusiers dans le Yeruquisaba pour empêcher que cette région encore fidèle aux Espagnols mais chancelante, tombe aux mains des insurgés. En 1579 Juan de Garay dirige une campagne militaire au Jejuy puis chez les *Ñuara*, dans le Sud de l'État moderne brésilien du Mato Grosso, pour mettre fin à la rébellion et capturer le messie Obera qui l'inspira. Voir p. 73, 75-76 détails et sources pour cette rébellion.
11. Vers 1578. Les Indiens de la région d'Asunción refusent la «doctrine chrétienne et le service à leurs *encomenderos*» et s'enfuient dans des lieux reculés à cause des méfaits causés à leurs cultures par les troupeaux de vaches des Espagnols. Ordonnance de Juan de Garay, 17 octobre 1578. Aguirre, «Diario» t. II, première partie, pp. 197-198.
12. 1582. Nouveau soulèvement des indigènes du Nord et nouvelle campagne de Garay. Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie, p. 204.
13. 1582. Rébellion des Indiens du Caraïbé matée par le capitaine Alonso de Vera aidé par Hernandarias. «Pétición» du Dr. Salcedo au Roi, Madrid 28 mars 1612. In *Revista del Instituto Paraguayo*, 3ème année, Asunción, août 1901, n. 3, p. 36.
14. Entre 1584 et 1586. Soulèvements de villages *Guarani* de la région de Jejuy à cause de mauvais traitements par «certains chrétiens qui prennent de force les femmes et les enfants des Indiens» (por muy grandes maltramientos que algunos cristianos hicieron en los pueblos de los Indios del río arriba tomándoles mujeres e hijos y trayendos de arrancada...). Lettre des *oficiales reales*, Adame de Olaverriaga et Jerónimo Ochoa de Eizaguirre, 2 mars 1586, in ABB, t. X, 1915, pp. 203-204.

- 15-16-17. 1589. Espagnols sur pied de guerre. Causes : la «mauvaise volonté» des Indiens de la région d'Asunción ; des soulèvements *Guarani* dans la région d'Acaay, du Tebicuary et de l'Ibitiruzú (inspirés par des chamanes qui, par leurs chants, induisent les Indiens à refuser le service aux *encomenderos*) ; et le siège de Corrientes par les *Guarani* du Paraná. Cette dernière cité est libérée par une expédition de secours envoyée d'Asunción et dirigée par Hernandarias. Aguirre, «Diario», t. II, 1ère part. p. 210 ; «Acta» de Alonso de Vera y Aragón, «cara de perro», capitaine et *justicia mayor* d'Asunción, 27 nov. 1589, in CG, I p. 625.
18. 1591. Campagne de pacification du Tebicuary, Paraná et à Corrientes sous la direction de Pedro de Lapuente et Alonso de Vera y Aragón «El Tupi», *Teniente de Gobernador* de Corrientes. Aguirre, «Diario», t. II, 1ère part. p. 211 ; *Acta* du *Cabildo* de Corrientes, 5 avril 1591, in ACC I, pp. 72-73.
19. 1592. Nouvelle campagne militaire au Tebicuary, Paraná et Aguapey. Aguirre, «Diario», t. II, 1ère part., p. 212 ; «Acta» d'Alonso de Vera y Aragón «Cara de perro», Capitaine et *Justicia Mayor* d'Asunción, 17 février 1592, in CG I, pp. 626-627.
20. 1593-1594. Guerre «à feu et à sang» contre les *Paranaes* par une troupe commandée par le général Bartolomé de Sandoval. Aguirre, «Diario», tome II, deuxième partie, pp. 318-319.
21. 1598-1599. Grande campagne d'Hernandarias au Paraná. Cause : les *Paranaes* attaquent les voies routières et fluviales «comme des corsaires» et tuent beaucoup de voyageurs. L'expédition dure six mois et va jusqu'à l'Aguapey. Des soldats de Corrientes y prennent part aussi. Molina, *Hernandarias*, pp. 133-135. *Acta* du *Cabildo* de Corrientes, 10 octobre 1598, in ACC I, p. 139 s.
22. 1606. Indiens *Paranaes* toujours rebelles. Lettre d'Hernandarias au roi, 4 mai 1607, RBNB, T. I, janvier-mars 1937, N. 1, pp. 133-134.
23. 1610-1611. Sous les ordres du cacique Cabasambí, des *Paranaes* vivant sur les rives du fleuve du même nom attaquent et mangent des Indiens *Mahoma* qui servent des habitants de Corrientes et menacent les nouvelles réductions jésuites et franciscaines de San Ignacio et Caazapá. Ils sont défaits, et une partie d'entre eux est massacrée,

par une expédition militaire partie d'Asuncion. *Carta Anua* du Jésuite Juan Romero, 5 avril 1611, in DHA XIX, pp. 130-140.

- 24-25. 1612-1616. Agitation des *Guarani* de la région d'Asunción et surtout du Nord à la suite des ordonnances d'Alfaro. Pas de confrontations armées. Lettre de Pedro de Sanchez Valderrama, 20 mai 1612, in Gandía, *Alfaro*, pp. 463-464. Susnik, *El Indio*, p. 225.
26. 1660. Rébellion des Indiens d'Arecayá, village établi en 1630 sur le Jejuy. Les *Guarani* attaquent le Gouverneur du Paraguay alors que celui-ci effectue sa *visita* et il y a plusieurs morts. La répression est très dure et aboutit à l'extinction du village d'Arecayá dont les habitants furent incorporés à Altos. Velázquez, «Rebelión», pp. 21-56.

APPENDICE II

CHRONIQUE DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'ORDRE FRANCISCAIN DANS LE RÍO DE LA PLATA. SES EFFECTIFS. 1538-1612.

L'histoire du Franciscanisme dans le Ríó de la Plata colonial peut être divisée en trois périodes. Une première, qui va de 1538 à 1573, vit l'arrivée et le séjour occasionnels de petits groupes ou d'individus franciscains, sans que l'on puisse parler alors de l'établissement définitif et institutionnalisé de l'Ordre. Dans une seconde période, qui va de 1573 à 1612, la plupart des couvents du Ríó de la Plata colonial furent fondés, y permettant, pour la première fois l'établissement d'un personnel franciscain stable. En 1612, le Chapitre général de Rome créa la Province franciscaine de *La Asunción de la Bienventurada Virgen María del Ríó de la Plata y Tucumán*, qui existe encore de nos jours. On peut faire commencer à cette date la troisième période qui est caractérisée par la permanence des établissements et institutions mises en place entre 1573 et 1612, et qui va jusqu'à l'Indépendance.

I. PREMIÈRE PÉRIODE, 1538-1573.

S'il est vrai, que, comme Andrés Millé l'a démontré, il n'y eut, selon toute vraisemblance, pas de Franciscains dans la grande expédition

de 1535 de l'Adelantado Pedro de Mendoza (1), dès 1538 un groupe de cinq Frères O.F.M. arriva dans le Río de la Plata avec le *Veedor* Alonso de Cabrera. On ne connaît que le nom de deux d'entre eux, celui de leur supérieur, Bernardo de Armenta, et celui de Alfonso de Lebrón. L'aventure de ces deux hommes, qui furent parmi les premiers missionnaires du Río de la Plata, et au sujet desquels on a conservé plusieurs documents mériterait un traitement ethnohistorique détaillé (2). Celui-ci ne sera pas fait dans la présente étude étant donné qu'il sortirait de son cadre géographique et chronologique. Armenta et Lebrón exercèrent leur apostolat principalement chez les *Guarani* de la côte de Santa Catalina (actuel État brésilien de Santa Catarina), et leur séjour à Asunción qui ne dura que deux ans, de 1542 à 1544, ne laissa pas de traces durables (3). Quant aux trois autres Frères qui vinrent avec Armenta l'on ne sait pas grand chose, sinon qu'ils ne participèrent pas à la mission à Santa Catalina, que l'un d'eux se noya en 1538 à l'entrée de l'estuaire du Río de la Plata et qu'un autre fut peut-être le Franciscain qui, d'après Martín Barco de Centenera, mourut sous les coups des Indiens Agaces, qui vivaient sur le fleuve Paraguay au Sud d'Asunción (4). Les autres Franciscains que l'on sait avec certitude être venus au Río de la Plata avant 1573 furent : le premier Évêque d'Asunción, Pedro de la Torre, (arrivé en 1556, mort en 1573) et deux Frères venus du Pérou, mentionnés dans une lettre du fonctionnaire royal Pedro Dorantes de 1573 (5), et dont l'un fut sans doute Francisco de Ocampo, qui en 1572 aida l'Évêque de la Torre à s'emparer du *Teniente de Gobernador* Felipe de Cáceres (6). En 1575 l'Adelantado Ortiz

(1) *Crónica de la Orden Franciscana en la Conquista del Perú, Paraguay y el Tucumán, y su Convento del Antiguo Buenos Aires, 1612-1800*, Buenos Aires, 1961, pp. 79-90.

(2) *Ibid.*, pp. 92-124, pour une introduction à leur histoire.

(3) Si ce n'est plusieurs enfants, si l'on en croit leur ennemi Pedro Hernandez qui écrivit à leur sujet : « ces Frères sont des hommes de mauvaise vie, parce qu'ils ont plus de 30 femmes (mancebas). » « Relación de las cosas sucedidas en el Río de la Plata, año 1545 », Appendice de la « Relación de los Naufragios y Comentarios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca », in *Colección de Libros y Documentos referentes a la historia de América*, Tomo VI, Madrid 1906, p. 327. (Quoique suspect ce témoignage ne peut être complètement ignoré).

(4) *Argentina*, fol. 116 v.

(5) Lettre au Conseil des Indes du 8 avril 1573, CG ; p. 139.

(6) « Relación » de Gregorio de Acosta au Roi, environ 1573, CDI, I, 10, 528 ; Ce franciscain est aussi mentionné dans *la Argentina* de Barco de Centenera, fol. 52.

de Zárate donna l'ordre que « personne ne donne à manger ou à boire à ce Frère, ou ne l'accueille chez lui », et ordonna qu'on l'arrête et qu'on l'envoie à son couvent (1). Il dut sans doute être envoyé dans le Tucumán ou au Pérou, comme il n'y avait alors encore aucun couvent dans le Río de la Plata.

II. SECONDE PÉRIODE, 1573-1612.

A partir de 1573 le nombre de Frères qui vinrent dans le Río de la Plata s'accrut notablement et, pour la première fois, une partie d'entre eux s'y établirent de manière permanente. La documentation dont nous disposons, dont une partie a été analysée par Millé (2), permet de fixer à quatre le nombre d'expédition de Franciscains parvenues d'Espagne, qui permettent de diviser cette seconde période en quatre sous-périodes.

Première expédition (arrivée en 1573), l'époque de Rivadeynera.

La première expédition franciscaine parvenue dans ces années fut celle qui vint avec l'*Adelantado* Juan Ortiz de Zárate. Douze Frères furent inscrits au départ de Séville, en 1572, comme en témoignent les livres de la *Contratación* (3). Y figurent entre autres les noms de Alonso de San Buenaventura et Luis de Bolaños, futurs fondateurs des premières réductions du Paraguay. Mais seule une partie de ces douze arriva au Río de la Plata en 1573. D'après le fonctionnaire royal Hernando de Montalvo, il n'y eut que 10 Franciscains qui parvinrent aux Canaries, dernière étape vers l'Amérique et là, la défection de deux Frères réduisit à huit le nombre de ceux qui traversèrent l'Atlantique (4).

(1) « ... que nadie le dé de comer, ni de beber, ni le recoja en su casa, porque hace tiempo anda apóstata por las rozas ; antes bien que luego que aparezca, le den aviso para prenderlo y entregarlo a su convento, pena de traidores a la Corona de Castilla ». « Bando » du 31 mars 1575, in Aguirre, « Diario », t. II, 2ème partie, p. 175, note 1.

(2) *Crónica*, p. 156 s., à laquelle nous renvoyons pour un complément d'information.

(3) José Castro Seoane, « Aviamiento y catálogo de Misiones y misioneros que en el siglo XVI pasaron de España a Indias y Filipinas según los libros de la Contratación, IV », *Misionaria Hispanica*, año XVI, N. 47, p. 177.

(4) Lettre du 29 mars 1576, *Anales de la Biblioteca*, X, Buenos Aires, 1916, p. 89.

Sans doute plusieurs d'entre eux périrent, ou désertèrent au Brésil, au cours de la longue odyssée que constitua ce voyage (1572-1575), où seule la moitié des 500 participants arrivèrent au but, les autres étant morts de faim, ayant été tués par des Indiens ou ayant pris la fuite (1). Dans les documents contemporains on ne trouve la trace que de cinq Franciscains arrivés au Río de la Plata avec Ortiz de Zárate. Une *información de servicios* nous apprend que lorsque l'*Adelantado*, en route vers Asunción, quitta (en décembre 1574) la cité de San Salvador qu'il venait de fonder, il y laissa deux Frères de l'Ordre de Saint François pour y administrer la religion chrétienne (2). Et, lorsque San Salvador fut définitivement abandonné en 1577, trois Frères furent parmi les derniers à le quitter (3). Les deux autres Franciscains dont on a la trace furent Alonso de San Buenaventura et Luis Bolaños qui arrivèrent à Asunción en 1575, peut-être en compagnie d'Ortiz de Zárate (4). En 1580 ces deux Frères étaient les seuls des douze inscrits à Séville qui se trouvaient encore et allaient rester, dans le Río de la Plata (5). Une lettre du *Teniente de Gobernador* Juan de Garay laisse supposer que les deux ou trois Franciscains qui furent à San Salvador jusqu'en 1577 se rendirent de là au Tucumán, appelés par le Custode (6).

A l'époque de cette première expédition de Franciscains au Paraguay un autre événement d'importance dans l'histoire de l'Ordre se produisit : l'arrivée, à Santa Fe, de Juan de Rivadeneyra, Custode du Tucumán. Ce religieux issu de la noblesse galicienne et ayant appartenu au prestigieux couvent de San Francisco el Grande de Salamanque, fut un personnage de premier plan dans ces terres du Tucumán et du

(1) *Ibid.*, p. 110 ; Emilio Gómez Nadal, « Juan Ortiz de Zárate, tercer Adelantado del Río de la Plata, 1515 ? -1576. » *Anales de la Universidad de Valencia*, Año XV, 1934-1935, Cuaderno 113, pp. 85-94.

(2) « Probanza de los servicios de Juan Ortiz de Zárate », Santa Fe, Avril 1577, MGo, 515m, p. 105.

(3) Lettre d'Hernando de Montalvo au Roi, 15 nov. 1579, COR, p. 321.

(4) « Información » de 1618, pp. 59, 79.

(5) Lettre de Juan de Garay au Conseil des Indes, 13 juin 1580, in Enrique Ruiz Guinazu, *Garay fundador de Buenos Aires*, Buenos Aires, 1915, p. 77.

(6) « Y de cuatro frailes de misa que vinieron solo uno está en la Asunción atendiendo en la doctrina de los naturales y los otros tres están en las provincias de Tucumán porque los envió a llamar debajo de obediencia el Custodio que era allí ahora quatro años », *ibid.*, Garay se réfère ici seulement aux « frailes de misa » c'est-à-dire aux Frères qui avaient été ordonnés prêtres. Il ne dit rien sur ceux qui comme Luis Bolaños n'avaient pas la prêtrise.

Río de la Plata où les hommes d'envergure et d'éducation étaient rares (1).

Hautement respecté des autorités civiles (2) et religieuses et de ses Frères franciscains (3) dont il fut plusieurs fois le custode, Rivadeneyra nous a laissé une «relación» sur l'état du Río de la Plata en 1581 qui montre l'ampleur de ses vues politiques et sa foi dans le développement économique de cette région (4). Pendant plus de 20 ans il fut le véritable moteur du développement du franciscanisme dans ces provinces et grand fondateur de couvents. Il fut le premier Franciscain qui alla dans le Tucumán, en 1566, où, envoyé par le *Licenciado* Castro qui gouvernait alors le Pérou, il dirigea une expédition de cinq Frères. La même année il fonda la custodie de San Jorge de Tucumán (dépendant de la Province franciscaine des Douze Apôtres du Pérou) et son premier couvent, celui de Santiago del Estero en même temps ou peu après (5).

En 1573 eut lieu la double fondation de Córdoba et Santa Fe, qui ouvrit la communication entre le Tucumán et le Río de la Plata. Rivadeneyra fut l'un des premiers à faire la traversée et l'on sait qu'il se trouva à Santa Fé avant mai ou juin 1574 (6). On a vu plus haut qu'à cette même époque la flotte d'Ortiz de Zárate venait d'arriver dans le Río de la Plata avec San Buenaventura, Bolaños et quelques autres Franciscains. Il est improbable qu'une rencontre entre eux et Rivadeneyra eut lieu alors étant donné que l'expédition de l'*Adelantado* se trouvait encore dans la région de l'estuaire du Río de la Plata. (Elle fut en janvier 1574 à San Gabriel, de février à mai dans l'île de Martín García, et à partir de fin mai à San Salvador) (7). Mais,

(1) Fray Antonio S.C. Córdoba, «El R.P. fray Juan de Rivadeneyra. Su brillante actuación en el Tucumán y Río de la Plata». *Archivum*, t. II, cu. I, Buenos Aires 1944 ; Nicolás Fasolino, «P. fr. Juan de Rivadeneyra, de la Orden de Menores», *Junta Provincial de Estudios Históricos de Santa Fé. Revista Oficial*, 20 (1950), pp. 9-32.

(2) Le Cabildo de Talavera par exemple, supplia plusieurs fois le Roi de nommer Rivadeneyra Évêque du Tucumán.

(3) Un navire sur lequel il voyageait en 1582 fut capturé par un corsaire anglais Edward Fenton qui raconta plus tard dans ses mémoires que Rivadeneyra était tenu en si grande estime par les autres Franciscains que ceux-ci l'appelaient «el padre santo». REABA, 9, (1909), p. 593.

(4) «Relacion» de Juan de Rivadeneyra au Conseil des Indes, 1581, DHG, I, 1941, pp. 71-78.

(5) Millé, *Crónica*, pp. 151-155, 171.

(6) Bruno, *Historia*, t. I, p. 243.

(7) Rubio y Esteban, *Exploración*, p. 360.

en tout cas, Rivadeneyra dut apprendre alors l'arrivée de ce renfort franciscain. Son passage à Santa Fe eut pour conséquence l'intégration du Río de la Plata dans la Custodie de San Jorge de Tucumán. Des historiens ont débattu de la nature de cette réunion et se sont demandé s'il s'agissait de l'union volontaire et spontanée des Franciscains du Tucumán et du Río de la Plata dans une custodie, ou de l'absorption de la custodie du Paraguay, par celle du Tucumán (1). Ici nous nous contenterons d'indiquer qu'à partir de 1574 environ et au plus tard jusqu'en 1597 les Franciscains du Río de la Plata furent soumis à l'autorité de Rivadeneyra et des autres custodes de San Jorge de Tucumán, (autorité bien lâche, il est vrai, en raison des grandes difficultés de communication à cette époque). Dans une liste de l'ensemble des provinces et custodies de l'Amérique du Sud espagnole de 1589, la division franciscaine du Tucumán et Río de la Plata est appelée «La Custodie de Tucumán et Paraguay, qui est une seule» (2).

On doit probablement à Rivadeneyra la fondation des trois premiers couvents franciscains du Río de la Plata. Le premier fut sans doute celui de Santa Fé qui aurait été fondé par Rivadeneyra lors de son premier passage en 1574, si l'on en croit l'affirmation de Santa Clara Córdoba, qui n'apporte cependant aucune preuve à l'appui (3). Une lettre de Garay nous apprend qu'en tout cas, en 1582, un «monastère» franciscain existait à Santa Fe et qu'il s'y trouvait un Frère venu du Tucumán, Francisco de Aroca, «âgé de plus de 80 ans», seul prêtre dans cette ville (4).

Rivadeneyra commença en 1580 la fondation du couvent d'Asunción (5). Mais ce ne fut qu'à partir de 1585 que cette maison fut occupée de manière permanente, lorsque le Custode du Tucumán Frère Alonso de la Torre fit revenir à Asunción San Buenaventura et Bola-

(1) Millé, *Crónica*, p. 175.

(2) «La Custodia de Tucumán y Paraguay que es toda una...» dans «Memoria de todos los conventos de frailes y monjas, guardianias, vicarias y doctrinas de Indios que hay en todas las provincias y custodias de los Reinos del Perú y de los frailes de la orden de nuestro Padre San Francisco que hay en ellos y de la calidad que tienen». Avril 1589, in Tibesar, *Franciscan Beginnings*, p. 116. Ce remarquable document qui contient le nom de la qualité de tous les Franciscains du Río de la Plata et du Tucumán en 1589 n'a à notre connaissance jamais été utilisé par les historiens de l'Argentine et du Paraguay colonial.

(3) Santa Clara Córdoba, *La Orden*, p. 146.

(4) 20 avril 1582, AGI, Charcas, 41.

(5) Lettre des fonctionnaires royaux Adame de Olaberriaga et Ochoa de Ezaguirre, Asunción, 11 mars 1580, REABA, 1909, año IX, p. 586.

ños qui se trouvaient alors dans le Guayra (1). Enfin il y a de fortes présomptions que Rivadeneyra fonda en 1583 le couvent de Buenos Aires auquel avait été attribué un *solar* ou parcelle de terre lors de la seconde fondation de cette ville en 1580 (2). En 1589 ces trois couvents avaient déjà le rang de *guardianias* (3).

Seconde expédition (arrivée en 1583).

L'établissement du couvent de Buenos Aires fut sans doute la conséquence de l'arrivée de la seconde expédition de Franciscains au Río de la Plata dans cette période de 1573 à 1612. En 1580, Rivadeneyra partit pour l'Espagne où il réussit à persuader le Roi de permettre le départ, et de payer la traversée, de 30 Franciscains à destination du Tucumán et du Río de la Plata. On ne sait pas combien de Frères partirent vraiment d'Espagne, mais 14 seulement selon le *Tesorero* Hernando de Montalvo parvinrent à Buenos Aires en 1583 (4), après une traversée qui ne fut pas moins remplie de péripéties, d'infortunes et d'aventures que celle de l'expédition d'Ortiz de Zárate (5). Sur les 14, 7 partirent immédiatement pour le Tucumán et un autre fut tué par des Indiens du fleuve Paraná en même temps que le *Teniente de Gobernador* Juan de Garay en mars 1583 (6). Il ne restait dont que six Frères pour le Río de la Plata. On ne sait pas combien d'entre eux restèrent à Buenos Aires, ou se rendirent à Santa Fé ou au Paraguay. On peut supposer que deux d'entre eux furent ces Frères Francisco Romano et Francisco Merino qui se trouvaient à Asunción en 1585 lorsqu'ils furent l'objet de mesures disciplinaires de la part de Bolaños (7).

D'après une chronique publiée à Rome en 1587 le couvent d'Asunción comptait à cette époque quatre Frères (8). Il peut s'agir de

(1) «Información» de 1618, p. 61.

(2) Millé, *Crónica*, pp. 189-190.

(3) «Memoria de todos los conventos... », in Tibesar, *Franciscan Beginnings*, p. 117.

(4) Lettre au roi, 12 octobre 1585, COR, p. 384.

(5) Pour plus de détails voir Millé, *Crónica*, pp. 177-188.

(6) *Ibid.*, p. 189.

(7) Lettre de Bolaños et autres documents de 1585 publiés dans Oro, *Fray Luis*, pp. 105-111.

(8) Rvmo. Gonzaga, *De Origine Seraphicae Religionis Franciscanae* citée in Oro, *Fray Luis*, p. 40.

Bolaños, San Buenaventura, Merino et Romano. Mais au lieu de ces deux derniers noms peut-être est-il fait ici plutôt référence aux premiers Franciscains créoles du Río de la Plata, les Frères Gabriel de la Anunciación et Juan de San Bernardo que Bolaños et San Buenaventura recrutèrent dans le Guayra et ramenèrent à Asunción en 1585 (1). Jusqu'en 1597, date de l'arrivée de la troisième expédition de Franciscains, le nombre de Frères dans le couvent d'Asunción dut osciller autour de quatre. Le Frère Romano se trouvait à Buenos Aires en 1589 puis il alla dans le Tucumán et à Charcas où il fut jugé par l'Inquisition et banni du Río de la Plata. Quant à Merino, on sait qu'il n'était plus à Asunción en 1588 mais se promenait dans le Guayra, armé d'une arquebuse (2). En 1589 son nom n'apparaît même pas dans le «Memoria de todos los conventos... de los Reynos del Perú» à moins que, par une faute de copie, il soit devenu ce Frère *Francisco Moreno*, décédé (3).

Troisième expédition (arrivée vers 1597), début de l'époque de Martín Ignacio de Loyola.

En 1587, Rivadeneyra partit pour l'Espagne pour ramener un nouveau contingent de Franciscains, mais sa mort vers 1592 l'empêcha de mener à terme son projet. Ses démarches auprès du Roi cependant facilitèrent certainement la tâche de Fr. Alonso de San Buenaventura qui quitta le Paraguay vers 1593 et se rendit en métropole aux mêmes fins. Selon le registre de la *Casa de la Contratación* du 23 décembre 1594, 24 Frères lui furent accordés. Mais, comme cela s'était passé les fois précédentes, seule une petite partie d'entre eux parvint au Río de la Plata, probablement cinq. D'après l'historien jésuite Lozano, le voyage se fit cette fois par le Pacifique et le Chili, où San Buenaventura mourut à la fin de 1596 (4). L'arrivée au Río de la Plata daterait des années 1597-1599 environ, d'après Molina, qui penche plus pour la dernière de ces dates. Les nouveaux venus, quoique peu nombreux, constituaient cependant un renfort important du point de vue de l'histoire missionnaire et franciscaine. A la tête du groupe avait succédé à

(1) Molina, «La Obra», pp. 388-392.

(2) *Ibid.*, pp. 348-349.

(3) In Tibesar, *Franciscan Beginnings*, p. 117.

(4) Le récit de cette troisième expédition au Río de la Plata se trouve dans Millé, *Crónica*, pp. 203-205, 207-209.

San Buenaventura un neveu du fondateur de la Compagnie de Jésus, Martín Ignacio de Loyola, qui allait devenir Évêque du Río de la Plata. On peut identifier trois autres Frères grâce au registre de la Contratación (1) : Juan de Córdoba, Luis Gamez et Francisco de la Cruz. Les deux premiers allaient devenir respectivement les curés des réductions d'Itatí et d'Itá et le troisième allait être nommé en même temps que Bolaños *Definidor* de la Custodie du Paraguay en 1612 (2). On sait par l'«information» de 1618 que Alonso Velazquez, futur curé du Yutí, vint également dans cette expédition (3).

D'après une information juridique de 1600, en 1597 les Custodies du Paraguay et du Tucumán se séparèrent (4). Il est probable que cette scission coïncida avec l'arrivée au Río de la Plata du groupe d'Ignacio de Loyola puisque ce dernier semble avoir été le premier custode de la custodie indépendante du Río de la Plata (5).

Quatrième expédition (arrivée vers 1603).

La 4ème et dernière expédition de Franciscains dont on ait la trace dans les années 1573-1612 arriva probablement à Buenos Aires en 1603 et consista en 12 Frères venus sous la direction de Juan de Escobar (6). Sur la base d'un passage de Lozano on peut supposer qu'ils vinrent avec Martín Ignacio de Loyola qui était allé en Europe plaider la cause de la ville de Buenos Aires et recevoir la crosse épiscopale (7).

(1) La liste des 24 Franciscains a été publiée par Molina, «La Obra», pp. 346-347.

(2) S.C. Córdoba, *La Orden*, p. 120.

(3) Pp. 67, 70. Il est possible que ce soit le même Velázquez, originaire de la Province du Pérou, qui allait devenir gardien du couvent de Chuquisaca en 1630 et commissaire général du Pérou en 1649. Córdoba Salinas. *Crónica*, pp. 638, 629, 633 N. 4. Il n'y a pas de Velázquez sur la liste des 24 Franciscains partis de Séville, celui qui vint au Paraguay peut fort bien être venu du Pérou.

(4) Santa Clara, Córdoba, *La Orden*, p. 115.

(5) Raúl A. Molina, «Fray Martín Ignacio de Loyola, Cuarto Obispo del Paraguay y Río de la Plata, (1603-1606)», *Misionaria Hispanica*, año X, Num. 28, Madrid, 1953, p. 32.

(6) «Labores de Misioneros en la región del Río de la Plata», document de la Bibliothèque Nationale de Buenos Aires du début du 17ème siècle, I, 88, fol. 109v, CG, 959. Lettre Hernandarias au Roi, 5 mai 1607, RBNB, t. I, N. 1, janvier-mars 1937, p. 155.

(7) Pedro Lozano, *Historia de la Conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucuman* [vers 1730], T. III, Buenos Aires, 1874, p. 500. Lozano avance le nombre de 20 Franciscains amenés par Ignacio de Loyola, le chiffre de 12 nous semble devoir être plus proche de la réalité puisqu'on le trouve dans un document presque contemporain de cette expédition (voir note précédente).

Et ce fut peu après, entre 1604 et 1606, que les couvents de Concepción de Berniejo et Corrientes furent fondés (1).

L'exposé ci-dessus complété par quelques autres sources a permis de dresser le tableau N. 5. La colonne du «personnel franciscain» indique des chiffres presque toujours inférieurs à la réalité, car elle n'inclut en général pas les Frères qui ont pu venir du Tucumán, ni ceux qui purent venir avec d'autres expéditions parties d'Espagne dont l'existence n'est pas impossible et sera peut-être révélée par de nouvelles sources. D'autre part, cette colonne omet parfois les Frères qui n'étaient pas prêtres ou étaient occupés dans des missions loin des villes.

(1) Ces dates sont obtenues sur la base de lettres d'Hernandarias au Roi. L'une, du 5 avril 1604, indique qu'à cette date il n'y avait que trois couvents dans le Río de la Plata, RBNB, t. I, n. 1, janvier-mars 1937, p. 95. Une autre lettre du 5 juin 1608 nous apprend que au moins deux ans avant cette date, deux nouveaux couvents furent construits. AGI, Charcas, leg. 27.

Tableau N. 5

TABLEAU SYNOPTIQUE DE L'ÉTABLISSEMENT DU FRANCISCANISME DANS LE RIO DE LA PLATA

	Divisions franciscaines	Expéditions franciscaines au Río de la Plata	Fondations de couvents	Personnel franciscain minimum (1*)		Missionnaires
				Río de la Plata	Paraguay et Corrientes	
1570	1574 : Union des custodies du Tucumán et du Río de la Plata. Continuent d'appartenir à la Province des Douze Apôtres dont le quartier général est à Lima.	1573 Arrivée de 8 Frères dans l'expédition d'Ortiz de Zárate ; après 1577 seuls 2 se trouvent encore dans le Río de la Plata.	1574 ? Santa Fé. 1580 Asunción	1574 5 1577 2	2 2	Gregorio de Osuna Alonso Velázquez Luis Gamez Juan de Córdoba Ignacio de Loyola (9*) San Bernardo (8*) Anunciación (9*) San Buenaventura Bolanos
1580		1583 Arrivée de 14 Frères avec Juan de Rivadeneira ; 6 au plus restent dans le Río de la Plata.	1583 Buenos Aires.	1583 entre 4 et 8 (2*)	4 1585 6 1589 4	
1590		1597 Arrivée d'environ 5 Frères au Río de la Plata avec Martín Ignacio de Loyola (inclus) ; 5 restent avec Juan de Escobar.	Entre 1604 et 1606 Corrientes, Concepción.	1595 3 (3*) 1597 8 1601 20 (4*)	2 (3*)	
1600	1597 Les deux custodies deviennent indépendantes l'une de l'autre.			1604 22 (5*)	1607 6 (6*) 1609 8-9 (7*)	
1610	1612 Création de la Province de la Asunción.			1609 19-20 (7*)		

Notes tableau N. 5

(1*) Certains de ces chiffres représentent la somme des individus dont la présence est connue dans le Río de la Plata ou le Paraguay à une date donnée ; ils sont en général sûrement inférieurs à la réalité.

D'autres proviennent de témoignages de contemporains qui sont souvent incomplets parce qu'ils omettent les Frères qui ne sont pas prêtres ou ceux qui sont en mission parmi les Indiens.

(2*) On ne connaît le nom que de deux Frères qui arrivèrent probablement avec Rivadeneyra en 1583 : Merino et Romano. Quant aux quatre autres qui ne partirent pas immédiatement vers le Tucumán, on ne sait pas combien de temps ils restèrent dans le Río de la Plata.

(3*) «Relación» du Gouverneur Ramírez de Velasco, Asunción, 10 janvier 1593, AGI, Charcas, 139. San Buenaventura partit pour l'Espagne vers 1592.

(4*) «Informe» de Martín Ignacio de Loyola au Roi, 1601, cité dans Santa Clara Córdoba, *Los Franciscanos*, p. 148.

(5*) Hernandarias au Roi, Buenos Aires, 5 avril 1604, RBNB; t. I, 1, janv.-mars 1937, p. 95.

(6*) Quatre à Asunción, deux à Corrientes ; Hernandarias au Roi, Buenos Aires, 4 mai 1607, RBNB, t. I, janv.-mars 1937, pp. 133-136.

(7*) «Memoria de las Poblaciones y Provincias destas Governaciones del Paraguay... », 1609, in Cervera, *Historia*, pp. 77-80.

(8*) Nous plaçons l'année de la mort de San Bernardo en 1599 suivant Molina, «La obra», p. 391.

(9*) Molina, «Fray Martín Ignacio de Loyola», pp. 32-33.

(10*) Molina, «La obra», pp. 391-392.

APPENDICE III

SITUATION MATÉRIELLE DES FRÈRES MINEURS DANS LE RÍO DE LA PLATA LEURS SOURCES DE REVENUS 16ème-18ème siècle.

Que ce soit par idéal ou nécessité, les Frères Mineurs du Paraguay, durant une grande partie de l'époque coloniale, mirent en pratique à un degré remarquable les préceptes de pauvreté de Saint-François. Le Gouverneur Hernandarias, par exemple, parle de l'«immense pauvreté» des cinq couvents existant en 1607 (1). A la même époque le Jésuite Juan Romero écrit de Bolaños et ses compagnons que «leur pauvreté surpasse celle de ce pays, qui est grande, que ce soit dans leurs réfectoires... ou leur habillement» (2). Ce qui est attesté dans plusieurs autres documents du 17ème siècle dont une «information juridique» de 1619 (3). Encore en 1761, l'Évêque de Latorre trouva

(1) «... inmensa pobreza... », lettre au Roi du 5 juin 1608, *in* RBNB, t. I, num. 2, avril-juin 1937, p. 390.

(2) «... excediendo a la pobreza de la tierra, que es mucha, en sus refectorios... y en su vestir... », «Certificación» du P. Juan Romero, S.J., Buenos Aires, 16 juin 1610, *in* Oro, *Fray Luis*, p. 143.

(3) Buenos Aires, décembre 1619, AGI, Charcas, 147, fol. 1, 1v, s.

que les Franciscains vivaient à Asunción depuis trois ans dans «quelques cellules futiles et étroites, des plus incommodes», attendant la reconstruction d'un couvent remplaçant l'ancien qui se trouvait près de la rive du fleuve et qui avait été abandonné ; et dans cette reconstruction «à cause de la pauvreté de la Province, rien n'avancait» (1).

Il apparaît que, au moins au début du 17^{ème} siècle, cette pauvreté n'était pas seulement due aux conditions économiques générales qui régnaient alors dans le Río de la Plata, mais aussi à une obéissance stricte des règles de pauvreté du fondateur de l'Ordre. «Ils ne peuvent posséder de fortune commune», écrit l'Évêque Lizarraga en 1609 (2). «Leur règle leur interdit de semer ou d'avoir d'autres activités productives», déclare un prélat franciscain en 1619 (3).

Le dénuement des Frères était aggravé par le fait que ceux d'entre eux qui servaient comme curés-administrateurs dans les villages Indiens du Paraguay ne recevaient, au moins jusqu'en 1785, aucun stipende (*estipendio*), contrairement aux religieux d'autres ordres ou d'autres régions de l'Amérique (4). Ceci malgré les Ordonnances d'Hernandarias de 1603 et celles d'Alfaro de 1611, ratifiées par les autorités métropolitaines en 1618, qui ordonnaient que les curés de villages indigènes devaient recevoir des *encomenderos* un *peso* par an par Indien tributaire (5).

(1) «... unas fútiles estrechas celdas, con gravísima incomodidad..., mediante la pobreza de la Provincia, nada se adelantan... », «Razón que de su visita general da el Dr. D. Manuel Antonio de Latorre, obispo del Paraguay, al real y Supremo consejo de Indias», 1761, in REABA, an 5, 1905, p. 573.

(2) «En este obispado no hay más de dos Religiones, una de San Francisco, Descalzos que no pueden tener haciendas en común». Frère Reginaldo de Lizarraga au Roi, Asunción, 30 septembre 1609, in DHG, t. I, 1941, p. 211.

(3) «... les es prohibido por su regla el no poder sembrar, ni tener otros aprovechamientos (a otras Religiones licitos), aunque sea para el natural sustento... », «Información jurídica», Buenos Aires, décembre 1619, AGI, Charcas, 147, fol. 1-1 verso.

(4) Voir par exemple Gouverneur Hernandarias de Saavedra au Roi, Buenos Aires, 15 août 1615 et 25 mai 1616, in RBNB, t. I. octobre-décembre 1937, num. 4, p. 788, et janvier-mars 1938, num. 5, p. 13, Évêque Adrián Cornejo au Roi, Asunción, 15 janvier 1659, AGI, MGo 279, p. 2 ; «Razón... D. Manuel Antonio de Latorre, Obispo del Paraguay... » 1761, in REABA, an 5, 1905, p. 625 ; Azara, «Diario», p. 389 ; etc... Les Jésuites reçurent pendant 150 ans du Trésor Royal, par réduction et par an, 300 *pesos ensayados*. Mörner, *Actividades*, p. 35.

(5) «Ordenanzas» de Hernandarias de Saavedra, Asunción, 29 novembre 1603, art. 4, in Gandía, *Francisco de Alfaro*. «Ordenanzas» de Alfaro, art. 44.

A l'époque de Bolaños les Franciscains du Paraguay subsistaient par trois sources de revenu : les aumônes, l'aide du gouvernement et la contribution des Indiens des villages qu'ils administraient (1). Conformément aux lois générales du Royaume, les Frères étaient transportés d'Espagne au Paraguay aux frais de la Couronne (2), celle-ci aidait aussi leur établissement en Amérique par des dons d'huile, de vin et d'objets utiles au culte comme des ornements ou calices (3). Les gouverneurs apportèrent aussi une aide substantielle aux religieux de Saint-François, en particulier leur grand ami Hernandarias, et Diego Marín Negrón, qui tous deux participèrent, entre autres, aux frais de la construction de couvents (4). En ce qui concerne la contribution des Indiens nous renvoyons au chapitre X décrivant l'organisation économique des réductions (5).

Comme dans le reste de l'Amérique, au 18^{ème} siècle, l'observation de la règle de pauvreté se relâcha dans le Río de la Plata et les Franciscains connurent, sinon le luxe des couvents de Mexico ou Lima, du moins un bien-être inconnu jusqu'alors, particulièrement dans les dernières décennies du siècle. Déjà en 1750 Frère Pedro José de Parras, *visitador* de l'Ordre, remarquait que le couvent franciscain de Corrientes était un des bâtiments les plus décents de cette ville, un des seuls à être couvert de tuiles (6). A la fin du siècle, l'Ordre de Saint-François au Paraguay possédait des exploitations d'élevage de bétail, des esclaves et même une manufacture, probablement d'étoffe (*obraje*) à Tapuà, et Aguirre jugeait que malgré leurs plaintes, les Frères «*lo pasan bien*» (7).

(1) Voir par exemple «*Información*» de 1618, pp. 62-63, 70, 76, etc...

(2) Haring, *The Spanish Empire*, p. 172.

(3) Millé, *Crónica*, p. 208 ; «*Relación*» du *Definidor* de la *Custodia* franciscaine de la Asunción, Buenos Aires, 23 février 1606, in Oro, *Fray Luis*, p. 168.

(4) Millé, *Crónica*, p. 227. Hernandarias au Roi, 5 juin 1608, in RBNB, t. I, num. 2, avril-juin 1937, p. 390.

(5) pp. 193-194.

(6) Parras, *Diario*, pp. 164-165.

(7) «*Las comunidades todas, aún las mendicantes, con el fundamento de las obras y limosna del ganado, tienen posesiones. Las reses que recoge San Francisco llegan a 500 anuales ; todos tienen rancharía de criados y a la verdad por más que se quejen con los arbitrios que les son permitidos, lo pasan bien...* ». Aguirre, «*Diario*», t. II, 1^{ère} partie, pp. 281-282, et t. III, p. 19. Azara, «*Diario*», p. 386. En 1785 le couvent de Villa Rica possédait une *estancia* de 3000 têtes de bétail.

APPENDICE IV

FONDATION DE LA RÉDUCTION D'ITAPÉ

Dans la seconde moitié du 17^{ème} siècle, par l'action successive des soldats espagnols, des Franciscains et des Jésuites, la plupart des *Guarani* en territoire espagnol avaient été soumis à l'ordre colonial. Il restait cependant dans l'extrémité Est du Paraguay actuel une zone non conquise occupée par des *Guarani* qui, soit n'avaient jamais été soumis, soit avaient fui les réductions et le joug européen. On les appelait les *Monteses* ou *Cainguaes*. Le fait qu'ils aient pu échapper à la conquête espagnole peut s'expliquer par le caractère montagneux et boisé de leur territoire qui y rendait très difficiles les expéditions militaires, et aussi par le fait que contrairement aux *Carios* ou aux *Paranaes*, les *Montases* n'étaient pas organisés en unités politiques relativement importantes du type *teko'a*, mais vivaient par petits lignages indépendants les uns des autres et disséminés (1). C'est un groupe de ceux-ci qui allait former la réduction d'Itapé.

Ce fut presque malgré eux que les Franciscains effectuèrent cette fondation. Frère Buenaventura de Villasboas, Curé de Caazapá, qui joua un rôle important dans cette affaire, a laissé une lettre où il raconte en détail comment elle commença. De retour d'Asunción, écrit-il, il trouva les habitants de Caazapá en grand émoi. La cause en était

(1) Susnik, *El Indio*, p. 196.

que certains d'entre eux disaient avoir vu à une lieue (cinq kilomètres) du village, des «Tupi». Villasboas ne voulut pas croire ces récits, mais pour rassurer les Caazapéniens, il décida de faire une sortie, avec une bonne escorte, pour trouver ces Indiens. Après avoir parcouru 70 lieues il rencontra, le 10 mars 1678, ces «Tupi» qui, écrit-il, étaient en réalité des *Guarani Montesés*, dont il donne une intéressante description. Ils avaient les «oreilles percées et portaient le labret, comme des seigneurs *Guaycuru*, mais sans peinture faciale» (1). Les femmes n'avaient pour tous vêtements «que leurs mains» mais les hommes portaient, en plus d'un fourreau phallique, de magnifiques ornements de plumes (2). Ils étaient armés d'arcs et de flèches ; ils avaient de belles têtes et ressemblaient à des «Espagnols», c'est-à-dire à des métisses (3). Comme tous les *Guarani*, ces *Montesés* pratiquaient l'horticulture et étaient polygames (4). Leurs lignages ne devaient en général pas compter plus d'une centaine de personnes (5). Leur territoire se trouvait dans la région du Monday (6).

Villasboas raconte qu'alors (entre le 10 et le 12 mars 1678), huit caciques (7), accompagnés de guerriers de 12 à 30 ans, au total 182

(1) «Realiter et vera son Guaranies Montesés con las orejas agujereadas y sus barbotes de tembetaes ni más ni menos que los señores Guaycurús, menos el pintarse las caras». Lettre Villasboas au Gouverneur Felipe Rege Corvalán, 16 mars 1678, MCA, I-29, 2, 70, fol. 4.

(2) «Sus Mujeres... desnudas todas... no tienen más pampanillas que las manos... los Indios andan todos con sus pampanillas de plumas muy galanas que parecen una primavera de la diversidad de plumas que les ponen y son las tales pampanillas de a geme y se atan todas la punta del miembro a su usanza». *Ibid.*, fol. 5.

(3) «Con sus arcos y diez a ocho flechas muy dispuestas... de muy lindas caras, los más son casi españoles...». *Ibid.*, fol. 4 v., 5.

(4) «Están en sus pueblos con sus chácaras tienen de todo, maiz, batatas y mandioca, muchos porotos, y otro género que llaman los Indios caraes, a modo de papas, todos éstos con sus mujeres y hijos y algunos de ellos con quatro mujeres...» *Ibid.*

(5) Villasboas ne rencontra que les caciques et les guerriers mâles âgés de 12 à 30 ans. Vu que chaque cacique était accompagné de quelques dizaines de guerriers, on peut supposer que la population totale de chacun de leur village s'élevait à une centaine de personnes environ.

(6) «Exorto» de l'Évêque Faustino de las Casas au Supérieur des missions jésuites, 28 juin 1684, MCA, I-29, 3, 14, fol. 1.

(7) Le nom de ces caciques : Tarayú, qui était avec 37 guerriers ; Carema, son neveu, avec 40 guerriers ; le «Capitán» Arabe, le «Capitán» Perú avec 28 guerriers ; Arapí avec 16 guerriers ; Taveraguá ; Guirachacharé ; Aguaraca. Ces titres de «capitán» montrent que ces Indiens avaient déjà été en contact avec les Espagnols ; d'ailleurs à la fin de sa lettre Villasboas écrit qu'ils étaient «de muy buenas caras, españoles muchos». Lettre au Gouverneur Rege Corvalán, 16 mars 1678, MCA, I-29, 2, 70.

personnes, vinrent spontanément le trouver. En bon missionnaire, le Franciscain commença immédiatement à leur enseigner les mystères de la foi chrétienne et en même temps, selon une méthode éprouvée, à leur faire don de vêtements brillants, d'outils et de pacotilles. Il fut extrêmement bien accueilli. Les *Monteses* le reçurent même comme un sauveur, sur qui, dirent-ils, ils comptaient pour les délivrer de divers maux dont ils souffraient (1). Il n'est pas précisé quels étaient ces maux, peut-être étaient-ce des raids portugais, fréquents à cette époque, ou des conflits avec d'autres Indiens. Pour célébrer leur rencontre avec les Franciscains les *Monteses* dansèrent et chantèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Au bout de quelques jours Villaboas retourna à Caazapá, non sans laisser le *Corregidor* et 40 Indiens de cette réduction auprès des *Monteses*, afin qu'ils se familiarisent les uns avec les autres.

De retour dans sa paroisse, Villaboas avisa immédiatement le Gouverneur Rege Corvalán de sa rencontre et des bonnes dispositions des Indiens (3). Il y avait là une occasion inespérée de gagner le contrôle de quelques-uns de ces irréductibles *Monteses*. Cette occasion tombait d'autant mieux que les Paraguayens étaient alors en train de rechercher de nouvelles forêts de maté, forêts que l'on pouvait trouver en abondance dans le territoire des *Monteses* (4). A réception de la lettre du Curé de Caazapá, allégeant l'insuffisance des effectifs missionnaires franciscains, Rege Corvalán demande aux Jésuites de s'occuper de ces *Monteses* (5). Apparemment, sa demande n'eut pas de suite et ce furent quand même les Franciscains qui durent s'occuper, en tout cas pendant les premières années, des *Monteses* avec lesquels Villaboas était entré en contact (6). Ceux-ci furent d'abord mis dans les villages

(1) « ... el Cacique Tarayú... me hizo muchos agasajos diciendo que me venía a ver por la noticia que tenía de mi ida por allá y que estaban muy contentos porque los iba a librar de muchas desdichas que padecían... » *Ibid.*, fol. 4v.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) En 1676 la cité de la villa Rica dut être transférée de la région Curugaty vers celle d'Asunción, devant les attaques des Portugais, ce qui pour les Paraguayens rendit beaucoup plus difficile le contrôle de la riche région à maté de Maracayú.

(5) Lettre du Gouverneur Rege Corvalán au Père Nicolás del Techo, Recteur du Collège jésuite d'Asunción, 28 mars 1678, MCA, I-29, 2, 70, f. 1s.

(6) En 1687 les Jésuites fondèrent une réduction de *Monteses*, celle de Jesús, sur la rivière Monday. Hernández, *Organización*, I, p. 19.

de Caazapá et Yutí. En 1681 ils étaient 133 à Caazapá et 162 à Yutí (1).

Apparemment, les *Monteses* ne prospérèrent pas dans ces deux villages. Beaucoup y moururent (en 1681, 252 d'entre eux avaient déjà perdu la vie à Caazapá) (2) et d'autres commencèrent à retourner dans leurs forêts. Ce fut principalement pour enrayer ce mouvement qu'en 1682 le Gouverneur Juan Diez de Andino, en accord avec l'Évêque Faustino de las Casas, décida de faire transférer les *Monteses* au lieu d'Itapé près du Tebicuary-Miní (3). Une somme de 4000 *pesos*, qui avait été attribuée à cette cause par le Vice-roi du Pérou en 1680, fut utilisée pour y bâtir un village, pour y acheter des outils, du bétail et des vêtements (4). Si l'on en croit l'Évêque Faustino de las Casas, ce dernier intervint directement dans la planification, organisation et exécution de cette réduction, où il fit quatre voyages et qu'il subventionna de ses propres fonds et au moyen d'aumônes. Dès le début, l'administration permanente du village fut confiée aux Franciscains (5).

L'importance d'Itapé comme instrument de conquête des *Monteses* fut restreinte. 534 de ces Indiens acceptèrent de s'établir vers 1678 à Caazapá et Yutí (6), mais le nombre de ceux qui finalement restèrent à Itapé fut réduit. En moyenne le village compta au plus une centaine de personnes au 18ème siècle (7). Les raisons en furent : décès à Caazapá et Yutí, fuite vers la réduction jésuite de Jesús éta-

(1) Lettre de l'Évêque Faustino de las Casas au Roi, 1681, AGI, MGo 267, p. 1.

(2) *Ibid.*

(3) «Exorto» de Fr. Faustino de las Casas au Supérieur des missions jésuites, 28 juin 1684, MCA I-29, 3, 14, fol. 1.

(4) Lettre Faustino de las Casas au Roi 24.7.1686, AGI, MGo 493, p. 2. L'Évêque affirme que les Indiens ne reçurent que l'équivalent (en nature) de 3875 *pesos* parce qu'on leur compta une partie de la somme en *pesos huecos* d'une valeur inférieure aux *pesos* courants.

(5) «Que sabe Dios, a quien hago testigo, de la que he obrado en esta materia, con cuatro viajes que he hecho a este fin a dicha reducción, y puéstoles la iglesia y pueblo en forma política y decente, ayudándome de mi corta renta y limosnas que he recogido». Lettre au Roi, 24 juillet 1686, AGI, MGo 273, p. 3 ; «Exorto» au Supérieur des missions jésuites, 28 juin 1684, MCA I-29, 3, 14.

(6) «Exorto», Faustino de las Casas au Supérieur des missions jésuites, 28 juin 1684, MCDA, I-29, 3, 14, fol. 1.

(7) Voir p. 287 s. En 1724 il n'y avait que quatre caciques principaux, dont l'un était sans sujets ; leurs noms : B. Carema, S. Arapizandú, B. et M. Tacuarí. Susnik, *El Indio*, p. 196. L'un des huit caciques rencontrés par Villasboas en mars 1678 s'appelait aussi Carema et un autre Arapi.

blie sur le Monday en 1687 (1), retour à la forêt. En 1684 Faustino de las Casas se plaint de ce que les *Itapéniens* avaient gardé le contact avec les *Monteses* infidèles qui étaient souvent venus les voir dans la réduction et en avaient induits plusieurs à retourner avec eux dans le Caaguazú (2). La défection des *Itapéniens* fut encouragée par l'usurpation de leurs terres par les habitants de Villa Rica (3) (qui fut établie à son emplacement actuel en 1682). Cependant, aux fins d'encourager d'autres *Monteses* à se «réduire», Itapé fut dispensé durant toute l'époque coloniale de l'*encomienda* et d'autres corvées imposées aux Indiens chrétiens du Paraguay non-jésuite. Ce qui explique peut-être pourquoi ils ne retournèrent pas tous dans la forêt (4).

Itapé fut établi dans une région favorable à l'agriculture et à l'élevage et le village est resté jusqu'à nos jours à son emplacement original. L'administration spirituelle et temporelle de cette réduction fut entre les mains des Franciscains probablement jusqu'en 1770, date à laquelle elle fut sans doute confiée au clergé séculier (5).

(1) Lettre du *Cabildo* ecclésiastique d'Asunción au Roi, 22 juillet 1686, AGI, MGo 286, p. 3. Hernández, *Organización*, I, p. 19. Les Jésuites jouissaient d'une grande popularité parmi les Indiens, en raison de la protection que ces Pères leur offraient contre l'exploitation par les Espagnols et les métisses.

(2) «Los infieles de los montes venían en tropas a comunicarse con los recién convertidos... ; y sin embargo del agasajo que les hacía por instándoles a que quedasen con los demas en dicha población de Itapé, no era posible conseguirlo, dando esperanzas de que saldrían después de haber cojido sus cosechas, y porque nunca llegaba el tiempo de cojerlas ; y todas las veces que se retiraban llevaban algunos de los cristianos a los montes». «Exorto», Faustino de las Casas au Supérieur des missions jésuites, 28 juin 1684, MCA. I-29, 3, 14, fol. IV.

(3) Lettre de Faustino de las Casas au Roi, 24 juillet 1686, AGI, MGo 493, p. 1.

(4) De nos jours encore il y a dans les forêts au Nord de Villa Rica des descendants des *Monteses*, les *Mbya* qui vivent encore à peu près comme leurs ancêtres précolombiens.

(5) Dans une lettre de 1784, le Vice-roi du Río de la Plata indique qu'à une date non précisée, mais postérieure à 1769, le curé franciscain d'Itapé, décédé, fut remplacé par un prêtre séculier, conformément à une *Real Cédula* du 3 juin 1766 qui ordonnait que, dans chaque province, les réguliers abandonnent toutes les *doctrines* qu'ils administraient à l'exception de deux. Marquis de Loreto au Roi, Buenos Aires, 12 juin 1784, AGI, MGo 153 m, pp. 19-20. On sait par une autre source, que le 2 janvier 1770 «falleció el R.P. Fr. Diego Yoedo, en la doctrina de Itapé». «Cuadro necrológico de los Religiosos Franciscanos fallecidos en el Paraguay», in Santa Clara Córdoba, *Los Franciscanos*, p. 217. Yoedo est le dernier curé franciscain, mort à Itapé, mentionné dans ce «cadre nécrologique».

APPENDICE V

TABLEAUX DÉMOGRAPHIQUES

Tableau No 6

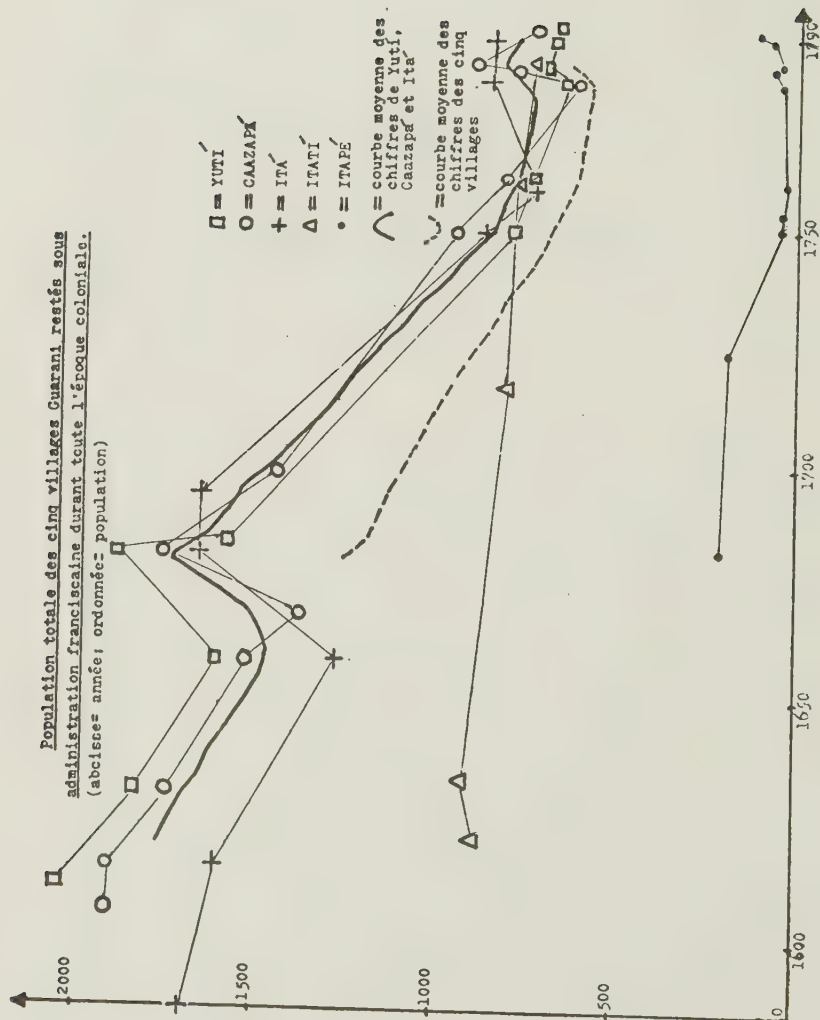


Tableau No 7

Population totale des six villages Guarani fondés par les Franciscains
 mais avant subéquemment passé sous contrôle du clergé séculier

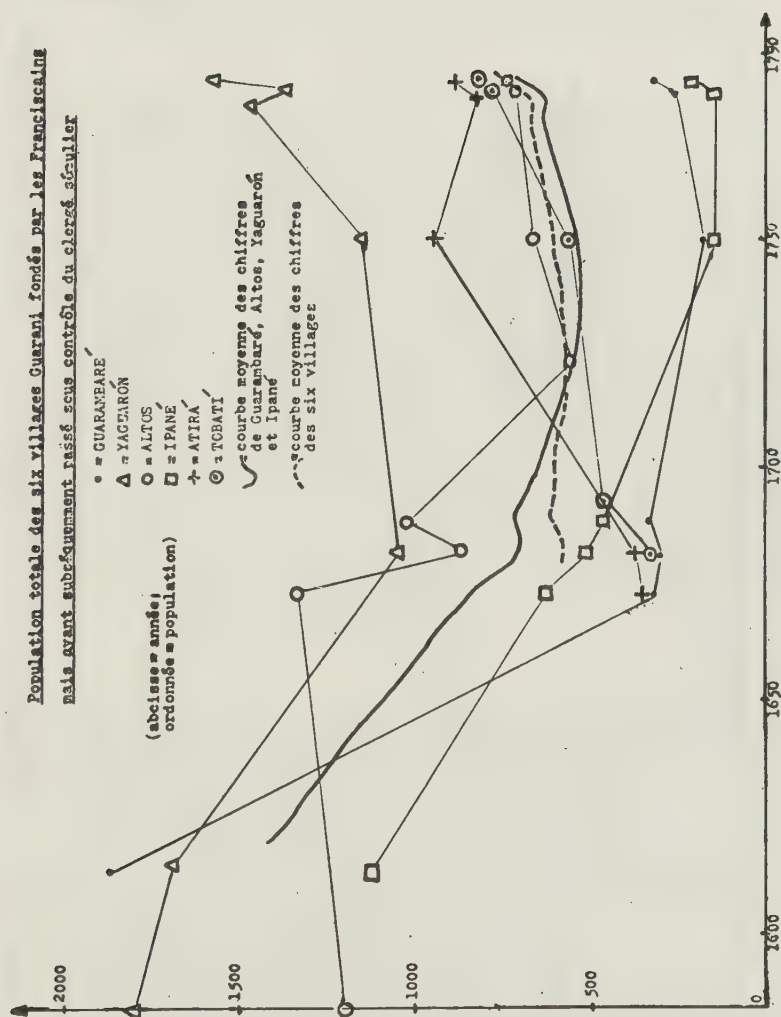
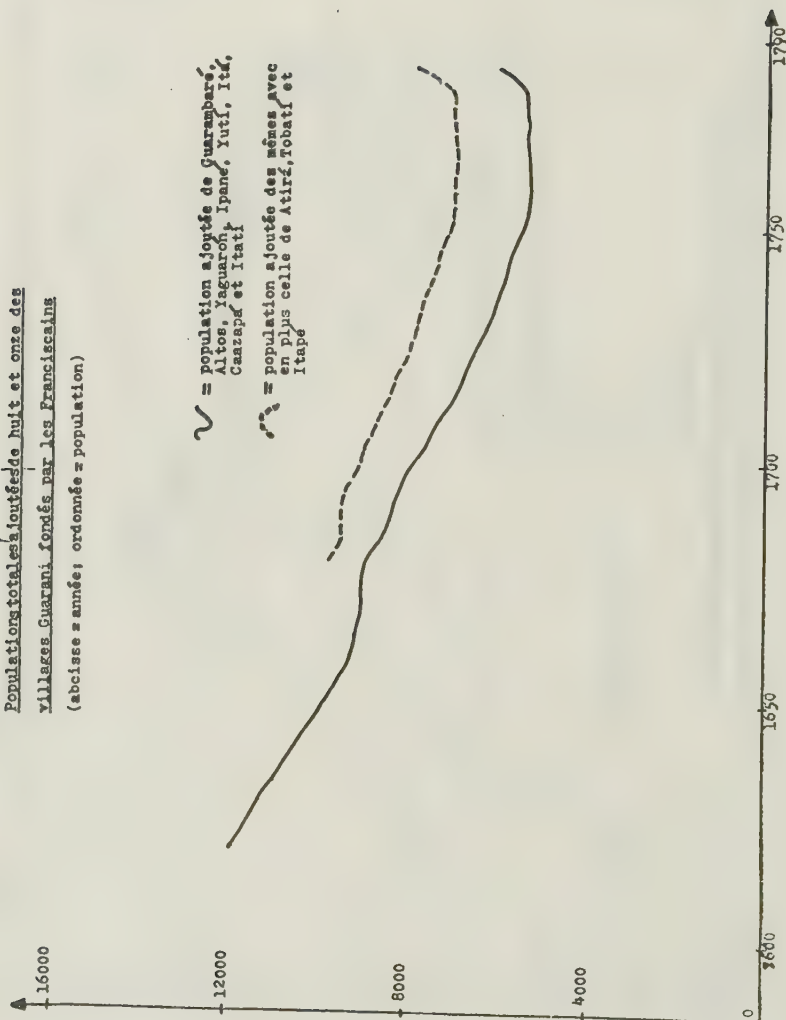


Tableau No 8

Populations totales ajoutées de huit et onze des
villages Guarani fondés par les Franciscains
 (abscisse = année; ordonnée = population)

~ = population ajoutée de Guaranbary,
 Altos, Jaguaron, Ipané, Yuti, Itá,
 Caazapa et Itati

- - - = population ajoutée des mêmes avec
 en plus celle de Atirí, Tobatí et
 Itapé



SOURCES DES TABLEAUX 2 (voir chapitre VIII), 6, 7 et 8.

I ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE ENTRE 1537 ET L'ÉPOQUE DE LA CRÉATION DES RÉDUCTIONS (TABLEAU N. 2).

Quoique, déjà en 1553, le Factor Dorantes déclarait qu'à la suite de l'invasion espagnole «le pays était dépeuplé dans beaucoup d'endroits», en 1555 le Gouverneur Irala put encore recenser 27000 «hommes de guerre» soit une centaine de mille de *Guarani* dans un rayon de 50 lieues (environ 250 kilomètres) au Nord-Est et au Sud-Est d'Asunción (1). En supposant que la dépopulation résultant de la Conquête fut aussi rapide au Paraguay que dans les autres parties de l'Amérique étudiée par les historiens démographes de l'école de Berkeley (Borah, Cook et Simpson) et d'autres (Wachtel par exemple), on n'est peut-être pas loin de la vérité en affirmant que dans ce même rayon de 50 lieues il y avait en 1537, date d'arrivée de la première grande expédition espagnole, plusieurs centaines de mille de *Guarani* (2). Vers 1610, selon une source jésuite, il ne restait plus dans le même rayon qu'une trentaine de mille de *Guarani*, dont les deux tiers se trouvaient dans les *provincias* du Paraná qui, comme on l'a vu, avaient jusqu'alors résisté avec grand succès aux tentatives de conquête par les Espagnols (3).

(1) *Supra*, p. 62, n. 3 ; Guzmán, *Argentina*, p. 214 ; Susnik, *El Indio*, p. 61. Cette zone comprenait les *Guarambarenses*, *Tobatines*, *Carios* et *Paranaes*.

(2) Ce qui paraît d'autant moins invraisemblable que plusieurs sources du début du 17^{ème} siècle attribuent aux régions *Guarani* du Tapé et du Guayrá, qui n'avaient pas encore été conquises alors, une population de plusieurs centaines de milliers de personnes. «Carta anua» Diego de Torres, S.J., Córdoba, 17 mai 1609, in *DHA* 19, p. 16 ; «Informe» Gouverneur Negrón au Roi, 30 juin 1610, in Cervera, *Historia*, I, p. 74 ; «Memoria de las poblaciones y provincias de esta gobernación... », 1612 ? in Pastells, *Historia*, I, pp. 384-385, n. 1. Il est à espérer qu'une étude approfondie sera faite sur cette question si importante de la population *Guarani* à l'époque de la Conquête.

(3) Selon le «memoria de las poblaciones» cité dans la note précédente, il y avait vers 1612 dans la région d'Asunción 3000 Indios *Guarani* (*yanaconas* et *mitayos*), dans le Paraná 6000 et dans les «provincias d'en haut» 500. Ce qui, en appliquant un coefficient d'un peu plus de trois personnes pour un «Indio» donne environ 10.000 Indiens dans la région d'Asunción, 2000 dans les «provincias d'en haut» et 20000 dans les «provincias» du Paraná. Ces chiffres diffèrent parfois dans d'autres sources, qui toutes cependant témoignent de l'énorme dépopulation qui se produisit depuis 1537 ou 1555.

II. ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE DANS LES RÉDUCTIONS

Nous donnons ci-dessous une liste de données qui nous ont permis de reconstituer de manière assez précise l'évolution démographique de ces mêmes Indiens après la formation des réductions par les Franciscains. Ces données ont, toutes, deux origines possibles : elles proviennent soit des recensements civils faits au cours des *visitas* des gouverneurs ou de leurs représentants (1), soit des recensements ecclésiastiques, exprimés dans les *matrículas* ou *padrones parroquiales*. Ce double recensement auquel était soumis les villageois *Guarani* est garant de l'exactitude des chiffres donnés (2).

1580-1586 : «Información» de 1618, pp. 60, 61, 65, 69, 73, 74, 75.

«Indios». Altos : 300-400. Itá, 500-600. Yaguarón : 500-600.

1607 : «Información» de 1618, pp. 61, 67 etc...

«Indios». Caazapá. 500-600.

1611 : «Información» de 1618, pp. 62, 67 etc...

«Indios», Yutí : 600-700.

1614 : «Certificación», Diego de Torres, 5 mars 1614. Cortesão, *Jesuítas e Bandeirantes*, p. 155.

«Indios», «personas». Ipané et Guarambaré ensemble : 800, 3000.

1616 : Hernandarias au Roi, 25 mai 1616, RBNB, t. II, janvier-mars 1938, n. 5, pp. 9, 10.

«Indios», Itá : 500 ; Yaguarón : 500, Caazapá : 600.

1621 : «Visita», Gouverneur Góngora, 20 mai 1622, in Cervera, *Historia*, t. II, p. 86.

Itatí : 293 Indios, 292 Indias, 306 muchachos y muchachas.

(1) Susnik a analysé plusieurs d'entre elles dans *El Indio*.

(2) Plusieurs documents indiquent que le recensement civil était fait «con asistencia del cura» ; voir par exemple les procès-verbaux des *visitas* de Caazapá de 1699 (ANA, N.E., vol. 392, fol. 36), d'Itapé de 1724 (ANA, S.H., vol. 109, fol. 7), d'Itatí de 1772 (AGPC, leg. 18, año 1771-1773, fol. 1). Il y a tout lieu de croire, cependant, en l'indépendance des deux types de recensements, vu que les curés-administrateurs n'avaient pas le même intérêt que les fonctionnaires civils à y faire apparaître tous les villageois. Pour les fonctionnaires, l'établissement de cens exacts avait la plus haute importance, puisque c'était sur la base de ces documents que se faisait la conscription au travail des Indiens (*mandamientos*), si importante pour l'économie paraguayenne, et la détermination des hommes devant aller servir les *encomenderos*. Les curés, au contraire, avaient intérêt à ce que le plus petit nombre possible d'hommes quitte le village (voir *infra*, p. 157).

- 1632 : Évêque Cristóbal de Azerti au Roi, 21 janvier 1632, AGI, Charcas, 138, fol. 2.
«personas». Caazapá et Yutí ensemble : 3584.
- 1635 : «Padrón», Pedro Dávila Enriquez. Bajac, *La Virgen*, p. 244. Itatí : 308 varones, 299 mujeres, 312 niños.
- 1659 : Évêque Adrián Cornejo au Roi, 16 janvier 1659, AGI, MGo 279, pp. 1, 2.
«Personas» de «matrícula». Itá : 1288 ; Caazapá : 1528 ; Yutí : 1600.
- 1669 : «Padrón». Susnik, *El Indio*, p. 121.
«Almas». Caazapá : 1376.
- 1673 : «Padrón», Rege Corvalán. Susnik, *El Indio*, pp. 81, 85.
«Total». Yaguarón : 1359.
- 1673 : «Padrón». Azara, *Geografía*, pp. 15, 18, 55.
«Almas». Ipané : 635, Guarambaré : 338 ; Atirá : 349.
- 1677 : «Razón de las encomiendas». In Gandía, *Alfaro*, pp. 552, 553.
«Indios de tasa». Itatí : 270.
- 1682 : «Informe», Évêque Faustino de las Casas, 31 mars 1682. In Rafael Eladio Velázquez, «La Población del Paraguay en 1682», *Revista Paraguaya de Sociología*, en 9, n. 24, mai-août 1972, p. 146.
«Familias», «almas». Altos : —, 874 ; Itá : 552, 1646 ; Ipané : —, 504 ; Guarambaré : —, 302 ; Atirá : —, 311 ; Tobatí : —, 310 ; Caazapá : 500, 1764 ; Yutí : 500, 1897.
- 1682 : «Padrón», Diez de Andino. Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, p. 443.
«Personas». Itapé : 213.
- 1684 : «Padrón», Gouverneur A. de Vera Mugica. Susnik, *El Indio*, p. 95.
«Almas». Yutí : 1571.
- 1688 : «Estado de las encomiendas», Gouverneur Monforte, 28 septembre 1688, in Aguirre, «Diario», t. II, 2ème partie, p. 453.
«Indios de tasa». Itá : 287 ; Caazapá : 325 ; Yutí : 323.
- 1688 : «Padrón». Azara, *Geografía*, pp. 15, 18, 52.
«Almas». Altos : 1022 ; Ipané : 489 ; Guarambaré : 333.
- 1694 : «Padrón», Gouverneur Mendiola 1694, in Susnik, *El Indio*, pp. 90, 95.
«Almas», «adultos». Itá : 1653, 1012 ; Tobatí : 474, —.
- 1699 : «Padrón», Gouverneur Cotta, in Susnik, *El Indio*, p. 93.
«Total». Caazapá : 1443.

- 1704 : «Padrón», General Joseph de Avalos, 1704. ANA, S.H., vol. 120; num. 4, fol. 5 v.
«Indios tributando no divertidos de su pueblo o necesarios [al pueblo] ». Yutí : 200.
- 1717 : Bartolomé Jiménez au Secrétaire du Conseil des Indes, 14 février 1717, in Pastells, *Historia*, VI, p. 143.
«Familias». Itatí : 150.
- 1718 : «Razón... visita», Évêque Pedro Fajardo, 30 décembre 1718. Pastells, *Historia*, VI, p. 177.
«Personas». Itatí : 800.
- 1724 : «Padrón». Susnik, *El Indio*, pp. 108, 196.
«Almas», Altos : 573 ; Itapé : 200.
- Vers 1730 : Lozano, *Conquista*, t. I, p. 90.
«Familias». Caazapá : 200.
- 1744 : «Évêque» Joseph Cayetano au Roi, 21 novembre 1744, AGI, MGo 1035 a, fol. 9 v.
«Indios». Itapé : 7.
- 1750 : «Razón de los Pueblos de Indios». San Just, 1750, AGI, MGo 1750.
«Almas». Altos : 682 ; Itá : 783 ; Yaguarón : 1174 ; Ipané : 169 ; Guarambaré : 190 ; Atirá : 949 ; Tobatí : 569 ; Caazapá : 952 ; Yutí : 798 ; Itapé : 51.
- 1753 : Parras, *Diario*, pp. 167, 192, 193, 198, 204.
«Familias». Itá : «hasta 300» ; Caazapá : «tendra 400» ; Yutí : «mas de 200» ; Itatí : 300 ; Itapé : 20.
- 1754 : «Relación de los memoriales de Indios mitarios», San Just, 1754, AGI, MGo 420 b, p. 3.
«Almas». Itapé : 55.
- 1760 : Luján, «Descripción», pp. 271, 272.
«Personas». Itatí : 788.
- 1761 : «Razón... visita», Évêque de Latorre, 28 september 1761, in REABA, an V, 1905, p. 625.
«familias», «personas». Itá : 282, 723 ; Caazapá 300, 735 ; Yutí : 235, 800 ; Itapé : 13, 46.
- 1778 : «Padrón». Susnik, *El Indio*, p. 117.
«Total». Yuaguarón : 1495.
- 1782 : «Padrones de la visita del año de 1782», in Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie, p. 437.
«Indios adultos», «Indios párvulos», «Indias adultas», «Indias párvulas», «totales».

- Altos : 282, 98, 264, 82, 717 ; Itá : 237, 107, 331, 153, 965 ; Yaguarón : 516, 186, 509, 177, 1388 ; Ipané : 69, 16, 69, 15, 169 ; Guarambaré : 117, 21, 98, 26, 268 ; Atirá : 338, 87, 290, 109, 824 ; Tobatí : 335, 94, 266, 104, 799 ; Caazapá : 234, 76, 243, 63, 616 ; Yutí : 242, 85, 228, 87, 642 ; Itapé : 16, 7, 28, 11, 62.
- 1784 : Azara, *Geografía*, pp. 15, 18, 20, 23, 34, 52, 55, 57, 137, 141.
«Almas». Altos : 742 ; Itá : 965 ; «según la apuntación del Cura», Yaguarón : «pasa de 1600» ; Ipané : 220 ; Guarambaré : «según la relación del Cura tiene muy cerca de 400» ; Atirá : 890 ; Caazapá : 705 ; Yutí : 680.
- 1784 : «Padrón». Susnik, *El Indio*, pp. 115, 120, 121.
«Almas». Atirá : 936 ; Tobatí : 1168 ; Caazapá : 849.
- 1785 : Azara, *Diario*, pp. 383, 388, 392.
«Almas», «matrimonios», «Indios de trabajo». Caazapá : 900, 120, 150 ; Yutí : 686, —, 165.
Itapé : 66, 14, «familias», 11.
- 1785 : «Padrón». Susnik, *El Indio*, p. 123.
«Total». Yutí : 719.
- Vers 1785 : Félix de Azara, *Descripción e Historia del Paraguay y del Río de la Plata*, Buenos Aires 1943, p. 228. «Almas». Itatí : 712.
- 1790 : «Visita». In Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie, p. 438.
«Almas». Altos : 166 ; Itá : 941 ; Yaguarón : 1737 ; Ipané : 186 ; Guarambaré : 328 ; Atirá : 991 ; Tobatí : 937 ; Yutí : 682 ; Itapé : 93.
- 1792 : «Padrones parroquiales», in Aguirre, «Diario», t. II, 1ère partie, p. 438.
«Totales». Altos : 869 ; Itá : 941 ; Yaguarón : 2092 ; Ipané : Ind. 253, Esp. 20 ; Guarambaré : 368 ; Atirá : Ind. 972, Esp. 595 ; Tobatí : 932 ; Caazapá : 725 ; Yutí : Ind. 674, Esp. 355 ; Itapé : 124.
- 1793 : «Informe» des curés de villages d'Indiens. In *Revista paraguaya*, an II, juil. 1926-janv. 1927. N. 5, 6, 7, pp. 122, 124, 125, 126, 127, 128. Altos : 869 «individuos» ; Yuaguarón : 2093 «feligreses» ; Ipané : 258 «feliorese» ; Guarambaré : 368 «naturales» ; Atirá : 972 «individuos de este pueblo» ; Tobatí : 930 «habitantes de este pueblo» ; Caazapá : 725 «naturales», 24 «pobladores» ; Yutí : 674 «feligreses», 355 «feligreses españoles» ; Itapé : 124 «feligreses».

1793 : «Matrícula», in Aguirre, «Diario», t. III, p. 39. «Varones de toda edad», «mujeres» de toda edad», «total». Itá : 579, 670, 1249.

CARTES

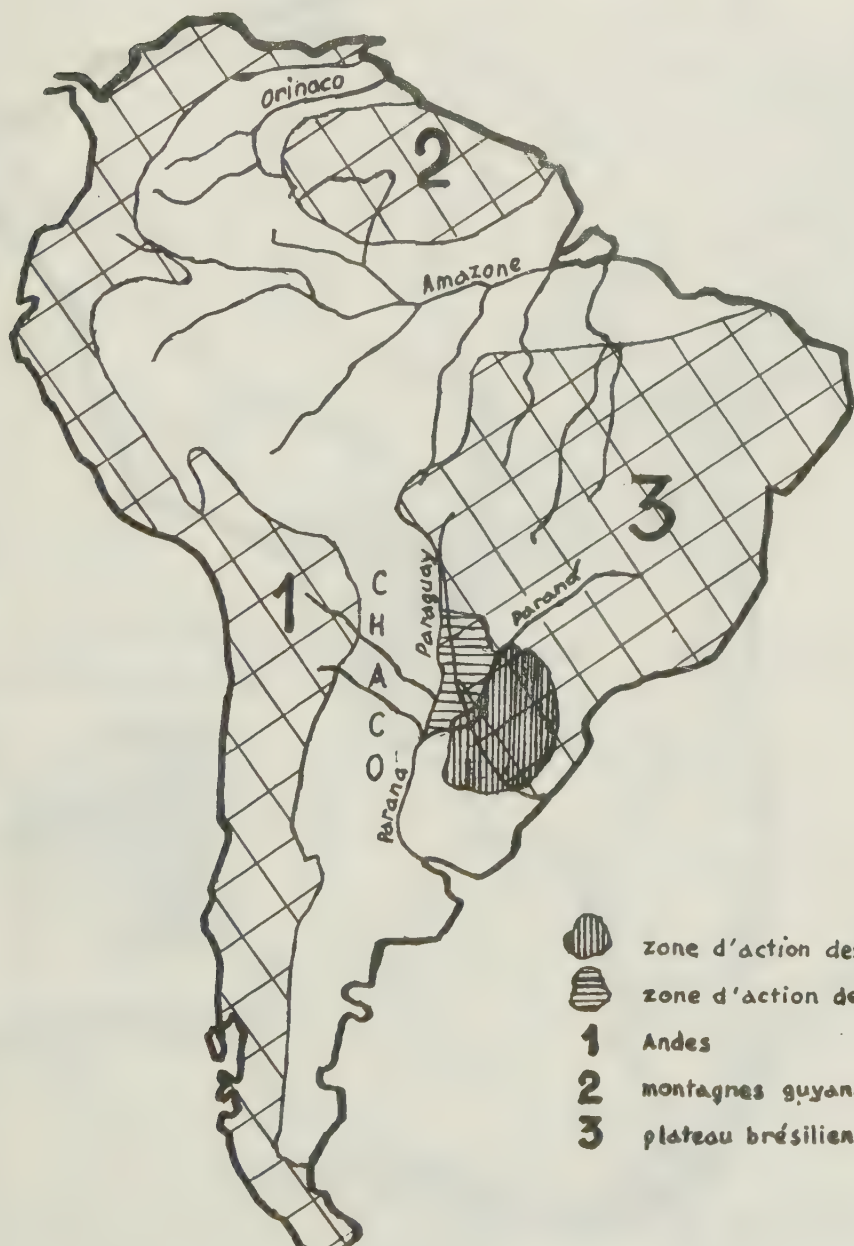
carte n° 1

RÉGIONS CENTRALES ET ZONES DES MISSIONSPÉRIPHÉRIQUES DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE (17^{ème} et

carte no 2

ZONE D'ACTION DES FRANCISCAINS ET DES JÉSUITES

Parmi les Indiens Guarani, fin XVIIe, début XVIIIe siècle.

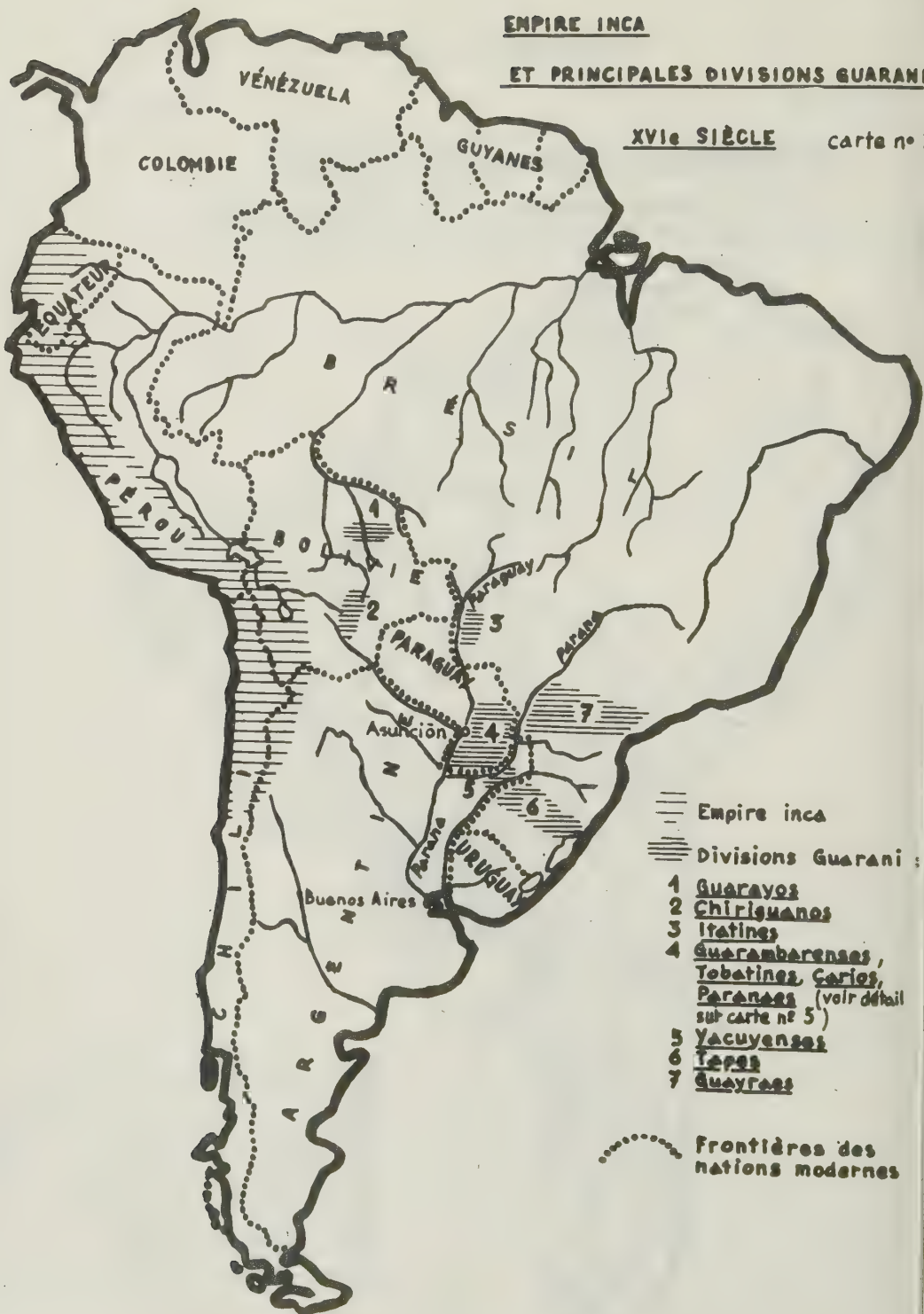


EMPIRE INCA

ET PRINCIPALES DIVISIONS GUARANI,

XVI^e SIÈCLE

carte n° 3

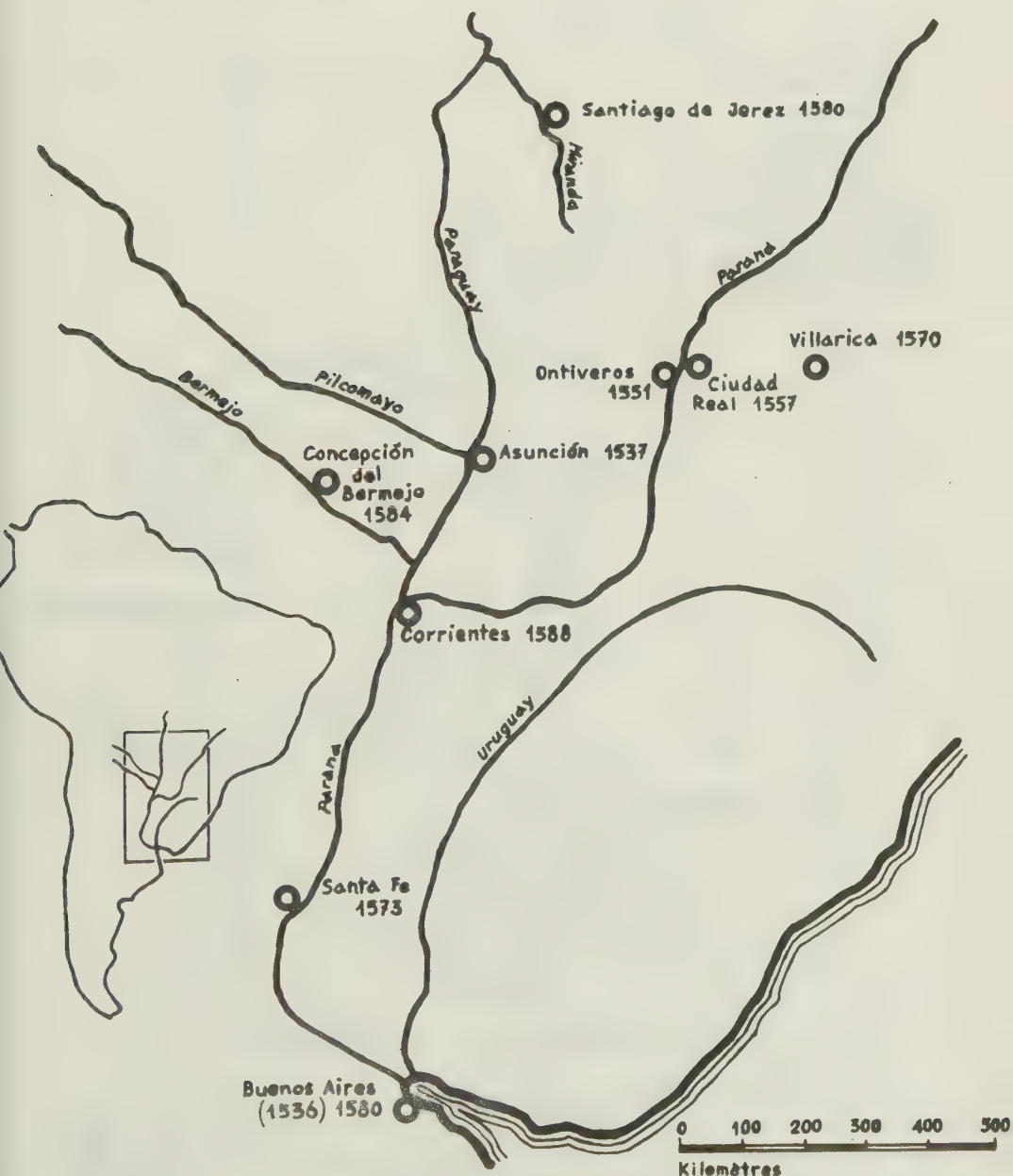


carte n° 4

FONDATEURS DE VILLES D'ESPAGNOLS DANS LE RIO DE LA PLATA



Santa Cruz de la Sierra 1558



DIVISIONS GUARANI ET PROVINCIAS. PARAGUAY. XVI^{ème} SIÈCLE

carte n° 5

LÉGENDE

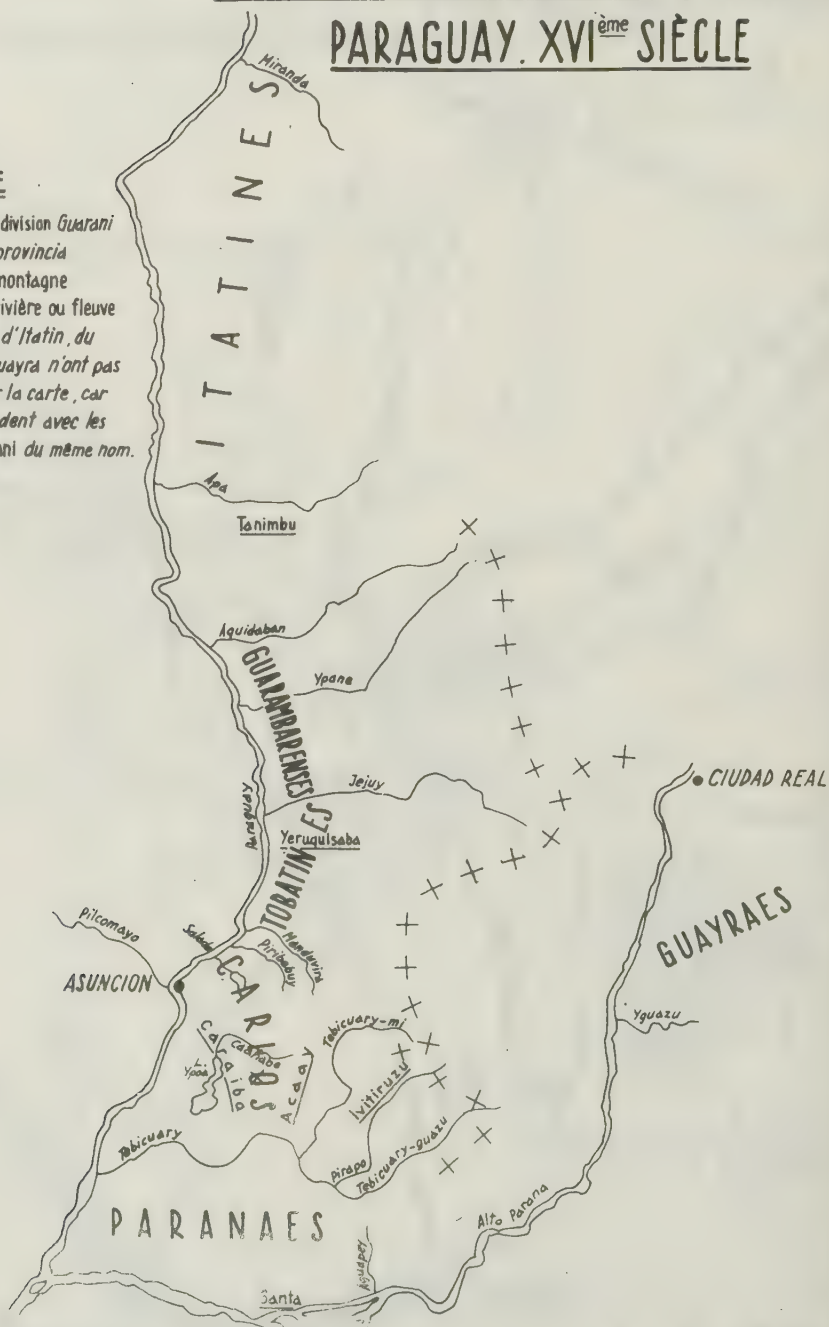
PARANAES = division Guarani

Caraiba = provincia

++ = montagne

Miranda = rivière ou fleuve

Note : les provincias d'Itatin, du Parana et du Guayra n'ont pas été incluses sur la carte, car elles se confondent avec les divisions Guarani du même nom.



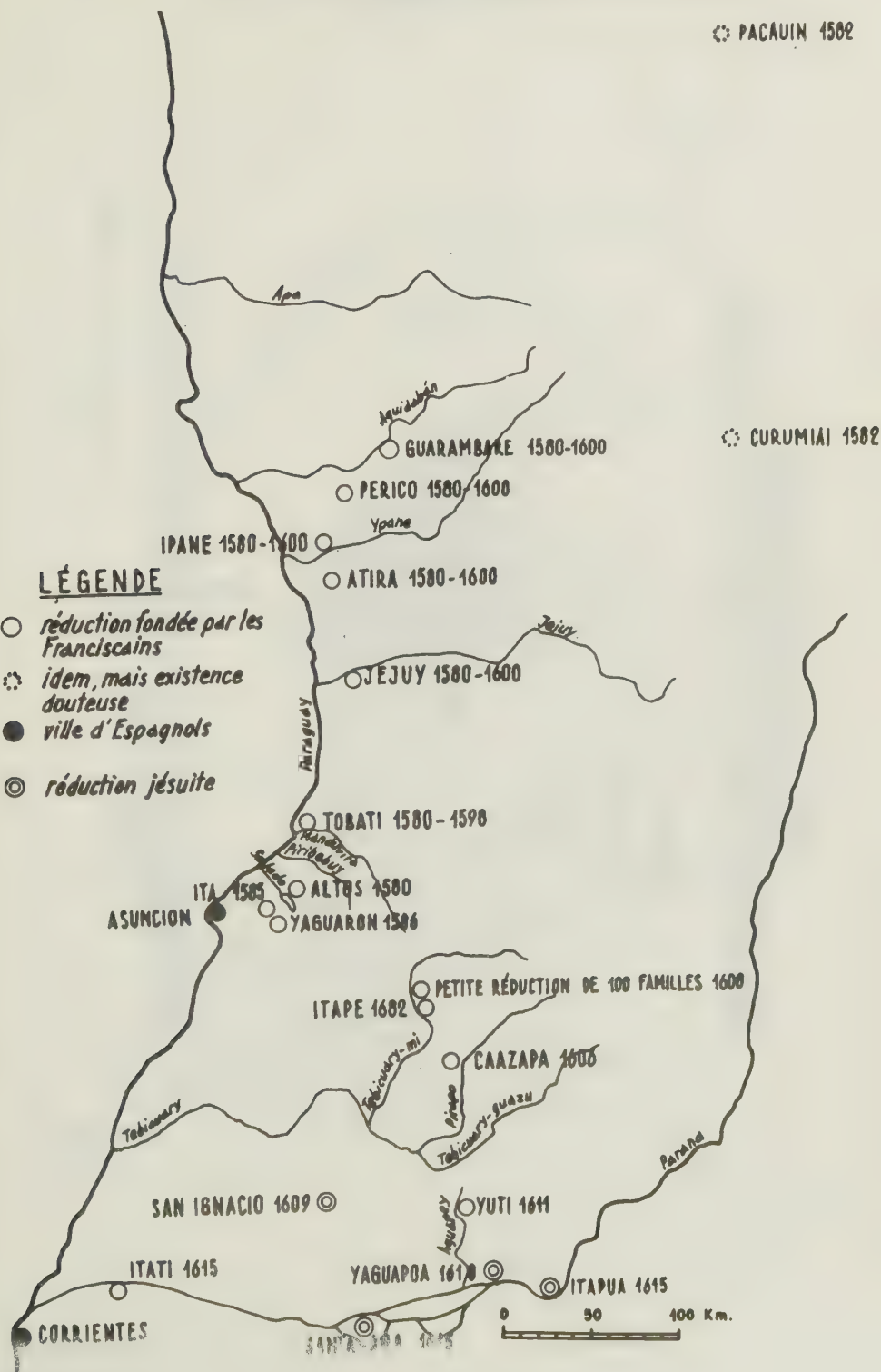
RÉDUCTIONS CRÉÉES PAR LES FRANCISCAINS
AU PARAGUAY AVEC DATES DE FONDATION

❁ PACAUI 1502

☉ CURUMIAI 1582

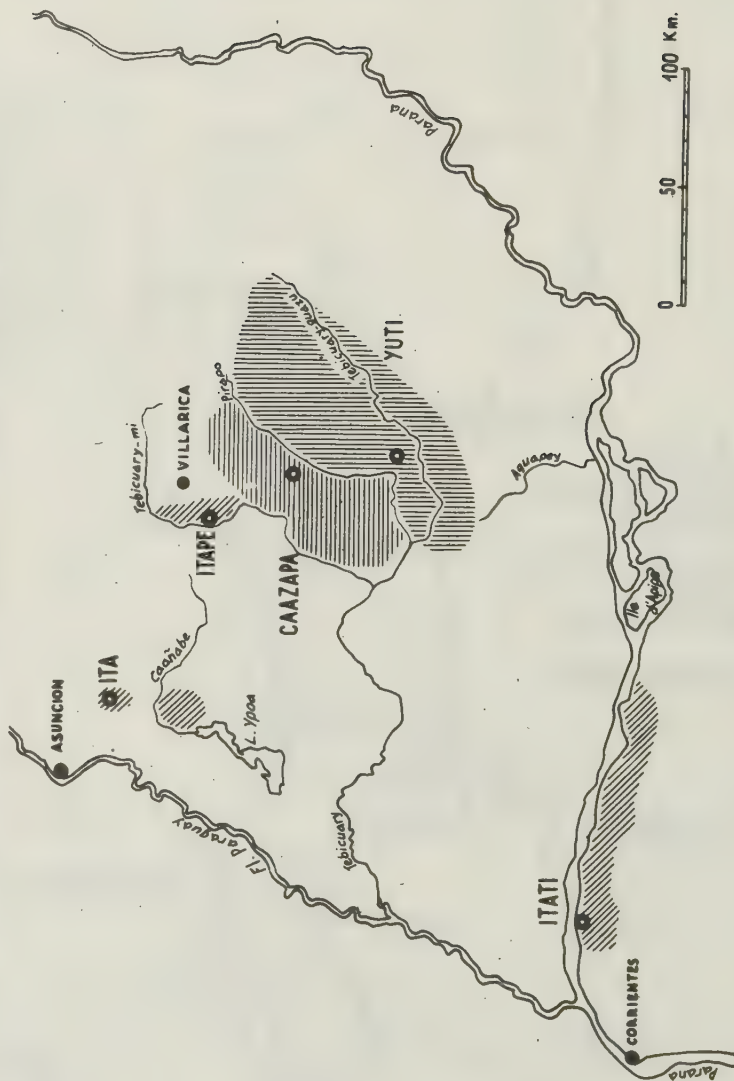
LÉGENDE

- réduction fondée par les Franciscains
- ◐ *idem*, mais existence douteuse
- ville d'Espagnols
- ◎ réduction jésuite



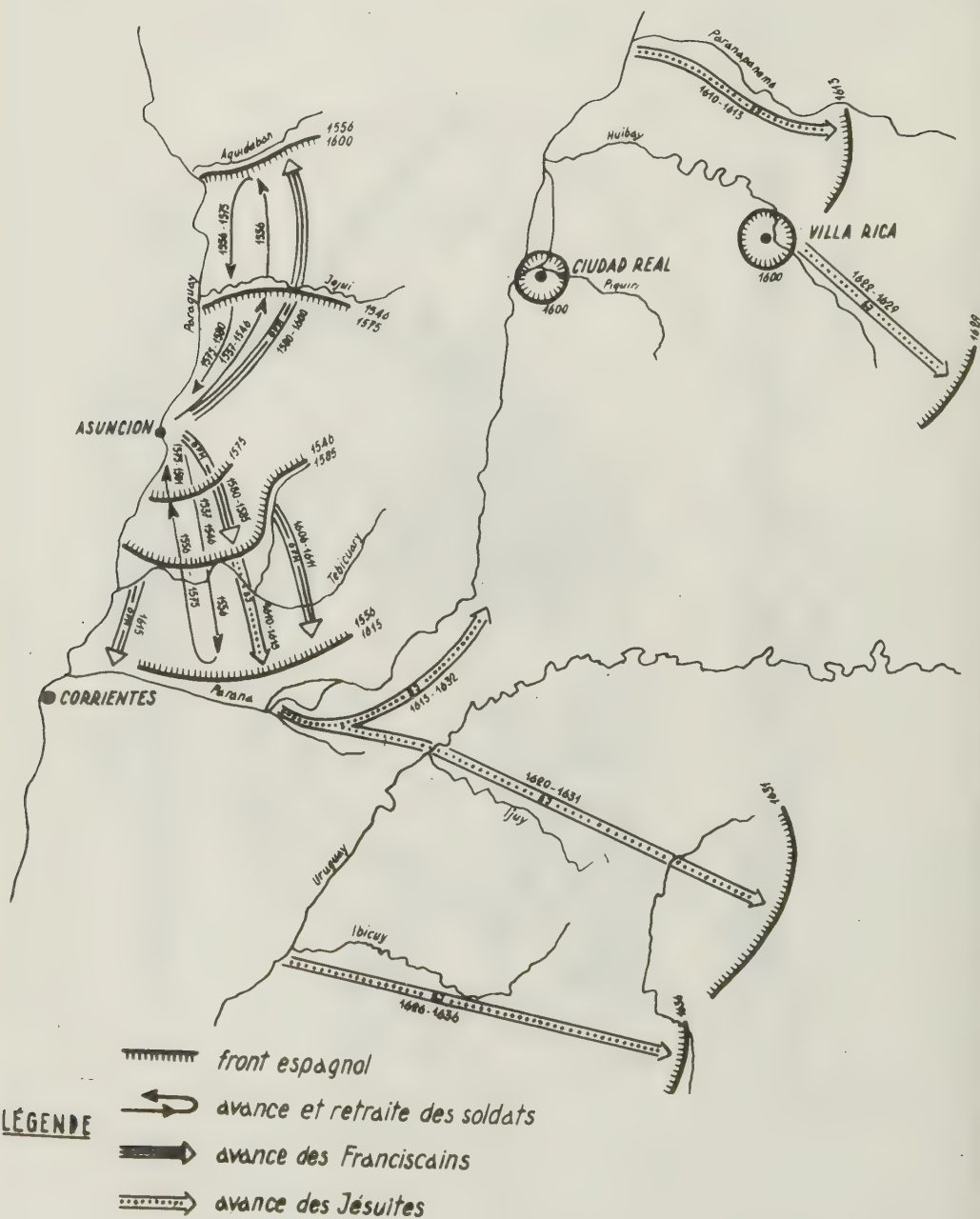
Carte No 7

TERRES DES VILLAGES GUARANI
SOUS ADMINISTRATION FRANCISCANE . FIN XVIII^{ème} SIÈCLE



LA CONQUÊTE DES GUARANIS

carte n°9



DOCUMENTS SUR LA BASE DESQUELS ONT ÉTÉ ÉTABLIES LES CARTES

Les cartes N. 1 - 4 ne contiennent aucun élément original, elles ne sont là que pour faciliter la lecture. Par contre les cartes N. 5 - 9 contiennent des données nouvelles extraites de sources primaires. Ci-dessous les références de ces sources :

Carte N. 5 : Divisions Guaraní et provincias, Paraguay, XVIème siècle. Supra, texte et notes pp. 59, 66, 69-70, 72-73, 79-80, 128-129, 134-135, 137 ; carte ethnographique aimablement communiquée par Branka Susnik : *Paraguay indígena, siglo : XVI y mediados de XVII*, Asunción, Museo Etnográfico «Andrés Barbero», s.d.

Carte N. 6 : Réductions créées par les Franciscains au Paraguay. Supra, texte et notes pp. 62, 66-67-68-69-70, 74-75, 80, 130-131, 133-134, 137 138 ; carte jésuite dédiée au Père Caraffa, 1647, in Guillermo Furlong Cardiff, *Cartografía jesuítica del Río de la Plata*, t. II, Buenos Aires, 1936, carte n. III.

Carte N. 7 : Terres des villages Guaraní sous administration franciscaine.

— Itá : «Plan de Curatos de Españoles, Doctrinas y Reducciones de esta Provincia, con especificación de sus distritos y tenientazgos, conforme a las relaciones de los párrocos», (Pedro Melo de Portugal, 13 juillet 1783, AGI, MGo 176b, p. 9) ; attribue au district d'Itá une lieue et demi de longitude sur trois lieues de latitude ; Aguirre («Diario», t. III, pp. 23, 40, 41, 48) indique

qu'Itá possédait au Sud deux *estancias* de bétail, celles d'Añagatí et d'Ypoa. La première se trouvait entre les rivières Caañabe et Aguay et avait de 15 à 20 kilomètres de côtés, la seconde se trouvait proche de la première à l'Ouest, à un lieu où «los esteros de Añaguay hacia Caañabé se van soterrando y con esto gana tierra esta estancia» (p. 41).

— Itatí : AVCI, p. 156 ; Bajac, *La Virgen*, p. 414 s., 444 s., 447 s. Les terres d'Itatí étaient très nettement délimitées, au Sud par le Riachuelo, au Nord par le Paraná, à l'Est par l'Esterio de Santa Lucía (voir carte N. 8).

— Itapé : Le Gouverneur Cota (14 août 1699, ANA, S.H., vol. 76, n. 8, fol. 5v) déclare que les limites des terres d'Itapé sont, au Nord, le Mitay à cinq lieues du village, au Sud l'Yhú, aussi à cinq lieues, et à l'Est le Monte Grande, à trois lieues ; il semble qu'à la fin du 18^{ème} siècle ces limites n'avaient pas beaucoup changé si l'on se rapporte à Azara (*Geografía*, p. 34) et Aguirre («Diario», t. III, pp. 204-205) ; ce dernier précise que la limite Ouest était le Tebicuary.

— Caazapá : Susnik (*El Indio*, p. 168), se base sur des inventaires de 1764 et 1793 : Azara («Diario», p. 388) et Aguirre («Diario», t. III, pp. 213-214, 271) concordent pour situer les limites de Caazapá à l'Ouest et au Sud aux Tebicuary et Tebicuary-mi, à l'Est au Pirapó, et au Nord à l'Ivitiruzú et aux sources du Pirapó et du Capiibary.

— Yutí : Susnik, *El Indio*, p. 168 ; Azara, «Diario», p. 392 ; Aguirre, «Diario», t. III, pp. 221, 223 ; «Informe general sobre pueblos del Paraguay», 1793, ANA, sección histórica, vol. 159, n. 3, f. 33 v. Concordent pour situer approximativement les limites de Yutí à l'Ouest au Pirapó, au Sud aux affluents supérieurs de l'Aguapey, à l'Est sur une ligne presque parallèle au Tebicuary rejoignant au Nord Tabai qui constitue aussi la limite Nord.

Carte N. 8 : Division et estancias d'Itatí.

«Acuerdo» du Cabildo d'Itatí, 6 février 1805, in AVCI, pp. 156-158 ; dossier intervention en justice de Fr. Miguel Pereyra au sujet de certaines limites d'Itatí, nov. 1784, in AVCI, pp. 318-321 ; «Memoria sobre los terrenos de Itatí», Narciso Perchappe, 12 mai 1826, in Bajac, *La Virgen*, pp. 444-446 ; «Razón de las suertes de terrenos pertenecientes al pueblo de Itatí que deben venderse en pública subasta de cuenta de dicho pueblo», 20 mai

1826, *ibid.*, p. 447 ; Zacarías Sanchez, *Mapa catastral gráfica de la Provincia de Corrientes* (carte cadastrale), Corrientes, 1893.

Carte N. 9 : La Conquête des Guarani.

Supra, chap. I, IV, V, VIII ; Hernández, *Organización*, I, pp. 3-20.

BIBLIOGRAPHIE

I. ARCHIVES

- Archives de paroisse de Caazapá
- *Archivo General de Indias*, Séville
- *Archivo General de la Nación*, Buenos Aires
- *Archivo General de la Provincia de Corrientes*, Corrientes
- *Archivo Nacional de Asunción*, Asunción
- *Biblioteca Nacional, Río de Janeiro*, Coleção Pedro de Angelis
- *University of Texas, Austin*, Gondra collection

II. OEUVRES CONTEMPORAINES, COLLECTIONS DE DOCUMENTS IMPRIMÉS, PÉRIODIQUES REPRODUISANT DES SOURCES PRIMAIRES.

- *Acción*, 3ème époque, Asunción
- *Actas Capitulares de Corrientes*, 4 t., Buenos Aires, 1941-1946
- *Acuerdos del viejo cabildo de Itatí*, Corrientes, 1930
- *Anales de la Biblioteca de Buenos Aires*
- ANGELIS, Pedro de, *Collección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1836-1837.
- AZARA Félix de, *Descripción e Historia del Paraguay y del Río de la Plata* (fin 18ème siècle), Buenos Aires, 1943.

- AZARA Félix de, «Diario de la navegación y reconocimiento del Río Tebicuari», in Pedro de Angelis, *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1836-1837, t. II, fasc. 5, pp. 373-412.
- AZARA Félix de, *Geografía física y esférica de las provincias del Paraguay y misiones guaraníes* (fin 18ème siècle), Montevideo, 1904.
- BARCO DE CENTENERA Martín, *Argentina y Conquista del Río de la Plata* (Lisbonne, 1602), Buenos Aires, 1912.
- *Cartas Anuas de la Provincia del Paraguay, Chile y Tucumán, de la Compañía de Jesús, Documentos para la Historia Argentina*, t. XIX et XX, Buenos Aires, 1927, 1929.
- CASTRO SEOANE, José «Aviamiento y catálogo de misiones y misioneros que en el siglo XVI pasaron de España a Indias y Filipinas según los libros de la Contratación, IV.», *Missionalia Hispanica*, an XVI, n. 47, pp. 129-211.
- *Colección de libros y documentos referentes a la historia de América*, t. VI, Madrid, 1906.
- CÓRDOVA SALINAS Diego de, O.F.M., *Crónica Franciscana de las Provincias del Perú* (1651), Washington, 1957.
- CORTESAO Jaime, *Jesuítas e Bandeirantes no Guayra (1549-1640)*, Río de Janeiro, 1951.
- DEL TECHO Nicolás, S.J., *Historia de la Provincia del Paraguay de la Compañía de Jesús*, 5 t., Madrid, 1897.
«Diario del Capitán de fragata Don Juan Francisco Aguirre» (fin 18ème), *Revista de la Biblioteca Nacional*, Buenos Aires, 1948-1951, t. XVII-XX.
- DÍAZ DE GUZMÁN Ruy, *La Argentina* (avant 1612), Buenos Aires, 1943.
- *Documentos históricos y geográficos relativos a la conquista y colonización rioplatense*, 3 t., Buenos Aires, 1941.
- *Documentos para la historia argentina*, Instituto de investigaciones históricas de la Facultad de filosofía y letras de Buenos Aires, ed., Buenos Aires.
- EGAÑA, Antonius de, *Monumenta Peruana*, t. I-V (1565-1595), Rome, 1954-1970.
- FURLONG CARDIFF, Guillermo, *Cartografía jesuítica del Río de la Plata*, 2 t., Buenos Aires, 1936.
- GARAY Blas, *Pequeña biblioteca histórica*, Asunción, 1895

- *Historia General de la Compañía de Jesús en la Provincia del Perú (Crónica Anónima de 1600)*, Mateos, ed., 2 vol., Madrid, 1944.
- KONETZKE Richard, ed., *Colección de documentos para la historia de la formación social de Hispano-américa, 1493-1810*, Madrid, 1953.
- LEVILLIER Roberto, ed., *Correspondencia de la Ciudad de Buenos Aires con los Reyes de España (1588-1615)*, Madrid, 1915.
- LEVILLIER Roberto, ed., *Correspondencia de los Oficiales Reales de Hacienda del Río de la Plata con los Reyes de España*, Madrid, 1915.
- LÓPEZ LUJÁN Bernardino, «Descripción», *Historia y geografía de la ciudad de San Juan de Vera de las Siete Corrientes...* (1760), *Revista de la Biblioteca Pública de Buenos Aires*, t. III, 1881, pp. 270-272.
- LOZANO Pedro, *Historia de la Compañía de Jesús del Paraguay*, 2 t., Madrid, 1754-1755.
- LOZANO Pedro, *Historia de la conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucumán* (vers 1740), 5 tomes, Buenos Aires, 1873-1875.
- *Missionalia Hispanica*
- MOLAS Mariano Antonio, *Descripción Histórica de la Antigua Provincia del Paraguay*, Asunción, 1957.
- NUÑEZ CABEZA DE VACA Alvar, *Comentarios* (vers 1550), Asunción, 1902.
- ORE Luis Jerónimo, Fray, *Rituale Seu Manuale Peruanum et forma brevis administrandi apud Indos Sacrosanta Baptismi, Poenitentiae, Eucharistiae, Matrimonii et Extremae Unctionis Sacramenta...*, Neapoli, 1607.
- PARRAS Fray Pedro José de, *Diario y derrotero de sus viajes* (milieu 18ème siècle), Buenos Aires, 1943.
- PARRAS Pedro José, *Gobierno de los Regulares en América*, Madrid, 1783.
- PASTELLS Pablo, *Historia de la Compañía de Jesús en la provincia del Paraguay*, Vol. 1-4, Madrid, 1912-1923.
- POMA DE AYALA Phelipe Guamán, *El Primer nueva coronica i buen gobierno* (entre 1584 et 1614), La Paz, 1944.
- *Revista de Derecho, Historia y Letras*, Buenos Aires.
- *Revista de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires*
- *Revista del Archivo de la Provincia de Corrientes*, Argentine.
- *Revista del Instituto Argentino de Ciencias Genealógicas*.
- *Revista del Instituto paraguayo*.

- *Revista eclesiástica del Arzobispado de Buenos Aires.*
- *Revista paraguaya.*
- RUIZ DE MONTROYA Antonio, *Conquista espiritual hecha por los religiosos de la Compañía de Jesús en las provincias del Paraguay, Paraná, Uruguay y Tapé* (1639), Bilbao, 1892.
- SCHMIDL Ulrich, *Crónica del viaje a las regiones del Plata Paraguay y Brasil* (vers 1560), Buenos Aires, 1948.
- VÁZQUEZ DE ESPINOZA Antonio, *Compendio y descripción de las Indias Occidentales* (vers 1628-1629), Washington, 1948.
- *Visita hecha a la Provincia de Chucuito por Garci Diez de San Miguel en el año 1567*, Lima, 1964.

III. TRAVAUX MODERNES

- «A Fr. Luis de Bolaños, Apóstol de la Fé, Fundador de Pueblos, Heroico en Virtudes y en Obras Prodigioso. La Provincia Franciscana del Río de la Plata». *El Plata seráfico*, Buenos Aires, 1913.
- ALBÓ Xavier, «Jesuitas y culturas indígenas», *América Indígena*, vol. XXVI, Mexico, 1966, n. 3, pp. 249-308 ; n. 4, pp. 395-445.
- ARANGUREN Carlos M., *Hernandarias, primer gran estanciero criollo del Río de la Plata, Paraná*, 1963.
- ARMANI Alberto, «Les institutions politiques et sociales dans les réductions du Paraguay», *Sciences ecclésiastiques*, vol. 13, fasc. 3, Montréal, 1961, pp. 391-419.
- ARMAS MEDINA Fernando de, *Cristianización del Perú, 1532-1600*, Séville, 1953.
- BAJAC Esteban, *La Virgen de Itatí*, Buenos Aires, 1945.
- BALANDIER Georges, *Sens et puissance*, Paris, 1971.
- BARIA Roque, *Primer diccionario etimológico de la lengua española*, t. IV, Barcelone, 1902.
- BATAILLON Marcel, *Erasme et l'Espagne*, Paris, 1937.
- BEALS Ralph L. et HOIJER Harry, *An Introduction to Anthropology*, s.l. (Macmillan), 1969.
- BENITEZ L.A., «Alfarería de Itatí», *Revista de la Sociedad Científica del Paraguay*, Asunción, III, iv, pp. 122-124, 1934.
- BIRO DE STERN Ana, «Alfarería de Itatí», *Revista geográfica americana*, an XXIV, t. XLI, déc. 1957, pp. 175-177.
- BLANCO José María, *Historia documentada de la vida y gloriosa muerte de... Roque González de Santa Cruz...*, Buenos Aires, 1929.

- BOLTON Herbert E., «The Mission as a Frontier Institution in the Spanish-American Colonies», *The American Historical Review*, vol. XXIII, oct. 1917-juil. 1918, pp. 42-61.
- BORGES Pedro, *Análisis del Conquistador espiritual de América*, Séville, 1961.
- BORGES Pedro, *Métodos misionales en la cristianización de América, Siglo XVI*, Madrid, 1960.
- BRUNO Cayetano, *Historia de la Iglesia en la Argentina*, t. 1, Buenos Aires, 1966, t. 2, Buenos Aires, 1967.
- BRUNO Cayetano, «Un mal cuarto de hora de los frailes seráficos en el Río de la Plata», *Archivum*, Buenos Aires, juil.-déc., 1945-1959, pp. 293-303.
- CANEDO Lino G., «Some Franciscan Sources in the Archives and Libraries of America», *The Americas*, vol. XIII, oct. 1956, pp. 141-174.
- CARAMAN Philip, *The Lost Paradise, the Account of the Jesuits in Paraguay, 1607-1768*, Sidgwick and Jackson, 1976.
- CARBIA Rómulo D., *Fray Luis de Bolaños. 1629 - 11 octobre 1929*, Buenos Aires, 1929.
- CARBIA Rómulo D., *Historia eclesiástica del Río de la Plata*, 2 t., Buenos Aires, 1914.
- CARDOZO Efraim, *El Paraguay colonial*, Buenos Aires — Asunción, 1959.
- CARDOZO Efraim, *Historiografía Paraguaya*, México, 1959.
- CARDOZO Ramón I., *El Guairá, Historia de la Antigua Provincia, 1554-1676*, Buenos Aires, 1938.
- CASTANEDA Carlos Eduardo et DABBS Jack Autrey, *Calendar of the Manuel E. Gondra Manuscript collection*, Mexico, 1952.
- CERVERA Manuel M., *Historia de la ciudad y Provincia de Santa Fe*, 2 t., Santa Fe, 1908.
- CHAUNU Pierre «Au point d'impact de deux colonisations : L'État jésuite du Paraguay, un empire du maté», *Annales, Économies, Société, Civilisation*, 10-4, oct.-déc. 1955, pp. 559-564.
- CHAUNU Pierre, *Séville et l'Atlantique 1504-1650*, t. VIII, Paris, 1959.
- CHAVES Julio César, *Descubrimiento y conquista del Río de la Plata y el Paraguay*, vol. 1, Asunción, 1968.
- CHEVALIER François, *La formation des grands domaines au Mexique*, Paris, 1952.
- CLASTRES Hélène, *La terre sans mal, le prophétisme tupi-guarani*, Paris, 1975.

- CLASTRES Pierre «Échange et pouvoir : philosophie de la chefferie indienne», *L'Homme*, t. II, janv.-avril 1962, N. 1, pp. 51-65.
- CLASTRES Pierre, «Indépendance et exogamie : structures et dynamique des sociétés indiennes de la forêt tropicale», *L'Homme*, t. III, sept.-déc. 1963, N. 3, pp. 67-87.
- CLASTRES Pierre, *La société contre l'État*, Paris, 1974.
- CLASTRES Pierre, *Le grand parler, mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*, Paris, 1974.
- DENIS Pierre, *Amérique du Sud, Géographie universelle*, t. XV, 2 vol., Paris, 1927.
- DUCHET Michèle, *Anthropologie et Histoire au siècle des lumières*, Paris, 1971.
- DUVIOLS Pierre, *La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou colonial*, Lima, 1971.
- ECHANOVE Alfonso, «Origen y evolución de la idea jesuítica de 'Reducciones' en las misiones del Virreinato del Perú», *Misionaria Hispanica*, XII, Madrid, 1955, pp. 95-144.
- ECKEL Edwin, *Geology and Mineral Resources of Paraguay*, Washington, 1959.
- EGAÑA Antonio de, *Historia de la Iglesia en la América española desde el descubrimiento hasta comienzos del siglo XIX*, 2 t., Madrid, 1965-1966.
- ESPINOLA Julio César, «A propósito del mesianisme en las tribus Guarani», *América indígena*, vol. XXI, N. 4, Mexico, octobre 1961, pp. 307-325.
- FARINA NÚÑEZ Eloy, «Por las huellas de Bolaños», *Revista Paraguaya*, an II, n. 5-6-7., juil. 1926-janv. 1927, pp. 54-58.
- FASOLINO Nicolás, «P. fr. Juan de Rivadeneira, de la Orden de Menores» *Junta Provincial de Estudios Históricos de Santa Fe. Revista Oficial*, 20 (1950), pp. 9-32.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ Carlos, *Vocabulario de Cervantes*, Madrid, 1962.
- FIRTH Raymond, *We, The Tikopia*, Londres, 1936.
- FITTE Ernesto J., *Hambre y desnudeces en la conquista del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1963.
- FERNANDEZ Florestan, *Organização social dos Tupinamba*, São Paulo, 1963.
- FURLONG CARDIFF Guillermo, *Misiones y sus pueblos de guaraníes*, Buenos Aires, 1963.
- GANDÍA Enrique de, *Francisco de Alfaró y la condición social de los Indios, Siglos XVI y XVII*, Buenos Aires, 1939.

- GANDIA Enrique de, «Orígenes del Franciscanismo en el Paraguay y Río de la Plata», *Revista del Instituto de ciencias genealogicas*, an 5, n. 6 et 7, Buenos Aires, 1946-1947, pp. 48-82.
- CARCÍA ACEVEDO Daniel, *Contribución al estudio de la cartografía de los países del Río de la Plata*, Montevideo, 1905.
- GIBERTI Horacio G.E., *Historia económica de la ganadería argentina*, Buenos Aires, 1970.
- GIBSON Charles, *The Aztecs under Spanish Rule*, Stanford, 1964.
- GIBSON Charles, *Spain in America*, New York, 1966.
- GIURIA Juan, *La arquitectura en el Paraguay*, Buenos Aires, 1950.
- GODELIER Maurice, *Un domaine contesté : l'anthropologie économique*, Paris, 1974.
- GODOI Juan Silavano, «Fray Luis Bolaños», *Revista del Paraguay*, an 1, n. 3, mai-août 1913, pp. 223-230.
- GOMEZ Hernán F., *Historia de la Provincia de Corrientes*, Corrientes, 1928.
- GOMEZ Hernán F., *Nuestra Señora de Itatí*, Corrientes, 1944.
- GOMEZ HOYOS Rafael, *La Iglesia de América en las leyes de Indias*, Madrid, 1961.
- GOMEZ NADAL Emilio, «Juan Ortiz de Zárate, tercer Adelantado del Río de la Plata, 1515-1576», *Anales de la Universidad de Valencia*, an XV, 1934-1935, Cuaderno 113.
- GONZÁLEZ Natalicio, *Geografía del Paraguay*, Mexico, 1964.
- GONZÁLEZ Natalicio, *Proceso y formación de la cultura paraguaya*, Asunción, 1948.
- GORSTIZA Fr. Santiago, «El Vble. Padre Fray Luis Bolaños, apóstol del Paraguay (1550-1950)», *La Voz de San Antonio*, N. 1332, 25-27, février, Séville, 1950.
- GROUSSAC Paul, *Mendoza y Garay*, Buenos Aires, 1916.
- HABIG Marion, «The Franciscan Provinces of Spanish North America», *The Americas*, vol. I, juil. 1944, pp. 88-96, oct. 1944, pp. 215-330, janv. 1945, pp. 330-344.
- HABIG Marion, «The Franciscan Provinces of South America», *The Americas*, vol. II, juil. 1945, pp. 72-92, oct. 1945, pp. 189-210, janv. 1946, pp. 335-356.
- HANKE Lewis, *The Spanish Struggle for Justice in the Conquest of America*, Boston, 1965.
- HARING Clarence H., *The Spanish Empire in America*, New York, 1963.

- HAUBERT Maxime, «Indiens et Jésuites au Paraguay, rencontre de deux messianismes», *Archives de Sociologie des Religions*, N. 27, 1969, pp. 119-133.
- HAUBERT Maxime, *La vie quotidienne au Paraguay sous les Jésuites*, s. 1. (Hachette), 1967.
- HAUBERT Maxime, *L'œuvre missionnaire des Jésuites au Paraguay*, thèse non publiée, Université de Paris, 1966.
- HERNANDEZ Pablo, *Organización social de las doctrinas guaraníes de la Compañía de Jesús*, 2 t., Barcelone, 1913.
- KONETZKE Richard, *La emigración española al Río de la Plata durante el Siglo XVI*, Madrid, 1952.
- LABOUGLE Raúl de, «La reducción franciscana de Itatí», *Investigaciones y Ensayos*, 3, Buenos Aires, juil.-déc. 1967, pp. 281-323.
- LAFAYE Jacques, *Quetzalcóatl et Guadalupe, la formation de la conscience nationale au Mexique*, Paris, 1974.
- LAFUENTE-MACHIN Ricardo, *El Gobernador Domingo Martínez de Irala*, Buenos Aires, 1939.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Paris, 1959.
- LEVY-BRUHL Henri, «L'ethnologie juridique», *Ethnologie générale*, *Encyclopédie de la Pléiade*, pp. 1111-1179, Bruges, 1968.
- LOPEZ Adalberto, *The Revolt of the Comuneros, 1721-1735. A Study in the Colonial History of Paraguay*, manuscript non publié, Binghamton, New York, 1973.
- LUGON Clovis, *La république des Guaranis (1610-1768), les jésuites au pouvoir*, Paris, 1970.
- MALAGA MEDINA Alejandro, «Las reducciones en el Perú durante el gobierno del Virrey Toledo», *Kollasuyo*, n. 87, La Paz, avril-juin 1974, pp. 43-69.
- MALINOWSKI Bronislaw, *Argonauts of the Western Pacific (1922)*, New York, 1961.
- MALINOWSKI Bronislaw, *Coral Gardens and Their Magic*, New York, 1935.
- MALINOWSKI Bronislaw, «The Primitive Economics of the Trobriand Islanders», *Economic Journal*, 1921, 31 : 1-16.
- MATEOS F. «El primer concilio del Río de la Plata en Asunción», *Missionalia Hispanica*, an XXVI, n. 78, 1969, pp. 257-360.
- MAUSS Marcel «Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques», *Sociologie et Anthropologie*, Paris, 1973, pp. 143-279.

- MELIÁ Bartomeu, *La création d'un langage chrétien dans les réductions des Guarani du Paraguay*, Thèse non publiée, Strasbourg, 1969.
- MELIÁ Bartomeu, «Textos Sociales de la Primitiva Iglesia Paraguaya», *Acción, Revista paraguaya de reflexión y diálogo*, an I, troisième époque, juin 1969, pp. 3-6, août 1969, pp. 4-9.
- MERCIER Paul «Anthropologie sociale et culturelle», *Ethnologie générale, Encyclopédie de la Pléiade*, pp. 881-1036, Bruges, 1968.
- METRAUX Alfred, «Jesuit Missions in South America», *Handbook of South American Indians*, vol. 5, Washington, 1949, pp. 645-653.
- METRAUX Alfred, *La civilisation matérielle des Tupi-Guarani*, Paris, 1928.
- METRAUX Alfred, *La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus tupi-guarani*, Paris, 1928.
- METRAUX Alfred, «Le caractère de la conquête jésuitique», *Acta Americana*, vol. I, pp. 69-82, Austin, 1943.
- METRAUX Alfred, «Les migrations historiques des Tupi-Guarani», *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. XIX, 1927.
- METRAUX Alfred, *Religion et magies indiennes d'Amérique du Sud*, Paris, 1967.
- METRAUX Alfred, «The Guarani», *Handbook of South American Indians*, Vol. III, Washington, 1948, pp. 69-94.
- MILLÉ Andrés, *Crónica de la Orden Franciscana en la conquista del Perú, Paraguay y el Tucumán, y su convento del antiguo Buenos Aires, 1212-1800*, Buenos Aires, 1961.
- MOLINA Raúl A., «Fray Martín Ignacio de Loyola», *Missionalia Hispanica*, N. 28, 1953, pp. 21-71.
- MOLINA Raúl, *Hernandarias el hijo de la Tierra*, Buenos Aires, 1948.
- MOLINA Raúl, «La obra franciscana en el Paraguay y Río de la Plata», *Missionalia Hispanica*, 11 : 32, 1954, pp. 329-400, 11 : 33, 1954, pp. 485-522.
- MOLINA Raúl A., *Las reducciones franciscanas y jesuíticas. La enorme gravitación de Hernandarias en su fundación y legislación*, Buenos Aires, 1948.
- MOLINA Raúl A., «Los padrecitos de la tierra : Fray Gabriel de la Anunciación, el primer hijo de la tierra, cura misionero del Para-

- guay y Río de la Plata», *Junta Provincial de Estudios Históricos de Santa Fe, Revista oficial*, 20 (1950) pp. 47-62.
- MORA José, *Historia social de Paraguay, 1600-1650*, Séville, 1973.
 - MORENO Fulgencio, *La ciudad de la Asunción*, 2ème éd., Asunción, 1968.
 - MORÍNIGO Marcos A., «El catecismo del P. Fr. Luis de Bolaños», *Azul*, 9, 1931, pp. 53-69.
 - MORNER Magnus, *Actividades políticas y económicas de los Jesuitas en el Río de la Plata*, Buenos Aires, 1968.
 - MORNER Magnus, *La Corona española y los foráneos en los pueblos de Indios de América*, Stockholm, 1970.
 - MORNER Magnus, «La Formación de la Reducción y el Dualismo Indiano del Siglo XVI», in *Homenaje al Doctor Ceferino Garzón Maceda*, Córdoba, 1973.
 - MOORMAN John, *A History of the Franciscan Order*, Oxford, 1968.
 - MURRA John V., *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, 1975.
 - NECKER Louis «La réaction des Indiens Guarani à la Conquête espagnole du Paraguay, un des facteurs de la colonisation de l'Argentine à la fin du 16ème siècle». *Société suisse des Américanistes. Bulletin*, N. 38, 1974, pp. 71-79.
 - NECKER Louis «L'ethnohistoire et le renversement de l'eurocentrisme dans l'historiographie de l'Amérique latine», *Société suisse des Américanistes. Bulletin*, n. 37, 1973, pp. 27-34.
 - ORO Buenaventura, *Fray Luis Bolaños, Apóstol del Paraguay y Río de la Plata*, Córdoba, 1934.
 - OTRUBA Gustav, *Der Jesuitenstaat in Paraguay, Idee und Wirklichkeit*, Vienne, 1962.
 - OTERO José Pacífico, *Dos Héroes de la Conquista. La Orden Franciscana en el Tucumán y en el Plata*, Buenos Aires, 1905.
 - OTS CAPDEQUI J.M., *El estado español en las Indias*, Mexico, 1965.
 - PEASE Franklin, «Cambios en el Reino Lupaga (1567-1661)», *Historia y Cultura*, 7, Lima, 1973, pp. 89-105.
 - PHELAN John L., *The Millenial Kingdom of the Franciscans in the New World, a Study of the Writings of Gerónimo de Mendieta*, Berkeley, 1956.
 - POLANYI Karl et autres, ed., *Trade and Market in the Early Empires*, Glencoe, 1957.
 - POPESCU Oreste, *El sistema económico en las misiones jesuíticas, Bahía Blanca*, 1952.

- POWELL Philip Wayne, *Soldiers, Indians and Silver*, Berkeley et Los Angeles, 1952.
- PREISWERK Roy et PERROT Dominique, *Ethnocentrisme et histoire, l'Afrique, l'Amérique indienne et l'Asie dans les manuels occidentaux*, Paris, 1975.
- RICARD Robert, *La conquête spirituelle du Mexique*, Paris, 1933.
- RUBIO Julián M., *Exploración y conquista del Río de la Plata, siglos XVI y XVII*, Barcelone, 1942.
- RUIZ GUINAZU Enrique, *Garay fundador de Buenos Aires*, Buenos Aires, 1915.
- SAHLINS Marshall, *Stone Age Economics*, Chicago, 1972.
- SANTA CLARA CÓRDOBA Antonio, «El R.P. Fray Juan de Rivadeneyra. Su brillante actuación en el Tucumán y Río de la Plata», *Archivum*, t. II, cu. I, Buenos Aires, 1944.
- SANTA CLARA CÓRDOBA Antonio, *La Orden Franciscana en las Repúblicas del Plata*, Buenos Aires, 1934.
- SANTA CLARA CÓRDOBA Antonio, *Los Franciscanos en el Paraguay*, Buenos Aires, 1937.
- SCADUTO ANDRIANO Rosa Pascuale, «Fray Luis Bolaños, gran misionero del Evangelio», *Revista de la Universidad de Madrid*, XIV (1965), n. 54-56, pp. 262-264.
- SCHADEN Egon, *Aspectos fundamentais da cultura Guarani*, São Paulo, 1954.
- SERVICE Elman R., «Indian-European Relations in colonial Latin America», *The American Anthropologist*, LVII, 1955, pp. 411-425.
- SERVICE Elman R., *Spanish-Guarani Relations in Early Colonial Paraguay*, Ann Arbor, 1954.
- STEWART Julian H., ed., *Handbook of South American Indians*, 6 vol. Washington, 1946-1950.
- SUSNIK Branislava, *Apuntes de Etnografía Paraguaya*, Asunción, 1971.
- SUSNIK Branislava, *El Indio colonial del Paraguay, El Guarani colonial*, I, Asunción, 1965.
- SUSNIK Branislava, «Notas complementarias» in Schmidt, Max, *El Sistema de la etnología*, Asunción, 1959.
- TIBESAR Antonine, *Franciscan Beginnings in Colonial Peru*, Washington, 1953.
- TORRE REVELLO José «Contribución documentada para la biografía de Fray Luis de Bolaños», *Boletín del Instituto de Inves-*

- tigaciones Históricas*, Buenos Aires, an XV, t. XIX, juil. 1936 – juin 1937, n. 69-72, p. 1-19.
- VAN DER VAT Frei Odolfo, «The Franciscans in Paraguay», *Franciscan Studies*, st. Bonaventure, New York, I., N.S., mars 1941, pp. 33-57.
 - VELÁZQUEZ Rafael Eladio, *El Paraguay en 1811*, Asunción, 1965.
 - VELÁZQUEZ Rafael Eladio, «Rebelión de los Indios de Arecaya en 1660», *Revista paraguaya de sociología*, an I, n. 2, janv.-avril. 1965, pp. 307-325.
 - WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus*, Paris, 1971.
 - WILHELMY Herbert et ROHMEDER Wilhelm, *Die La Plata – Länder*, Braunschweig, 1963.
 - YBOT Léon, Antonio, *La Iglesia y los eclesiásticos en la empresa de Indias*, 2 t., Barcelone, 1954 et 1963.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

(Voir bibliographie pour détails)

- AB : *Anales de la Biblioteca de Buenos Aires*.
(périodique).
- ACC : *Actas Capitulares de Corrientes* (procès-verbaux publiés des séances du cabildo colonial de Corrientes).
- AGI : Archivo General de Indias.
- AGPC : Archivo General de la Provincia de Corrientes.
- ANA : Archivo Nacional de Asunción.
- S.H. : Sección Histórica.
- N.E. : Nueva Encuadernación.
- AVCI : *Acuerdos del viejo Cabildo de Itatí* (procès-verbaux publiés des séances du *cabildo* colonial d'Itatí).
- CCBA : *Correspondencia de la Ciudad de Buenos Aires con los Reyes de España*, Roberto Levillier, ed.
- CDI : *Colección de documentos inéditos relativos a la conquista y al descubrimiento... de... América* (publication de milliers de documents des Archives des Indes effectuée entre 1864 et 1884).
- CG : «Colección Garay» (publication de documents coloniaux relatifs au Paraguay).
- COR : *Correspondencia de los Oficiales Reales de Hacienda del Río de la Plata con los Reyes de España*, Roberto Levillier, ed.
- DHA : *Documentos para la Historia Argentina* (publication de documents d'origines diverses relatifs à l'histoire du Río de la Plata, en particulier des *cartas anuas* jésuites).
- DHG : *Documentos históricos y geográficos relativos a la conquista y colonización rioplatense* (autre publication de documents).

HSAl : *Handbook of South America Indians*, Julian H. Steward ed.

Información de 1614 : Información faite devant le Capitaine Francisco González de Santa Cruz, du 19 mars au 15 avril 1614, in RBNB, t. III, 3ème trimestre 1939, pp. 533-565.

Información de 1618 : Información faite devant Pedro Hurtado, du 26 août au 16 septembre 1618, in Gandia, «Orígenes», pp. 48-82.

MCA : Manuscritos de Coleção de Angelis, Rio de Janeiro.

MGo : Manuscripts Gondra (copies de documents d'AGI et ANA à la bibliothèque de l'Université du Texas à Austin).

«Ordonnances de 1597» : Ordonnances du Gouverneur Ramírez de Velasco, Asunción, 1er janvier 1597, in Cervera, *Historia*, t. I, pp. 53-60.

«Ordonnances de 1598» : Ordonnances du Gouverneur Hernandarias de Saavedra, 12 décembre 1598, in *Revista de Derecho, Historia y Letras*, Buenos Aires, an VIII, janvier 1906, pp. 370-381.

«Ordonnances de 1603» : Ordonnances du Gouverneur Hernandarias, Asunción, 29 novembre 1603, in Gandía, *Alfaro*, pp. 346-363.

«Ordonnances d'Alfaro» : Ordonnances du Visitador Francisco de Alfaro, édictées à Asunción le 11 octobre 1611, revisées par le Conseil en 1618, in RBNB, t. III, 3ème trimestre 1939, n. 11, pp. 566-603.

RAPC : *Revista del Archivo de la Provincia de Corrientes* (périodique).

RBNB : *Revista de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires* (périodique).

REABA : *Revista eclesiástica del Arzobispado de Buenos Aires* (périodique).

«Traslado» de 1605 : «Traslado de las constituciones de 1603», (décrets du Synode diocésain d'Asunción de 1603), in Mateos, «El primer concilio», pp. 257-360.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
Le paradis missionnaire	1
Préambule méthodologique	6
Sources	8

PREMIÈRE PARTIE

LA CONQUÊTE IMPARFAITE DU PARAGUAY L'ÉTABLISSEMENT DES FRANCISCAINS À PARTIR DE 1537

CHAPITRE I. : Un demi siècle de résistance armée Guarani . .	13
Le milieu	13
Les <i>Guarani</i> à l'époque de la Conquête	14
Arrivée et établissement des Espagnols	22
Relations hispano- <i>Guarani</i> jusqu'à l'arrivée de Frère Luis Bolaños et de ses compagnons	25
CHAPITRE II. : L'Ordre des Frères Mineurs	35
L'Ordre franciscain	35
L'Ordre en Amérique	37
Un ordre pauvre pour une région pauvre	39
CHAPITRE III. : Les Franciscains dans les légendes Guarani .	43
Les chamanes <i>Guarani</i>	43
De Pay Sumé à Pay Luis	46

DEUXIÈME PARTIE

LES PREMIÈRES RÉDUCTIONS

1575-1600

CHAPITRE IV : Asunción recouvre sa région	59
Les premiers pas de San Buenaventura et Bolaños parmi les Guaraní	60
Réduction d'Altos	62
Itá, la réduction des rebelles du Caraibá	66
Réduction de Yaguarón	69
 CHAPITRE V : Les Frères itinérants. Réductions au Nord et à l'Est d'Asunción	 71
Les provinces « d'en haut »	72
Les six réductions du Nord	74
Guairá	79
 CHAPITRE VI : Les mécanismes de la conquête franciscaine	83
1. <i>Les titulaires d'une légitimité</i>	83
La maîtrise de la langue	84
La charité, vertu politique	87
2. <i>La victoire sur les messies</i>	88
3. <i>Un système efficace de contrôle social. Les réductions à la fin du 16ème siècle</i>	91
Le gouvernement	93
Le pouvoir des caciques	94
Les <i>pobleros</i>	95
Les <i>encomenderos</i>	97
Aspect physique des réductions	99
L'organisation économique	101

TROISIÈME PARTIE

LA NAISSANCE D'UNE THÉOCRATIE

1600-1620

CHAPITRE VII : Les curés se substituent aux encomenderos .	113
Le Gouverneur Hernandarias ; ses relations particu- lières avec les Franciscains	113

La multiplication des curés d'Indiens	116
Le Synode et les Ordonnances de 1603	118
Les Ordonnances d'Alfaro	121
CHAPITRE VIII : Le Paraná vaincu : réductions franciscaines et jésuites	127
Les <i>provincias</i> du Paraná avant les réductions . . .	128
Réduction de Caazapá	130
Réduction de Yuti	134
Réduction d'Itatí	137
Réduction signifie soumission	141
Réduction et stabilisation démographique indienne	145
Les Jésuites poursuivent l'œuvre des Franciscains .	147

QUATRIÈME PARTIE

LES INSTITUTIONS ÉTABLIES

1620-1800

CHAPITRE IX : «L'entretien de la république»	153
Attitude des Franciscains	154
<i>L'encomienda</i>	158
<i>Les mandamientos</i>	165
Autres obligations hors des villages	167
CHAPITRE X : De puissantes unités de production	171
1. <i>La base foncière</i>	172
2. <i>Le secteur «particulier»</i>	173
L'agriculture	174
La chasse, la pêche et la cueillette	176
Autres productions	176
3. <i>Le secteur «commun»</i>	178
La production	178
L'organisation	186
La distribution des richesses	191

CHAPITRE XI. : Les villages qui restent Guarani	197
Aspect physique des villages	197
Les <i>Pay</i> franciscains	201
Des notables peu notables	205
Le peuple	208
 CHAPITRE XII. : Le système missionnaire. Réciprocité et re- distribution	 217
1. <i>L'économie précolombienne des Guarani</i>	219
2. <i>L'économie des réductions</i>	220
3. <i>La propriété dans les réductions</i>	223
La propriété <i>Guarani</i> précoloniale	223
La propriété dans les villages <i>Guarani</i> coloniaux	226
4. <i>L'origine du système économique des réductions</i>	228
 CONCLUSION : Des moines pour des sociétés communautai- res	 231
 APPENDICES.	 247
I. Détail des mouvements de résistance active des <i>Guarani</i> à la colonisation espagnole	249
II. Chronique de l'établissement de l'Ordre franciscain dans le Río de la Plata. Ses effectifs. 1538-1612	255
III. Situation matérielle des Frères Mineurs dans le Río de la Plata. Leurs sources de revenu. 16ème-18ème siècle	267
IV. Fondation de la réduction d'Itapé	271
Tableaux démographiques	277
 Cartes	 287
Bibliographie	301
Liste des abréviations	313

Achevé d'imprimer Mars 1979
 sur les Presses des Éditions Anthropos
 à Méjannes-les-Alès
 Dépôt légal 1er trimestre 1979
 ISBN 2-7157-0332-5

